ALEXANDRA BRACKEN

LES INSOUMIS

DÉNOUEMENT

3

La Martinière j.

Du même auteur :

Les Insoumis – Tome 1
2013

Les Insoumis – Tome 2 : Le Chemin de la vérité
2014

Également chez



Les Insoumis T. 1, Alexandra Bracken
Le Chemin de la vérité – Les Insoumis T. 2, Alexandra Bracken

Dark Divine T. 1*,* Bree Despain
Lost Divine T. 2, Bree Despain
Grace Divine T. 3, Bree Despain

Blood Magic T. 1*,* Tessa Gratton
Blood Lovers T. 2*,* Tessa Gratton

Vertige, A. Kaufman et M. Spooner

Nécromanciens, Lish Mc Bride

Keleana l'assassineuse, Sarah J. Maas
Keleana – La Reine sans couronne, Sarah J. Maas

Revived, Cat Patrick
Forgotten, Cat Patrick

Hemlock T. 1, Kathleen Peacock
Les Arcanes de Thornhill, *Hemlock* T. 2, Kathleen Peacock

Effacée, Teri Terry
Fracturée, Effacée T. 2, Teri Terry

Lumen, Robin Wasserman

Photographies de couverture : © Valua Vitaly/Shutterstock ;
© BestPhotoStudio/Shutterstock ; © Tommaso Lizzul/Shutterstock ;
© Serge Black/Shutterstock.

Édition originale publiée en 2014 sous le titre *In the Afterlight*
par Hyperion, une marque de Disney Book Group, New York.

ISBN : 978-2-7324-6120-5

www.lamartinierejeunesse.fr
www.lamartinieregroupe.com

Ce document numérique a été réalisé par Nord Compo.

À Merrilee, Emily et à tous ceux qui,
innombrables de par le monde, ont travaillé d'arrache-pied
pour placer cette série entre vos mains.
Avec mon affection et ma reconnaissance.

Dans notre jeunesse, notre cœur était enflammé.

Oliver Wendell Holmes, Jr

Sommaire

Prologue

Le noir est la couleur qui n'est pas une couleur.

Le noir est la couleur d'une chambre d'enfant vide et silencieuse. De l'heure la plus pesante de la nuit… celle où, sur sa couchette, on est réveillé par un cauchemar. C'est un uniforme sur les larges épaules d'un jeune homme en colère. Le noir, c'est la boue, l'œil sans paupière d'une caméra, le bourdonnement de la clôture qui monte jusqu'au ciel.

C'est une route. Une nuit oubliée parsemée d'étoiles ternes.

C'est le canon d'un pistolet braqué sur ton cœur.

La couleur des cheveux de Chubs, des hématomes de Liam, des yeux de Zu.

Le noir, c'est la promesse d'un lendemain sans mensonge ni haine.

Ni trahison.

Je la vois, cette promesse, sur le cadran d'une boussole brisée, je la sens dans l'étreinte du chagrin.

Je cours, mais c'est mon ombre. Qui poursuit, dévore, pollue. C'est le bouton sur lequel il ne faudrait jamais appuyer, la porte qu'il ne faudrait pas ouvrir, le sang séché qu'on ne peut laver. Et c'est les ruines d'immeubles calcinés. La voiture cachée dans la forêt. C'est la fumée.

C'est le feu.

L'étincelle.

Le noir est la couleur du souvenir.

C'est notre couleur.

La seule qu'on emploiera pour raconter notre histoire.

Un

Plus je m'éloignais du centre de la ville, plus les ombres s'allongeaient. J'allais vers l'ouest, vers le soleil couchant qui enflammait la fin de la journée. Je détestais l'hiver : la nuit semblait grignoter les après-midi.

En temps normal, dans les rues conduisant à notre base, j'aurais apprécié de pouvoir rester à couvert. Mais, depuis l'attaque, les ruines, les postes militaires, les centres de détention et les voitures abandonnées avaient si radicalement transformé le paysage qu'il suffisait de parcourir un kilomètre dans les décombres pour être complètement perdu. En l'absence de la lueur brumeuse baignant habituellement la ville, ceux qui partaient en reconnaissance de nuit devaient se fier aux lumières lointaines des convois militaires.

Je jetai un bref regard autour de moi, posai la main sur la poche de ma veste pour m'assurer que la lampe-torche et le pistolet s'y trouvaient toujours. Le soldat Morales me les avait cédés et ils ne serviraient qu'en cas d'extrême urgence. Je ne me laisserais pas capturer. Il fallait que je regagne la base.

Une heure auparavant, alors qu'elle rentrait seule d'une patrouille sur l'autoroute, Morales avait eu la malchance de croiser mon chemin. J'étais en position depuis le matin, cachée derrière une voiture renversée, surveillant le viaduc qui miroitait dans la lumière de projecteurs continuellement allumés. Toutes les heures, j'avais compté les minuscules silhouettes en uniforme parcourant la section la plus proche de moi, longeant les camions et les Humvees alignés pare-chocs contre pare-chocs, comme un barrage.

Un soldat avait suffi à me fournir non seulement les outils dont j'avais besoin pour regagner la base en sécurité, mais aussi les informations qui nous permettraient enfin – *enfin* – de quitter cette fichue ville.

Je regardai d'un côté et de l'autre avant de gravir un tas de briques et poussai un cri de douleur quand une arête tranchante griffa ma main. Irritée, je frappai l'objet du pied – le C en métal d'une enseigne – et le regrettai aussitôt. Le bruit se répercuta sur les immeubles voisins, masquant presque les voix étouffées et les pas.

Je me précipitai dans ce qu'il restait de l'intérieur du bâtiment et m'accroupis derrière le mur le plus proche.

— Rien à signaler !

— Rien à signaler…

Je pivotai pour suivre des yeux la progression des soldats, de l'autre côté de la rue. Je comptai les casques – douze – qui se déployèrent pour inspecter les entrées d'immeubles et de boutiques aux vitres brisées. *Une cachette ?* Je regardai, autour de moi, les meubles renversés, me dirigeai vers un des bureaux en bois sombre et me glissai dessous. Le crissement des débris sous les semelles, sur le trottoir, couvrit le bruit de ma respiration.

Je restai cachée jusqu'au moment où les voix s'estompèrent. L'estomac noué par l'angoisse, je sortis de sous le bureau et gagnai l'entrée. La patrouille était toujours visible dans l'avenue, se frayant un chemin parmi les décombres, mais je ne pouvais pas attendre, pas même quelques minutes.

Quand j'avais fouillé dans les souvenirs du soldat, rassemblé les informations dont j'avais besoin, mon angoisse s'était enfin dissipée. Morales m'avait montré les faiblesses des défenses des autoroutes aussi sûrement que si elle m'avait donné une carte sur laquelle de gros traits noirs les indiquaient. Ensuite, il m'avait suffi de m'effacer de sa mémoire.

Je savais que mon succès mettrait les agents de l'ancienne Ligue des enfants en rogne. Tout ce qu'ils avaient entrepris avait échoué et, lorsqu'ils sortaient, ils rapportaient de moins en moins de ravitaillement. Cole avait insisté pour qu'ils me laissent essayer, mais ils n'avaient accepté qu'à condition que j'y aille seule… pour ne pas « risquer » une arrestation supplémentaire. Nous avions déjà perdu deux agents, qui s'étaient aventurés imprudemment en ville.

Je n'étais pas imprudente, mais je commençais à désespérer. Il fallait agir vite, sinon la faim nous forcerait à sortir de notre cachette.

Grâce au réseau d'autoroutes, l'armée et la Garde nationale avaient érigé une muraille autour du centre de Los Angeles. Ces monstres de béton formaient un cercle autour du cœur de la ville, nous isolant du monde extérieur. La 101 se trouvait au nord et à l'est, l'I-10 au sud et la 110 à l'ouest. Nous aurions peut-être pu nous échapper si nous étions partis aussitôt après notre sortie des ruines du QG, mais… il y avait cette expression que Chubs employait sans cesse : *état de choc*. D'après lui, nous n'aurions même pas dû être capables de bouger.

J'aurais dû l'être. J'aurais dû nous forcer à partir, mais je m'étais effondrée. J'aurais dû… si je n'avais pas été obsédée par son visage pris au piège dans le noir. Je posai le dos de ma main sur mes yeux, luttai contre la nausée et les élancements douloureux de mon crâne. *Pense à autre chose. N'importe quoi.* Ces migraines étaient insupportables ; bien pires que celles dont j'avais souffert quand je tentais de contrôler mon aptitude.

Je ne pouvais pas m'arrêter. Je forçai mes jambes engourdies à courir. L'épuisement me serrait douloureusement la gorge, alourdissait mes paupières, mais l'adrénaline me poussa à continuer. Il semblait y avoir une éternité que je n'avais pas dormi assez profondément pour oublier le cauchemar qui nous entourait.

Les rues étaient encombrées de plaques d'asphalte arraché, de piles de

béton que l'armée n'avait pas dégagées. Çà et là, j'aperçus des taches de couleurs vives : un talon haut rouge, un sac à main, une bicyclette. Des objets avaient été projetés par les fenêtres ; la chaleur des explosions les avait calcinés.

Je traversai le carrefour suivant en courant, jetai un coup d'œil dans Olive Street, et la forte lumière baignant Pershing Square, trois avenues plus loin, attira mon regard. Le parc avait été transformé en camp d'internement. Ses malheureux occupants travaillaient dans les immeubles voisins quand le président Gray avait lancé son attaque contre la Ligue des enfants et la Coalition fédérale. Il avait prétendu avoir riposté parce qu'une de ces organisations, ou les deux, avait joué un rôle dans la dernière tentative d'assassinat dirigée contre lui. Nous avions surveillé tous ces camps, à la recherche de Cate et des autres, et vu leur population grandir à mesure que les arrestations de civils se multipliaient.

Mais pas de Cate. Si elle et les agents qui avaient quitté le QG avant l'attaque n'étaient pas parvenus à sortir de la ville, ils étaient si bien cachés qu'il était impossible, même pour *nous*, de les trouver… même pas grâce à nos procédures de contact d'urgence.

Nouveau convoi militaire… le bourdonnement des radios et le grondement des pneus m'avertirent alors qu'il se trouvait à deux blocs. Je ravalai un cri de colère et me mis à couvert derrière la carcasse d'un 4 × 4 jusqu'à ce que les soldats soient passés. Puis je me redressai, m'époussetai et me mis à courir.

Nous – la Ligue ou ce qu'il en restait – nous déplacions tous les quelques jours, ne restant jamais longtemps dans le même entrepôt. Si nous avions l'impression d'avoir été suivis quand nous partions à la recherche de nourriture et d'eau… nous nous déplacions. C'était intelligent, on ne pouvait le nier, mais je commençais à avoir du mal à me souvenir de l'endroit où nous étions.

Le silence, plus dense maintenant que j'étais dans la moitié est de la ville, était beaucoup plus inquiétant que la symphonie de rafales et de coups de feu retentissant près de Pershing Square. Je serrais ma torche dans ma main, mais ne pus me résoudre à la sortir, même quand je heurtai un mur en béton, m'éraflant le coude. Je regardai le ciel. Nouvelle lune. Bien sûr.

L'angoisse qui me soufflait de sombres propos à l'oreille depuis des semaines se mua en un poignard brûlant… qui s'enfonça lentement dans ma poitrine. Je m'éclaircis la gorge, tentai de chasser l'air empoisonné de mes poumons. Au carrefour suivant, je me forçai à m'arrêter et me cachai dans le renfoncement abritant un distributeur de billets.

Détends-toi, me dis-je. Je secouai les bras et les mains, mais ils restèrent lourds. L'instinct – obstiné, trompeur – m'incitait à prendre Bay Street, à droite, au lieu de rester sur Almeda jusqu'à l'intersection de la Septième Rue. Ce premier itinéraire était le plus court jusqu'à notre base actuelle, au carrefour de Jesse Street et de Santa Fe Avenue ; le moyen le plus rapide de

donner l'information aux autres, d'élaborer un plan et de *filer*.

Mais si on me surveillait ou me suivait, je pourrais me débarrasser de mes poursuivants dans la Septième Avenue. Je partis vers l'est et la Los Angeles River.

J'avais parcouru cinq cents mètres quand j'aperçus, dans Metro Street, des ombres avançant en direction de la Septième Rue. Je m'arrêtai brutalement, m'accrochant à une boîte à lettres pour ne pas m'étaler au milieu de la chaussée.

Trop près. C'était ce qui arrivait quand je ne prenais pas le temps de m'assurer que la rue était sûre. Un liquide chaud et poisseux coulait sur mon front.

Penchée, j'avançai pour tenter de voir quelle direction les militaires avaient prise. Ils étaient déjà beaucoup trop près de notre base… si je faisais demi-tour, peut-être pourrais-je arriver avant eux à l'entrepôt et dire aux autres de filer.

Mais ils s'étaient… arrêtés.

Au carrefour, ils s'étaient dirigés vers la façade défoncée d'une quincaillerie puis étaient entrés dans l'immeuble. J'entendis un rire, des voix… et mon sang se figea dans mes veines.

Ce n'étaient pas des soldats.

Je remontai la rue jusqu'à la boutique, une main effleurant le mur, puis je m'accroupis sous une fenêtre.

— Où tu as trouvé ça ?

— Bonne qualité, mec !

Rires.

— Bon sang, je n'aurais jamais cru pouvoir être aussi heureux de voir des bagels…

Je regardai par-dessus l'appui. À l'intérieur, trois de nos agents – Ferguson, Gates et Sen – se tenaient autour d'une petite pile de nourriture. Gates, un ancien des commandos de la Marine, ouvrit un sac de chips.

Ils ont à manger. Je n'en revenais pas. *Ils mangent ici*. L'incrédulité fut si paralysante que je ne pus analyser qu'une idée après l'autre.

Ils ne rapportent pas la nourriture pour nous la distribuer ! Était-ce ce qui arrivait chaque fois qu'ils sortaient ? Les agents avaient tenu absolument à aller eux-mêmes à la recherche de ravitaillement ; j'avais supposé qu'ils redoutaient que les jeunes, s'ils se faisaient arrêter, ne révèlent la cachette du reste du groupe. Mais était-ce la vraie raison ? Ou pour s'approprier la plus grosse part de ce qu'ils trouvaient ?

Une fureur froide, glaciale, transforma mes doigts en griffes. Mes ongles cassés entaillèrent mes paumes ; la douleur ne fit qu'accentuer la crispation de mon estomac.

— Bon sang, c'est bon, dit Sen.

C'était une femme monstrueuse : grande, les muscles saillants sous une peau tendue. Quand elle daignait s'adresser à nous, c'était pour nous crier de

la fermer.

Je restai immobile pendant le silence qui suivit, ma colère s'embrasant un peu plus à chaque seconde.

— On devrait rentrer, dit Ferguson.

— C'est bon. Même si Stewart arrive avant nous, Reynolds l'empêchera d'ouvrir à nouveau sa grande gueule.

— Je me méfie davantage de…

— La sangsue ? coupa Gates dans un rire. Elle sera la dernière à rentrer. Si elle revient.

Je levai les sourcils. *La sangsue !* Moi. C'était nouveau. On m'avait déjà donné des surnoms plus blessants, mais le plus vexant était l'idée qu'ils me croient incapable d'aller en ville sans me faire arrêter.

— Elle a beaucoup plus de valeur que les autres, dit Ferguson. Ce n'est qu'une question de…

— Ce n'est qu'une question de rien du tout, coupa Sen. Elle ne nous obéit pas. Donc elle est dangereuse.

Dangereuse ! J'appuyai le poing sur ma bouche pour ne pas vomir. Je savais ce que la Ligue faisait des personnes « dangereuses ». Je savais aussi ce que *je* ferais à l'agent qui tenterait de s'attaquer à moi.

— Mais le plan reste le même, affirma Sen.

— Bien, dit Gates en froissant le sac de chips qu'il venait de vider. Qu'est-ce qu'on rapporte ? Je prendrais bien un autre bagel…

Une boîte de bretzels et un sac de petits pains ronds. C'était ce qu'ils rapportaient aux dix-sept jeunes et à la poignée d'agents restés pour les protéger.

Quand ils se levèrent, je me pressai contre l'immeuble pendant qu'ils sortaient et regardaient d'un côté et de l'autre au carrefour. Mes poings étaient toujours serrés quand je les suivis, laissant cent cinquante mètres entre nous, jusqu'au moment où l'entrepôt apparut enfin.

Avant de traverser la dernière rue, Sen leva un briquet au-dessus de sa tête, pour que l'agent posté sur le toit voie la flamme. Un faible sifflement retentit…

Autorisation d'avancer.

Je courus et atteignis le bâtiment avant que la femme ait pu s'engager dans l'escalier de secours derrière ses compagnons.

— Agent Sen ! soufflai-je.

La femme tourna la tête, une main sur la rampe et l'autre sur le pistolet qu'elle portait à la ceinture. Je ne m'aperçus pas immédiatement que j'avais saisi la crosse de mon arme, dans ma poche, pendant que je les suivais.

— Quoi ? demanda-t-elle sèchement en faisant signe à Gates et Ferguson de continuer de monter.

Pas ravie de me voir, hein ?

— Il faut que je vous dise quelque chose… C'est…

Ma voix tremblait et j'espérai qu'elle interpréterait cela comme de la

peur, pas comme une colère sur le point d'exploser.

— Je ne peux pas en parler à Cole, ajoutai-je.

J'avais éveillé son intérêt. Ses dents luirent dans le noir.

— Qu'est-ce que c'est ? demanda-t-elle.

Cette fois, je souris. J'entrai dans son esprit. J'écartai les souvenirs – couchettes, entraînement, QG, agents –, rejetant les images sans leur laisser le temps de prendre consistance. La force de mon attaque la fit sursauter, trembler.

Je n'eus aucun doute quand je trouvai ce que je cherchais. *Le plan*. Elle l'avait imaginé très précisément, préparé avec une efficacité que j'avais sous-estimée. Tout, dans cette idée, luisait d'un brillant artificiel, comme de la cire chaude. Des voitures apparurent ; je reconnus les visages des jeunes de l'entrepôt, à demi dissimulés par des bâillons. Treillis couleur de poussière. Uniformes noirs. Un échange.

Je hoquetais quand je refis surface, incapable d'aspirer assez d'air dans mes poumons. Je faillis oublier d'altérer sa mémoire, de remplacer les quelques secondes écoulées par un faux souvenir. Je n'attendis pas qu'elle ait récupéré, la dépassai et gravis l'escalier.

Cole… mon esprit tournait trop vite, mon champ visuel était bordé de noir. *Il faut avertir Cole*.

Et il fallait que je m'éloigne de l'agent avant de céder à la tentation terriblement séduisante de l'abattre séance tenante.

Parce qu'il ne lui suffisait pas de prélever de la nourriture, de menacer de nous abandonner si nous ne nous taisions pas, n'allions pas plus vite, ne parvenions pas à *suivre* les autres. Elle voulait aussi se débarrasser de nous une bonne fois pour toutes… nous livrant au seul groupe capable, selon elle, de nous contrôler.

Et elle voulait que l'argent de la récompense finance son opération suivante.

Deux

Quand j'atteignis l'étage de l'entrepôt, ma poitrine était en feu, ma tête pleine de terreur et de pensées sombres. L'escalier de secours grinça quand Sen s'y engagea derrière moi et j'éprouvai le besoin de franchir la fenêtre – de m'éloigner d'elle – le plus vite possible. Écartant la veste d'uniforme suspendue devant l'ouverture pour que la faible lumière de l'intérieur ne soit pas visible depuis la rue, je passai les jambes par-dessus l'appui et j'entrai.

Mon regard alla frénétiquement d'une flaque de lumière vacillante à l'autre, sans s'arrêter sur les espaces sombres qui les séparaient. Tous les jeunes étaient massés dans le coin opposé, comme si Gates et Ferguson les y avaient poussés pour leur distribuer la nourriture.

Cole n'est pas là, pensai-je en passant une main dans mes cheveux. *Bon sang !* J'avais besoin de lui. Il fallait qu'il sache… il fallait qu'il comprenne.

— Un peu de reconnaissance serait la bienvenue, ironisa Gates.

Des voix murmurèrent aussitôt des remerciements, puis chacun se rassit, les yeux fixés sur le sol ou sur le voisin. Je compris alors ce que je m'étais refusée à admettre : au bout du compte, les mois – les années – d'entraînement aux côtés des agents, de combats partagés… tout cela avait cessé de compter dès l'instant où ils s'étaient persuadés que nous ne représentions que de grosses sommes d'argent.

Je trouvai les trois visages que je cherchais. Vida était rentrée de sa mission de reconnaissance, une vilaine coupure, que Chubs tentait de panser, entaillant sa peau couleur de bronze. Il y avait, près d'eux, un sac à dos noir. Je me mordis la lèvre dans l'espoir de cacher mon soulagement. Il contenait les documents que j'avais empêché Clancy de brûler : feuilles de croquis, graphiques, tableau et charabia médical, réunis par sa mère pendant ses recherches sur le traitement de la NIAA.

— Mémé, je te jure que, si tu ne cesses pas de me *tripoter*…, dit Vida.

— Laisse-moi seulement désinfecter ! protesta Chubs.

Liam était assis le dos au mur, les genoux fléchis, les bras posés sur eux. Il surveillait Gates du coin de l'œil avec, sur le visage, la même expression dure que depuis le début de l'attaque. Il ne prit pas de nourriture, se contentant de la passer à Chubs quand elle arriva entre ses mains.

Les agents les livreront, eux aussi ! Que se serait-il passé si je n'avais pas surpris les agents… si je ne m'étais pas arrêtée et n'avais pas écouté ce

que disaient Sen et les autres ? Ils nous auraient pris par surprise, auraient conclu l'accord dans les quelques jours à venir. Je n'aurais pas eu le temps de réagir. Pourquoi me croyais-je capable de tous les protéger, alors que je n'avais pas pu protéger *un* ami quand j'aurais absolument dû le faire ? *Jude*…

Sen heurta mon épaule quand elle entra derrière moi. Ce fut à peine si je m'en aperçus.

J'étais dans un entrepôt, je le savais, mais ça ne comptait pas… j'étais en fait dans un tunnel, me frayant un chemin entre des murs effondrés qui menaçaient de nous écraser. Poursuivie par des hurlements, au loin, par des yeux aveugles et le rugissement du béton volant en éclats, de la terre qui tombait du plafond, enfouissant tout. Le visage flottant devant mes yeux fermés était couvert de taches de rousseur, et ses pupilles, dilatées, contemplaient la fin de sa propre vie. Je voyais tout cela et rien ne pouvait l'effacer. Aucun bon souvenir n'était assez fort pour chasser les images de ce qui était sans doute arrivé. Jude s'enfonçant à jamais dans les ténèbres.

Je sentis que j'allais perdre pied. Tous mes nerfs vibraient. Ma tension intérieure grandit et je fus certaine qu'elle allait me briser. L'idée que tout le monde assisterait à cela rendit cette sensation plus angoissante encore.

Une main se posa si légèrement sur ma taille que je ne m'en aperçus pas tout de suite, mais elle fut assez ferme pour me tourner vers la porte… et même assez forte pour me soutenir quand, dès le premier pas, mes genoux cédèrent.

Dans le couloir, hors de la pièce étouffante, il faisait bien cinq degrés de moins. Je ne fis que quelques pas, juste assez pour ne plus être visible depuis la porte, puis on me fit me pencher en avant de telle façon que ma tête se trouva à la hauteur de mes genoux. Des mains familières m'ôtèrent ma veste, soulevèrent mes cheveux collés sur ma nuque trempée de sueur.

— Tout va bien, chérie, dit Liam.

Un objet froid toucha mon cou… une bouteille d'eau peut-être.

— Respire profondément, ajouta-t-il.

— Je… je ne peux pas, hoquetai-je.

— Bien sûr que si, répondit-il calmement.

— Je dois…

Liam saisit mes mains et les posa sur sa poitrine.

— Pour le moment, tu ne dois rien, dit-il d'une voix douce. Tout va bien.

Non, tu n'imagines pas, eus-je envie de répondre. Une violente douleur perça ma tempe, de plus en plus atroce au fil des secondes.

La proximité du corps de Liam l'atténua. Je me forçai à régler ma respiration sur le rythme de la sienne. La tension s'estompa enfin et je pus me redresser, puis m'adosser au mur.

Liam était toujours accroupi devant moi, ses yeux bleus scrutant mon visage. Les plis de son front disparurent et il soupira. Il prit la bouteille et versa de l'eau sur le mouchoir qu'il avait sorti de sa poche. Lentement,

tendrement, il nettoya mon visage et mes mains couverts de sang et de poussière.

— Ça va mieux ?

J'acquiesçai, pris la bouteille et bus une gorgée d'eau.

— Qu'est-ce qui s'est passé ? demanda-t-il. Tu n'as rien ?

— J'ai…

Je ne pouvais rien lui dire. Depuis des jours, Chubs et lui se demandaient comment nous pourrions fausser discrètement compagnie aux autres quand viendrait le moment de quitter la ville. Le peu de haine qu'il éprouvait était entièrement dirigé contre les agents. S'il savait, il tenterait de nous convaincre de partir ce soir. Ou, pire, il risquerait d'avertir accidentellement les agents. Contrairement à Cole, Liam n'était pas capable de cacher ses sentiments. Ils les liraient sur son visage et se débarrasseraient de lui pour éviter qu'il ne pousse nos compagnons à agir.

— J'ai… juste craqué.

— Ça t'arrive souvent ?

Liam s'assit en tailleur devant moi.

Bon sang ! Je n'avais pas davantage envie de parler de ces crises ! Je ne pouvais pas, même pas à lui. Parce qu'il faudrait alors parler de Jude, de ce qui s'était passé, de tout ce que nous n'avions pas eu le temps de nous dire avant l'attaque du QG. Au moins, il parut comprendre cela.

— Tu as été absente toute la journée, dit-il. Je commençais à m'inquiéter.

— J'ai mis longtemps à trouver un soldat utilisable, expliquai-je. Je ne suis pas sortie pour le plaisir.

— Je n'ai pas dit ça, protesta Liam. Mais j'aurais aimé que tu m'avertisses.

— Je ne savais pas que j'étais obligée de le faire.

— Tu n'y es pas *obligée*. Je ne te surveille pas. J'avais peur, pigé ?

Je gardai le silence. Telle était notre relation, maintenant. Ensemble, mais pas de la façon qui comptait… pas comme nous l'étions quelques mois auparavant. J'avais trahi sa confiance et sans doute ne redeviendrait-elle plus jamais ce qu'elle avait été. D'autant moins que je me repliais sur l'attitude qui m'avait toujours permis de tenir le coup : lutter contre les pensées à l'intérieur de ma tête, les y emprisonner pour qu'elles n'affectent pas les autres. J'avais soigneusement construit un mur invisible entre nous, une brique après l'autre, même quand je le serrais dans mes bras, prenais sa main, l'embrassais.

C'était très égoïste, je le savais, d'accepter ses petites attentions sans rien donner en retour… mais j'avais besoin de lui. De sa présence à mes côtés. J'avais besoin de voir son visage, d'entendre sa voix, de savoir qu'il était en sécurité et que je pouvais le protéger.

Mais, face à Liam, il était impossible de tout contrôler. Il aimait parler. Il était très sensible. Il essayait depuis des jours d'avoir ces conversations avec moi. *Tu n'es pas responsable de ce qui est arrivé à Jude. De ce qui s'est passé*

dans la planque…

— Ruby, sérieusement, qu'est-ce qui est arrivé ? demanda-t-il, ses mains posées sur mes poignets.

— Désolée, soufflai-je, parce que c'était tout ce que je pouvais répondre. Je regrette. Je ne voulais pas être aussi… je n'avais pas l'intention de te faire des reproches. Il ne se passe rien. J'aurais dû t'avertir, mais il a fallu que je parte en vitesse.

Je savais que tu essaierais de me dire que c'était trop dangereux et je n'avais pas envie de discuter.

— Mais j'ai obtenu ce que je cherchais, conclus-je. Je sais comment sortir de la ville.

Il serra les lèvres et me dévisagea. Il ne parut pas satisfait de cette réponse, mais il était tout à fait disposé à abandonner ce sujet au profit d'un autre.

— Est-ce que cela signifie qu'on peut enfin parler de la suite ?

— Cole ne nous laissera pas partir.

Surtout pas toi.

— On pourrait chercher mes parents, proposa Liam.

— N'est-il pas aussi dangereux de rouler sans but à la recherche de ta mère et de Harry que de rester avec les autres ? C'est notre combat… ce qu'on voulait dès le début, tu te souviens ? Cole m'a promis qu'on se consacrerait maintenant aux jeunes… à la libération des camps.

Au moins, c'était ce que nous voulions à East River. Liam tenait le volant, à cette époque, nous conduisait vers la disparition du programme de réhabilitation. Peut-être étais-je stupide d'espérer que ce qui s'était passé là-bas resterait sans effet sur son rêve. Mais, bien entendu, son regard se posa sur la porte que seuls Cole et moi étions autorisés à franchir, derrière laquelle le monstre était tapi.

— C'est ce que Cole dit maintenant et, pour une fois, les agents semblent coopérer, fit remarquer Liam. Mais dans combien de temps les agents reviendront-ils à leurs projets personnels ?

Je m'efforçai de ne pas grimacer. *Plus tôt que tu ne le crois.*

— Ce n'est plus la Ligue, affirmai-je.

— Exactement. Ça pourrait être pire que la Ligue.

— Pas si on est là pour l'empêcher. On ne pourrait pas au moins attendre un peu ? Voir ce qui se passe ? Si ça tourne mal, nous partirons, promis. Et puis… il faut que je sache si Cate et les autres s'en sont tirés. Si c'est le cas, ils nous attendront. Elle a la clé USB des recherches de Leda Corps sur la cause de la NIAA. Si on peut combiner ces informations et le traitement… non seulement nous en profiterons, mais aussi tous les jeunes qui viendront après nous.

Il secoua la tête.

— Je ne veux pas donner l'impression que tu as fait tout ça pour rien, mais si les pages que tu as sauvées des flammes ne contenaient rien d'utile ?

Elles sont si incompréhensibles que ça ne changerait rien à notre vie si on les déchirait ce soir. Je ne veux pas qu'on… s'attache à ce qu'elles représentent dans l'espoir qu'elles deviendront un jour compréhensibles.

Je savais qu'il avait raison… mais les mots suscitèrent en moi un déni et une fureur si violents que je faillis le repousser. Je ne voulais pas regarder la réalité en face. Je voulais espérer pouvoir lire les feuilles roussies et ne pas seulement y reconnaître les mots familiers : *Projet tempête de neige. NIAA. Le professeur.*

Renoncer à ce dernier lambeau d'espoir signifierait que le bref instant pendant lequel j'avais vaincu Clancy n'avait pas été une victoire. Cela signifierait, au bout du compte, qu'il avait gagné : non seulement il avait survécu à la destruction du QG, mais les informations qu'il avait voulu nous cacher ne nous servaient à rien.

Nous avions besoin de cet espoir. *J'*en avais besoin. Les visages des membres de ma famille apparurent dans mon esprit. Cette image disparut très vite, remplacée par une autre : Sam, l'obscurité du baraquement 27 creusant ses joues, alors qu'elle s'estompait comme un fantôme. Puis ce fut un défilé interminable de visages… ceux que j'avais laissés derrière la clôture électrifiée de Thurmond.

L'horrible vérité, même si je refusais de la regarder en face, était l'absence d'une information cruciale. Et Clancy s'était arrangé pour qu'il nous soit impossible de retrouver la seule personne possédant cette information : sa mère, Lillian Gray.

— Je ne renonce pas, déclara Liam sur un ton énergique. Si ça ne marche pas, on trouvera une autre solution.

Je tendis la main et caressai sa joue barbue. Il soupira, mais ne protesta pas.

— Je ne veux pas me disputer, soufflai-je. Surtout pas avec toi.

— Ne le fais pas, chérie. C'est aussi simple que ça.

Il posa le front contre le mien et ajouta :

— Mais nous devons prendre les décisions ensemble. Les plus importantes. Promets-le-moi.

— Promis, murmurai-je. Mais on va au Ranch. Il le faut.

Avant la construction du QG, la Ligue avait ses quartiers en Californie du Nord, dans une base surnommée le Ranch. Son emplacement était maintenant un secret très bien gardé… logique, puisque c'était notre position de repli, notre « dernier recours » en cas d'urgence. Seuls les agents les plus anciens, qui appartenaient déjà à la Ligue à cette époque – dont Cole –, savaient où elle se trouvait.

Si Cate avait réussi à quitter la ville, elle nous y attendrait. Je l'imaginais faisant les cent pas dans une salle vide, comme si elle espérait nous voir franchir la porte d'un instant à l'autre. En ce moment, elle devait être folle d'inquiétude.

Une pensée s'insinua dans mon esprit, chassant toutes celles qui

m'apportaient de l'espoir. *Je vais devoir le lui annoncer*.

Pourquoi n'y avais-je pas pensé plus tôt ? Elle ne savait pas… ne pouvait pas savoir. *Elle m'a fait confiance. Elle m'a chargée de prendre soin de lui*. Elle ignorait que Jude…

Je fermai les yeux, me concentrant sur la main de Liam, qui caressait mon dos.

— Qu'est-ce que c'est que ce bordel ? cria Sen, dans la pièce, sa voix faisant éclater notre bulle. Stewart, tu as fait des tas de conneries – vraiment des tas – mais c'est… c'est…

— Un trait de génie ? coupa Cole sur un ton où transparaissait son sourire. Inutile de me remercier.

Je me levai sans tenir compte du regard exaspéré de Liam.

— Viens, dis-je. Il se passe quelque chose.

— Ouais, ouais, fit-il, posant une main sur mes reins et me poussant vers la porte. Avec lui, il se passe toujours quelque chose.

Les agents se pressaient près de la fenêtre et je ne vis que le bonnet en laine noire de Cole au-dessus de leurs têtes. Je jetai un coup d'œil sur les jeunes qui, presque tous debout, tentaient de voir ce qui se passait.

— Ruby ?

Mon dos se crispa et mon estomac se noua. C'était la voix de Nico. Je me tournai vers lui.

— Ouais ?

— Est-ce que tout… Est-ce que tout va bien ? dit-il en regardant les agents.

— À ton avis ? répondis-je sur un ton si sec que Nico se tassa sur lui-même, ce qui ne fit qu'accentuer ma colère. Je n'éprouvais plus une once de sympathie pour lui. Nico, le traître pathétique et terrifié.

Certes, Clancy l'avait manipulé. Mais la pitié qu'il m'avait inspirée s'était évaporée quand j'avais compris que nous ne serions pas dans cette situation si Nico n'avait pas informé Clancy du projet Tempête de neige et de l'endroit où se trouvait sa mère… s'il n'avait pas été stupide au point de demander au fils du président de nous retrouver. Jude serait en vie et nous, nous ne serions pas prisonniers de l'enfer de Los Angeles.

— Ruby…, intervint Liam sur un ton désapprobateur.

Je fis comme si je n'avais pas entendu. Je n'avais pas de raison de réconforter Nico.

Je levai une main quand Chubs et Vida franchirent le rideau d'agents qui nous séparait, puis s'immobilisèrent près de nous. Chubs ne put s'empêcher de demander :

— Ça va ? Tu es blessée ?

— Non, Mémé, elle est à l'article de la mort. Elle est couchée à tes pieds et perd tout son sang, ironisa Vida en levant les yeux au ciel. Tu as ce qu'il nous faut ? me demanda-t-elle.

— Oui…

— J’ai tout de même le droit de m’inquiéter pour mon *amie*, marmonna Chubs en se tournant vers elle. Mais je comprends que cette idée soit étrangère à une psychopathe…

— Une psychopathe qui dort à moins d’un mètre de toi, lui rappela Vida d’une voix douce et enjouée.

— On a des amis extraordinaires ! murmura Liam.

Je m’étais désintéressée de la conversation. Cole se tourna vers moi, les sourcils levés. J’acquiesçai et il reporta son regard sur la femme debout près de lui.

Son visage olivâtre était marqué par les rides et, visiblement, creusé par le stress. L’ourlet de la jupe de son tailleur bleu marine était déchiré et des mèches s’échappaient de son chignon grisonnant. Ses grands yeux sombres scrutèrent la pièce, s’arrêtèrent sur les jeunes.

— Savez-vous qui c’est ? demanda Cole.

— Une civile qui peut maintenant nous identifier et nous dénoncer aux militaires, répondit Sen.

— Je m’appelle Anabel Cruz, annonça la femme, aussi digne qu’on puisse l’être quand on a perdu le talon d’une de ses chaussures.

— Bon sang, vous êtes des crétins ! s’exclama Cole face à nos regards vides. Un des sénateurs de Californie. La responsable des relations internationales. Elle contacte les nations étrangères et tente de les convaincre de nous apporter leur aide.

Cela n’impressionna pas Sen. Elle se tourna vers Cole, les mains sur les hanches.

— Tu as pris la peine de confirmer son identité ? Si elle appartenait à la Coalition fédérale, pourquoi n’est-elle pas internée dans un camp ?

— Je peux répondre à cette question, intervint Cruz, les yeux brillants de colère. Au début de l’attaque, j’avais rendez-vous avec Amplify hors de notre quartier général.

— L’organe de presse clandestin ? demanda Gates.

Liam, troublé, se tourna vers moi. J’expliquai à voix basse, aussi brièvement que possible. Amplify existait depuis deux ans, peut-être trois. Si j’avais bien compris, c’était une équipe de journalistes et de reporters qui s’étaient attiré les foudres de Gray parce qu’ils avaient couvert des « sujets » dangereux, tels que les émeutes et les manifestations, et qui avaient dû passer dans la clandestinité.

— Oui, dit Cole. J’admets que ce n’est pas une preuve de bon sens, mais…

— Pardon ? protesta la sénatrice en croisant les bras.

— Il veut dire qu’Amplify a la réputation de ne pas toujours pouvoir diffuser ses reportages, expliqua Sen. Ce groupe a eu quelques secondes de gloire, avant que Gray ne le réduise au silence. Depuis, Amplify se contente de publier en ligne de brefs pamphlets scandaleux sur les réseaux sociaux qui fonctionnent encore. Son influence est faible. Il ne fait rien d’utile.

Visiblement, Cole et Sen étaient d'accord sur ce point.

— Le journaliste a été pris au piège avec elle, dans la ville, raconta Cole. J'étais en reconnaissance quand les militaires ont pris un immeuble d'assaut. C'était *lui* qu'ils traquaient, pas elle. Ils l'ont abattu séance tenante et l'auraient sans doute tuée, elle aussi, si elle n'avait pas donné son identité.

— Alors tu es intervenu et tu l'as sauvée, dit Sen en levant les yeux au ciel.

La haine que m'inspirait cette femme commençait à altérer mon jugement. Presque sans m'en apercevoir, j'avançai d'un pas.

— Et tout ce que tu as fait, poursuivit Sen, c'est nous amener une bouche de plus à nourrir.

— À propos…

Cole ôta le sac à dos suspendu sur son épaule, le lança à une Verte et poursuivit :

— J'ai trouvé des jus de fruits dans les réfrigérateurs d'une boutique de produits frais. Ce n'est pas grand-chose, mais c'est mieux que ce qu'on mange d'habitude.

Ce fut comme si la fille venait de recevoir un gâteau d'anniversaire. Chubs se précipita et ouvrit le sac. Les autres le suivirent, remercièrent Cole et voulurent lui donner une pomme.

— Je n'ai besoin de rien. Mais merci.

Il souriait toujours quand il se tourna vers Sen. Face à l'expression méprisante de la femme, son sourire s'élargit. Mais son calme avait un côté inquiétant… sa façon d'incliner la tête à droite. Il faisait penser à une allumette sur le point d'être craquée.

— Je suis un peu étonné, Sen, reprit-il sur un ton léger. Je croyais que tu serais ravie d'avoir une telle personne dans l'équipe. Quand on sera partis d'ici, elle nous sera incroyablement utile pour faire connaître au monde ce qu'on fait. On tourne une nouvelle page, hein ?

Ouais, bon. Sen n'avait pas intérêt à faire connaître au monde ce que nous faisions. Elle voulait le brûler. Mais les mots de Cole sous-entendaient une question… un défi. Le silence se prolongea et les agents échangèrent des regards. Quelques Verts, ceux qui réfléchissaient très vite, saisirent visiblement mieux cette situation que les autres, qui se contentèrent d'attribuer la tension aux frustrations habituelles.

Il sait. Cette conviction picota l'arrière de mon cerveau. Cole ne connaissait peut-être pas tous les détails, mais il avait sans doute senti qu'ils reviendraient sur leur promesse de nous aider à libérer les camps. Il provoquait Sen, tentait de la forcer à l'admettre devant les jeunes.

— Je serai heureuse de partager mes idées avec vous, dit la sénatrice. À condition que nous puissions quitter cette ville.

Tout le monde se tourna vers moi.

— Oui… C'est bien ce que nous pensions, dis-je. Ils n'ont pas assez d'hommes pour patrouiller dans les rues et surveiller des kilomètres

d'autoroutes. Il y a plusieurs tronçons où, la nuit, on ne trouve que des véhicules vides et des projecteurs.

Je gagnai le plan de Los Angeles que nous avions punaisé au mur. Je montrai les trois endroits que j'avais vus dans l'esprit du soldat, fière de la fermeté de ma voix alors que des images inquiétantes s'insinuaient dans mon esprit. Forces spéciales Psi. Rouges. Menottes. Muselière. Argent. Armes. Je ne pouvais pas regarder les agents. Maintenant que je savais ce qu'ils voulaient vraiment, comment ils me récompenseraient de les avoir aidés à sortir de la ville, une petite voix sombre murmura, au fond de mon esprit : *Mens*. Elle voulait que j'omette plusieurs détails. Qu'ils soient exposés au danger et souffrent.

— Tiens, dit Cole en me donnant un stylo. Indique-les.

Gates marmonna quelques mots et je me tournai vers lui, les bras croisés, soutenant son regard. Il baissa aussitôt la tête, faisant comme s'il s'essuyait la bouche et le nez sur sa manche. La peur, que j'entrevis sur son visage, me rassura. Plus encore que la main apaisante de Cole sur mon épaule quand il se pencha pour examiner les endroits que j'avais indiqués.

— Je suis sûre qu'il y en a d'autres, déclarai-je, mais ce sont les seuls que j'ai vus.

Cole jeta un coup d'œil circulaire dans la pièce, calculant combien de personnes compterait chaque groupe s'il n'y avait que trois issues. Dix-sept jeunes. Vingt-quatre agents… vingt de moins que dans la troupe qui avait libéré le QG. Cinq étaient morts pendant l'attaque et le reste avait déserté. Huit groupes de cinq, environ. C'était faisable.

— Il faudra que ce soit rapide et réalisé au bon moment, intervint Sen. On devra peut-être parcourir des centaines de kilomètres pour sortir de la zone touchée par l'impulsion électromagnétique. À pied.

— Cette zone était indiquée sur la carte que j'ai vue, dis-je, débouchant le stylo et la délimitant sur le plan. Beverly Hills à l'ouest, Monterey Park à l'est, Glendale au nord et Compton au sud. En fait, ce n'est pas une surface aussi importante que je le craignais.

— On va constituer les groupes ce soir, décida Cole, et partir dans quelques heures… À trois ou quatre heures du matin.

— Il faut parler stratégie, objecta Gates. Rassembler des provisions.

— Non. Ce qu'il faut, c'est quitter cette ville le plus vite possible, déclara Cole. Les autres nous attendent au Ranch.

Je saisis son poignet et montrai la porte du regard avec insistance.

Il acquiesça puis se tourna à nouveau vers les autres.

— Tout le monde au lit, tout de suite, parce qu'on file dans quelques heures.

— Ce n'est pas toi qui commandes, protesta Sen. Tu ne peux pas prendre cette décision sans nous avoir consultés.

— Je viens de le faire, répondit Cole. Ça pose un problème à quelqu'un ?

La pièce resta silencieuse. Les jeunes hochèrent la tête, et les agents firent la moue. Mais personne ne prit la parole.

— Et les internés des camps ? s'enquit la sénatrice en étudiant le plan. Nous les abandonnons à leur sort ? Je devrais rester et…

— Vous faire arrêter ? coupa Cole. Vous avez dit que vous étiez en pleine négociation avec des chefs d'État : pourquoi reporter ces entretiens alors que *tout le monde* profitera de l'accord qui en découlera ? Sauf si vous mentez ?

— Je ne mens pas, protesta-t-elle, ses yeux noirs lançant des éclairs. Ces détenus sont mes amis et mes collègues. Nous avons risqué notre vie pour remettre notre pays sur la bonne voie.

— Ce qui s'est passé ici ne restera pas secret, promit Cole. Ils ne seront pas longtemps internés. J'y veillerai et vous m'aiderez.

La conversation passa ensuite à la stratégie, à la constitution des groupes, à l'itinéraire en direction du nord.

— Tout le monde est d'accord ? demanda Cole aux jeunes qui se dirigeaient lentement vers la porte. Tout le monde a assez mangé ?

Ouais, répondirent-ils en chœur. Ils mentaient, naturellement.

Les agents avaient gagné l'extrémité opposée de la pièce, près du plan, peut-être pour préparer leurs itinéraires. La sénatrice Cruz leur parlait, mais ils ne l'écoutaient pas.

Où est le sac à dos ? Je regardai autour de moi… et le trouvai sur l'épaule de Ferguson. Et je compris que, si je voulais récupérer les recherches sur le traitement, il faudrait que je force les agents à me les donner… que je devrais les contraindre un par un de me les rendre.

Cole arriva à la porte et me fit signe de la tête. J'attendis une minute avant de le suivre. Si les agents s'en aperçurent, ils ne se méfièrent pas. Mais, évidemment, je leur avais fourni ce dont ils avaient besoin pour réaliser leur projet.

Seule la lumière sortant par la porte ouverte éclairait le couloir et c'était à peine si je voyais un mètre devant moi. Je regrettai, pendant une seconde, de ne pas avoir pris ma torche, mais l'obscurité semblait mieux convenir à cette conversation.

J'avais compté cent pas et j'étais sûre d'approcher du bout du couloir quand une main jaillit du noir et se referma sur mon bras. Je fus tirée dans un espace étroit… un placard ? Mon cœur battait encore très fort quand la serrure cliqueta.

— Alors, Bijou…, dit Cole. Une soirée bien remplie, hein ?

Pour ne pas m'effondrer complètement, pendant ces deux dernières semaines, j'avais dû refouler toutes les émotions terrifiantes qui bouillonnaient en moi. Mais, maintenant, j'avais été si durement secouée que je risquais de craquer. J'espérai que ça n'arriverait pas maintenant et que ça ne se manifesterait pas par des sanglots. J'étais incapable de parler.

— Bon sang… Bijou.

Cole posa une main sur mon épaule et fit claquer les doigts de l'autre. Une flamme apparut et éclaira l'espace étroit.

— Tout à l'heure…, me forçai-je à dire, j'ai entendu Sen et les autres… Ils ne vont pas… On n'arrivera pas au Ranch. Je suis entrée dans l'esprit de Sen… ils vont… ils vont…

— Commence par le début, coupa Cole. Lentement. Rapporte-moi les propos des agents. Ce que tu as vu.

Je répétai, mot pour mot. Je lui expliquai qu'ils emmèneraient deux jeunes dans chaque voiture, qu'ils avaient l'intention d'attendre d'être à une heure de la ville pour les maîtriser. D'échanger de la chair et des os contre l'argent du sang. Qu'ils achèteraient des armes, des explosifs… qu'ils iraient chercher Gray là où, selon eux, il serait : à Washington.

Le visage de Cole resta fermé, indéchiffrable. Si je n'avais pas senti la crispation de sa main, je n'aurais pas pu percevoir sa fureur. Il resta longtemps silencieux. Une goutte de sueur coula sur mon visage et j'eus envie, pendant un bref instant, d'ouvrir la porte pour faire entrer de l'air frais.

— Je m'en occuperai, dit-il enfin.

— *On* s'en occupera. Mais il faut que tu décides. Tout de suite. Tu ne peux plus rester au milieu, un pied de chaque côté de la ligne. Prends ta décision : tu es avec eux ou avec nous.

— Avec vous, évidemment, s'écria-t-il, vexé. Tu sais que… ça me touche moi aussi. Je t'ai fait une promesse il y a quelques semaines, tu t'en souviens ? Tu essaies de me faire passer pour un menteur ?

— Non, mais… tu refuses de dire aux autres ce que tu es. Même à *Liam*. Tu n'as même pas jeté un coup d'œil aux recherches sur le traitement.

— Pour éviter qu'on ne me soupçonne, moi aussi, d'avoir intérêt à me débarrasser de pouvoirs monstrueux.

Il éteignit la flamme, puis la ralluma et reprit :

— Je ne peux pas étudier un document, quel qu'il soit, sans que les agents se demandent *pourquoi*, ni sans qu'ils veuillent se l'approprier. Je suis obligé de jouer ce jeu depuis des années.

— Ce n'est pas un jeu, dis-je. Pas du tout. Maintenant, ils ne rendront pas les recherches.

— J'en suis bien conscient et j'ai pris des dispositions. Elles s'appellent Blair et Sara.

C'étaient deux Vertes. À la mémoire photographique.

— Tu les leur as données pour qu'elles les mémorisent ?

— J'ai vérifié. Je leur ai demandé, séparément, de reproduire un graphique et un tableau. Elles ont réussi. Je crois qu'on devrait laisser le sac à dos aux agents… ils accepteront plus facilement ce qu'on va tenter de faire.

Le dos droit, je fixai un point situé derrière sa tête pour ne pas voir son sourire : offensive de charme typique des Stewart.

— J'ai une idée, reprit-il, mais j'ai aussi l'impression qu'elle ne va pas te plaire.

— Drôle de façon de me la présenter.

— Je suis sérieux, Bijou. Ça doit rester entre nous, compris ? Sinon, ça ne marchera pas. Promets-le-moi. C'est le seul moyen de se débarrasser d'eux avant qu'ils ne se débarrassent de nous.

— Qu'est-ce qu'on va faire ? demandai-je.

— Nous, on ira au Ranch. Eux, ils iront au QG du Kansas avec le reste des agents. Ils nous laissent tomber, mais ils n'auront pas ce fichu Ranch. Il est à *nous*.

— Comment vas-tu t'y prendre ?

— Bijou, la vraie question est : Combien de temps mettras-tu à les convaincre que le Ranch est… oh, en mauvais état… complètement vide… indéfendable ?

Je compris et mon cœur se figea.

— Tu veux que je les influence. Il y a plus d'une douzaine d'agents…

— Et on part dans trois heures, dit Cole en éteignant à nouveau sa flamme. Je te suggère de faire vite.

Trois

Dans l'agitation précédant notre départ, chacun avait une tâche à accomplir. Quelques-uns relevaient leurs camarades de garde ; d'autres emballaient le matériel que nous avions accumulé ; d'autres encore, comme Liam et Chubs, répartissaient la nourriture entre les différents groupes. Je passai parmi les agents comme une brise, effleurant leur esprit. Cole avait décidé de l'ordre dans lequel je devrais procéder pour que le changement de plan semble naturel. Il fallait commencer par l'agent Sen.

Je m'arrêtai derrière elle. J'avais déjà pénétré dans son esprit et y entrer à nouveau fut aussi facile que glisser une clé dans une serrure.

Passant d'un agent à un autre, je m'aperçus que je mettais de plus en plus longtemps, que je devais me frayer un chemin parmi des scènes de violence et des rêves. Je les côtoyais depuis six mois, mais il ne me fallut que deux heures pour prendre enfin toute la mesure de leur haine… pour Gray, pour tout ce qui se mettait en travers de leur chemin.

Quand j'eus terminé, j'eus l'impression d'être une pierre rescapée d'un glissement de terrain. Assez forte pour aller m'occuper de Clancy Gray, dans la pièce où il était enfermé.

Je le poussai du pied, peut-être un peu plus rudement que nécessaire.

— Réveille-toi.

Il gémit, battit des paupières quand je braquai la torche sur son visage.

— Si tu ne viens pas délier mes mains, m'annoncer que les frères Stewart sont morts dans d'atroces souffrances ou me donner des vêtements propres, je ne suis pas intéressé.

Je glissai un talon sous un de ses bras et le fis rouler sur le dos. Il me foudroya du regard, des mèches de cheveux noirs couvrant son front.

— Rien à manger ? dit-il. La privation de nourriture est une torture très directe.

Je levai les yeux au ciel.

— Il ne s'agit pas de torture.

En tout cas pas dans le sens traditionnel. Clancy se fichait sans doute d'être maintenu à l'écart des autres, à l'isolement pour ainsi dire. Mais je crois qu'il souffrait de ne pas pouvoir accéder à l'information, de ne pouvoir saisir que des bribes de conversations à travers les cloisons. C'était l'enfer pour Clancy Gray. Ça, et ses vêtements sales.

Je laissai tomber le pantalon de survêtement et le T-shirt sur son visage.

— Je vais délier tes poignets et tes chevilles, puis je te donnerai une serviette et un seau d'eau pour que tu te laves et, ensuite, tu m'accompagneras sans faire d'histoires et tu m'obéiras.

Avec le petit couteau que Cole m'avait donné, je coupai le serre-câbles de ses chevilles.

— Qu'est-ce qui se passe ? demanda-t-il en s'asseyant.

— On part.

— Où ?

Clancy frotta ses poignets enfin libérés.

Je lui tournai le dos, quand il se déshabilla, et lui lançai la serviette par-dessus mon épaule. Je fixai le sol pendant qu'il faisait sa toilette.

— Évidemment, je n'ai pas droit à de l'eau chaude, ronchonna-t-il. Je n'ai même pas une couverture…

Il s'immobilisa. La serviette tomba sur le sol et je jetai un coup d'œil par-dessus mon épaule, à la hauteur de son visage. Il plissait les paupières, réfléchissant visiblement.

— Que se passe-t-il vraiment ?

— On part, répétai-je, refoulant la sensation habituelle de dégoût.

Je n'expliquai pas et sentis un picotement, à l'arrière de mon crâne, quand son esprit toucha le mien, comme s'il frappait pour que je le fasse entrer. Je le repoussai, imaginant une porte lui claquant au nez. Il se tassa sur lui-même.

— Vous allez m'échanger… me livrer, dit-il d'une voix tendue. C'est pour ça que vous me permettez de me laver ?

— Ça te plairait, hein ? Soumettre des FSP à ta volonté, organiser une évasion…

— Ah, tu es encore capable de prononcer des phrases de plus de trois mots, ironisa Clancy en enfilant le T-shirt puis le pantalon de survêtement. Pourquoi es-tu toujours si furieuse ? Ne me dis pas que c'est à cause de cet imbécile.

Je le frappai au visage et je ne me souviens pas de ce qui se passa ensuite. Quand je retrouvai mes esprits, des bras ceinturaient ma taille et je tentais de me dégager.

— Hé… *hé* ! Calme-toi !

Cole me lâcha puis m'éloigna de lui et de Clancy.

— Tu vaux mieux que ça, ajouta-t-il. Reprends-toi !

Le souffle court, je pressai un poing sur ma poitrine. Clancy avait toujours les bras sur la tête quand Cole le fit lever et lui immobilisa les mains dans le dos avec un serre-câbles neuf. Il posa sur sa tête la vieille taie d'oreiller qui tenait lieu de cagoule et la noua pour s'assurer qu'elle resterait en place.

Sans un mot, Cole m'entraîna jusqu'à la porte, la colère creusant son visage.

— Il faut que tu restes concentrée, dit-il. On va rouler pendant des heures et il sera dans la voiture. S'il tente quelque chose, il faudra que tu réagisses.

Je regardai Clancy et m'aperçus qu'il penchait la tête dans notre direction. Comment savoir s'il ne « tentait pas quelque chose », en ce moment même, contre Cole ? Il avait contrôlé de nombreuses personnes… ça lui serait très facile. J'avais supposé qu'il suffisait de le séparer des autres pour les protéger, mais si je m'étais trompée ?

— Alors on va faire un tour en voiture ? cria-t-il.

Je scrutai le visage de Cole pour y déceler l'influence de Clancy. Ses yeux n'étaient pas vitreux, et son expression n'était pas figée. En fait, il souriait.

— On ne peut pas l'endormir ? soufflai-je.

Ce serait plus sûr. Pour tout le monde.

— Seulement par la force, et je ne veux pas prendre le risque d'un traumatisme crânien.

Plus fort, il ajouta :

— Il sera dans le coffre. Ligoté, bâillonné, impuissant. C'est comme ça que je l'aime.

Clancy tourna la tête vers nous.

— Oh, ce n'est pas la peine de…

Si je ne l'avais pas si bien connu, j'aurais pu jurer qu'il y avait une note de désespoir dans sa voix.

— Tu ne seras pas sur la banquette arrière, coupa Cole. C'est trop risqué. On pourrait te voir ou tu pourrais essayer de t'échapper.

Clancy eut un rire ironique.

— Et abandonner le projet Tempête de neige sans avoir pu le détruire ?

Cole me regarda et sourit. Un avantage supplémentaire de l'intervention des Verts… Clancy ignorait que nous avions pour ainsi dire sauvegardé les recherches.

— Ah, ça semble être une très bonne raison, hein, Bijou ?

Je l'entraînai dans le couloir et fermai la porte derrière nous.

— On ne devrait peut-être pas l'emmener. S'il parvenait à se libérer, au Ranch, il pourrait tout faire capoter.

— Tu crois que je n'ai pas, moi aussi, envie de l'étrangler sur-le-champ ? murmura Cole.

— Il a mille visages, dis-je. Si ce qu'on propose ne sert pas directement ses intérêts, il ne marchera pas. Et s'il se sent menacé…

— Il est moins fort que toi, Bijou.

— J'aimerais que ce soit le cas.

— Concentrons-nous sur ce qu'il peut nous apporter si nous pouvons le conduire dans un endroit où il acceptera de travailler avec nous, proposa Cole. Des infos, des renseignements sur la personnalité de son père, même sa valeur si on décidait de l'échanger.

— Il est trop imprévisible.

Même si nous le livrions à son père, sans doute parviendrait-il à s'enfuir et à causer *davantage* de dégâts.

— Comme toujours, tu oublies qu'au bout du compte il veut la même chose que nous, dit Cole, vaguement agacé. Nous souhaitons tous que son père quitte son poste.

— Non, protestai-je. Il veut *détruire* son père. C'est différent. La seule question est : Prendras-tu le risque de faire partie des victimes quand il aura trouvé comment procéder ?

Je m'aperçus une seconde trop tard que je serais obligée de faire manger Clancy, qui avait à nouveau les mains liées dans le dos. Il me foudroya du regard et cracha comme un chat auquel on coupe les griffes. J'eus la chair de poule.

À mon retour dans l'autre pièce, Liam m'accueillit avec un regard cordial et un sachet de chips, puis tapota le sol près de lui. La moitié des personnes présentes semblait hébétée par l'heure matinale, l'autre, inquiète, faisait les cent pas. Dehors, le vent s'était levé, sifflait le long des murs du bâtiment et dans les fissures du toit.

Cole prit la parole :

— Bon, je serai bref. On va constituer des équipes et attribuer les trois issues. Si l'endroit qui vous est assigné n'est plus sûr – présence de soldats, de personnes suspectes ou pour toute autre raison –, gagnez le plus proche.

Près de lui, regardant les jeunes assis sur le sol, Sen avait un sourire satisfait. Je faillis sourire, moi aussi. *Bon débarras*, pensai-je.

— Quand vous saurez où vous allez, poursuivit Cole, vérifiez sur la carte l'emplacement de vos voitures et votre itinéraire. L'équipe A se compose de moi, Ruby, Liam, Vida, Nico, notre invité et… J'oublie son nom, celui qui porte une chemise.

Exaspéré, Liam leva les mains.

Chubs se contenta de hausser les épaules.

— C'est mieux que Mémé, soupira-t-il. Et je m'appelle Chubs.

— Pas Nico, intervins-je.

On ne pouvait pas lui faire confiance en présence de Clancy et je risquais de m'en prendre à lui s'il commettait une nouvelle erreur.

Du coin de l'œil, je vis Nico disparaître derrière le groupe. Liam serra ma main, mais je refusai de me tourner vers lui, sûre que son visage exprimerait la déception. Il ne comprenait pas.

— Bien, décida Cole. Nico sera dans l'équipe D.

— Suis-je l'invitée ?

Je ne m'aperçus de la présence de la sénatrice Cruz que lorsqu'elle prit la parole.

— Non, vous êtes dans l'équipe C. L'équipe A se charge de notre invité le moins désirable.

Sans doute l'avait-il avertie de la présence de Clancy parce qu'elle se contenta de souffler :

— Ah, je vois.

Il détailla les itinéraires que prendraient les équipes. Éviter les autoroutes serait plus long et plus gourmand en essence, mais plus sûr.

Cole me montra du doigt.

— Va le chercher.

Alors que j'arrivais à la porte, il poursuivit, s'adressant maintenant à tout le monde :

— Quand votre groupe sera constitué, filez. On se reverra dans le Nord.

Clancy se leva péniblement quand j'entrai dans la pièce, les mains liées dans le dos, la taie d'oreiller sur la tête.

— On part *maintenant* ? Quelle heure est-il ?

J'ôtai provisoirement la taie.

— Si tu tentes d'influencer quelqu'un…

— Je suis mort. Bon sang, tu es aussi désagréable que l'était ma nounou. Je *sais* !

Il me tourna le dos pour me montrer ses mains liées.

— Ceci, comme la cagoule, éveillera les soupçons. S'il se passe quelque chose, je pourrais avoir besoin de mes mains…

— Il ne se passera rien, assurai-je, saisissant son bras et l'entraînant dans le couloir, puis jusqu'à la pièce.

— Prête ? cria Cole, près de la fenêtre.

Anabel Cruz s'y trouvait aussi. À l'arrivée de Clancy, elle se figea. Il eut un sourire sarcastique et la regarda de la tête aux pieds.

— *Arrête*, ordonnai-je. Laisse-la tranquille ou je te balance par la fenêtre.

— Je revendique cet honneur, dit Liam en m'aidant à franchir l'appui.

Il jeta un coup d'œil sur Sen et m'adressa un regard interrogateur quand elle prit le sac à dos contenant les recherches sur le traitement.

Je posai une main rassurante sur son bras puis me retournai et saisis l'épaule de Clancy pour qu'il ne perde pas l'équilibre en passant une jambe par l'ouverture. Mais sa chaussure heurta l'encadrement et il tomba la tête la première sur le palier de l'escalier de secours.

— Je vois qu'on me refusera toute dignité, dit-il en se redressant, tentant maladroitement de baisser son T-shirt avec ses mains liées.

Je me penchai par-dessus la rampe, cherchai Cole du regard. Il était dans la ruelle, un pistolet à la main, et scrutait les fenêtres. Le vent ébouriffait ses cheveux et gonflait sa veste.

— À ta place, entre les deux Stewart, c'est lui que je choisirais. Séduisant. Un vrai bad boy. C'est ce que tu aimes, constata Clancy, suivant mon regard.

Visiblement, il ne savait pas *du tout* ce que j'aimais.

Je ne jetai un coup d'œil sur Vida, Chubs et Liam qu'une fois dans la

ruelle, adossée à l'immeuble.

— Tout va bien ? demandai-je à Cole.

Il hocha la tête.

— Rien à signaler.

On partit en direction de l'est, jusqu'à la voie ferrée longeant la Los Angeles River. Notre point de sortie se trouvait cinq kilomètres au nord. Regardant droit devant moi, je serrai le bras de Clancy.

Cole leva la main et s'arrêta. Curieux, Clancy se pencha par-dessus mon épaule pour voir ce qui se passait.

— Ah, dit-il en s'éloignant. Bonne chance !

Nous devions passer sous le viaduc de la 101, qui enjambe la Los Angeles River et les voies de chemin de fer. D'après ce que j'avais vu dans les souvenirs du soldat, des wagons de marchandises renversés et des projecteurs barraient les voies. Sur le viaduc, il y avait deux Humvees et des projecteurs braqués sur nous. Je ne voyais pas du tout quel était le problème. Puis j'aperçus trois silhouettes sombres sur la chaussée. Leurs bras étaient levés, comme si elles nous regardaient à la jumelle.

Cole se mit à plat ventre sur les voies. Je fis de même et forçai Clancy à m'imiter. Chubs demanda :

— Qu'est-ce qui se…

Mais Vida le fit taire.

Bon sang, bon sang ! La peur s'empara de moi. Comment avais-je pu me tromper à ce point ?

Il faisait noir mais nous étions presque arrivés à la limite de la lumière des projecteurs. Cole jura à voix basse en se retournant pour nous faire signe de reculer. Vida dégaina son pistolet et recula en rampant, saisissant la chemise de Chubs pour l'entraîner avec elle.

Le vent souleva le dos de ma veste, exposant ma peau nue à l'air froid. À notre gauche, les plaques métalliques bordant les voies claquaient. *Lentement*, me dis-je. *Ne panique pas. Lentement.* Les mouvements brusques et le bruit attireraient l'attention des soldats…

Un claquement retentit, comme un os se brisant, et une plaque se détacha, emportée par le vent, puis se dirigea sur nous. Je me tassai sur moi-même, posant ma main libre sur ma tête, calculant déjà à quelle vitesse je devrais me lever et fuir quand la plaque heurterait les voies et rebondirait.

Un battement de cœur… deux… trois… à part le vent et ma respiration laborieuse : silence. Je levai la tête, vis le visage ébahi de Cole exprimer soudain le soulagement et me retournai pour voir ce qui se passait.

Le bras de Liam était tendu vers l'énorme plaque métallique. Elle était immobilisée à l'endroit où elle avait touché le sol, toujours penchée dans notre direction. Le métal rouillé tremblait comme un muscle tétanisé, mais restait en place. La concentration figeait le visage de Liam. Je l'avais vu soulever et déplacer des objets beaucoup plus lourds, mais la force du vent lui compliquait la tâche.

— Je l'ai, chuchota-t-il.

Cole claqua des doigts pour attirer mon attention et montra le viaduc. Les silhouettes… les soldats… bougeaient à nouveau. Les projecteurs braqués sur nous s'éteignirent et un camion militaire approcha des deux véhicules déjà garés sur la chaussée. Il me fallut quelques instants pour comprendre ce qui se passait.

Ils sont venus pour remplacer les véhicules et les projecteurs. Pas pour patrouiller ; pas pour surveiller.

Un Humvee démarra, fit demi-tour et partit vers l'ouest. Je fixai les feux rouges jusqu'à leur disparition et me tournai à nouveau vers les projecteurs. Aucun mouvement. Partis.

Cole était arrivé à la même conclusion. Il se mit lentement à genoux, puis se leva et nous fit signe de l'imiter. Liam poussa un dernier grognement, fit passer la plaque métallique au-dessus de nous et la projeta dans le lit bétonné, à sec, de la Los Angeles River.

— Tu ne valais rien en sport, dit Cole, mais je reconnais que tu as de bons réflexes.

— Ça veut sans doute dire merci dans une langue que je ne parle pas, soupira Liam. On y va ?

Le visage indéchiffrable, Cole le fixa pendant encore quelques instants.

— Très bien. Allons-y.

Le soleil était levé quand on arriva à Glendale. Le quartier, situé à l'extérieur du périmètre tenu par les militaires, était si proche des destructions qu'il avait été évacué, par l'armée ou sous l'effet de la panique. Il n'y avait pas âme qui vive. Cole était allé en reconnaissance dans les rues voisines, pour s'en assurer, mais j'éprouvais une sensation désagréable qui m'empêchait de me détendre. La tête levée, je scrutai les carrefours, les toits et même les immeubles en ruine du centre de Los Angeles. Ce qui n'avait été qu'une vague sensation de malaise devenait plus net.

La pluie, quelques jours plus tôt, avait entraîné la poussière et la suie dans des flaques d'eau stagnante. Je secouai la tête. Ça me semblait… étrange. Les immeubles étaient intacts.

— Là-bas, dit Cole en montrant l'arrière du petit centre commercial. Un parking.

— Dieu merci ! s'écria Chubs.

Sortant un cintre métallique de son sac à dos, Liam se dirigeait déjà vers une voiture bleue. Il força la serrure si vite qu'il était déjà penché sur le siège du conducteur, tirant des fils de sous le tableau de bord, tentant de faire démarrer le moteur, quand Cole s'en aperçut.

Il tira Liam hors de l'habitacle.

— Qui t'a appris ça ? demanda-t-il.

Liam dégagea son bras, que Cole avait saisi.

— À ton avis ?

— Harry ? s'écria Cole avec un rire incrédule. On ne perd pas son auréole quand on apprend à un enfant impressionnable à voler des voitures ?

Les yeux de Liam lancèrent des éclairs.

— Tu as fini ?

— Non, c'est seulement que… Harry… Harry, le défenseur de la morale, t'a appris ça ? Pourquoi ?

— Parce qu'il savait que je n'en abuserais pas, répondit Liam avec un sourire amer. Tu n'as pas eu droit au cours ?

Cole lui adressa un regard glacial. Les doigts de sa main droite tremblèrent légèrement, puis il la glissa dans la poche de son pantalon.

— Bien. Même les drames familiaux des Stewart sont ennuyeux, constata Clancy sur un ton morne. Je croyais qu'on était pressés.

— On l'est, dis-je.

Je me tournai vers Liam et ajoutai :

— Il y a de l'essence dans cette voiture ?

Il hocha la tête.

— De quoi faire cent cinquante kilomètres, je crois.

— Formidable, intervint Cole. Mais on ne prend pas celle-ci. Le 4 × 4 marron, là-bas, fera l'affaire.

Liam regarda le véhicule et secoua la tête.

— Il consomme trop. En plus, le centre de gravité est haut et il risque de faire des tonneaux en cas d'accident…

Son frère balaya sa remarque d'un geste de la main si condescendant qu'il me mit, moi aussi, en rogne.

— Tu prévois d'avoir un accident ? Ferme-la et fais ce que je te dis…

— Ce n'est pas à toi de décider…

— Si ! Je commande, que ça te plaise ou non. Moi, je suis allé sur le terrain. Moi, je vous conduirai à destination. Et, moi, je te dis de prendre un 4 × 4 au cas où il faudrait quitter les routes.

Liam fit un pas en avant.

— Si on est obligés de quitter les routes, on sera fichus de toute façon. Je préférerais une voiture moins gourmande en essence.

Il se tourna vers moi, comme pour me demander : *Soutiens-moi*. Je secouai la tête. Pas ce combat. Ce n'était pas la peine. Cole, qui était allé examiner un pick-up rouge, revenait vers nous à grands pas et rien ne le ferait changer d'avis.

Quelques mois plus tôt, quand nous étions tous ensemble dans un monospace, roulant sur les petites routes, nous fonctionnions sur deux principes simples : se déplacer vite, ne pas être vus. C'était le seul moyen de survivre… c'était ce que tous les jeunes monstrueux devaient accepter pour échapper aux camps et aux chasseurs de primes. Et face à Cole, à son irritation, je compris qu'il ignorait presque tout de la vie de son frère, après que Liam eut quitté le programme de formation de la Ligue. Cole était techniquement un des nôtres mais n'avait jamais été contraint de s'adapter à

notre réalité.

Je jetai un dernier coup d'œil sur les trois silhouettes montant dans le 4 × 4 marron puis tirai Clancy vers le pick-up rouge que Cole m'avait montré.

J'aurais préféré qu'on prenne tous la même voiture, mais je compris immédiatement le raisonnement de Cole. C'était pour cette même raison que j'avais été pratiquement la seule à m'occuper de Clancy ces deux dernières semaines. Si je conduisais, l'autre Orange aurait du mal à prendre le contrôle de la voiture, parce que je pourrais l'empêcher de pénétrer dans mon esprit. Si quelqu'un d'autre conduisait, Clancy lui imposerait tôt ou tard sa volonté.

J'aurais aimé que Cole, lui aussi, prenne l'autre voiture, mais il s'y était refusé. L'idée que Clancy risquait de lui imposer sa volonté, de lui ordonner de braquer un poignard ou un pistolet sur moi, ne semblait pas lui avoir traversé l'esprit.

Le réservoir était à moitié plein et le moteur tournait. Cole avait ôté le serre-câbles de Clancy et lui avait à nouveau lié les poignets sur le ventre, les bras de part et d'autre de la ceinture de sécurité. Il attacha ses chevilles à une barre métallique située sous le siège, puis remit la taie d'oreiller sur sa tête.

Il ne restait plus qu'à prendre une profonde inspiration et passer la première. Je jetai un dernier coup d'œil sur le squelette de la ville, dans le rétroviseur, et serrai le volant.

Nous quittions enfin cet endroit horrible et ce que nous y avions perdu.

Au bout de vingt minutes, trois constatations s'étaient imposées à moi : l'air conditionné du pick-up ne marchait pas, le faux cuir des sièges avait absorbé l'odeur de son propriétaire et, non, je ne pouvais pas ouvrir la vitre.

À ma droite, penché en avant, Clancy dormait ou tentait d'ôter la taie d'oreiller en la frottant sur ses jambes. Cole, à sa droite, scrutait les rues. La lumière du début d'après-midi accentuait les cernes sombres soulignant ses yeux. C'était comme si, maintenant qu'il était immobile, qu'il ne courait plus d'un endroit à l'autre et ne donnait plus d'ordres, l'épuisement avait pris le dessus.

Cole m'avait montré, sur la carte, où nous allions : Lodi, au sud de Sacramento. Si nous avions pu emprunter l'autoroute, le trajet ne nous aurait pris que cinq heures.

Je regardai le 4 × 4, qui nous suivait. Liam devait s'y attendre, parce qu'il m'adressa un geste de la main. Près de lui, Chubs parlait en gesticulant.

Burbank avait été une ville débordante de vie et d'animation. Voyant les rues silencieuses et désertes, je me demandai si Gray l'avait déjà fait évacuer.

Mais où sont les habitants ? C'était comme traverser les villes de l'Est ravagées par la crise économique. Mon pouls s'accéléra ; l'ombre que j'avais perçue à Los Angeles était de retour et grondait dans mon crâne comme le tonnerre.

— Il y a un problème, dit Cole, comme s'il avait entendu mes pensées. Prends la prochaine à droite…

Si je n'avais pas jeté un coup d'œil dans le rétroviseur pour faire signe à Liam, je n'aurais rien vu. Le 4 × 4 disparut en un instant… le Humvee militaire percuta son flanc avec un bruit tel que j'eus l'impression d'avoir reçu un coup de batte sur l'arrière du crâne. Je tournai brutalement le volant pendant que l'autre voiture roulait sur le toit, puis se redressait dans un déluge d'éclats de verre et heurtait violemment le trottoir.

J'écrasai le frein et le pick-up dérapa. Clancy hoqueta quand la ceinture fut plaquée sur sa poitrine. Il tenta de poser ses mains liées sur le tableau de bord.

— Qu'est-ce qu'il y a ? demanda-t-il. Qu'est-ce qui se passe ?

Mais c'est pour Cole que j'aurais dû m'inquiéter.

Je tentais encore d'ouvrir ma ceinture quand son visage, figé par la surprise, se transforma. Le son qui s'échappa de sa gorge fut trop rauque, trop étranglé pour être un hurlement. Il ne semblait pas humain.

Il ouvrit la portière, mais ne se précipita pas vers le véhicule militaire et les deux soldats se dirigeant, l'arme au poing, vers le 4 × 4 marron. À l'instant où je descendis du pick-up, il avança d'un pas et il lui suffit de serrer le poing droit contre son flanc pour que le Humvee se transforme en boule de feu.

Le souffle de l'explosion me plaqua contre le pick-up. Il brisa les vitres des immeubles voisins et la lunette arrière de notre véhicule. Les deux soldats furent jetés sur la chaussée. Cole, d'un calme inquiétant, se dirigea vers eux. Il avait sorti son arme de l'étui qu'il portait à la ceinture et visa. Une balle au milieu du visage du jeune soldat le plus proche du 4 × 4. Il fit lever l'autre, lui ôta son casque et le frappa inlassablement au visage.

Je ne pouvais pas regarder… je ne voulais pas… Mon cœur cognant dans ma poitrine, je courus jusqu'au 4 × 4. Des éclats de verre crissèrent sous mes pieds. Les portières gauches avaient encaissé l'essentiel de l'impact. J'aperçus un mouvement… les yeux dilatés de Liam fixèrent les miens à travers ce qui restait du pare-brise.

— Ça va ? criai-je, grimaçant quand un coup de feu retentit.

Liam était assis, les mains crispées sur le volant. Son visage était blême, hormis les marques rouges de sa joue gauche et l'arête de son nez, qui enflait rapidement. L'airbag dégonflé gisait sur ses genoux.

— Bon sang, hoquetai-je. Est-ce que vous…

Chubs avait rejoint Vida sur la banquette arrière et, les paupières plissées, examinait l'entaille de sa tempe.

— Ça va ? leur criai-je.

Vida leva les pouces, avalant sa salive, comme si elle hésitait à parler.

— Liam ? demanda-t-elle.

Les mains tremblantes, je saisis la poignée de la portière, le métal enfoncé grinçant et protestant.

— Liam ? Liam, tu m'entends ?

Sortant de sa torpeur, il se tourna lentement vers moi. Le soulagement me fit presque sangloter et je me penchai pour l'embrasser.

— Tu es blessé ? demandai-je en ouvrant sa ceinture. Quelque chose de cassé ?

— Mal à l'épaule.

Il ferma les yeux, luttant contre la douleur.

— Chubs ? demanda-t-il. Vida ?

— Ça va, cria Chubs d'une voix étonnamment ferme.

Quand il se tourna vers nous, je vis qu'une de ses narines saignait.

— Je crois que son épaule est déboîtée, ajouta-t-il. Ruby, tu vois mes lunettes ? Je les ai perdues quand l'airbag s'est gonflé.

— Qu'est-ce qui s'est passé ? demanda Vida en montrant l'incendie. Comment…

— Une balle dans le réservoir… un coup de chance, répondit calmement Cole, derrière moi.

Ils étaient trop désorientés ou terrifiés pour se rendre compte que c'était improbable.

Cole m'écarta d'un coup d'épaule et saisit la poignée de la portière. Après un instant d'hésitation, je gagnai le côté passager, ouvris la portière et m'agenouillai. Je passai la main sur le tapis de sol et trouvai les lunettes de Chubs. Ou ce qu'il en restait.

— Tu les as ? demanda-t-il.

Je montrai la monture tordue et les verres fêlés à Vida. Compatissante, pour une fois, elle posa une main sur son épaule.

— Ouais, Mémé, elle les a.

La portière gauche s'ouvrit enfin complètement, dans un grincement métallique. Liam roula sur lui-même, tentant de dégager son pied coincé sous le tableau de bord tordu. Il garda le bras gauche plaqué contre le torse.

— Bon sang, espèce d'idiot ! s'emporta Cole, bouleversé.

Sa main tremblait quand il tendit le bras pour aider son frère.

— Bon sang, répéta-t-il. Ce n'est pourtant pas difficile de ne pas te faire tuer pendant que je suis là pour te protéger.

— Je fais de mon mieux, répondit Liam, les dents serrées. J'ai mal !

— Donne-moi ton bras, dit Cole. Ça va être douloureux, mais…

— Tu vas le faire ? demanda Chubs. Veille à prendre la bonne position…

Je ne sais pas ce qui fut le plus pénible : le bruit de l'articulation de Liam se remettant en place ou le hurlement de douleur qui suivit.

— Il faut *filer*, intervint Vida en donnant un coup de pied dans la portière arrière du 4 × 4. Cette caisse n'est plus bonne à rien. On va devoir s'installer dans la benne du pick-up, mais si on reste ici à pleurnicher, on va vite se faire buter.

— Mes lunettes, dit Chubs en tendant la main plus ou moins dans ma direction.

Vida les saisit et les lui passa.

Clancy ! Je me tournai vers le pick-up, le cœur à l'arrêt jusqu'à l'instant

où je vis sa silhouette par la lunette arrière. C'était comme ça que nous le perdrions. Chaos. Négligence. J'avais paniqué. Si Cole n'avait pas attaché ses chevilles, il serait dans la nature.

Il faut que tu sois meilleure, pensai-je, mes ongles s'enfonçant dans ma paume. *C'est indispensable*. L'adrénaline était lente à se dissiper ; je ne pouvais m'empêcher de trembler.

— Tu sais, Mémé, dit Vida, derrière moi, en fait, tu as été à la hauteur pendant cette crise.

— Je ne vois pas ton visage et je ne peux donc pas dire si tu es sincère…

Je replaçai mon sac à dos correctement sur mes épaules et rejoignis Cole, qui aidait Liam à contourner les cadavres des soldats abattus. Liam serrait son bras douloureux contre sa poitrine. Je le pris par la taille, pour l'aider à garder l'équilibre… mais, en réalité, pour m'assurer qu'il allait bien.

Il inclina la tête et dit :

— Embrasse-moi.

Je le fis : un baiser tendre et rapide au coin de ses lèvres, sur la petite cicatrice blanche. Surprenant l'expression de mon visage, il ajouta :

— J'ai vu toute ma vie défiler, et il n'y avait pas assez de baisers.

Cole eut un rire ironique, mais la colère crispait toujours ses muscles.

On hissa Liam dans la benne, l'allongeant près de Chubs, qui serrait ses lunettes fêlées sur son cœur.

— Merde, jura Liam en les voyant. Je suis désolé, mon pote.

— Prescrites par un ophtalmo, dit Chubs d'une voix triste. Les verres exactement adaptés à ma vue.

Cole tira la bâche bleue qui se trouvait sous son frère et les couvrit avec.

— Qu'est-ce que tu fais ? s'enquit Vida, qui tentait déjà de s'asseoir.

— Reste allongée et sous cette bâche. On va s'éloigner le plus possible d'ici et changer de voiture. Celle-ci a sûrement été signalée par radio.

— Je tiens à dire officiellement que ça craint, protesta Vida.

— C'est noté, répondit-il en fermant l'abattant.

Je repris ma place au volant. Clancy était parvenu à se débarrasser de sa cagoule et je m'aperçus qu'il me regardait du coin de l'œil. Pour la première fois depuis des semaines la morne irritation caractérisant son humeur avait disparu et il… souriait. Il se tourna vers Cole, qui claqua la portière si fort que le véhicule tout entier oscilla. Un petit sac en cuir et un pistolet, sans doute pris à un des soldats, étaient posés sur ses genoux. Ils glissèrent, parce que sa main tremblait violemment, et il finit par les coincer entre ses cuisses. Aussitôt, je pensai : *Mason. Rouge. Feu*.

À Thurmond, les gestes des Rouges étaient étranges : ils marchaient en traînant les pieds et les mouvements de leurs bras étaient saccadés. Mais j'avais supposé que c'était la conséquence des entraves que les FSP les obligeaient à porter.

Mais Mason… Les jeunes de Nashville le surnommaient la Tremblote. Parce que son corps tout entier était la proie de convulsions. J'avais supposé

que c'était dû à sa formation, destinée à briser sa volonté pour faire de lui un soldat parfait.

Mais tous les Rouges avaient sans doute ce genre de tic. Et si je pouvais le voir alors que je n'en avais croisé que quelques-uns, comment aurait-il pu échapper à quelqu'un qui les avait fréquentés… pour contribuer à leur formation et la superviser ?

— Clancy…, commençai-je.

— C'est le pied, marmonna-t-il avec un rire bref.

Cole se figea et son visage devint inexpressif. La fureur disparut de ses yeux pâles, soudain fixes. Je savais ce que ça signifiait.

Je projetai mon esprit dans celui de Clancy, mais percutai un mur. Je fus repoussée avec une violence qui me vrilla le crâne. Je n'avais pas le temps de rompre le contact avant qu'il ne transforme Cole en marionnette. Je levai le coude et frappai comme l'instructeur Johnson me l'avait enseigné : à la tempe. Les yeux de Clancy se révulsèrent et il bascula en avant, sa tête heurtant le tableau de bord.

Les roues patinèrent quand j'accélérai à fond pour m'éloigner le plus vite possible du feu créé par Cole. Les hélicoptères en patrouille ne tarderaient pas à repérer la fumée.

Mes tempes palpitaient encore et mon cœur battait toujours à toute vitesse quand je tournai la tête et vis Cole se frotter le front.

— Merde, souffla-t-il.

Il répéta le mot de plus en plus fort et finit par le hurler.

Je sentis une odeur de fumée… et m'aperçus qu'il tremblait violemment.

— Cole, écoute… il faut que tu te calmes, d'accord ? Calme-toi, tout va bien…

Il ouvrit le petit sac en cuir posé sur ses genoux, en sortit un flacon de liquide incolore et une seringue. Je tentai de regarder alternativement la route et Cole, pour voir ce qu'il faisait, mais je n'eus pas le temps de l'empêcher d'enfoncer l'aiguille dans le cou de Clancy.

— *Cole !*

— Ça va plonger ce petit salopard dans le cirage, gronda-t-il. *Merde !* Ça n'avait rien à voir avec ce que tu as fait au QG.

Il remit le flacon et la seringue dans le sac, qu'il posa sur le tableau de bord.

Sa main ne tremblait plus, mais son angoisse était perceptible.

Il se tourna vers la vitre et regarda les immeubles défiler… mais je voyais le reflet de son visage, qui exprimait tout ce qu'il ne pouvait pas dire. Il ne se contrôlait pas quand il avait incendié le Humvee… absolument pas.

— Qu'est-ce qu'il t'a fait voir ?

— Moi.

— Comment ça ?

Cole appuya le front contre la vitre et ferma les yeux.

— C'était un camp de Rouges. Ce qu'on faisait à ces malheureux !

Pendant une seconde, j'ai été terrifié. C'était comme si je me trouvais vraiment dans cet endroit. Ils me tenaient et j'étais le suivant.

— Je regrette, dis-je, d'une voix tendue. J'ai compris ce qui se passait une seconde trop tard. J'aurais dû…

— C'est ma faute, coupa sèchement Cole. Ne prends pas cette responsabilité, Bijou, elle ne te revient pas. Tu m'as dit qu'il avait participé à l'opération Jamboree. J'aurais dû me contrôler, pas agir comme un monstre, mais… *merde !*

Il frappa la portière du poing.

— Je n'ai pas réfléchi, ajouta-t-il. Mon pouvoir a gagné. Pendant une minute, il a gagné.

Ce fut comme si un poing serrait mon cœur. Je connaissais cette sensation. Peu importait la nature des aptitudes : elles avaient leur volonté propre. Si on ne les contrôlait pas continuellement, elles trouvaient le moyen de s'exprimer.

— Pour les Verts et les Bleus, c'est facile, hein ? reprit Cole. Moins compliqué à contrôler et à cacher. Ça ne fiche pas leur vie en l'air. Mais nous, il faut qu'on reste concentrés, sinon on dérape. Et on ne peut pas déraper.

— J'ai l'impression d'être toujours à la limite, admis-je, et je ne peux pas… je ne peux pas la franchir sans être terrifiée à l'idée que je vais tout détruire. Pendant très longtemps, je n'ai pas pu contrôler mon aptitude…

— Et tu crois que je peux ? Très souvent, je la sens bouillir sous ma peau. Elle mijote sans cesse, jusqu'au moment où la pression devient trop forte. C'était comme ça, quand j'étais môme.

Cole eut un rire sans joie et reprit :

— C'était comme si je me tenais toujours trop près du feu et avais besoin d'y plonger la main pour voir à quel point il était chaud. Je me disais que c'était sûrement parce que mon père était le diable. Vraiment, le Prince des ténèbres en personne !

— Harry ? demandai-je, étonnée.

— Non, mon père biologique. Harry est…

— C'est juste. J'avais oublié.

— Lee parle beaucoup de Harry, hein ?

Il n'attendit pas que je confirme et poursuivit :

— Ouais, notre vrai père… bête comme ses pieds, aussi méchant qu'un serpent. Une combinaison explosive. Je rêve encore de le retrouver, d'entrer chez lui et de tout brûler.

— Liam n'a parlé de lui qu'une fois, dis-je, tentant de ne pas insister alors que j'en avais très envie. Un jour où il s'est mis en colère.

— Bien. Ça signifie sans doute qu'il ne se souvient pas de grand-chose. Ce type était… un monstre. C'était un démon quand il se mettait en rogne. Je suppose que l'un d'entre nous est forcément comme lui. Je me suis souvent demandé s'il y a un lien entre nos aptitudes et ce que nous avons en nous. Je me disais que ce feu… c'était sa colère. Que c'était la fureur de mon père.

Je savais que ça resterait sans effet, mais il fallait que je le lui dise :

— Tu n'es pas un monstre.

— Pourtant, les monstres crachent des flammes. Ils brûlent des royaumes et des pays.

Cole eut un sourire sans joie et reprit :

— C'est ce que tu crois être, toi aussi, hein ? Même si les autres te disent et te répètent que ce n'est pas vrai. Tu ne peux pas te faire confiance.

Je m'appuyai contre le dossier du siège et me demandai s'il n'était pas aussi impatient que nous de bénéficier d'un traitement.

— Ce ne sont pas les camps qui comptent, pour toi, affirmai-je, c'est le traitement.

Il avala sa salive.

— En plein dans le mille. Tu peux me traiter de crétin.

— Pourquoi ? Parce que tu ne veux plus souffrir ? Parce que tu as envie d'être normal ?

— Qu'est-ce que « normal » ? demanda Cole. Je suis sûr qu'aucun d'entre nous ne se souvient de ce que c'est.

— Très bien, insistai-je. Alors : parce que tu veux une vie sans toutes ces conneries. J'ai une envie folle d'être soignée. Ce n'était pas le cas avant. Je me forçais à ne jamais penser à l'avenir et, maintenant, je ne peux pas m'empêcher de le faire. Je désire cette liberté de toutes mes forces et plus je cherche à l'atteindre, plus elle semble s'éloigner.

Cole passa une main sur son visage et hocha la tête.

— Parfois, je sous-estime mon pouvoir… On oublie, parce qu'on se relève chaque fois qu'on a été jeté à terre. Mais ça devient de plus en plus difficile, hein ?

— Oui.

Je n'avais jamais admis cela.

— Je crois que je parviendrai toujours à me relever. Mais j'ai peur, un jour… d'exploser. De me consumer. De tuer tous ceux que j'aime parce que je ne peux pas m'empêcher d'être tout le temps en colère.

Il leva la main, la plaça devant son visage, attendit qu'elle se mette à trembler. Cela n'arriva pas et il se tourna vers Clancy.

— On enferme les Rouges dans des pièces blanches, reprit-il. La lumière n'est jamais éteinte et il y a des voix. Des voix qui ne se taisent jamais et leur tiennent des propos du genre : *Tu as tort, admets que tu as tort et nous pourrons te guérir*. Ils les font souffrir, vraiment souffrir, sans leur laisser le moindre répit. C'était… C'était à peine si je pouvais regarder et ce n'était pas moi qu'on torturait. Était-ce… réel ? Peut-il inventer ça ?

Je serrai le volant plus fort.

— Il peut créer n'importe quelle image dans ton esprit, dis-je, mais je crois qu'il n'a pas besoin d'exagérer la vérité.

— Je ne sais pas ce qui me met le plus en rogne… ce qu'on faisait aux jeunes ou qu'on ait trouvé le moyen de contenir le feu en eux. Bon sang,

Bijou ! Comment…

Il secoua la tête, comme pour s'éclaircir les idées.

— S'il avertit les autres, reprit-il, s'il avertit *Liam*, qu'est-ce que je vais faire ? Les autres se méfieront de moi.

— Il ne le fera pas, promis-je. Il te reste quelle quantité de ce produit ?

Il ouvrit le sac en cuir.

— Trois flacons.

— Alors il dormira jusqu'à notre arrivée au Ranch, où on l'enfermera, dis-je. Il restera séparé des autres et c'est moi qui m'occuperai de lui.

— Il serait plus simple de le tuer.

Il prononça ces mots sans hostilité ni colère et c'est peut-être pour cette raison qu'ils furent si inquiétants. Simple pragmatisme froid.

— On ne peut pas. Lui seul sait où se trouve sa mère, répondis-je, reprenant un de ses arguments. J'ai besoin du traitement. Quel qu'il soit, j'en ai besoin. Je hais Clancy plus que tout au monde, mais je hais plus encore l'idée d'être obligée de vivre comme je le fais. Que tout ça pourrait ne pas avoir de fin.

Cole se tourna vers la vitre, regarda les immeubles.

— Toi et moi, Bijou, on va devoir trouver le moyen d'avoir toujours un coup d'avance sur nos monstres.

J'acquiesçai ; l'envie de pleurer et la présence inattendue de quelqu'un qui me comprenait, qui ne luttait pas seulement contre tout et tous ceux qui l'entouraient mais aussi contre lui-même, me serrèrent la gorge.

— Tu es sûre que ce n'est pas un cauchemar ? souffla-t-il. Et qu'on ne va pas se réveiller ?

Je fixai la route, la poussière du désert se déposant en un film doré sur la chaussée alors que des nuages gris envahissaient le ciel.

— Certaine, répondis-je quelques instants plus tard.

Parce que les rêveurs se réveillent et laissent leurs monstres derrière eux.

Quatre

Il se mit à pleuvoir juste avant Mojave, petite ville au pied de montagnes aux pentes escarpées.

— Ici, dit Cole en montrant un petit centre commercial situé à un carrefour. Arrête-toi. Ils ont besoin d'une voiture et on doit abandonner celle-ci.

La ville était vide : commerces et maisons visiblement à l'abandon. En un an, je m'étais habituée à ce spectacle. Même la Californie, indépendante et gouvernée par la Coalition fédérale, n'avait pas échappé à l'effondrement économique ayant frappé le reste du pays.

— Il y a peut-être des gens, supposai-je. Ils pensent sûrement que c'est leur territoire…

— Regarde les voitures, répondit Cole. Elles sont couvertes de poussière. Elles sont là depuis un moment. Gare-toi. Près de cette Toyota grise.

Je coupai le moteur et il s'assura que Clancy était toujours endormi et ligoté. Il se mit à la recherche d'un véhicule en état de marche et je courus à l'arrière du pick-up pour détacher la bâche.

— Hé ! dis-je, saisissant les bras de Liam pour l'aider à descendre de la benne. Ça va ?

Liam acquiesça et serra mon épaule en passant près de moi.

— Chubs… attends… bon sang !

Sans ses lunettes, Chubs ne voyait rien. Liam n'eut pas le temps de le retenir quand son pied glissa dans un nid-de-poule. Il aida son ami à se relever et ils se dirigèrent vers le bord du parking du motel, derrière lequel ils disparurent sans explication. Mais leur hâte me permit de deviner ce qu'ils allaient faire.

— C'était aussi spécial à l'avant qu'à l'arrière ? demanda Vida, près de moi.

— On ne s'est pas entretués. C'était horrible dans la benne ?

— Non, répondit-elle. Un peu inconfortable et froid de temps en temps. Tu as pris un virage serré, à un moment donné, et Mémé m'a pelotée sans le vouloir. Chaque fois que ça arrive, j'ai l'impression qu'il va mourir de honte. Je compte bien en profiter à fond.

— Tu es obligée de le faire ?

— Pourquoi pas ? Mais ce qui l'a vraiment mis en rogne, c'est quand on a joué à qui trouverait le pire surnom.

— Laisse-moi deviner : tu as gagné.

— Non, c'est Liam. Même moi, je ne pouvais pas faire mieux que Chubby Chubby Choo Choo. J'ai failli mourir de rire.

Quand je tournai la tête pour m'assurer que les garçons nous rejoignaient, une tache de couleur attira mon regard. Je fis un pas en direction de deux petites maisons situées à quelque distance du carrefour. Le mur en ciment craquelé les séparant des places de stationnement était couvert de graffitis.

— Qu'est-ce qu'il y a ? demanda Vida. Pourquoi tu fais cette tête ?

La plupart des dessins n'avaient rien d'artistique et la majorité n'avait pas été réalisée à la bombe. Des noms étaient écrits au marqueur – Henry, Jayden, Piper, Lizzy – en grosses lettres, sous un cercle noir dans lequel se trouvait un croissant de lune. Vida me suivit quand j'allai voir cela de plus près.

Je scrutai le mur, entendant vaguement des pas derrière nous. Un tag à la bombe bleue était si récent que la peinture des lettres – K, L, Z, et H – coulait encore.

— Ça alors ! s'exclama Liam.

Il eut un rire étonné et me rejoignit.

— Pourquoi « ça alors » ? demanda Chubs.

— Ce symbole, c'est le code. À East River. Tu te souviens ?

Je me tournai vers Chubs qui plissait le front, visiblement aussi déconcerté que moi. Liam avait tout de suite pris goût à la vie du campement, était devenu l'ami de tous, mais je n'avais pratiquement fréquenté que Clancy. Et Chubs… personne.

— Bon, expliqua Liam, imperturbable, c'est un système mis au point pour assurer la sécurité des déplacements. On l'utilisait pour baliser le chemin du retour lors des expéditions de ravitaillement et tous ceux qui s'en allaient ou sortaient seuls devaient l'apprendre.

Il posa la main sur le croissant de lune.

— Je me souviens de celui-ci, reprit-il. Il signifie que c'est un endroit sûr. Pour dormir ou se reposer.

— Et les noms ? demanda Vida. Ce sont ceux des jeunes qui sont passés par là ?

— Ouais. Ils devaient le faire au cas où ils seraient obligés de se séparer ou pour laisser une indication au groupe suivant. Des symboles différents marquent les endroits où on peut trouver de la nourriture, du matériel, des gens prêts à collaborer et ainsi de suite.

— C'est Clancy qui a créé ce système ? demandai-je.

— Incroyable, hein ? fit Liam. Lui qui ne pensait qu'à lui-même !

Chubs leva un des verres fêlés de ses lunettes et l'utilisa comme une loupe sans tenir compte du rire ironique de Vida.

— Des jeunes sont vraiment venus de Virginie jusqu'ici ? dit-il.

Je faillis répondre : *Nous aussi, on l'a fait*. Mais dans d'autres circonstances, c'est le moins que l'on puisse dire.

— Je parie…

Liam me prit par le bras et m'entraîna vers l'endroit où la clôture de la maison rencontrait celle du parking. Dans la rue, un peu plus loin, de l'autre côté de la chaussée, se dressait une église. On avait tracé en noir deux V inversés superposés et entourés d'un cercle.

— Ce symbole indique la direction à prendre, expliqua-t-il.

— Je le vois depuis qu'on a quitté Los Angeles. Je n'imaginais pas… J'ai cru qu'il indiquait des travaux.

— Le plus bizarre, c'est que j'ai l'impression de l'avoir rencontré, quand on voyageait. À Harrisonburg ?

Étonnée, je me tournai vers lui. Mais je compris très vite et son ton interrogatif rouvrit une plaie.

— On y est bien passés… ensemble, je veux dire ? poursuivit-il. Je ne… ce n'est pas un faux souvenir, hein ?

Ce qui me tua, plus encore que l'expression inquiète de son visage, ce fut l'absence totale de colère dans sa voix. Je savais que ce que j'avais fait à sa mémoire avait été presque complètement… défait, je suppose. Mais ce qui s'était vraiment passé et ce que j'avais introduit dans son esprit se chevauchaient parfois.

— Non, assurai-je. Tu as raison. On y est passés sur le chemin du supermarché de Roanoke.

Je me tournai vers le motel, mais il saisit mon poignet. Je me demandai, inquiète, ce qu'il voulait me dire.

Rien, en fait. Il baissa la tête, son pouce caressant la peau fine de l'intérieur de mon poignet.

Il finit par reprendre la parole :

— Je me souviens de l'autre motel… il était presque exactement comme celui-ci, mais les portes étaient rouges.

Il passa la main sur sa nuque, eut un sourire gêné puis reprit :

— Je me suis conduit comme un idiot : j'ai essayé de te donner une paire de chaussettes.

Je ne pus retenir un sourire.

— Ouais. Et tu as aussi chanté une chanson des Doors : *Come on baby light my fire…*

— Je serais sans doute allé jusqu'à un vrai concert si tu n'avais pas éclaté de rire. J'avais tellement envie de te faire sourire !

À cet instant, mon cœur me fit souffrir d'une façon complètement différente. Je me dressai sur la pointe des pieds et l'embrassai sur la joue. Cole siffla. Debout près d'une voiture blanche, il nous fit signe de le rejoindre. Liam leva les yeux au ciel en découvrant le véhicule, mais se dirigea vers le côté du conducteur. Cole secoua la tête et montra Vida.

— C'est elle qui conduit.

Sans laisser à Liam le temps de protester, il ajouta :

— Ne discute pas. Ton épaule a besoin de repos. Vous changerez plus tard.

— Tu es un vrai salaud. Je me sens *bien*…

— C'est ça l'amour fraternel ? s'interrogea Chubs à haute voix.

— Ça me va, intervint Vida. Maintenant, on dépassera peut-être soixante à l'heure.

— Sois prudente, lui criai-je.

— Prête, Bijou ? demanda Cole.

Il ne se dirigea pas vers le pick-up rouge, mais vers un autre, bleu.

— J'ai trouvé une nouvelle caisse, reprit-il. La rouge est sûrement déjà recherchée. Le Prince est à l'intérieur, ligoté.

Je m'aperçus qu'il se dirigeait vers la portière de droite.

— Tu veux que je conduise ? demandai-je.

— Tu as besoin de te reposer ou tu peux tenir encore quelques heures ? Il faudrait que je dorme un peu. On pourra changer après la tombée de la nuit.

Cole s'endormit peu après notre départ et cela m'étonna un peu.

Je n'avais pas besoin de lui : il me suffisait de rouler en direction du nord jusqu'au moment où je verrais des panneaux indiquant Lodi ou Stockton.

Mais je ne voyais plus que les symboles peints sur les bâtiments. Sur les murs, les auvents, les vitrines des boutiques des centres commerciaux. Il y en avait partout.

Quand j'aperçus les suivants au loin, une idée téméraire me traversa l'esprit. J'hésitai et jetai un coup d'œil sur Cole, me demandant s'il se mettrait en colère. Nous nous approchions vite des symboles et je risquais de perdre complètement la piste si je ne tournais pas maintenant…

Est-ce important ? Tu ne connais même pas ces jeunes…

Ça l'était. Parce que je savais combien il est difficile de survivre sur la route et qu'ils avaient peut-être besoin d'aide.

Je tournai à droite quand la direction des flèches changea. Elles m'éloignèrent des deux routes qui m'auraient permis de franchir les montagnes. Nouveau virage à droite, dans Tehachapi Willow Springs Road, qui contournait Tehachapi. Tous les panneaux indiquant la ville portaient un gros X avec un cercle autour de son centre. Le symbole rappelait le crâne et les tibias et je ne pris pas le risque de m'aventurer dans la ville.

La lumière baissait de minute en minute, le soleil d'hiver se couchant derrière des nuages d'orage argentés. Dans la lumière bleu-gris, le panneau en béton indiquant une aire de repos semblait luire et, par contraste, les symboles paraissaient plus noirs. Les initiales m'occupèrent l'esprit sans détourner mon attention de la route.

PGJR… Paul, George, John et Ringo… perroquet, girafe, jaguar, renard… pistolet, Glock, Jericho, rebelle…

HBFB… Hazel, Bill, Freddy, Betty… hachis, bacon, farine, brioche…

Harrisonburg, Bedford, Fairfax, Bristol…

Sous cette ligne d'initiales, il y en avait une autre, plus pâle. Je ralentis et plissai les paupières, parce qu'il pleuvait. L'eau avait presque effacé les lettres, mais je distinguai tout de même : KLZH.

Kia… Lexus… Z quelque chose… Honda… Bon, ça ne marche pas vraiment. *Kansas, Led Zeppelin… ZZ Top… The Hollies.* Ce fichu Z était dur… zèbre, zéro, zinzin et Zu. C'était tout. Je ne trouvai rien d'autre.

Je bâillai et souris. *K quelque chose, Liam, Zu, Hina*. Oh… Kylie… Kylie d'East River. Ça marchait. *Kylie, Liam, Zu, Hina.* Ou même : *Kylie, Lucy, Zu et Hina…*

Kylie, Lucy, Zu et Hina. Je chantonnai les noms jusqu'au moment où j'eus l'impression de devenir folle. *Arrête !* J'essayai d'avancer : *kangourou, lion, zèbre, hyène*, mais c'était comme si mon sang bouillonnait.

Si des jeunes avaient laissé ces initiales, nous n'étions sans doute pas loin derrière eux. Et s'ils connaissaient les symboles… ils venaient forcément d'East River. Je n'avais vu qu'un groupe quitter East River : celui de Zu.

Arrête, pensai-je en aspirant une grande goulée d'air. D'autres jeunes, des tas d'autres, ont ces initiales. Et le groupe de Zu aurait dû comporter un T, première lettre du nom de Talon. Je tentai de me souvenir de leurs visages, mais ceux de Kylie, Lucy, Talon et Hina restèrent vagues.

Mais Zu… je me souvenais parfaitement de Zu, de ses mèches dressées sur sa tête le matin, de ses taches de rousseur.

Du coin de l'œil, je vis d'autres symboles… sur un panneau indiquant l'autoroute la plus proche et la distance jusqu'à la ville suivante. Le premier était un croissant de lune dans un cercle et le second des flèches invitant à tourner à droite – l'est – et non à aller tout droit, comme les autres.

J'allumai les phares du pick-up. Je ralentis et me dirigeai vers le bas-côté, regrettant de devoir m'arrêter pour communiquer avec Liam et Chubs, mais, finalement, je renonçai.

Liam venait de vivre des jours difficiles. Il aurait été cruel de lui donner de l'espoir, puis de le lui reprendre. Chubs supporterait la déception, mais Liam… je n'avais pas envie de voir son visage quand il s'apercevrait que je nous avais détournés de notre route pour rien.

Pourtant, une petite voix couvrait toutes mes pensées : *Et si c'était elle ?*

Kylie, Lucy, Zu et Hina. KLZH.

C'était dangereux… Ça revenait à croire que la vie pouvait bien tourner, comme par magie. Qu'elle pouvait être plus généreuse que ce qu'on avait imaginé.

La peinture était fraîche. Ils ne pouvaient être très loin devant.

Ne t'impose pas ça, pensai-je. Nous étions au nord de la région où, selon Liam, se trouvait la maison de l'oncle de Zu, et le T de Talon ne faisait pas partie des initiales. C'était peut-être l'épuisement, le désespoir ou un vague besoin de prouver que la vie pouvait parfois être bienveillante. Quoi qu'il en soit, il fallait que je le fasse.

Quel risque y avait-il à suivre cette piste jusqu'au bout pour voir où elle conduisait ? Et si c'était notre seule chance de la retrouver ?

Jude l'aurait fait. Il ne se serait même pas interrogé.

J'avais tout de même l'impression d'être folle quand je tournai à droite, et les autres furent visiblement de cet avis. Vida klaxonna. C'était une route sombre, non goudronnée. Le pick-up s'enfonça dans la boue des ornières laissées par d'autres véhicules. Les grands arbres bordant la chaussée étaient penchés et leurs feuillages s'entremêlaient ; je roulai assez vite pour casser les branches basses.

Le bruit réveilla Cole. Brusquement tiré d'un profond sommeil, il passa deux fois les mains sur son visage.

— Tu aurais dû me réveiller ! dit-il, fixant le tableau de bord. Une minute… Où on est ? Pourquoi on va vers l'est et pas vers le nord ?

— J'ai une intuition.

— Moi, j'ai un problème… et devine : c'est toi, dit-il en me foudroyant du regard. Qu'est-ce que tu fabriques ?

— Je crois…

Je sortis soudain des arbres et m'aperçus que la route était en réalité un chemin privé conduisant à une vaste et magnifique villa. Elle était énorme : un étage, garage pour deux voitures. La façade était en pierres et bois comme si, malgré sa masse, elle était destinée à se fondre dans le paysage.

— J'attends ta réponse, s'impatienta Cole alors que je tirais le frein à main.

— Je crois que des jeunes se cachent ici. Je veux juste jeter un rapide coup d'œil… je jure de faire vite.

Cole fronça les sourcils et je me demandai ce qui, dans mon expression, le persuada de hocher la tête.

— Bien, mais Vida t'accompagne. Vous avez deux minutes.

Les autres avaient ouvert leurs portières, mais seul Liam descendit sous la pluie.

— Qu'est-ce qui se passe ? cria-t-il.

— J'ai besoin de Vida, répondis-je. Seulement d'elle. Pour un truc rapide.

Chubs gémit.

— Quel truc ? Un de ceux où Ruby risque sa vie ?

Je claquai la portière, mettant un terme aux questions, et grimaçai quand je vis le regard plein d'espoir que m'adressa Vida.

— C'est… c'est Cate ?

Ses yeux en amande étaient grands ouverts, ses lèvres pleines entrouvertes, comme si elle se demandait si elle devait sourire. Bon sang… si Cate ne s'en était pas tirée, si elle ne nous attendait pas là-bas, jamais je ne pourrais aider Vida à remonter la pente.

— Je crois que des jeunes se cachent ici.

Cela l'enthousiasma. Elle glissa la main dans la poche de son sweat-shirt

et sortit son pistolet.

— Chouette, cool, dit-elle. Comment on s'y prend ?

La porte et les fenêtres de la façade, au rez-de-chaussée, étaient condamnées… les accès de l'arrière de la villa aussi. L'entrain de Vida s'estompa rapidement quand on fit une seconde fois le tour de la bâtisse, dans le noir, la boue et les hautes herbes. Une échelle aurait pu nous permettre d'atteindre l'étage, mais il n'y en avait pas. Ni lumière ni bruit à l'intérieur. Je m'arrêtai net quand je vis le symbole sur la porte du garage. Un croissant de lune découpé dans une feuille de métal. Un clou la maintenait en place.

Endroit sûr. Je pris une profonde inspiration et saisis la poignée métallique glacée de la porte du garage. Vida resta derrière moi mais leva son arme…

Rien.

Pas de voitures, pas de sacs à dos, pas de jeunes assis sur des couvertures. Hormis des outils de jardinage et des poubelles, il n'y avait que des déchets. Des piles d'emballages de couleurs vives.

Du pied, Vida les éparpilla sur le sol. Quand mes yeux furent accoutumés à l'obscurité, je vis les indices de la présence d'au moins une personne. Une petite pile de couvertures et un sac de voyage.

— Viens, dit-elle. Si des jeunes ont séjourné ici, ils sont partis depuis plusieurs jours.

— J'ai vu des empreintes de pas dans la boue, en arrivant.

Le coup de Klaxon de Cole me sortit de ma torpeur.

Tu te conduis comme une idiote, pensai-je. *Reprends-toi. Il y a plus important que…*

Non. Sûrement pas ! En réalité, je serais venue ici à pied, seule, de nuit et sous la pluie si cela m'avait permis de retrouver Zu. J'en avais une envie folle… il fallait que je sache qu'elle était en sécurité, saine et sauve, et que je ne l'avais pas déçue comme j'avais déçu les autres.

Même la partie de moi qui s'était attendue à cet échec se sentit petite et ridicule quand je suivis Vida dehors. Heureusement qu'il pleuvait : une pensée ou un mot imprudents et j'aurais fondu en larmes.

Les mains sur les hanches, Vida scruta les arbres entourant la villa.

— C'est un bon endroit pour se reposer pendant quelques jours. Moi aussi j'ai remarqué les symboles, tu sais. Si tu n'étais pas allée voir, je crois que je te l'aurais reproché.

— Désolée de t'avoir traînée jusqu'ici, marmonnai-je.

Vida balaya mes excuses d'un geste de la main et se dirigea vers l'autre voiture.

Elle s'arrêta net au bord du chemin, se baissa lentement et ramassa un objet… blanc et couvert de boue.

— Hé, Ruby ! cria-t-elle en me le lançant.

Mes doigts étaient mouillés et tremblaient, mais je réussis à l'attraper.

C'était une chaussure d'enfant. Le tissu blanc de la tennis était sale et

taché de boue, mais le lacet toujours rose, comme si la crasse elle-même ne pouvait altérer sa couleur.

Cole montra clairement que le moment de partir était venu. Il avait pris ma place au volant et baissait la vitre. Je lâchai la chaussure et dis :

— Je sais, je sais.

Mes dents claquaient si fort que mon corps tout entier tremblait. Cole eut pitié de moi et orienta les bouches d'aération dans ma direction, mais il garda le silence et je ne pris pas l'initiative d'une conversation.

Cette chaussure… bon sang, cette chaussure à lacet rose…

La voiture de Vida fit demi-tour et partit en direction de la route principale. Cole suivit, les phares du pick-up éclairant le feuillage des arbres. Un animal, me sembla-t-il, s'enfuit en courant.

— Bon, dit Cole. Tu sais où on est ? Tu as vu le nom d'une ville ? Bijou ?

J'étais obsédée par la chaussure et son lacet, ce lacet rose qui faisait penser à…

Je sursautai si fort que Cole freina.

— Qu'est-ce qu'il y a ?

Mais, déjà, je détachais ma ceinture, ouvrais la portière sans attendre que Cole arrête la voiture, sortais sous la pluie et courais en direction de la villa.

Je connaissais ce lacet. J'avais choisi ces tennis à cause de la couleur de leurs lacets. J'avais longtemps fouillé le rayon, au supermarché de Roanoke, parce que je savais qu'elles lui plairaient, je savais…

Le coup de feu me cloua sur place. Mon élan m'emporta et je glissai sur la boue. Les voitures avaient stoppé ; Cole ouvrit sa portière dans l'espoir d'empêcher Liam et Vida de me rejoindre. Toutes nos armes furent braquées sur les arbres.

J'avançai d'un pas. Je ne pensais pas aux chasseurs de primes, aux FSP, à la Garde nationale, ni même aux propriétaires de la villa. Je pensais à la terreur des jeunes cachés dans ces bois, se demandant qui fouillait cet endroit, où ils se croyaient en sécurité.

Ils ne m'avaient pas abattue. Au moins, c'était bon signe.

— Zu… ? appelai-je.

Pas de réponse.

— Zu ? criai-je en avançant à nouveau d'un pas. Suzume ? Zu ?

Autour de moi, la forêt parut pousser un long soupir, comme si elle allait s'endormir.

Je reculai, l'estomac noué par le désespoir.

— D'accord, dis-je. D'accord, je suis désolée… On s'en va.

Jetant un coup d'œil par-dessus l'épaule, je vis Cole baisser son arme. Liam contourna la portière, s'arrêta près de lui, tendit un bras dans ma direction, puis le laissa retomber contre son flanc. Il fit un pas en avant et s'immobilisa, les yeux dilatés.

Et, quand je me tournai à nouveau vers les bois, je ne vis plus qu'elle.

Une silhouette blanc, rose et noir jaillit entre les arbres, échappant aux mains qui tentaient de la retenir. Des jambes maigres parcoururent si vite l'espace qui nous séparait que ce fut à peine si j'eus le temps de lever les bras.

Zu se jeta contre moi si fort que je tombai à la renverse, poussant un cri à mi-chemin entre le rire et le sanglot, la serrant dans mes bras. Elle enfouit son visage dans ma chevelure.

La joie pure, absolue, que j'éprouvai me fit l'effet d'avoir été frappée par la foudre. Elle chanta dans mon esprit, me réchauffa de la tête aux pieds. Je fus si désorientée par ce sentiment qu'il me fallut une minute pour m'apercevoir que Zu tremblait et que sa peau était glacée. Elle pleurait avec de petits hoquets. Je l'éloignai, pour pouvoir scruter son visage, mais elle serra plus fort mes manches, secouant la tête.

— Je crois que c'est à toi, dis-je en lui montrant la chaussure.

Elle resta immobile pendant que j'essuyais son pied droit couvert de boue, la lui remettais et nouais le lacet. Elle l'avait sans doute perdue en courant jusqu'aux arbres. Ils nous avaient entendus arriver et avaient paniqué.

Liam nous rejoignit si vite qu'il glissa dans la boue et tomba près de nous.

— Zu ? Zu ?

Elle se tourna vers lui et la joie, sur le visage de Liam, céda aussitôt la place à l'inquiétude. Il prit ses mains quand elle lui tendit les bras, la scrutant à la recherche de bleus, de plaies, de ce qui pourrait expliquer pourquoi elle nous regardait comme si nous étions revenus d'entre les morts, pourquoi elle se cramponnait à nous comme si on risquait de disparaître d'un instant à l'autre.

— C'est elle ? cria Chubs en se dirigeant vers nous d'un pas hésitant. Je ne vois pas…

— Doucement, dit Vida, qui le rejoignit puis le guida.

Il tapota la poche de son pantalon pour s'assurer que ses lunettes s'y trouvaient.

— Qu'est-ce que tu fais ici ? demanda Liam alors que les petites mains de Zu caressaient ses cheveux mouillés et son visage.

Chubs s'agenouilla. Il tendit les bras, plus ou moins dans sa direction.

— Tu n'es pas seule, hein ? dit-il. Tu sais ce qui arrive quand on voyage seul, il y a…

Zu le poussa. Son dos heurta la boue et il eut le souffle coupé.

— Bon… d'accord, murmura-t-il en la serrant contre lui. Tu es gelée. Il nous faut une couverture, parce que tu risques l'hypothermie…

Zu posa une main sur sa bouche et Liam éclata de rire. Elle eut un petit sourire hésitant, mais ce fut tout de même un sourire. Il me donna envie de pleurer.

Je la regardai attentivement. Ses cheveux avaient poussé et bouclaient derrière ses oreilles. Tout, en elle, avait changé. Elle avait grandi, mais elle était maigre. Très. Elle avait les joues creuses. Malgré l'obscurité, je

m'aperçus que ses compagnons, qui sortirent de la forêt, étaient dans le même cas. Ils nous rejoignirent, battant des paupières dans la lumière des phares. J'en comptai douze.

Kylie et Hina, la cousine de Zu, sortirent à leur tour des bois. Puis Lucy, et sa présence suffit à me rappeler les repas, à East River. Je pensai à la fumée du feu, aux pins, au crépuscule se reflétant sur les lacs. Elles nous regardaient – et les autres aussi – comme si elles n'en croyaient pas leurs yeux.

— Je suis désolée, s'excusa Kylie. Je n'ai pas vu que c'était vous, sinon je n'aurais pas tiré, mais on… les chasseurs de primes, les soldats et tout le reste…

Derrière moi, Cole poussa un long soupir.

— On va avoir besoin d'au moins une autre voiture, soupira-t-il.

Cinq

Je n'avais jamais cessé d'espérer la retrouver, mais je n'avais jamais réfléchi à ce qui se passerait si ça arrivait.

— Je croyais que vous seriez chez ton oncle, dis-je. Que s'est-il passé ? Pourquoi êtes-vous partis ?

— Il n'était pas là, expliqua Kylie, qui marchait près de moi. On serait tout de même restés mais il y a eu… un incident après notre arrivée.

On entra dans une clairière. Ils avaient éteint les feux, à l'arrivée de nos voitures, mais l'air sentait encore la fumée.

— Quel incident ? demanda Liam.

— Un incident grave. Un type est arrivé et, finalement, c'était un chic type. Il… mais peu importe. Depuis, on va de ville en ville. Quand j'ai vu les symboles, je les ai suivis en espérant rencontrer d'autres jeunes, mais ils n'étaient pas mieux lotis que nous.

Incrédule, je regardai les tentes trempées, bricolées avec des draps, et les boîtes de conserve destinées à recueillir l'eau.

— Vous êtes venus en voiture, hein ? demanda Liam. Où est-elle cachée ?

— Sous l'appentis, derrière la maison.

Kylie tenta en vain d'essorer sa chemise. Les autres s'étaient rapidement présentés. Lucy s'était empressée de préciser que deux d'entre eux, Tommy et Pat, avaient quitté East River quelques mois avant notre arrivée. Ils avaient rencontré les dix autres, qui avaient tous une quinzaine d'années, sur la route.

Tommy était grand, maigre et un bonnet cachait presque complètement sa chevelure couleur de cuivre. Pat faisait une tête de moins que lui, se déplaçait et parlait avec une énergie débordante.

— Bon…, marmonna Cole en regardant le pitoyable camp. Vous avez fait de votre mieux.

Lucy s'immobilisa devant nous, sa natte blonde se balançant sur son épaule. Elle portait un sweat-shirt trop grand et un pantalon noir déchiré aux genoux.

— Je me demandais… Qu'est-ce que vous faites ici ? Quand avez-vous quitté East River ?

Bon sang… Bien sûr, ils ne pouvaient pas savoir. Je me tournai vers Liam, mais il regardait Zu, qu'il tenait par la main.

— On vous racontera ça plus tard, intervint Cole. Emballez ce que vous voulez emporter…

— Une minute, coupa Liam. Attends… Ils ne savent pas à quoi ils s'engagent.

Cole leva les yeux au ciel, se tourna vers les jeunes et frappa dans ses mains.

— Je vais vous expliquer. On faisait partie d'un groupe, la Ligue des enfants. Le président a décidé de nous détruire, ainsi que la Coalition fédérale et Los Angeles. Maintenant, on va s'installer dans le nord et trouver le moyen de lui botter les fesses. Des questions ?

Tommy leva la main.

— Los Angeles est détruite ?

— C'est un tas de ruines fumantes. Vous pouvez rester ici, mais les militaires contrôlent les frontières, les autoroutes et sûrement aussi ce qu'il reste de nourriture et d'essence. Votre situation sera de plus en plus difficile si vous ne trouvez pas un endroit sûr.

— Et l'endroit où on va est sûr ? demanda Pat.

— Dis-leur la vérité, intervint sèchement Liam. Il est sûr, mais nous aurons toujours une cible sur le dos. Tu n'agis jamais de façon désintéressée, Cole, alors quelle est l'arnaque ? Ils viennent avec nous et ils sont obligés de se battre ? De travailler pour avoir à manger et un lit ?

— Il est probable qu'on dormira tous dans des sacs de couchage, répondit Cole sur un ton irrité. Mais il n'y a pas d'arnaque. S'ils veulent être formés, on les formera. S'ils veulent se battre, de quel droit les en empêcherais-je ? Mais je suis persuadé qu'ils tiennent autant que nous à trouver la cause de la NIAA et à obtenir des informations sur le traitement.

— N'essaie pas de leur faire croire que c'est…

— Que c'est quoi ? demandai-je à voix basse en l'entraînant. La possibilité de survivre ? Liam… je comprends : se battre est dangereux, mais la vie qu'ils mènent l'est aussi. La maladie, la faim, la traque incessante ! Ils ne seront pas obligés de rester définitivement au Ranch. Ils pourront s'en aller, s'ils le veulent, quand on aura trouvé le moyen de les faire partir en toute sécurité.

Il parut très triste ; il avait eu du mal à se faire à l'idée que j'appartienne à la Ligue, alors il était peu probable qu'il accepte que Zu soit dans une situation similaire.

— Quand ce sera fini, repris-je en regardant Cole aider les autres à emballer leurs affaires, on pourra aller n'importe où. Ça n'en vaut pas la peine ? L'emmener est le seul moyen d'assurer sa sécurité. On la protégera.

On n'aurait jamais dû la laisser partir.

Il souffla.

— Zu, ça te plairait de nous aider à faire la guerre ?

Elle le regarda puis se tourna vers moi, les sourcils froncés, réfléchissant. Elle haussa les épaules : *Sûr. Je n'ai rien de mieux à faire.*

— Très bien, soupira Liam.

Je me détendis. Un bras sur mes épaules et une main sur celles de Zu, il nous entraîna vers les autres.

Quand on arriva aux voitures, Chubs et Vida étaient adossés au pick-up. Mais alors que Chubs sautait d'un pied sur l'autre, posant à Zu un flot de questions dont il n'obtiendrait pas les réponses, Vida dévisagea mon amie, croisa les bras et se dirigea vers nous.

— Hé, Vi, c'est…

Elle ne s'arrêta pas, ne me laissa pas terminer, ne serra pas la main que Zu lui tendait. Les yeux de Vida brillèrent quand ils croisèrent les miens et j'y lus une accusation aussi silencieuse que sans fondement.

— On peut s'en aller, maintenant ? dit-elle les dents serrées.

Et, d'un seul coup, la sensation de sécurité disparut. Une partie de moi eut envie de la suivre dans les bois et l'autre, plus véhémente, plus exigeante, voulait que je reste profiter de l'amour des trois personnes qui m'entouraient.

Liam avait suivi Vida des yeux jusqu'au moment où elle avait disparu dans le noir. Quand il se tourna vers moi, son regard était interrogateur ; mais j'étais aussi étonnée que lui.

Et j'ignorais totalement pourquoi elle était furieuse.

On arriva à Lodi au milieu de la nuit, alors que la lune, à l'ouest, descendait vers l'horizon. J'avais plus ou moins dormi deux heures, mais ça ne m'avait fait aucun bien.

La ville était plus rurale que ce à quoi je m'attendais, du moins en périphérie. Il y avait des champs, peut-être des vignobles qu'on avait laissés dépérir et mourir, dans l'ombre de longs entrepôts gris métallisé.

Le ciel avait pris une pâle couleur lavande quand on entra dans la ville, notre petite file de voitures comme un défilé dans les rues vides. L'humeur de Cole changea une nouvelle fois et se fit plus joyeuse, légère sur le parking d'une entreprise de vente de voitures d'occasion. Il se gara entre deux camionnettes.

— Bon, Bijou, tu es prête ?

— Et lui ? demandai-je en montrant Clancy de la tête.

— Laissons-le ici pour le moment. Je viens de lui faire une piqûre. Je reviendrai le chercher quand on sera sûrs qu'il n'y a pas de danger.

Ça ne me semblait pas une bonne idée, mais j'étais si fatiguée que j'acquiesçai : trop vidée pour discuter. En plus, sa respiration était lente et régulière.

Quand je descendis de voiture, j'étais si épuisée que tous mes muscles me faisaient mal. Liam me regarda puis posa un regard interrogateur sur le pick-up. J'éludai la question d'un geste et, quand il me prit par les épaules, je me laissai aller contre lui. Je tentai plusieurs fois de compter les jeunes, commençant toujours par Zu et Hina, mais je ne pus jamais dépasser dix sans oublier où j'en étais. Je me concentrai sur Chubs, qui demandait à Vida de lui

décrire ce qui nous entourait, et cela m'aida à rester lucide, mais je mis longtemps à comprendre pourquoi nous étions rassemblés devant la porte d'une sorte de bar, le Smiley's Pub.

Liam suivit mon regard.

— Elle n'a pas adressé la parole à Zu, souffla-t-il. Je sais que ce n'est pas une tendre, mais est-ce normal ? Parce que si ça continue, ça va me poser un problème.

— Vida ne se lie pas facilement. Je lui parlerai.

Cole regarda par une des fenêtres du bar. Il soupira et essaya de tourner la poignée de la porte du Smiley's Pub. Fermée à clé.

— C'est un bar ? souffla Chubs derrière moi. Est-ce qu'on a le droit d'entrer ? On n'a pas vingt et un ans.

— Oh, Mémé ! soupira Vida. Très drôle.

Je jetai un coup d'œil par la vitre. Il y avait du bois clair ciré, des étagères derrière le comptoir, du vinyle rouge sur les banquettes. Des affiches de rock étaient punaisées parmi des photos de femmes en bikini appuyées contre des voitures de sport.

— Il faut enfoncer la porte ? demandai-je à Cole.

— Non. Je me demandais seulement si le bistrot servait toujours de couverture. L'entrée du Ranch est derrière le bar.

Pendant une seconde, déconcertée, je me demandai si l'entrée se trouvait derrière le comptoir. Mais Cole descendit du trottoir et, du menton, montra la ruelle séparant le Smiley's Pub de la boutique voisine. On le suivit jusqu'à la porte de derrière. Il tapa six chiffres sur un clavier numérique. Un témoin clignota, un bourdonnement retentit et la porte s'ouvrit sur l'arrière-boutique. Il y avait des étagères contre les murs, presque toutes vides.

— La descente est longue, dit Cole par-dessus son épaule. Vous avez le vertige ? Peur du noir ? Non, évidemment. Vous êtes des champions. Mais soyez prudents, d'accord ?

La descente est longue. Encore un tunnel ?

Pour accéder à la trappe donnant sur le tunnel, il nous fallut nous entasser dans la petite chambre située à l'arrière du bar, soulever le lit et le tapis qui la cachaient. Un courant d'air froid aux relents de moisi s'échappa quand Cole l'ouvrit.

— *Cool*, soufflèrent Tommy et Pat en se penchant sur l'escalier faiblement éclairé.

Kylie se tourna vers Lucy et grimaça, mais descendit derrière Cole. La majorité des jeunes suivit, trop fatigués pour s'interroger sur leur destination. Ce fut plus difficile pour les plus jeunes. Zu et Hina semblaient au bord de l'épuisement. Elles vacillaient comme si elles avaient bu des verres au bar, les yeux fixés sur Liam, qui les aida à s'engager dans l'escalier. On dut, lui et moi, aider Vida à guider Chubs, à demi aveugle et incroyablement grincheux, sur les premières marches. Puis ce fut le tour de Liam.

C'était irrationnel, je le savais, mais j'eus l'impression que la peur

m'agressait par-derrière et posait une lame sur ma gorge. Je savais que nous n'étions pas attaqués, que mes camarades étaient déjà descendus et allaient bien, que je devais les suivre si je voulais atteindre le Ranch. Je savais tout cela. Mais j'étais paralysée.

Liam surprit mon expression et eut un sourire rassurant. Malgré les non-dits qui nous éloignaient l'un de l'autre, il perçut ma peur. Il passa une main dans mes cheveux, caressa ma joue et m'embrassa sur la tempe.

— Autre tunnel, autre destination, autre objectif, promit-il. D'accord ?

J'avalai ma salive, me forçai à acquiescer et m'engageai dans l'escalier. À l'instant où ses cheveux clairs disparurent, mon estomac se noua. *Autre objectif*. Je me répétai ces mots. *Autre objectif*.

Ce n'était que le début.

Je me redressai, lissai ma queue-de-cheval sur mon épaule et descendis la première marche. Puis la suivante. Je m'efforçai de ne pas penser que le noir montait à ma rencontre, m'engloutissait. Au moment même où je me disais que je descendrais indéfiniment, mes pieds touchèrent le sol.

Des guirlandes d'ampoules éclairaient le tunnel en béton nu. Le plafond bas et les murs amplifiaient les voix. Je respirai à petits coups et sentis le sang palpiter lentement derrière mes yeux. C'était le prototype du QG de Los Angeles… beaucoup plus petit, mais la ressemblance était telle que je frémis. On marcha si longtemps qu'il m'arriva d'oublier où on allait.

Devant nous, Cole gravit un étage et frappa du poing une plaque métallique rouillée qui devait être une porte. Il n'y avait pas de poignée. Il faudrait qu'on nous ouvre depuis l'autre côté.

— Et s'il n'y avait personne ? demanda Chubs.

Il frappa à nouveau du poing pendant une minute, puis les jeunes qui se tenaient derrière lui l'imitèrent.

Il n'y a personne, pensai-je. *Ils n'ont pas pu venir.*

J'avais du mal à respirer. Liam posa un bras sur mes épaules, mais son poids ne fit que m'oppresser davantage. Je trébuchai, reculai, à l'instant où un grincement retentit. Le couloir fut soudain brillamment éclairé.

Cate ?

Je protégeai mes yeux, tentant d'identifier la silhouette, quand Cole dit :

— Salut, Dolly.

— Enfin ! Dépêchez-vous, entrez… On croyait… On avait peur d'être obligées d'aller vous chercher.

Liam nous précéda dans l'escalier. Ce ne fut qu'à l'instant où une vague de chaleur nous enveloppa que je m'aperçus que j'avais très froid. J'entrai et battis des paupières dans la lumière des néons.

Dolly soupira, passant les nouveaux arrivants en revue, plissa le front quand elle arriva à Liam. Son regard alla de lui à Cole.

— Bon sang, il y en a un autre comme toi ? Comment le monde a-t-il pu survivre aussi longtemps ?

— Un coup de pot, répondit Cole. Tout le monde est là ?

Dolly hésita.

— Bon… pas exactement.

— Cate ? demanda Vida, pleine d'espoir.

— Conner va bien. Elle se faisait beaucoup de souci pour vous.

Liam me serra un peu plus fort et baissa la tête, son expression si sincèrement joyeuse que je me laissai aller contre lui et ne pus retenir un sourire. Cependant je fus étonnée de constater que la peur ne céda pas la place à l'euphorie ou au soulagement, mais à une vive douleur. *Elle ne sait pas.* Cate avait survécu, était arrivée jusqu'ici malgré les difficultés. Elle ignorait la mort de Jude. Avant de me jeter dans ses bras et de pleurer, il me faudrait la lui apprendre. *Elle ne sait rien*.

Et, bientôt, elle saurait.

— Qu'est-ce que tu veux dire par « pas exactement » ? demanda Cole en regardant autour de lui. Vous étiez dix quand vous êtes partis ouvrir le Ranch. Et il y avait douze personnes avec Conner…

Gênée, Dolly changea de position et ses chaussures de sport couinèrent sur le dallage. Des claquements de pieds nus sur le sol la dispensèrent de répondre. Ma gorge se serra quand une silhouette aux cheveux blonds franchit le coude du couloir : Cate.

Vida se précipita à sa rencontre et faillit la faire tomber à la renverse.

— Je suis désolée, terriblement désolée, dit Cate, nous étions à l'extérieur de la zone bombardée et nous n'avons pas pu revenir, parce qu'il y avait des barrages…

Cate me regarda par-dessus l'épaule de Vida et son visage exprima le soulagement quand son regard croisa le mien. *Mon Dieu, mon Dieu, elle ne sait pas…* je ne pus ni prononcer les mots ni bouger. Puis elle regarda successivement tous les nouveaux arrivants, tout en serrant Vida plus étroitement contre elle. Elle le cherchait des yeux.

Au bout du compte, je n'eus pas besoin de lui annoncer la nouvelle. Elle avait sans doute compris à l'instant où elle avait vu mon visage.

Liam prit ma main, la serra, m'attira contre lui. Je posai la tête contre son épaule, écoutai battre son cœur, tentai de reprendre mon souffle et de refouler mes larmes.

Dolly posa une main sur l'épaule de Tommy.

— Voulez-vous que je vous montre où sont les salles de douches et où vous dormirez ? Toutes les chambres sont ouvertes. Choisissez celle qui vous plaît. Il faudra qu'on se procure des draps et des couvertures demain. Je regrette.

— Pourquoi ? Où sont-ils passés ? s'enquit Cole.

— Ils les ont emportés.

Dolly haussa les épaules, regarda les jeunes, se tourna à nouveau vers lui et, finalement, Cole renonça à poser des questions.

Elle nous précéda dans un autre couloir brillamment éclairé. Forte odeur de détergent. Une vaste pièce, de la taille d'un gymnase.

Repos, pensai-je. *Je peux enfin m'arrêter.*

— Bijou, dit Cole, tu peux venir avec nous ? Il faut que je débriefe Cate, pour qu'elle soit au courant de tout.

— Je reviens dans une minute, dis-je à Liam. Trouve une bonne chambre.

— Très bien…, répondit-il, hésitant ; mais il suivit les autres.

Cole me fit signe de pénétrer dans une pièce proche de l'entrée du couloir, mais je pris le temps de regarder les lieux. Et ma première impression fut… défavorable.

Les agents étaient là depuis au moins une semaine, mais le sol était couvert de poussière et de crasse. Des poignées de porte, cassées, pendaient. La peinture des murs s'écaillait et plusieurs portes étaient fendues. Par endroits, les néons avaient grillé, plongeant des sections de couloirs dans le noir. Des morceaux de plafond étaient tombés et on s'était contenté de pousser les gravats contre le mur.

— *Connerie ! C'est de la connerie !*

La voix de Vida m'attira dans la pièce où les autres avaient pénétré. J'entrai, fermai la porte derrière moi et faillis heurter une rangée de classeurs. La petite pièce contenait une table de travail, trois chaises et des cartes des États-Unis.

Ça devait être le bureau d'Alban, pensai-je, *quand il était basé ici.*

— Aussitôt après avoir quitté Los Angeles, Sen a contacté le Ranch et annoncé que les agents partaient pour le Kansas, m'expliqua Cole, appuyé contre le bureau, près de Cate.

Cette dernière baissait la tête, les bras croisés, l'esprit visiblement ailleurs. Malgré l'absence d'espace, Vida faisait les cent pas.

— Et ceux qui étaient ici sont partis les y rejoindre, terminai-je.

Bon sang ! Cole était convaincu que les agents ayant quitté le QG en compagnie de Cate pour trouver des moyens de transport lui étaient fidèles et accepteraient de rester pour nous aider.

— Ils ont pris tout ce qu'ils pouvaient emporter, dont l'essentiel de la nourriture, dit Cole. Cate et Dolly étaient sur le point d'aller à notre recherche… Il semble que tu les aies vraiment convaincus d'aller au Kansas. On va devoir repartir de rien, mais c'est faisable.

Cate leva la tête.

— Comment ça, elle les a convaincus ?

— Tu *savais* ? s'écria Vida d'une voix teintée de colère. Tu les as poussés à partir ?

Je levai les mains, refusant de reculer.

— C'est vrai. Je les ai influencés pour qu'ils décident d'aller directement au Kansas, ce qui nous laisserait les mains libres. Mais j'aurais dû m'assurer qu'ils ne contacteraient pas les agents du Ranch avant notre arrivée.

— Mais pourquoi ? s'emporta Vida.

— Exactement, dit Cate en adressant un regard glacial à Cole. Explique

quel résultat tu espérais obtenir.

— Je voulais sauver la vie de tous ces jeunes, répondit Cole en posant les mains sur ses genoux. Tu veux savoir ce que projetaient ton amie Sen et ses potes ? Ils voulaient répartir les jeunes dans les voitures, les emmener hors de Los Angeles, où ils se croiraient en sécurité, puis les livrer pour toucher les récompenses.

Cate blêmit. Vida cessa de faire les cent pas.

— Tu ne peux pas savoir…, protesta Cate.

— Je l'ai vu dans l'esprit de Sen, coupai-je. Elle avait tout préparé, minuté. Ils voulaient l'argent pour acheter des armes et des explosifs au marché noir. Ils projettent d'attaquer Washington… Ils n'ont pas la moindre envie de nous aider à libérer les camps.

— Notre plan a marché comme on l'espérait, ajouta Cole. Plus ou moins. Ne te prends pas la tête, Conner. Il n'y a pas eu de blessés. La rupture est franche. Le départ des autres agents montre simplement que notre intuition était bonne. Personne ne veut prendre le parti des jeunes. De cette façon, on a le Ranch et ils ne connaissent pas nos projets. S'ils se font arrêter ou capturer par les amis du président Gray, ils donneront de mauvaises infos sur nous. Nous pourrons mener nos opérations depuis cette base. Elle est isolée, nous avons de l'électricité, de l'eau et, maintenant, beaucoup de place.

— Ouais, tu devrais plutôt t'intéresser à ce qu'on n'a pas ! explosa Cate. Tu as chassé des professionnels entraînés… qui auraient pu diriger l'attaque des camps et protéger tous ces jeunes ! On aurait dû prendre le temps de les convaincre, pas les influencer pour qu'ils croient avoir décidé de partir. Et qu'est-ce qui te donnait le droit de prendre cette décision sans me consulter ? Je ne peux pas…

Elle secoua la tête, m'adressa un regard si féroce que je baissai les yeux.

— Ruby, reprit-elle, qu'est-ce qui se passe ?

— Calme-toi, Conner, dit Cole d'une voix teintée de colère. On va apprendre à ces jeunes à se battre. Leur donner le pouvoir.

— *Te* donner le pouvoir ! rectifia sèchement Cate. Je pige, Cole. Vraiment. Mais ce n'était pas la bonne solution. Ils ont pris les serveurs. J'ai *un* ordinateur portable, parce que je l'avais emporté dans mes quartiers pour travailler, hier soir, et que je l'ai caché quand ils se sont mis à parler de partir. Ils nous interdiront l'accès au système. Qu'est-ce qu'on fera, alors ? Tu as brûlé ce pont sans nous laisser la possibilité de revenir en arrière.

La Ligue avait consacré presque dix ans à élaborer un réseau d'information sur tout : déplacements d'anciens politiciens, accès aux bases de données des chasseurs de primes et des FSP, plans d'immeubles, localisation des bases secrètes. J'avais compté pouvoir y accéder pour préparer les attaques des camps.

— Les Verts pourront pirater le réseau de la Ligue, ce n'est pas un problème, répondit Cole. Ils l'ont élaboré. Et j'ai pris des dispositions pour qu'on puisse copier les recherches sur le traitement. Ma seule question est :

Où se trouve la clé USB contenant les informations que j'ai volées à Leda Corps ? L'étude sur la cause de la NIAA ?

Cate serra les dents et baissa la tête. Elle avala sa salive et resta si longtemps silencieuse que la terreur s'empara de moi.

— À la poubelle. On n'était pas assez loin de la ville au moment de l'IEM. L'impulsion l'a effacée… je suis désolée. Je voudrais…

Elle secoua la tête et ne termina pas.

Je me laissai tomber sur une chaise. Ce fut à peine si j'entendis la réponse sarcastique de Cole :

— Oh, *formidable* !

Je ne m'aperçus pas que Cate s'était levée et me contournait pour gagner la porte.

— Où tu vas ? demanda Cole. Laisse les jeunes dormir.

— Je ne vais pas les voir, répondit-elle froidement. Je vais à la recherche des autres agents pour nous sortir du pétrin dans lequel tu nous as mis. Pour les persuader de revenir et de recommencer à travailler avec nous.

Sa voix était si glaciale que je frissonnai. Je ne l'avais jamais vue dans cet état ou, du moins, je n'avais jamais été la cible de sa fureur. Mais j'étais en colère, moi aussi. Elle nous avait laissés tomber, elle n'avait pas été là quand j'avais eu besoin d'elle et j'avais fait de mon mieux pour que tout le monde survive.

— Tu veux qu'ils reviennent ? demandai-je. Lesquels ? Ceux qui se sont empressés de te lâcher pour jouer les terroristes, ceux qui voulaient nous livrer aux FSP ?

Cate n'eut pas le courage de me regarder.

— Je suis sûre que tu as mal compris…

— Tu as raison, dis-je. J'ai mal compris que tu es dans le déni si tu crois que ces agents sont…

— Ruby ! gronda Vida. Ferme ta…

— Je ne sais pas combien de fois ils devront te le prouver, m'emportai-je, mais ces agents n'ont jamais aimé la Ligue que tu as rejointe, celle qui se souciait vraiment des jeunes internés dans les camps… de ceux qui meurent encore tous les jours d'une maladie dont le traitement est à portée de main. On n'a pas besoin d'eux ! On ne peut pas les laisser saboter ce qu'on essaie de faire ! *Réveille-toi !*

— Je refuse d'envoyer des jeunes se battre, dit Cate.

— Il y a quelque temps, ça ne te posait pas de problème, rétorquai-je avec amertume.

— Vous étiez supervisés par des agents entraînés qui dirigeaient les équipes tactiques…

— Tu parles des agents qui ont retourné leur veste et se sont mis à nous éliminer l'un après l'autre ? Et de Rob, qui a essayé de nous tuer, Vida et moi, en faisant croire à un accident ? Sais-tu qu'il nous a poursuivis ? Traqués ? Qu'il m'a mis une muselière ?

Vida, livide, semblait paralysée. Son désir de protéger Cate luttait visiblement contre la partie d'elle-même qui connaissait la vérité. Cole voulut poser une main sur mon épaule, mais je m'éloignai et j'attendis que Cate se tourne vers moi. J'attendis une réponse.

— Dolly et moi, on partira demain matin, décida-t-elle. Les agents n'ont que quelques heures d'avance. On peut encore les rattraper.

J'eus l'impression qu'elle m'avait giflée.

— Très bien. Pars, dis-je.

— Bonne chance, ajouta Cole sans ironie.

Ses yeux clairs scrutèrent mon visage une dernière fois, puis elle sortit et claqua la porte derrière elle. Vida la suivit. Un instant plus tard, je voulus faire de même.

Cole saisit mon bras et m'en empêcha.

— Laisse-leur le temps de se calmer. Elles sont en colère, mais ça ne pouvait pas se passer autrement.

— Vraiment ?

J'aurais voulu pouvoir refouler cette question, mais le doute coulait goutte à goutte dans les fissures de mon cœur.

La porte du tunnel grinça à nouveau… Je me levai et on se précipita dans le couloir. J'étais tellement certaine de voir Cate s'éloigner dans les ténèbres du tunnel, mettant sa volonté de partir à exécution, que le spectacle des visages sales de huit jeunes debout dans le corridor me fit l'effet d'un coup en pleine poitrine.

Ils semblaient tous terrifiés. La sénatrice Cruz les suivait, écartant les mains tendues de ceux qui voulaient l'aider à monter les dernières marches.

— Vous êtes arrivés en un temps record ! dit Cole. Vous avez eu des problèmes ?

— Non. On n'avait pas bien compris comment accéder à la base depuis le pub mais, une fois sur place, on s'est débrouillés.

Zach, le chef grand et bronzé d'une des équipes de Bleus, était aussi imperturbable que d'habitude.

Nico occupait l'extrémité opposée du spectre. Il était tassé sur lui-même et terrifié. Il croisait les bras, se tenant les coudes, et respirait profondément. Du moins jusqu'à l'instant où il vit Cate. Elle se dirigea vers lui, écartant les autres jeunes mais, contrairement à Vida, il ne se jeta pas dans ses bras : il se cacha le visage des mains et se mit à pleurer.

Les autres ne tentèrent pas de le réconforter. L'expression de la sénatrice montra clairement ce qu'elle pensait de cette attitude. Elle le prit dans ses bras sans laisser à Cate le temps de le faire.

Je me tournai vers Dolly et demandai où se trouvaient les douches et les chambres, heureuse de pouvoir échapper aux sanglots de Nico, à la déception de Cate, à l'enthousiasme des autres pour cet endroit presque inhabitable.

Deux couloirs parallèles se terminant par des portes à double battant donnant sur un palier desservaient les installations du Ranch. Le plan du

niveau inférieur était identique à celui du niveau supérieur, mais les portes donnaient sur des chambres, la cuisine et la buanderie. Une porte était restée ouverte et je vis, à l'intérieur, quatre couchettes.

Les voix, dans la chambre voisine, étaient étouffées, mais je reconnus celle de Chubs s'écriant :

— *Quoi ?*

Je posai la main sur la poignée, me demandant pourquoi ils avaient fermé la porte.

— … elle aurait tout de même pu nous prévenir, enrageait Vida. C'est incroyable ! Si nos vies étaient en danger, elle n'aurait pas dû n'en parler qu'à Cole. Elle aurait dû commencer par nous avertir !

Je posai le front contre le battant et j'écoutai.

— Cole et elle sont potes depuis quelque temps, soupira Chubs. Pas étonnant qu'ils aient gardé ça pour eux.

— Ce que je ne comprends pas…

Liam baissa la voix et je n'entendis pas la suite : je m'éloignais déjà, le sang sifflant dans mes oreilles, parce que leur ton était celui de la colère.

Je gagnai le placard indiqué par Dolly. Il n'y avait plus de serviettes de toilette, mais je trouvai une chemise noire dans un sac de vêtements oublié par les agents lorsqu'ils étaient partis. Je l'emportai dans la salle de douches, heureuse de ne pas être obligée de remettre mes vêtements sales.

J'entrai dans une cabine de douche, me déshabillai et montai dans le bac alors que l'eau n'avait pas encore eu le temps de chauffer. La pomme de douche rouillée projeta un déluge glacé sur ma peau. Il y avait des distributeurs de savon et de shampoing. Je voûtai mes épaules, regardant l'eau tourbillonner et s'écouler entre mes pieds. Je respirai. Les taches de crasse qui ne disparurent pas, sur mes côtes et mes jambes, se révélèrent être des bleus. Je respirai. Je respirai.

Je me contentai de respirer.

Six

Allongée sur le dos, les mains sur l'estomac, j'écoutais les bruits du Ranch qui se réveillait.

Debout, m'ordonnai-je. *Il faut réagir.*

Je posai les pieds par terre, me frottai le visage et tentai de coiffer mes cheveux en queue-de-cheval. Lorsque j'allumai la lumière et ouvris la porte, Vida était au bout du couloir. Elle fit demi-tour quand je sortis.

— Qu'est-ce qui se passe ? demandai-je.

— Ah ! Tu es enfin réveillée, ironisa-t-elle. Elles t'ont attendue une heure et tu n'es pas venue ! Pour qui tu te prends ? Tu crois que tu n'as pas besoin de te donner la peine de dire au revoir ?

Mon estomac se noua.

— Cate et Dolly sont parties ?

— Il est presque trois heures de l'après-midi.

Incrédule, je dévisageai Vida. Son expression se fit moins glaciale. Elle secoua la tête et marmonna des paroles que je feignis de ne pas entendre.

— Tu as dormi pendant tout ce temps ? ajouta-t-elle. Tu devais être plus crevée que je ne le croyais.

— Écoute, dis-je, à propos d'hier…

Elle leva une main.

— J'ai pigé. Mais j'ai une question : si tu ne m'as pas parlé des projets de Sen, c'est parce que tu croyais que je lui plongerais mon poignard dans le ventre ?

— En partie, admis-je.

— Alors tu ne me connais pas aussi bien que tu le crois. Parce que j'aurais visé le cœur. Mais… C'est bon.

— Où sont les autres ? demandai-je.

— Mémé est couché et boude, Liam est à la cuisine et casse les pieds à tout le monde.

— Quoi ? Pourquoi ?

Elle haussa les épaules.

— Et Zu ? demandai-je.

Son visage se ferma à nouveau. Quand elle reprit la parole, ce fut d'une voix tranchante.

— Je me fiche de ce qu'elle fabrique.

— Vida, sérieusement…

Quoi qu'il se passe, elle n'avait pas envie d'en parler. Elle s'éloignait déjà en direction de l'escalier.

— Il faut qu'on en discute, insistai-je en la suivant.

Le regard qu'elle m'adressa m'arrêta net.

— À propos, au cas où ça t'intéresserait, ajouta Vida, avant d'entrer dans le tunnel, Cate m'a demandé de te transmettre un message : « Dis à Ruby qu'on se brûle quand on joue avec le feu. » Ça a un sens pour toi ?

— Non. Aucun.

Vida avait en partie raison. Liam était dans la cuisine… en fait, dans le garde-manger, dans le coin sombre du fond, au-delà des cuisinières et des éviers. Il avait laissé la porte ouverte, sans doute pour avoir un peu plus de lumière que celle de la petite torche qu'il tenait entre les dents. Il prenait des notes sur un bloc. Je tendis la main vers l'interrupteur, prête à me moquer de lui parce qu'il ne l'avait pas vu, mais… rien. J'appuyai deux fois, pour être sûre.

Liam ôta la torche de sa bouche et sourit.

— Tu savais qu'il manque trente-six ampoules ? Pourquoi ont-ils emporté des ampoules ? demanda Liam.

— C'est un nombre précis ? Une estimation ?

— Non, j'ai compté. J'ai fait le tour des installations avec Kylie et Zu. Il nous faut aussi six serrures, une quinzaine de litres de lessive liquide, deux douzaines de serviettes de toilette. Et ceci…

Liam montra les étagères presque vides et poursuivit :

— … est catastrophique. Je ne sais pas où ils ont trouvé toutes ces boîtes de betteraves, mais, bon sang ! Qu'est-ce qu'on peut bien en faire ?

— Des betteraves sautées, de la soupe de betterave, des betteraves au piment…

— *Beurk.*

— C'est vraiment très grave ? demandai-je en entrant dans le garde-manger.

Je n'avais pas besoin de poser la question… ça l'était. En fait, c'était pire que ça. Hormis quelques pains et des tranches de salami dans le réfrigérateur, nous avions des légumes en conserve, des bretzels et des chips.

Je m'appuyai contre Liam, qui expliquait qu'il fallait trouver des pâtes, des boîtes de soupe et des flocons d'avoine, puis je fermai les yeux. Sa poitrine était chaude contre mon dos. Il me tira légèrement les cheveux.

— Je t'ennuie, hein ? dit-il.

— Non, j'écoute. Tu parlais de Lucy ?

— Ouais, elle s'occupait des provisions à East River. Elle pourrait sans doute me dire de quelle quantité de produits alimentaires on a besoin et ce qu'il faudrait se procurer.

Exact. Il faudrait constituer une équipe chargée du ravitaillement, mais

nous étions si peu nombreux que Cole n'accepterait sans doute que si la situation était absolument désespérée. Et il n'y consentirait jamais si Liam en faisait partie.

— Tu es fatiguée, dit-il en passant un pouce sous mon œil. Où étais-tu passée ? Je voulais t'attendre, mais je me suis endormi aussitôt allongé.

— J'ai pris une douche, mais j'étais trop fatiguée pour vous chercher, répondis-je, parce qu'il m'était impossible de reconnaître que j'avais délibérément évité la chambre qu'ils occupaient.

Ma tête était aussi lourde que mon cœur et je ne pouvais pas affronter les questions. Après la dispute avec Cate, je n'avais plus d'énergie.

— J'ai pris le premier lit inoccupé, ajoutai-je, et j'ai essayé de dormir.

Il leva le bras, prit une boîte individuelle de fruits en conserve sur l'étagère et l'ouvrit sans me laisser le temps de refuser. Il continua de compter les provisions pendant que je mangeais.

— Je ne devrais peut-être pas poser cette question, dit-il, mais tu aurais fini par nous raconter ce que tu as fait aux agents et pourquoi, ou bien je me trompe ? Tu ne nous aurais pas laissé le déduire de l'arrivée de voitures de jeunes ?

— J'aurais dû vous le dire dès la sortie de la ville. Mais, avec tout ce qui est arrivé, j'ai oublié.

— Tu aurais pu nous avertir avant notre départ.

— On ne pouvait pas attendre et si quelqu'un s'était trahi, une fois au courant, les agents auraient pu deviner ce que je faisais. On a dû improviser.

— Toi et Cole.

— Il connaît très bien les agents. J'avais besoin de ses indications pour que la suggestion semble réelle.

Et si je t'avais averti, tu aurais essayé de nous forcer à partir.

— C'est pour ça que tu étais paniquée, hein ? Tu venais de l'apprendre…

Liam passa le dos de la main sur son front.

— Bon sang, ajouta-t-il. Et maintenant, qu'est-ce qu'on fait ?

— On se réunit pendant le dîner pour parler de la libération des camps.

— Il n'y aura peut-être pas de dîner, si c'est tout ce qu'on a… Mais je trouverai une solution. Tout va s'arranger.

Liam me prit par les épaules et m'attira contre lui. Je posai la tête contre son épaule et soupirai. Je refermai mes bras sur sa taille.

C'était bien. Être ainsi contre lui était *bien*. Là, dans le noir, mon cœur battant très vite, tout le reste semblait loin. Il embrassa mes cheveux, ma joue, et je pensai : *je ne peux pas perdre ça aussi*… Je ne pouvais pas tout lui dire, pas si je voulais le protéger. Mais on pouvait avoir *ça*.

— Tu sais que je ferai tout pour qu'il ne t'arrive rien ? demandai-je.

Sans doute trouva-t-il que la question n'avait rien à voir avec ce que nous faisions mais, tout d'un coup, elle me parut capitale. Mon silence à propos des agents l'avait visiblement vexé.

— Chérie, si je devais choisir entre toi et cent des meilleurs hommes de Gray, c'est toi que je préférerais.

Je le pris par surprise, me dressai sur la pointe des pieds et l'embrassai sur la bouche.

Quand je m'éloignai, je ne lâchai pas sa chemise. Ma voix me parut rauque. Je dus chercher mes mots et j'étais si intimidée que je n'étais pas sûre de trouver les bons.

— J'ai envie…

J'ai envie… Je rougis, mais je n'aurais pas pu dire si ce fut à cause de la gêne ou des images qui me traversèrent l'esprit. Je n'avais jamais été aussi maladroite et tendue. Je l'avais déjà embrassé, *vraiment* embrassé, mais sous l'effet du stress, du danger ou de la colère et, chaque fois, les exigences de l'extérieur y avaient mis un terme. Pour la première fois, je pouvais penser à lui tranquillement. La pression de ses mains. Le crissement de sa repousse de barbe.

Nous étions dans un garde-manger et plusieurs jeunes travaillaient dans la cuisine. La part rationnelle de moi-même comprit les limites de ce moment mais la prochaine fois, ailleurs, si nous avions quelques instants de tranquillité, seuls… que se passerait-il ? Un frisson de panique et de désir parcourut tout mon corps. Je ne saurais pas quoi faire. Comment ne pas tout gâcher.

Liam prit mes mains et s'adossa aux étagères. Je fus soulagée quand je vis son sourire. Il comprenait. Évidemment.

Lorsqu'il prit la parole, sa voix fut douce, mais pas son expression. Son regard était espiègle, plein de désir. Mon estomac se noua quand je compris que c'était à cause de moi.

— Bon, chérie, j'ai un peu réfléchi.

— Ah bon ? fis-je, distraite parce qu'il caressa mes lèvres avec son pouce.

— Absolument. Parce que tu as dix-sept ans, moi dix-huit et qu'on a le droit de se conduire comme des jeunes normaux, heureux et un peu dingues.

Il glissa les doigts sous la ceinture de mon jean et me serra plus étroitement contre lui. J'aimais sa voix quand elle devenait grave. C'était une offensive de charme à la Stewart et j'étais incapable de résister.

— Tu veux connaître les règles ? demanda-t-il.

Mon cœur se mit à cogner quand j'acquiesçai. La main glissa sur mes hanches, sous ma chemise et s'arrêta, chaude et parfaite, sur mes reins. Je fermai les yeux quand ses lèvres effleurèrent les miennes. Sa caresse me donna du courage. Je repoussai mes hésitations.

— Premièrement : il ne faut pas trop y réfléchir. Deuxièmement : quand tu veux t'arrêter, tu le dis. Troisièmement : tu fais ce qui te fait plaisir. Quatrièmement…

— Tu te tais, coupai-je en tendant le bras pour fermer la porte, et tu m'embrasses ?

Il riait encore quand il obéit, puis je ris, moi aussi, parce que j'étais nerveuse et parce que son bonheur était contagieux. Liam occupait toutes mes pensées ; il était les sentiments débridés explosant dans ma poitrine. Il m'embrassa plus fort et ouvrit mes lèvres ; j'imitai les caresses de sa langue et obtins un grognement approbateur.

Normale. Heureuse. Dingue de lui.

Une demi-heure plus tard, après m'avoir appelée plusieurs fois, Cole entra dans la cuisine et se mit à fouiller dans le vieux réfrigérateur. Cela me donna le temps de m'éloigner de Liam et de remettre de l'ordre dans mes vêtements avant de le rejoindre.

— Il faut faire manger l'animal, dit Cole en emplissant d'eau un gobelet en carton. Tu l'as oublié ?

Ainsi, en un instant, mon merveilleux bonheur s'évapora et je me retrouvai plongée dans la réalité.

— Je n'oublie jamais Clancy, répliquai-je avec irritation. Tu ne devais pas t'occuper de lui ?

Cole sourit.

— On l'a tellement drogué qu'il va avoir une migraine d'enfer. Il reprenait tout juste connaissance quand je l'ai enfermé dans sa cage. Il était furax.

— Très bien. Finissons-en.

Cole me conduisit au niveau inférieur et dans un couloir, jusqu'à une porte sur laquelle était indiqué : ARCHIVES. Il sortit un porte-clés de sa poche et me le donna. Je glissai la clé dans la serrure, qui résista un peu. Je jetai un coup d'œil autour de moi pour m'assurer que personne ne nous épiait. On entra. Cole tira sur un cordon et une ampoule s'alluma.

La pièce contenait des étagères métalliques chargées de cartons et de piles de papier… les archives des opérations, sans doute.

Je jetai un coup d'œil sur les dossiers et les classeurs soigneusement alignés, alors que Cole se dirigeait vers les deux étagères du fond.

— Celle-ci, dit Cole. Avec la boîte d'archives rouge.

Je posai la main sur le haut de la boîte et touchai une poignée fixée au montant de l'étagère. Je la saisis et la levai. Un fort cliquetis retentit et l'étagère pivota dans ma direction. La lumière s'alluma automatiquement, dans le couloir situé derrière, une clarté blanche aveuglante.

On gagna une autre porte fermée à clé. Pour l'ouvrir, je dus utiliser la clé et taper un code : 4-0-0-4-0-0-4.

— Je reste ici, souffla Cole. Appelle si tu as besoin de moi.

J'entrai dans le second couloir et Cole ferma la porte derrière moi.

Deux cellules de trois mètres sur deux donnaient sur ce corridor. Elles contenaient une couchette, des toilettes en plastique et un seau d'eau pour la toilette. Rien à voir avec le confort dont Clancy avait l'habitude mais, allongé sur la couchette, un bras sur les yeux, il semblait à l'aise.

Il ne bougea pas quand j'approchai de la porte. Une serrure fermait son abattant métallique ; je supposai que ma clé l'ouvrirait et j'avais raison. Il grinça quand je l'ouvris mais notre prisonnier resta sans réaction. Je laissai tomber le sachet de nourriture à l'intérieur, posai le gobelet d'eau sur une petite étagère et refermai l'abattant. J'avais tourné le dos et m'éloignais quand Clancy prit la parole.

— L'installation est difficile ? demanda-t-il, curieux. Tu penses si fort que je t'entends à travers la vitre.

C'était irrationnel mais, pendant un instant, je craignis que ça ne soit le cas. Cependant, quand il s'introduisait dans mon esprit, je le sentais. Je percevais un picotement à l'arrière du crâne.

Du bout d'un pied, Clancy tira le sachet de nourriture jusqu'à sa couchette. Il ouvrit son sandwich et grimaça.

— Pas de steak ? Quelle est cette viande ?

Je levai les yeux au ciel, puis m'aperçus qu'il était sérieux.

— Du salami.

Il le sentit, une moue dégoûtée aux lèvres, puis l'enveloppa à nouveau dans son film alimentaire.

— J'aime mieux mourir de faim.

— Ne te gêne pas.

— De toute façon, poursuivit-il sans tenir compte de ma remarque, ton absence d'autosatisfaction me déçoit. Je croyais que tu t'empresserais de venir m'annoncer que tu avais retrouvé la clé USB. Qu'est-ce qui te met de si mauvaise humeur ?

— Toi.

Il rit.

— La clé USB a-t-elle été effacée par l'IEM ? Dans quel état sont les pages que tu as sauvées des flammes ? Tu ne sais sûrement pas ce qui se passe à Thurmond, hein ?

Une main invisible sembla saisir mon cou et me forcer à me pencher vers Clancy. *Thurmond ?* Que se passait-il à Thurmond ? Pourquoi mon incompréhension l'amusait-elle ?

Ne dis rien, m'ordonnai-je, luttant contre la panique qui tournoyait en moi. *Ne réagis pas*.

Clancy cassa un morceau du pain de son sandwich et le mit dans sa bouche. Face à mon silence, il esquissa un sourire sardonique.

— Si tu veux savoir, reprit-il, tu devras aller voir toi-même.

Il tapota sa tempe… un défi ou une invitation ?

— Je sais que tu es en colère, ajouta-t-il, à cause de ce qui s'est passé à Los Angeles…

Thurmond, pensai-je. *On le tient depuis des semaines, il ne peut pas avoir de nouvelles informations*. Sauf s'il ne s'agissait pas de nouvelles informations mais d'une carte qu'il avait conservée pour la jouer au bon moment.

Je mis un peu trop longtemps à répondre.

— *En colère* est très loin de la réalité.

Il hocha la tête.

— Un jour… dans des mois ou des années, tu comprendras peut-être que la destruction de ces recherches n'était pas un acte égoïste, mais altruiste.

— Altruiste ? répétai-je en me tournant vers la paroi en verre. Empêcher les jeunes de survivre et d'éviter la transformation ? Les dépouiller de leur seule chance de retrouver leur famille et de rentrer chez eux ? C'est *altruiste* ?

— C'est ce que tu veux ? Je croyais que libérer Thurmond était ta priorité.

Je pivotai sur les talons et gagnai la porte du couloir.

— Ruby… écoute. Le traitement est aussi un moyen de nous contrôler, de décider à notre place.

Je serrai les poings.

— Ce n'est pas le pansement magique qui guérit toutes les plaies, poursuivit-il. Il n'effacera pas le stigmate de ce que nous sommes. S'il n'y a pas d'effets secondaires, ils nous surveilleront sans cesse, prieront pour qu'il n'y ait pas de rechutes. Dis-moi… l'existence du traitement a-t-elle influencé la façon dont les agents vous traitent ?

Long silence. Il sourit.

— Ce qu'ils font ici n'a rien à voir avec vous, reprit-il. Ils vous ont peut-être persuadés de leurs bonnes intentions, de leur accorder votre confiance, mais ils ne tiendront pas leurs promesses. Même pas Stewart.

— C'est surtout à toi que je dois éviter de faire confiance.

— Quels que soient tes projets, rassemble le plus grand nombre possible de jeunes, déclara-t-il d'une voix contenue. Ce sont eux qui te suivront et te feront confiance, pas les adultes. Pour eux, tu n'es qu'une arme.

— Parce qu'il est facile de trouver des jeunes cachés, éparpillés dans tout le pays ?

— Je peux t'aider à les localiser. Tu pourras les entraîner, leur apprendre à se défendre. La fin de la partie approche et ils deviendront des dommages collatéraux, dans cette guerre, si tu ne les trouves pas.

Je serrai les dents et il poursuivit sans me laisser le temps de répondre :

— Laisse tomber les adultes, Ruby. Prends la tête des jeunes. Oblige-les à t'aimer et ils te seront fidèles à jamais.

— Les *obliger* à m'aimer ? répétai-je, furieuse.

— À East River, tout n'était pas artificiel.

Mais tout ce qui comptait – tout ce dont je me souvenais – était avili par le contact perfide, noir, de son esprit. Je frissonnai. Le couloir était devenu trop étouffant et il me fut impossible de rester plus longtemps à écouter ses conneries.

Je me tournai vers la porte, l'ouvris avec ma clé et j'éteignis la lumière. Mais la voix de Clancy me parvint dans le noir.

— Quand tu seras prête à prendre tes responsabilités et à *agir*, avertis-

moi. Je ne bougerai pas d’ici.

Sept

Dans le couloir, les sourcils froncés et les bras croisés, Cole semblait perdu dans ses pensées.

— Tu as entendu ce qu'il a dit ? demandai-je.

Il hocha la tête.

— Par la petite trappe, sous le judas.

— Avant l'attaque, as-tu reçu des informations sur Thurmond ? Est-ce que des rumeurs couraient au QG ?

— J'espérais que tu aurais compris ce qu'il disait. Je me renseignerai.

Je gagnai la grande salle de repos, à gauche de l'escalier, pour dîner, mais il prit le chemin de l'ancien bureau d'Alban. Quand il s'éloigna, je saisis son poignet.

— Quand travaillerons-nous sur les plans de libération des camps ?

— Pas ce soir. On attend encore deux voitures et je dois appeler des contacts qui nous fourniront du matériel. Équiper ces locaux est la priorité. Personne ne croira qu'on est en mesure d'agir si on ne peut même pas fournir des vêtements propres et des repas chauds. J'ai demandé aux Verts de réfléchir au moyen d'attaquer les camps. En attendant, repose-toi.

Je lui rendis son signe de la main quand il franchit les portes reliant les deux couloirs, et suivis l'odeur de la sauce tomate jusque dans la salle de repos. Les tables et les chaises pliantes avaient été disposées en rangées et on avait placé une petite radio sur un billard en mauvais état. Près d'elle, il y avait deux marmites et une pile d'assiettes en carton.

Le Ranch semblait maintenant plus ou moins… propre. Dans le couloir du niveau inférieur, le bruit des machines à laver et des sèche-linge retentissait. Et le dallage était plus blanc que jaune. C'était presque… accueillant.

Je m'arrêtai devant deux feuilles de papier punaisées sur la porte. Je reconnus tout de suite l'écriture de Liam, mais je mis quelques instants à comprendre ce que signifiaient les tableaux et pourquoi des morceaux de crayon y étaient attachés avec de la ficelle. Des colonnes indiquaient les tâches : lessive, ménage, organisation, préparation des repas. Des noms figuraient dans chacune d'elles. Tout le monde devait participer, mais chacun pouvait choisir sa tâche. C'était bien le style de Liam.

Liam, Chubs, Vida et Zu occupaient une table, penchés les uns vers les

autres. Vida me vit, se tut aussitôt et reprit sa fourchette. Je me servis des spaghettis et me dirigeai vers eux.

— Qu'est-ce qui se passe ? demandai-je, m'asseyant sur une chaise inoccupée et donnant un coup de coude dans les côtes de Liam. J'ai vu les tableaux… tu aurais dû m'avertir et je me serais chargée d'une tâche.

Liam, penché sur son carnet, leva la tête. Je vis des lignes de nombres… des équations qu'il semblait tenter de résoudre.

— Pas de problème. Tu as d'autres choses à faire.

D'autres choses qui, malheureusement, ne comportaient pas passer du temps avec lui dans le garde-manger.

— Qu'est-ce que c'est ? demandai-je en me penchant pour voir ce qu'il notait.

Il eut un sourire las.

— J'essaie d'établir quand on va manquer de nourriture. J'ai étudié la carte et repéré quelques villes où on pourrait se ravitailler sans entrer en contact avec la population.

— Cole a promis de s'en occuper, dis-je.

Il eut un rire ironique.

Cela m'irrita.

— Pour le moment, sortir du Ranch est trop dangereux, insistai-je. Il s'en chargera.

Zu me dévisagea, l'air hésitant. Je montrai son assiette de pâtes, mais elle ne mangea pas.

— On pourrait sortir, proposa Liam. Toi, moi, Vi. Je suis sûr que Kylie viendrait… ce serait comme au bon vieux temps.

Zu tendit la main et la posa sur son avant-bras. Elle secoua la tête. Elle ne le laisserait pas sortir. Et, secrètement, je fus heureuse qu'elle ait pris l'initiative de le lui faire comprendre, parce que j'étais exactement du même avis. Je voulais qu'il reste ici, où il était en sécurité.

— Je l'ai fait cent fois, dit-il à Zu. Qu'est-ce qui te prend ?

Elle lâcha son bras et se tassa sur elle-même, ce qui ne lui ressemblait pas du tout. J'étais sur le point de demander ce qui lui arrivait quand un gémissement m'en empêcha.

— Oh, et puis merde ! Je n'ai pas faim, explosa Chubs en repoussant son assiette.

Il y avait de nombreuses taches de sauce sur le devant de sa chemise. Il est apparemment difficile de porter les spaghettis à sa bouche quand on n'y voit goutte.

Pour une fois, Vida ne se moqua pas de lui. Dans la salle, tout le monde bavardait et riait. Le silence de Vida fut d'autant plus inquiétant.

— Tu n'aurais pas dû jeter les verres de tes lunettes, dis-je. Ils n'étaient pas tellement fêlés.

— Qu'est-ce que j'aurais dû faire ? s'emporta Chubs. Les coller devant mes yeux ? Les tenir comme des loupes ?

— Ça aurait peut-être été préférable à bouder et heurter les meubles, fis-je remarquer.

Un peu plus tôt, furieux, il les avait jetés à la poubelle. Je les avais pris et les avais apportés dans la chambre, pour qu'il les trouve quand il serait calmé et à nouveau raisonnable.

— On peut demander à Cole de mettre des lunettes sur la liste de ce qu'il nous faut, ajoutai-je.

— Les verres m'ont été prescrits, répondit sèchement Chubs, et je ne pourrai pas les faire refaire. Les lunettes de lecture ne sont pas assez fortes et me donnent la migraine…

Sans quitter son assiette des yeux, Vida posa un objet sur la table. Chubs dut croire que c'était un couteau ou une fourchette ; sinon, je ne peux pas expliquer pourquoi il ne prit pas tout de suite les lunettes.

La monture était presque identique à celle des anciennes. Les verres n'étaient pas correctement ajustés, mais presque. Je les ouvris, les glissai devant ses yeux et Chubs, ébahi, faillit tomber à la renverse.

— Une minute… qu'est-ce que… ce sont…

— Ne te mets pas dans tous tes états, intervint Vida. Dolly a laissé des lunettes de lecture et j'ai remplacé les verres par les tiens. Elles sont aussi moches que les précédentes mais, au moins, tu vois, hein ?

On la fixa, Chubs et moi, ébahis.

— Vi…, commençai-je.

— Quoi ? coupa-t-elle d'une voix aiguë, plus troublée que furieuse. J'en avais assez d'être son chien d'aveugle. Je me traitais de salope chaque fois que j'éclatais de rire quand il trébuchait ou heurtait un meuble… et je n'ai pas envie d'être une salope du matin au soir, pigé ?

— Tu as tellement de mal à contrarier ta nature, dit Chubs, que…

— Il veut dire merci, intervins-je. C'est très gentil, Vida.

— Ouais, bon, marmonna-t-elle, gênée. Je n'ai pas sauvé les enfants affamés d'Afrique. S'il les casse, il se débrouille.

— Une minute ! *Quoi ?*

La voix de Liam couvrit notre conversation. Il approcha de lui le morceau de papier sur lequel Zu avait écrit un message.

— Tu en es sûre ? *Absolument ?* Pourquoi ne m'as-tu rien dit plus tôt ?

Zu tendit le bras et lui reprit le morceau de papier. Trop impatient pour la laisser finir, il se pencha sur ce qu'elle écrivait.

J'ai cru que tu partirais à leur recherche. Je suis désolée.

— Bon sang, dit-il en posant une main sur sa tête. Je n'en avais pas l'intention. Je ne le ferai pas. Ne sois pas désolée, je pige. Mais tu en es sûre ? C'est une telle coïncidence…

Il se tut soudain et ce qu'elle écrivit ensuite parut lui nouer l'estomac.

— On dirait bien que c'est elle… Mais comment est-ce arrivé ? Qu'est-ce que tu faisais dans l'Arizona ?

Chubs passa une main devant le visage de son ami.

— Tu veux bien nous mettre au courant ? demanda-t-il.

— Zu… Sur le chemin de la Californie, il semblerait que Zu ait croisé ma mère… et moi qui me demandais où mes parents se cachaient !

Zu, toujours pâle, fixait Liam comme si elle ne le croyait pas complètement. De plus en plus inquiète, je m'appuyai contre le dossier de ma chaise.

Qu'était-il arrivé à Zu ? La peur, et même l'angoisse, n'était pas dans sa nature… enfin, autrefois. Pour une raison quelconque, elle avait craqué. Elle était sans défense et à vif.

— Parce que les chiens de Gray les ont traqués après ton évasion ? demanda Vida, toujours aussi attentionnée.

— Pourquoi l'Arizona ? demandai-je.

Zu écrivit frénétiquement, ne levant la tête que pour nous adresser un regard exaspéré quand on se pencha tous vers elle. Liam leva les mains.

— Prends ton temps.

Quand elle eut terminé, ce ne fut pas du tout ce à quoi je m'attendais. Et, à en juger par sa pâleur, Liam ne s'attendait pas à ça non plus.

Ils cachent des jeunes chez eux… les protègent. Elle a employé le nom que tu m'as donné, Della Goodkind, mais j'ai compris que c'était elle parce qu'elle te ressemble et parle comme toi. Je lui ai dit que tu étais en sécurité.

— Bon sang ! s'exclama Chubs quand je fis pivoter la feuille dans sa direction. Pourquoi ça ne m'étonne pas ? Il n'y a que des fous, dans cette famille.

Sans tenir compte de lui, Zu continua de sa grosse écriture ronde.

Je n'ai passé que quelques minutes avec elle, mais c'était chouette.

Liam faisait penser à un affamé ayant trouvé un panier de pique-nique.

— Harry était-il avec elle ? Tu as dit qu'elle aidait les jeunes, mais t'a-t-elle demandé si tu voulais rester ? Ou est-ce qu'elle l'a proposé aux autres filles ? Est-ce que c'est ce que Talon a fait ?

— Par quelle question doit-elle commencer ? demanda Chubs.

Zu se tassa sur elle-même. Le crayon roula sur la table, tomba sur ses genoux et elle se mit à tripoter nerveusement l'ourlet de sa chemise.

— D'après Kylie, Talon n'est pas arrivé jusqu'en Californie, dis-je, hésitante. A-t-il été blessé ? Est-ce qu'il…

— Est-ce qu'il a claqué ? demanda Vida d'une voix aussi dure que l'acier. Oh, je m'excuse. Est-ce que je dois faire comme eux et te traiter comme un bébé ? Ou bien tu es une grande fille ?

Liam rougit de colère.

— Ça suffit…

— Tu ne sais pas de quoi tu parles ! gronda Chubs.

— Ce n'est pas juste…, dis-je.

Seule Zu ne parut pas touchée. Elle fixa Vida pendant quelques instants, soutint son regard. Puis elle se pencha à nouveau sur la feuille et se remit à écrire. Liam et Chubs, furieux, ne quittèrent pas Vida des yeux.

Zu leva la feuille, l'inclinant de telle façon que Vida puisse lire.

Des chasseurs de primes nous poursuivaient, on a eu un accident de voiture et il est mort. J'ai été séparée des autres et un ami m'a aidée à aller jusqu'en Californie.

Je soupirai et fermai les yeux. Talon… Personne ne mérite ça.

— Un ami ? insista Chubs. Un jeune ?

Zu secoua la tête mais n'expliqua pas.

— Un adulte ? dit Liam. Un *adulte* t'y a conduite ?

Il passa les mains sur son visage et reprit :

— Cette idée me fait trembler de terreur. On n'aurait jamais dû se séparer. Jamais. Bon sang ! Tu n'as pas eu peur qu'il te livre ?

Zu était figée, pâle. Elle regarda le plafond et battit des paupières comme pour refouler ses larmes.

— Elle sait juger les gens, affirmai-je en posant un bras sur ses épaules.

Si petite ! Et ses os d'oiseau qui tendaient sa peau à cause de la faim et du stress…

— Et comment es-tu arrivée à cette conclusion ? me demanda Chubs en remontant ses lunettes sur son nez. Parce qu'elle t'a fait monter dans le monospace alors qu'elle aurait pu te laisser dehors ?

— Exactement, intervint Liam. Et si mes souvenirs sont bons, tu as essayé de la chasser.

— Ouais, marmonnai-je. Tu voulais me débarquer au bord de la route…

Zu se mit à écrire, mais Vida lui arracha la feuille des mains, la plaça devant son visage et la déchira en deux.

— Si tu as quelque chose à dire, *parle* !

Sa chaise racla le sol quand elle se leva et prit son assiette. La raideur de son cou et de ses épaules montrait qu'elle avait beaucoup de mal à se contenir.

J'aurais mieux fait de ne pas la suivre.

— Vi, appelai-je en courant pour la rattraper.

Elle suivit le couloir à grands pas et descendit au niveau inférieur. Où allait-elle ?

— Vida ! répétai-je.

Je saisis son bras, mais elle me repoussa… si fort que je heurtai le mur. Je me fis mal à l'épaule mais ne reculai pas. Sa lèvre supérieure découvrait ses dents, mais à l'instant où elle comprit ce qu'elle venait de faire, son expression s'adoucit.

— Il vaudrait mieux que tu me laisses tranquille, dit-elle.

Je compris alors qu'elle ne savait sans doute pas elle-même où elle allait.

Elle voulait simplement s'éloigner de la salle de repos. De nous.

— Pas maintenant, répondis-je. Que se passe-t-il ? Explique-toi.

Vida me tourna le dos et regarda le couloir, puis pivota à nouveau sur elle-même. J'avais mal jugé la situation… vraiment mal.

— Bon sang, il faut toujours que tu te mêles de tout, hein ? Tu ne peux pas laisser les autres régler leurs problèmes. Hilarant, parce que tu n'es même

pas capable de résoudre les tiens.

— J'essaierai de moins me soucier des autres, dis-je.

Zach venait dans notre direction mais ne nous regardait pas. Je lui tournai le dos et Vida aussi. Quand il se fut éloigné, elle soupira.

— Tu sais, je croyais vraiment que toi et moi…

Sa voix s'étrangla. Son rire fut tendu.

— Peu importe, reprit-elle. Qu'est-ce que ça peut bien te faire ?

— Tu viens de me dire que je m'intéresse trop aux autres et, maintenant, que je ne m'intéresse pas assez à eux. Il faudrait savoir.

— Les deux… ni l'un ni l'autre ! Bon sang, quelle importance ? s'emporta-t-elle en passant une main dans ses cheveux courts. Je suis heureuse pour toi, très heureuse, parce que tu as retrouvé tes *vrais* amis. Tu les vois tous les jours, vous pouvez parler de cette période formidable où vous n'étiez que tous les quatre. Vous pouvez échanger des blagues que vous êtes seuls à comprendre. Mais ce que je ne supporte pas… ce qui me donne envie de vomir… c'est que tu…

— Que je *quoi* ? coupai-je d'une voix que j'eus bien du mal à contenir. Quoi ? Explique ! Allez ! Visiblement, quelque chose te fiche en rogne et tu t'en prends à une petite fille qui a vécu l'enfer. Je ne peux rien faire si tu ne me dis pas ce qui se passe.

Le visage de Vida se crispa et elle respira plusieurs fois à petits coups.

— Tu l'as remplacé, voilà… Dans ton esprit, cette petite fille a remplacé Jude, comme s'il ne comptait pas, comme si on ne comptait pas ! Je pige, d'accord ? Mais ne… n'agis pas comme si c'était important pour toi alors que ça ne l'est pas !

Elle pleurait et je fus si ébahie que je restai figée. Furieuse et humiliée, elle me tourna le dos et avança jusque dans un coin.

Tu l'as remplacé.

Comme si on ne comptait pas.

Était-ce vraiment ce qu'elle croyait ? Cela me fit mal. L'idée qu'ils n'avaient jamais compté ! Que je ne tenais pas à eux ! J'avais été froide, au début, je le savais, mais c'était pour me protéger.

Mais Jude… Jude s'était imposé, indifférent à ce que je faisais ou n'en tenant pas compte.

Me reprochait-elle tout ceci ? Cela serait-il arrivé si elle avait été Leader ? Serions-nous tous… je fermai les yeux pour chasser les images tournoyant dans mon esprit. Jude se noyant dans son propre sang, sa colonne vertébrale brisée, ses jambes cassées. L'expression de ses yeux, comme s'il me suppliait de le secourir… de le tuer pour mettre fin à ses souffrances.

Ce fichu cauchemar ! Chubs m'avait dit et répété que ça avait été instantané… que sa… pourquoi était-il si difficile de dire « mort » ? Il était *mort*. Il n'était pas *parti*. Jude n'était allé nulle part. Il n'avait pas disparu. Il n'était pas dans un monde meilleur. Il n'était pas avec moi. Jude et tous ses espoirs étaient enterrés sous du béton, de la terre et des cendres.

— Merde, ragea Vida, tu ne peux pas le nier, hein ? Laisse-moi tranquille… pars, sinon je vais…

— Tu crois que je ne sais pas que c'est ma faute ? Que si j'étais restée près de lui… J'imagine ses derniers instants, comment toute cette masse a dû l'écraser. Je me demande s'il a souffert et si Chubs me ment quand il jure qu'il n'a rien senti parce que ça a été trop rapide. J'y pense sans cesse. Il devait être terrifié… il faisait très noir. Et il a été distancé. Tu crois qu'il s'en est aperçu ? Qu'il espérait qu'on viendrait le chercher et… il n'avait que quinze ans.

Vida s'adossa au mur, se laissa glisser contre lui, sanglotant, les mains sur le visage.

— C'était ma faute, hoqueta-t-elle, tu ne comprends donc pas ? J'étais à l'arrière et tu n'étais même pas près de lui ! J'aurais dû l'entendre, j'aurais dû l'obliger à marcher devant moi, mais j'étais tellement terrifiée que j'avais la tête vide !

— Non… Vi, non, dis-je en m'accroupissant devant elle. Il y avait tellement de bruit…

Ce n'était pas sa faute. Quand je la touchai, elle ne se dégagea pas.

— Toi et Cate, dit-elle, vous ne prononcez même pas son nom. J'ai envie de parler de lui, mais c'est comme si tu ne voulais plus penser à lui.

— Tu crois que ça ne me fait rien, je sais, répondis-je, oppressée. Mais… si je n'enferme pas ces sentiments en moi, j'ai l'impression que je vais craquer. Mais vous tous… tout ce que je veux, c'est que vous restiez ensemble et en sécurité.

— Eux, en fait, dit Vida, les genoux contre la poitrine. Je pige. Ce sont tes amis.

— Et pas toi ? demandai-je. Je ne fais pas de différence. J'en serais incapable.

— Si l'immeuble brûlait, qui sauverais-tu en premier ?

— Vida !

Elle leva les yeux au ciel, s'essuya le visage.

— Oh, calme-toi, Ruby. Je blaguais. De toute évidence, ça ne serait pas moi. Je suis capable de me débrouiller seule.

— Je sais, admis-je. Je ne sais pas qui j'essaierais de sauver en premier, mais si j'avais besoin de renforts pendant le sauvetage, je ne me poserais pas de questions.

Elle haussa les épaules et, un instant plus tard, dit :

— L'idée de retourner dans cette pièce me… je sais que tu vas me prendre pour une folle mais, chaque fois que j'arrive quelque part, je le cherche des yeux.

— Moi aussi. Je m'attends toujours à le croiser au détour d'un couloir.

— Être jalouse de cette petite fille, de toi et des autres, c'est stupide et horrible, comme la certitude que vous vous serrerez les coudes et que, nous, on sera exclus. Tu n'es même pas capable de *regarder* Nico… Bon sang,

Ruby, qu'est-ce qu'il faudrait qu'il fasse pour que tu cesses de le punir ? Quand accepteras-tu ses excuses ?

— Quand je le croirai.

Elle m'adressa un regard dur.

— Jude était son seul ami. Il souffre énormément. Plus qu'à son arrivée au QG, après tout ce que lui avaient fait subir les chercheurs du programme de Leda Corps.

Je pris une profonde inspiration.

— Je regrette de t'avoir laissée annoncer à Cate…

— Non, coupa-t-elle en levant un doigt, tu devrais plutôt regretter d'avoir été trop dégonflée pour lui en parler après. Je ne comprends pas… je ne pige pas pourquoi tous ceux que j'aime craquent et n'essaient pas de s'entraider. Jude n'aurait jamais accepté ça. Jamais. C'était le meilleur d'entre nous.

Jude nous comprenait, percevait instinctivement qui nous étions et ce que nous voulions. Il y a des gens destinés à être des points de contact. Ils nous ouvrent aux autres et à nous-mêmes. Que m'avait-il dit ? Qu'il ne voulait pas connaître seulement la façade des gens, mais aussi leur ombre.

— C'est vrai, admis-je.

Il était unique.

— Tous ces trucs sentimentaux, c'est pas mon truc, reconnut Vida. Mais si tu veux encore parler comme on vient de le faire… je suis là. D'accord ?

— D'accord.

Et je ne sais pas pourquoi je craquai à cet instant, alors que les précédents avaient été tout aussi éprouvants. Peut-être parce que je savais qu'il aurait été fier qu'on ait fait tout ce chemin, qu'on se soit comprises.

— S'il te plaît, dit Vida, parle à Nico. Ne m'oblige pas à te supplier. Ne le traite pas comme s'il n'était même pas humain.

— Je crois que je le hais, soufflai-je.

— Il a commis une erreur. Tout le monde en fait.

Je posai les mains sur le dallage froid.

— On a fait des expériences sur elle ? demanda soudain Vida à voix basse. Zu ?

— Non, répondis-je. Elle ne veut pas parler et on ne l'oblige pas à le faire. C'est sa décision.

Vida hocha la tête.

— Elle a dû voir des horreurs. De vraies horreurs.

— Cesse de lui reprocher son silence, d'accord ? On lui a déjà tout pris. Elle doit avoir au moins le droit de choisir ce qu'elle veut dire et quand le dire.

Des pas retentirent derrière nous et je tournai la tête. Zu s'arrêta et resta immobile, les mains dans les poches, jusqu'à ce que Vida lui fasse signe de nous rejoindre. Puis elle dit :

— J'ai déconné, Z. Je n'aurais pas dû m'en prendre à toi. On oublie ?

Le visage de la petite fille s'éclaira. Elle tendit la main à Vida, qui la serra.

— Très bien, soupirai-je en me levant. On retourne dans la salle de repos ? Les garçons se demandent sûrement où on est passées.

— On s'en fiche, déclara Vida. On a encore des tas de choses à se dire.

Huit

Le couloir baignait dans une lumière rouge familière et inquiétante. Quand j'avançai et regardai les photos encadrées accrochées aux murs, elle se fit plus intense et palpita. Je reconnus quelques visages : le jeune agent tué dans une tentative d'évasion après l'échec d'une opération, la femme enlevée juste avant son rendez-vous avec son contact… poussée dans une camionnette noire et disparue à jamais.

Je passai la main sous les photos, les comptai. Les morts. Ici, la Ligue rendait hommage à ceux qu'elle avait sacrifiés, se souvenait de ceux qui n'auraient jamais de tombe.

Un liquide chaud toucha mes orteils. Une mince ligne aussi noire que de l'encre, tachant ma peau. Cet étroit filet provenait de quatre rigoles coulant sur le dallage du couloir. Ma main heurta la photo suivante quand je m'appuyai contre le mur et une intense douleur vrilla ma paume, me forçant à lever la tête. Les dix dernières photos étaient craquelées, les cadres fixés les uns aux autres par des morceaux de métal et des éclats de verre.

La lumière rouge se fit plus intense, puis plus faible et plus intense à nouveau. Je protégeai mes yeux de la main, mais ce n'était qu'un panneau lumineux indiquant la sortie. Je m'aperçus ensuite que l'encre provenait d'une flaque qui s'élargissait. Et que ce n'était pas de l'encre.

La silhouette était à plat ventre, bras et jambes selon des angles bizarres. C'était… un jeune garçon aux membres maigres. La lumière baissa quand je me précipitai vers lui, puis redevint plus vive… et je vis que c'était Jude.

Il y avait du sang partout : sur son visage, ses mains, son dos. Je hurlai parce que ses yeux étaient ouverts, sa bouche dans la flaque, et que ses lèvres bougeaient. Les dernières convulsions secouaient son corps…

Deux mains saisirent mes bras, me tirèrent hors de ce couloir et dans un autre. Non… Non, il fallait que j'aille à son secours…

Mon esprit se réveilla d'un coup, si vite que je crus que j'allais vomir. Je pivotai, les jambes en coton, mais quelqu'un m'empêcha de tomber. Claquant des dents, je revins à la réalité.

— Du calme… du calme.

Accent du Sud… Liam ? Non, Cole. Visage inquiet. La lumière était blanche et les fenêtres, de part et d'autre du couloir, étaient éclairées. Au-delà de la vitre se trouvant derrière sa tête, je vis des haltères, des tapis de course,

des tapis de sol. *Le gymnase*. Le visage de Cole était rouge, couvert de sueur, parce qu'il s'entraînait. Mais je n'étais pas venue ici. Je ne l'y avais pas rejoint. Je n'avais pas quitté…

Cole m'entraîna dans le gymnase. L'air conditionné, à fond, sécha immédiatement la transpiration sur mon dos et mes bras. Il me fit asseoir sur un banc, disparut pendant un instant, revint avec une serviette de toilette et un gobelet d'eau.

Je ne m'aperçus que je tremblais qu'à l'instant où je bus. Cole prit ma main gauche et appliqua la serviette sur ma paume. Je baissai la tête, étonnée de voir des filets de sang sur mon poignet et jusqu'au creux de mon coude. Il y en avait aussi sur mon jean et mon T-shirt.

Je me levai d'un bond… enfin, j'essayai. Je revis Jude, dont le sang semblait noir dans la lumière rouge. Mais ce n'était pas son sang. Et ce n'était pas le QG. Je n'étais pas à Los Angeles.

Nous avions laissé Jude à Los Angeles.

— Tu sais où tu es ? demanda Cole en s'accroupissant devant moi.

Il attendit que j'aie acquiescé pour continuer :

— Je suis désolé de t'avoir réveillée comme je l'ai fait, je sais qu'on ne doit pas, mais je t'ai vue passer et tu as hurlé. Je ne savais pas que tu avais ce problème.

— Je… marchais… comme une somnambule ?

— Il semblerait, répondit-il avec gentillesse. Comment t'es-tu coupé la main ?

La gorge serrée, je haussai les épaules.

— Quelle heure est-il ?

— À peu près cinq heures du matin. Tu as dormi cinq heures.

— C'est plus que toi.

— Ouais, bon, j'ai décidé de fuir mes cauchemars, pas d'y plonger la tête la première. Trop d'adrénaline. Trop d'idées qui s'entrechoquent dans ma tête. Trop d'énergie.

Je ne revins vraiment dans le présent qu'à l'instant où je sentis les odeurs du gymnase : plastique, sueur et métal.

Cole ôta la serviette posée sur ma paume et examina la plaie.

— Ce n'est pas profond, constata-t-il en se redressant. Mais ça va sûrement être douloureux pendant quelque temps.

Il s'essuya le visage avec son T-shirt, dévoilant une peau ferme que je n'avais pas demandé à voir.

Je tournai la tête.

— Tu viens ici tous les matins ?

— Oui, répondit-il, amusé, mais on n'est au Ranch que depuis deux jours. J'essaie de retrouver la forme. Il y a longtemps que je ne me suis pas entraîné. Ça m'aide à… décompresser.

— Ça me manque, dis-je. Me sentir forte. J'ai l'impression qu'on sait où on va. Toi et moi. Mais je ne peux pas chasser la sensation de tourner en rond.

Et, *bon sang*… les recherches sur les causes de la NIAA… quel gâchis qu'on ne les ait pas, après tout ce qui s'est passé. Autrefois, j'étais capable de prendre mes responsabilités et je ne suis pas… je ne le suis plus.

— Ouais, et comment tu vas y remédier ? demanda Cole en croisant les bras. Tu saisis le problème, alors comment vas-tu le résoudre ? Cesse de penser à la clé USB, à la cause. Ne t'attarde pas sur tes regrets ou tes difficultés. Si cette issue est fermée, on essaiera de comprendre quel est le traitement. Donc, dis-moi, comment tu vas y remédier ?

— L'entraînement. Il faut qu'on entraîne les autres. Ils doivent être capables de se battre.

— Tu n'entraîneras personne si tu n'es pas en forme.

— C'est une proposition ?

Il sourit.

— Tu crois que ton monstre est à la hauteur du mien ?

J'étais sûre que le mien pouvait battre le sien, à plates coutures.

— Quand t'es-tu entraînée sérieusement pour la dernière fois ?

— Avant…

Quand était-ce ? Une semaine avant de partir à la recherche de Liam ?

— Je veux m'entraîner plus dur que ce qu'exigeaient les instructeurs, déclarai-je. Je ne peux pas m'effondrer sans cesse et attendre que les autres me remettent sur pieds. Je veux protéger les autres.

Cole leva les mains.

— Compris.

— Non, dis-je, détestant l'inflexion désespérée de ma voix. Chaque fois que je tourne au coin d'un couloir, je me retrouve dans le tunnel, où les murs tombent, et j'ai l'impression…

— Non !

Cole se leva. Il traversa la pièce à grands pas, fouilla dans une bassine en plastique bleu et en sortit deux vieux gants d'entraînement qu'il me lança.

Je les enfilai sans hésiter, sans tenir compte de ma coupure, et il m'adressa un hochement de tête approbateur qui me fit plaisir. J'étais prête, il était prêt.

Il enfila une paire de gants. Au fond de la salle, des tapis couvraient le sol et je me dirigeai vers eux. Plastique, sueur, caoutchouc… l'odeur était familière. Je pris une profonde inspiration et me mis en position.

— N'oublie pas qu'il faut prendre des coups pour devenir fort, dit Cole en frappant ses gants l'un contre l'autre. Beaucoup. Si tu trouves que c'est trop, ou si tu ne peux pas te relever, je laisse tomber.

— Très bien. Du moment que tu ne retiens pas tes coups.

Il eut un bref rire ironique.

— Et, Bijou, une dernière chose : tu ne parles de ça à personne. Ni à Vida, ni à Lee, ni aux autres.

Comme si ça pouvait les intéresser !

— Voyons si tu peux me frapper, le provoquai-je.

Mais son regard resta grave, sombre, et je me demandai pourquoi.

— Tu es gêné, c'est ça ?

— Disons qu'ils n'approuveraient sûrement pas ce moyen de décompresser, dit-il, levant les mains pour protéger son visage.

Si bas que ce fut à peine si je l'entendis, il ajouta :

— Ils ne sont pas comme nous.

Son poing jaillit et m'atteignit à la tempe. Je vacillai, mais ne tombai pas. La colère – contre moi parce que j'avais été distraite et contre la douleur – s'empara de moi. Il sourit quand je frappai, bloqua le coup, corrigea mon geste et m'obligea à recommencer jusqu'au moment où je le touchai exactement comme il le souhaitait. Cole me donna un coup de poing amical sur l'épaule et souriait toujours quand il lança son pied, que je parai avec le mien. Il recula et tenta de me frapper à la poitrine.

Les minutes passèrent très vite. Mon cœur n'avait plus envie de combattre, mais mon corps n'avait pas oublié la technique. J'éprouvai une joie immense quand je bloquai un coup et parvins à le frapper à l'estomac, lui coupant le souffle. Quelques instants plus tard, haletants, on récupéra, allongés sur le dos.

Non, pensai-je en écartant la mèche trempée de sueur qui barrait mon front, *pas comme nous*.

Quelques heures plus tard, tout le monde se réunit dans la salle de repos pour commencer officiellement la préparation de l'attaque des camps.

Je regardai les participants, dont les passagers d'une voiture arrivés pendant que je prenais une douche, après mon entraînement avec Cole. Les quatre jeunes luttaient vaillamment contre l'épuisement et expliquaient qu'ils avaient eu des problèmes mécaniques, quand Cole entra et me poussa doucement vers le cercle de jeunes assis par terre. Je résistai un peu, troublée, mais il m'adressa un sourire encourageant.

— C'est ce qu'on a décidé, tu te souviens ? Expose la situation.

— Tu ne devrais pas…

— Non, c'est à toi de le faire, coupa-t-il en me poussant à nouveau vers les autres. Convaincs-les, Bijou.

Oblige-les à t'aimer… Je secouai la tête, ignorant le souvenir de la voix de Clancy. Zu recula, fit signe à Hina et Tommy de l'imiter, ouvrant un passage vers l'intérieur du cercle.

— Bien. Ceci est…, commençai-je, mais je me tus.

Soudain, les absents comptèrent davantage que les présents. Je me tournai vers Chubs, qui tripotait un des trous de son jean avec une nonchalance affectée.

— Où est Liam ? demandai-je. Et Kylie… et James ?

— Sans doute dans la salle de douches, répondit-il d'une voix un peu trop aiguë.

Puis, soudain, tout le monde baissa la tête. Même Zu.

Tu n'as pas fait ça, Liam ! pensai-je, luttant contre la panique. *Dis-moi que tu n'es pas allé chercher du ravitaillement sans même prendre une arme !*

— Ils sont partis, souffla une petite voix.

— Qui est parti ? demanda Cole. Un des…

Il s'immobilisa, le visage impassible.

— Pourquoi sont-ils partis ? demandai-je.

— Pour qu'on puisse manger aujourd'hui, répondit sèchement Chubs.

— Où sont-ils allés ?

Je dus me forcer à ne pas crier, à ne pas le prendre par les épaules et le secouer.

— À la ville voisine, dit Lucy. Ils ont promis d'être de retour dans une heure.

— Bon, marmonna Cole. Bien. S'ils se font buter, ça aura au moins l'avantage d'augmenter le QI moyen du groupe. Ne *sortez pas*, poursuivit-il, s'adressant maintenant à tout le monde, tant que vous n'aurez pas été entraînés et tant que nous n'aurons pas d'armes. Je m'occuperai de tout, mais il faut que vous m'écoutiez, sinon ça ne marchera pas. D'accord ?

Hochements de tête. Grognements approbateurs.

Bon sang, Liam, qu'est-ce qui t'a pris ?

— Bien, dis-je, me forçant à me concentrer. Bien. Pour commencer, vous devez savoir que la clé USB contenant les recherches volées par Cole à Leda Corps sur les causes de la NIAA a été effacée par l'IEM.

— On ne peut pas les récupérer ? demanda Tommy.

— Non, répondit Nico. On a tout essayé. Les dossiers ont été effacés.

— Mais nous avons encore les recherches sur le traitement, m'empressai-je d'ajouter.

Les Verts les avaient reconstituées et copiées sur notre unique ordinateur portable : quinze pages incompréhensibles.

— Et nous allons travailler à partir d'elles, poursuivis-je. Mais, en attendant, je crois que nous devrions préparer la libération des camps… c'est notre devoir et c'est aussi le meilleur moyen de prouver que Gray est responsable de ce qui nous est arrivé. Mais je… nous…, corrigeai-je en montrant Cole, nous ne pouvons pas le faire seuls. Je dois donc vous poser la question : êtes-vous avec nous ? Si vous avez peur, ou si vous refusez de participer aux opérations, pas de problème. Vraiment, et il n'y a pas de raison d'en avoir honte. Il y a beaucoup à faire ici : vous ne serez pas exclus.

J'attendis qu'ils aient acquiescé ou exprimé leur accord.

— La meilleure solution, repris-je, est d'élaborer un plan permettant d'attaquer un camp. Formez des groupes de quatre ou cinq et réfléchissez aux moyens d'y parvenir… même s'ils vous semblent dingues et si nous n'avons pas encore le matériel nécessaire. Soyez créatifs et nous partirons de cette base.

Je les laissai composer les équipes et m'aperçus, fière, qu'elles associaient des membres de la Ligue aux compagnons de Zu. Cole posa une

main sur mon épaule et m'adressa un sourire approbateur. Je lui rendis son sourire, si légère que j'aurais pu flotter jusqu'au plafond.

Puis cette sensation disparut d'un coup. Une présence silencieuse, lourde, s'immobilisa derrière moi, m'enveloppa comme une ombre. Je n'eus pas besoin de me retourner pour comprendre que c'était Chubs. Le silence se prolongea et mon irritation grandit. Je me tournai vers Vida, trônant comme une reine au milieu d'un groupe composé de Tommy, Pat et deux membres de la Ligue.

— Quand te décideras-tu à nous mettre au courant dès le début ? demanda finalement Chubs. Je crois que tu nous charges de cela parce que tu sais qu'il y aura des désaccords.

Je soufflai par le nez et soutins son regard dur.

— À mon avis, tu ne me crois pas capable de prendre les bonnes décisions sans toi, dis-je. Voilà le vrai problème.

Cole avait prévu que ça arriverait… il m'avait expliqué que de trop nombreux avis influençaient mes décisions et que c'était pour cette raison que j'hésitais à les prendre.

— Pourquoi as-tu laissé Liam sortir ? m'enquis-je. Il n'était même pas armé.

Il leva les bras au ciel.

— Ce sont des Bleus ! Bon sang, Ruby, tu dois… peu importe, ce n'est pas…

— Je dois quoi ?

Chubs me fixa, les paupières plissées, et je lui rendis son regard.

— Bon, écoute, dit-il en prenant une profonde inspiration, ta relation avec Liam ne me regarde pas. Et, franchement, c'est stressant d'essayer de comprendre où vous en êtes. Mais quand une de mes meilleures amies traite un autre de mes meilleurs amis comme tu le traites depuis quelque temps, *ça me regarde*.

— Comment ça ?

— Tu le maintiens à distance. Tu es… là et pas là, tu vois ? Même quand tu es avec nous, tu n'es pas vraiment présente. Tu décroches, tu esquives certains sujets, tu *gardes des informations pour toi*. Et, parfois, tu… disparais.

— Je *disparais* ? Je *m'entraîne*, pour être sûre de ne pas passer pour une idiote quand je commencerai la formation des jeunes ! Je *réfléchis*, pour être sûre que personne ne risque d'être blessé ou tué ! Je *m'occupe de Clancy*, parce que personne d'autre ne peut le faire !

Ma voix s'était muée en un murmure furieux et cela le stupéfia. Il posa la main sur son épaule et l'expression de son visage s'adoucit alors que celle du mien se durcissait.

— Je veux seulement que tu nous parles, dit-il. Je sais que ça ne peut pas être comme avant, mais ça me manque. Je regrette…

Il secoua la tête et reprit :

— Je n'avais pas l'intention de te sauter à la gorge.

— Tu l'as fait, soupirai-je.

— Parce qu'il fallait que quelqu'un te le dise. De mon point de vue, tu mises tout sur ce crétin de frère… bon, très bien. Mais n'oublie pas qui a proposé de libérer les camps pratiquement dès notre arrivée à East River. Tu ne t'en souviens donc pas ? Liam croyait avoir trouvé la solution et il était super enthousiaste parce qu'il agissait, qu'il progressait et qu'il voyait que ses camarades partageaient son entrain. Tu dois le laisser *participer*, Ruby. Es-tu en colère parce que Liam est sorti sans ton autorisation ?

Je secouai la tête, incrédule, mes pensées aussi embrouillées que mes sentiments.

— Je suis furieuse parce que c'est dangereux ! Parce qu'il pourrait être arrêté ou tué ! Et je ne peux pas…

Ma voix s'étrangla et la puissance du flot d'émotions m'étonna. Frustration, fureur et, surtout, peur.

— Je ne peux pas perdre encore quelqu'un, conclus-je.

Chubs soupira, me prit dans ses bras et, comme d'habitude, tapota maladroitement, mais affectueusement, mon dos. Je le serrai plus fort contre moi, me souvins de ma joie quand je l'avais retrouvé, après des mois, alors que je l'avais cru mort.

— Liam est notre ami, dit-il. Mais, en fait, je crois qu'on devrait se concentrer sur Zu. Il faut la convaincre de nous raconter ce qui est arrivé au type avec qui elle voyageait. Je ne crois pas qu'il suffira d'attendre qu'elle décide de le faire.

J'acquiesçai, m'adossai au mur et la regardai, assise entre Hina et Lucy. Elle fixait le sol, les mains croisées sur les genoux.

— On n'aurait pas dû les amener ici, hein ? soufflai-je. Les petits. Je ne les laisserai pas combattre, mais j'ai le pressentiment qu'ils vont souffrir, d'une manière ou d'une autre.

— Si on décide de leur donner le choix, on ne pourra pas les protéger. Pourtant c'est ce qu'on tente de faire, hein ? Leur donner la possibilité d'une vie meilleure que la nôtre. De cesser de se cacher.

Oui, c'était exactement cela. La liberté de pouvoir prendre nos décisions quand nos aptitudes auraient disparu. La liberté de vivre sans avoir sans cesse peur.

Je savais, et Cole aussi, que la force était le seul moyen d'atteindre ce but. Un vrai combat. Mais le prix à payer… Je regardai à nouveau, autour de moi, les visages animés ; j'écoutai les conversations et les rires pour tromper l'angoisse qui m'oppressait. Je ne pouvais pas avoir les deux. Je ne pouvais pas vouloir cette bataille sans admettre que certains jeunes ne seraient plus en vie pour profiter de la victoire.

Une heure plus tard, Liam et les autres sortirent du tunnel chargés de cartons et de caisses en plastique. Joyeuses et enthousiastes, leurs voix

résonnèrent dans le couloir. Ils ne se doutaient pas de ce qui les attendait.

Liam arriva le premier, le visage et les mains couverts de poussière, les cheveux en bataille. En le voyant, échevelé et heureux, j'oubliai pourquoi je m'étais mise en colère.

Ça ne fit pas le même effet sur son frère.

Il était debout à droite de l'entrée, une épaule contre le mur. Il n'avait pas dit un mot mais, depuis une heure, son souffle n'avait cessé de se précipiter. Il avait croisé les bras et, toutes les quelques minutes, les doigts de sa main droite se crispaient sur son coude gauche. Il était sur le point d'exploser.

Pourtant, je ne me levai pas assez vite.

La joie de Liam, quand il me vit, ne dura qu'une demi-seconde, puis Cole se jeta sur lui. Il tendit le bras, saisit le devant de sa chemise, le fit pivoter et le plaqua contre le mur. Le carton de Liam tomba et les conserves qu'il contenait roulèrent dans toutes les directions.

— Nom de Dieu…, s'écria Liam d'une voix étranglée, mais Cole l'entraînait déjà dans le bureau d'Alban.

J'attrapai la porte avant qu'elle ne claque. Liam fut pratiquement jeté sur la table de travail.

— Qu'est-ce qui te prend ? hoqueta-t-il, toujours essoufflé.

Cole faisait quelques centimètres de plus que son frère, mais la colère de Liam parut combler cette différence. Jamais ils n'avaient été aussi semblables et ils étaient sur le point de s'écharper.

— Qu'est-ce qui me prend ? Alors que tu es sorti au risque de te faire tuer ? Tu es vraiment stupide à ce point ? J'espère que ça valait le coup. J'espère que tu es content d'avoir joué les héros, une fois de plus, parce que tu viens de saboter toute l'opération ! On aurait pu vous suivre jusqu'ici… Le bar est peut-être déjà surveillé.

La colère de Liam l'emporta. Il poussa Cole contre des étagères vides et, un bras sur sa poitrine, l'immobilisa.

— Jouer les héros ? Ce n'est pas ce que tu fais ? Tu te mêles de tout, tu donnes des ordres comme si tu avais le droit de commander. Comme si tu savais ce que nos amis ressentent et ce qu'ils ont supporté !

Cole eut un rire sardonique et, pendant un instant, je crus qu'il avouerait son secret à son frère, ne serait-ce que pour tout lui renvoyer au visage.

— J'ai été prudent, poursuivit Liam. On n'a pas été suivis, personne ne nous a vus. J'ai fait ça cent fois, dans des conditions beaucoup plus difficiles, et j'ai toujours réussi… et je te l'aurais expliqué si tu m'avais traité comme un type capable d'agir et pas seulement de rester assis dans un coin sans rien faire !

Il avait raison. Il avait une grande expérience de ces missions. À East River, le service de sécurité attaquait les camions, sur la route, pour nous ravitailler en médicaments et en vêtements.

— Pourquoi tu agis comme si tu te souciais vraiment de moi ? insista

Liam d'une voix chargée de colère. Tu m'as ignoré pendant des années et tu pensais…

— Tu ne sais pas ce que je pense, coupa Cole en se dégageant. Tu veux le savoir ? Vraiment ? Je vais te le dire… c'est : *comment vais-je annoncer à maman qu'un autre de ses enfants est mort ?*

La question parut aspirer tout l'air de la pièce. Liam blêmit et ouvrit la bouche.

— Tu m'as obligé à le lui annoncer, tu t'en souviens ? continua Cole. Tu ne pouvais pas t'arrêter de pleurer, tu ne pouvais même pas sortir de la chambre de Claire. J'ai dû descendre au rez-de-chaussée et le lui dire pendant qu'elle préparait le sandwich de notre sœur, qui devait partir pour l'école.

Je posai une main sur ma bouche. Liam recula en trébuchant, heurta le bureau. Il en saisit le bord pour ne pas tomber. Je ne vis son visage pétrifié que pendant un instant, puis il le cacha derrière ses mains.

— Désolé… Je suis désolé. Je n'ai pas réfléchi. Je voulais seulement… me rendre utile…

J'avais souvent vu Cole en colère, mais j'ignorais que son visage et sa voix pouvaient aussi devenir d'une froideur extrême.

— Tu es ici parce que je ne sais pas où maman et Harry se cachent et que je ne peux pas te renvoyer auprès d'eux… *Quoi ?*

Il avait toujours été facile de lire l'expression de Liam : son visage ne dissimulait rien. Je n'avais jamais eu aucun mal à croire qu'il pensait ce qu'il disait… que ses intentions étaient pures, qu'il n'y avait jamais de contrepartie. Je me disais qu'un cœur aussi sensible était sans doute source de souffrance, les secrets ne pouvant jamais être complètement protégés.

Il aurait mieux valu qu'il ne lève pas la tête quand son frère avait mentionné leurs parents. Parce que Cole comprit dès qu'il vit son visage. Et moi aussi.

Liam ne lui a rien dit, pensai-je, incapable de comprendre pourquoi.

Les deux frères savaient que leur mère et leur beau-père se cachaient sous de faux noms, Della et Jim Goodkind, mais les recherches en ligne et dans les annuaires avaient conduit à des impasses. Quand Zu nous avait dit avoir croisé leur mère, Liam aurait dû avertir Cole immédiatement.

— Tu sais !

Cette fois, la froideur volant en éclats, Cole le frappa au menton.

— Tu m'as menti ! reprit-il. *Où sont-ils ?*

— Arrêtez ! criai-je. Tout de suite !

Liam se jeta sur lui. Je le vis armer son poing, aperçus l'éclat des yeux de Cole et me précipitai. Je m'interposai à l'instant où Liam frappait, bloquant son poing juste avant qu'il ne percute le ventre de son frère. Pendant un instant, il tenta de le dégager pour frapper à nouveau… puis il reprit ses esprits. L'angoisse et la colère cédèrent la place à une expression horrifiée. Je dus saisir sa chemise pour l'empêcher de prendre la fuite. Je tendis l'autre main vers Cole pour lui interdire d'avancer.

— Bon sang, lâcha Liam d'une voix rauque, pourquoi as-tu… c'était stupide…

Je lâchai sa chemise, glissai la main sur son dos et me plaçai près de lui. Son souffle était précipité et il tentait d'empêcher ses émotions de prendre à nouveau le dessus. J'aurais dû savoir que la honte s'emparerait très vite de lui. Il n'était pas violent, pas par nature. L'idée de faire souffrir ceux qu'il aimait le blesserait plus gravement que n'auraient pu faire les coups de Cole.

— Liam devrait être responsable de l'intendance, dis-je.

Cole croisa les bras.

— C'est…

— Une excellente idée, coupai-je. Merci. Il sait où se trouvent vos parents et il va te le dire.

— Un échange ? demanda Cole, secouant la tête et adressant un regard dubitatif à son frère. Tu sais ce qu'est un responsable de l'intendance ?

— Bien sûr, répondit Liam, les dents serrées. Je sais que tu essaies de l'oublier, mais j'ai appartenu à la Ligue pendant plusieurs mois.

— Ce n'est pas un échange, dis-je. C'est parce qu'il est le mieux placé pour accomplir cette tâche. C'est un rôle qui doit être attribué, et vite. Vous êtes frères, vous vous aimez, et vous devriez respecter mutuellement vos compétences, consacrer votre énergie au combat que nous devons mener, pas à vous opposer. J'ai tort ?

— Bijou, dit Cole, il est évident que tu es fille unique. Les joies des relations entre frères n'ont pas grand-chose à voir avec la logique.

Inventorier ce que nous avions et trouver du ravitaillement était une tâche énorme ; j'aurais réfléchi à deux fois si je n'avais pas été sûre que Liam était capable de l'accomplir.

— Cole, dis-je à voix basse, il le fait déjà.

— La question n'est pas de savoir s'il en est capable, mais s'il le mérite, répondit Cole. Il a désobéi à l'ordre de ne pas quitter le Ranch et a agi sans autorisation.

— J'avais oublié que tu t'étais autoproclamé chef, dit Liam sur un ton si amer que je me tassai sur moi-même. On aurait dû voter. Tu avais peur qu'on mette tes compétences en doute, c'est ça ? Ou est-ce encore une décision que vous avez prise tous les deux, sans nous en informer, en espérant qu'on vous suivrait comme des toutous ?

Je m'éloignai de lui, plus humiliée par le ton que par les mots. Cole eut la réaction inverse… et avança. Liam ne recula que lorsque Cole dit :

— Mes compétences ? Ce n'est pas moi qui ai fait tuer une centaine de jeunes dans une évasion mal préparée d'un camp qui n'était, de toute façon, pas très dur !

— C'est injuste, protestai-je, la colère s'emparant de moi. Si tu peux considérer un camp comme « pas très dur », c'est que tu ne sais pas de quoi tu parles. Liam et toi, vous devriez…

— Tu veux me punir, coupa Liam, m'écartant parce que je m'étais

placée entre eux.

Son cou et son visage avaient rougi et sa voix trembla quand il reprit :

— Très bien. Dis-moi ce que je dois faire. Si tu veux abuser de ton autorité, ne te gêne pas. Tu me fais perdre mon temps.

Une idée traversa l'esprit de Cole, parce qu'il serra les lèvres.

— Tu peux nettoyer et organiser le garage.

Troublée, je me tournai vers lui.

— Le quoi ?

Sans un mot, il gagna la porte et l'ouvrit. Liam épia ma réaction du coin de l'œil, à l'instant où il sortit, mais je ne vis plus que son dos quand je les suivis, Cole et lui, en direction du niveau inférieur, puis jusqu'au garde-manger et aux étagères métalliques destinées aux marmites, aux casseroles et aux plaques de four.

Cole éloigna les étagères du mur. Le métal racla le linoléum du plancher mais, quand elles furent écartées, je vis clairement ce qu'elles cachaient.

— Encore une porte secrète ? maugréai-je, exaspérée.

— Elle n'est pas secrète, objecta Cole en entrant dans le couloir obscur.

Il toucha le mur et la lumière s'alluma, dévoilant un tunnel en béton humide.

— On a cessé d'utiliser cet espace, poursuivit-il, et on l'a… laissé à l'abandon. Ça pourrait être notre sortie de secours. Il faudra que tout le monde sache où il se trouve.

— À quoi servait-il ? demandai-je pour meubler le silence.

J'étais entre eux. Nos pas et notre respiration résonnaient dans le tunnel.

— On y organisait des simulations d'opération, et c'est en partie pour cette raison qu'il faut y faire du rangement, expliqua Cole. Ensuite, c'est devenu un entrepôt où on entassait ce qu'on avait accumulé au fil des années.

— Génial, soupira Liam. Je suppose que tout est bon à jeter.

Cole haussa les épaules.

— Ce sera à toi de voir.

Liam se contenta de grogner.

Je tendis la main derrière moi et ralentis, soudain incapable de chasser l'idée que c'était à moi qu'il en voulait le plus… que Liam avait l'impression que je ne l'avais pas assez soutenu, qu'il était mortifié d'avoir été maintenu dans l'ignorance de mes projets et de ceux de Cole. Je voulus prendre sa main, pour que son contact me rassure, pour le réconforter, pour m'excuser, pour… m'assurer qu'il était près de moi.

Et… rien. Mes doigts ne rencontrèrent que l'air froid. Il était furieux, fou de colère. L'estomac noué, je ramenai ma main contre mon flanc et tentai de repousser une douloureuse sensation de rejet.

Mais, enfin, Liam saisit ma main et, au lieu de glisser ses doigts entre les miens, comme d'habitude, l'embrassa tout en venant à ma hauteur. Il posa le bras sur mes épaules et ne s'éloigna pas quand je me serrai contre lui. Je lui caressai le dos, de haut en bas, de bas en haut, et ses muscles crispés se

détendirent. Quand il se tourna vers moi, son expression s'était adoucie et j'eus une envie irrésistible de me dresser sur la pointe des pieds et de l'embrasser. Je le fis. Il baissa la tête pour cacher un sourire satisfait.

Ça va, pensai-je. *Tout va bien*.

Il y avait environ cinq minutes de marche entre les deux portes. La deuxième donnait sur un escalier et je m'aperçus qu'on se dirigeait vers la surface. La troisième porte, en haut des marches, était métallique. Elle n'était pas fermée à clé, mais Cole dut la pousser de l'épaule pour l'ouvrir.

L'expression ironique du visage de Liam disparut à l'instant où on entra.

Nous étions visiblement dans un des nombreux entrepôts, tous identiques, de ce quartier de Lodi. Celui-ci était à peu près aussi grand que le Ranch, sur un seul niveau, et beaucoup moins confortable… sol en béton, poutrelles métalliques. Les fenêtres, en haut d'un mur, étaient masquées par des rideaux. Les lampes suspendues aux poutrelles s'allumèrent, dévoilant d'énormes piles d'objets mis au rencart.

Il y avait aussi plusieurs voitures… des épaves, en fait, reposant sur des chandelles. Liam gagna la plus proche, s'accroupit pour examiner le moteur et les pièces éparpillées autour d'elle. Des pneus et des cabochons étaient alignés contre la porte du quai de chargement, verrouillée par des chaînes et des cadenas. Mais, pour l'essentiel, c'était un ensemble hétéroclite d'objets divers : lits brisés, sacs de couchage, boîtes de clous et de vis. J'allai ouvrir un sac-poubelle, vaguement effrayée par ce que je risquais d'y trouver, mais il ne contenait que de vieux vêtements.

Liam se redressa, les mains sur les hanches, une lueur que je ne compris pas dans les yeux. Il ne semblait pas le moins du monde intimidé. Au contraire, il paraissait impatient. Ce qu'il voyait – un potentiel ? – m'échappait.

Moi, je voyais rouge.

— C'est un travail énorme ! criai-je à son frère. Il ne peut pas faire ça seul !

— Évidemment, répondit Cole. Les plus jeunes, ceux qui ne s'entraîneront pas, pourront l'aider. Son pote… celui qui a toujours l'air coincé.

— Ça ne se fera pas du jour au lendemain, dis-je. On devrait *tous* participer.

Un claquement retentit et je tournai la tête. Liam se trouvait près d'une pile de vieilles motos. Il écarta des cadres et des roues, méthodiquement, pour accéder à ce qu'il avait vu dessous. Je le rejoignis. Je vis un reflet argenté, puis mes doigts effleurèrent un pneu. Liam sourit, dégageant ce qu'il cherchait.

— Qu'est-ce que c'est ? demandai-je. Une moto tout-terrain ?

Il tremblait d'enthousiasme, ses mains caressant le cadre élancé, essuyant la crasse et la poussière.

— Elle est magnifique, hein ? souffla-t-il.

— Je te crois sur parole.

Elle faisait penser à un croisement entre une moto tout terrain et une routière. Je ne m'étais apparemment pas trompée, parce que Liam expliqua :

— C'est une trail. Elle a les mêmes capacités qu'une machine tout-terrain, mais elle est aussi adaptée à la route. On dirait que c'est une… ouais, une Suzuki. Je ne me sens plus…

Je ris.

— Je sais ! Je le vois. Tu crois qu'elle marche ?

Liam l'examina respectueusement, caressant le cadre.

— Elle a l'air en bon état. Elle n'a pas été entretenue. Il devrait être facile de la réparer.

Il leva la tête et vit mon expression.

— Quoi ? demanda-t-il.

— Tu sais conduire ça ?

— Si je sais ? demanda Liam en se penchant sur la selle de la moto, le visage à quelques centimètres du mien.

Le peu de distance qui nous séparait fut sans doute aussi insupportable pour lui que pour moi parce qu'il plaça ses mains sur les miennes, posées sur le cuir usé de la selle. Ses lèvres effleurèrent ma joue, son souffle chaud caressa mon oreille, et il murmura d'une voix tendre :

— Je sais la conduire, chérie, mais je peux aussi te donner des tuyaux…

— Hé, les Hell's Angels ! cria Cole. Je ne vous ai pas conduits ici pour que vous fassiez vos courses. Amenez-vous !

L'expression de Liam s'assombrit quand il s'éloigna, l'enthousiasme disparaissant comme une flamme sur laquelle on souffle. Ma déception dut être visible sur mon visage parce que, tout à coup, il sourit à nouveau et replaça une mèche de cheveux derrière mon oreille. Un sourire moins large que le précédent, mais il ne s'adressait qu'à moi.

Après s'être assuré que la moto tiendrait sur sa béquille, il essuya ses mains sales sur sa chemise. Il jeta un dernier regard sur sa trouvaille et on rejoignit Cole, debout devant des palettes. Nous étions arrivés près de lui quand je compris enfin ce que c'était.

J'avais vu des cartons identiques et je reconnus ce qui était écrit dessus : 10 RATIONS QUOTIDIENNES APPROUVÉES PAR L'OTAN.

— Qu'est-ce que c'est ? demanda Liam.

— De l'aide humanitaire, répondis-je sans laisser à Cole le temps de le faire. Tu sais de quel pays elle vient ?

— Tu en as déjà vu ? demanda Cole, les sourcils levés. Le gouvernement les conservait sous clé. Et ces trucs n'ont pas été transportés au QG.

Je lâchai la main de Liam et m'approchai des cartons pour qu'il ne voie pas mon visage.

— À Nashville, dis-je. Les militaires cachaient de la nourriture et du matériel médical dans un entrepôt de l'aéroport.

— Très bien, intervint Liam. Mais d'où viennent ces rations ? Et depuis combien de temps sont-elles là ?

— Plusieurs années, mais ces trucs ne sont pas périssables. Ils sont faits pour durer. J'ai trouvé un inventaire, dans le bureau, et je me suis souvenu de leur présence.

Cole sortit un canif de sa poche. Il ouvrit le carton et les paquets rouges des rations se déversèrent à nos pieds. Sur les emballages, on voyait un homme portant de la nourriture à sa bouche et un drapeau chinois.

— Vous ne les avez pas utilisés ? demandai-je.

— On n'en avait pas besoin. On avait des fournisseurs de produits alimentaires.

Il ferma les yeux, se frotta le front du dos de la main, puis se tourna vers Liam.

— Tu mets de l'ordre ici et tu seras responsable de l'intendance. Tu devras trouver le moyen d'obtenir du ravitaillement.

— Nourriture, produits d'entretien et autres, énuméra Liam. Mais si tu crois que je peux me procurer des armes…

— Tu plaisantes ? coupa Cole. Il faudra compter sur les relations de la sénatrice Cruz pour obtenir de l'essence, des armes et les munitions dont on aura besoin.

— Quelle quantité, à ton avis ? demanda Liam, inquiet. Contre quoi on se bat ? Une ou deux batailles clés ? Pas une guerre.

— Occupe-toi du petit déjeuner, du déjeuner et du dîner, répondit Cole. Laisse les grandes personnes réfléchir aux choses importantes.

Je lui adressai un regard assassin dont il ne tint aucun compte et il s'accroupit pour ramasser une ration. Il la fit passer d'une main à l'autre, le front plissé.

— Mais cela ne résout pas le gros problème qui se pose à nous, reprit-il. On aura besoin d'une vingtaine de jeunes supplémentaires pour attaquer les camps. Si quelqu'un sait où les trouver, je suis tout ouïe.

Des vagues d'une sorte de résignation lasse déferlèrent sur mes pensées, emportèrent mes hésitations. Sans doute soupirai-je, car les deux Stewart se tournèrent vers moi, visiblement intéressés.

— En fait, dis-je d'une voix mal assurée, je crois savoir.

Neuf

Les autres étant occupés par l'élaboration de plans, il me fut facile de descendre sans me faire remarquer.

Clancy était allongé sur le dos, lançant et rattrapant une balle – en réalité un emballage de sandwich froissé – tout en chantonnant. Quand la serrure de la porte claqua, il la rattrapa et tendit le cou pour me regarder.

— Je voudrais que tu confirmes une théorie, dit-il. Les agents sont partis, exact ?

— Ils sont là, mentis-je.

— Bizarre que je ne les *entende* pas. Je ne perçois que les jeunes.

Il montra la bouche d'aération, comme si elle expliquait tout.

— Ils ont dû s'en aller avant votre arrivée, ajouta-t-il. Et les autres… ils vous ont laissés tomber ? Ils ne sont pas venus, c'est ça ?

Mon silence suffit à confirmer sa déduction.

— C'est une nouvelle formidable, reprit-il, sincère et enthousiaste. Bon débarras. Projetez-vous toujours d'attaquer les camps ? Tu as trouvé l'information sur Thurmond ?

Ça recommençait. Il lâchait la même bombe dans l'espoir que je la ramasserais, qu'elle me déstabiliserait. Je croisai les bras pour cacher mes mains, qui tremblaient. *Qu'est-ce qu'il y a ? Qu'est-ce qui se passe ?*

— Clancy, tu tiens vraiment à me faire croire qu'on est dans la même équipe ?

— N'en suis-je pas la mascotte ? répondit-il en esquissant un sourire ironique. Si tu viens dans l'espoir d'obtenir un service, essaie de ne pas m'insulter. Tu as besoin de mon aide pour localiser des jeunes capables d'étoffer ta petite brigade et tu le sais. Si tu veux cette information, tu devras venir la chercher.

Deux minutes et j'étais déjà à bout de patience ! Mais Clancy Gray aimait pousser les gens à bout et les regarder craquer. Je ne lui accorderais pas ce plaisir.

— Où sont les dossiers ? Dans le Colorado ? En Virginie ?

— Ce ne sont pas des dossiers et ce n'est pas aussi loin, répondit-il en levant les sourcils. Ne joue pas les idiotes. Tu sais très bien de quoi je parle.

C'était vrai.

— Tu es vraiment tordu, dis-je. Tu vas me bloquer ? C'est de cette façon

que tu espères reprendre le dessus ? En me faisant passer pour une imbécile ?

— Dans le Colorado, tu n'as pas eu de mal à accéder à mes souvenirs. Ni dans ce trou à rat du QG de Los Angeles. Pourquoi tu n'as plus confiance en toi ? ironisa-t-il.

Je ne croyais pas aussi bien le connaître ; en fait, il disait : *Je m'ennuie, amuse-moi !*

— Je suis étonnée que tu aies encore confiance en toi, dis-je, après ce qui est arrivé à Los Angeles. J'ai adoré tous ces jolis souvenirs de toi et ta mère. Tu pleurnichais souvent, hein ?

Il fronça les sourcils, réfléchit. Pendant un instant, je regrettai mon allusion à Lillian Gray : il valait mieux qu'il ignore que je m'intéressais à elle. J'avais besoin d'une stratégie parce que je devais savoir où se trouvait sa mère et ce qu'il lui avait fait.

Impassible, je respirai régulièrement. *Tu l'as déjà fait, Ruby*. Il est toujours plus facile d'entrer dans un esprit où on a déjà pénétré. J'y étais parvenue deux fois, mais j'avais dû le prendre par surprise.

Il battit des paupières et je déployai les mains invisibles de mon esprit ; à l'instant où son regard croisa le mien, leurs ongles s'étaient mués en griffes…

Le blocage de Clancy fut si violent que j'eus l'impression que mon visage heurtait la cloison de verre nous séparant. Je me tassai sur moi-même, faisant tout mon possible pour ne pas porter la main à mon front douloureux.

— Tu es rouillée, constata-t-il, étonné. C'était limite pitoyable. Il y a combien de temps que tu ne l'as pas fait ?

La ferme, pensai-je en tentant de contrôler mon humiliation.

Tu préfères qu'on parle de cette façon ? Sa voix s'insinua dans mon esprit alors que ses lèvres restaient immobiles. C'était arrivé une fois, à East River… la sensation fut exactement la même : comme si des milliers de mouches battaient des ailes, sous ma peau, et j'éprouvai bientôt un désir presque irrésistible de me gratter.

J'étais bel et bien rouillée. Je n'avais pas pu entrer, mais je n'étais pas vaincue pour autant. Pour que son ego ne l'écrase pas, Clancy devait sans cesse alimenter sa confiance en lui-même grâce à des instants tels que celui-ci. J'avais compté sur son arrogance, sur son refus de reconnaître qu'il n'était pas le plus fort. *Viens, crétin…*

Il fallait qu'il croie, pendant un instant, que j'étais sans défense.

Je secouai la tête, forçai mon visage à prendre une expression contrariée, furieuse. Sa certitude que son attaque porterait un coup mortel à mon amour-propre joua en ma faveur. Je le vis sur son visage : il croyait me torturer en me forçant à utiliser mon aptitude, prenait plaisir au combat, se réjouissait de mon échec.

C'était le seul moyen qu'il avait de se sentir fort, enfermé derrière une cloison en verre à l'épreuve des balles.

Impatiente, mon aptitude ronronnait dans mon esprit. J'eus toutes les peines du monde à ne pas éclater de rire. Je n'avais besoin de le déstabiliser

que pendant un bref instant. Comme dans toutes les bagarres, même quand un des protagonistes est avantagé, on peut ruser. Tricher.

Et je n'avais pas l'intention de m'en priver.

— Désolé, je n'ai pas pu m'en empêcher. Tu es prête à recommencer ? demanda Clancy, croisant les bras et me foudroyant du regard. Mais, cette fois, essaie vraiment.

Quand il sourit, je lui rendis son sourire.

Cette fois, je projetai mon aptitude comme un poing sur le rideau blanc qu'il tendit pour protéger ses pensées. Je ralentis mon assaut, le laissant avancer ce rideau pour me pousser hors de son esprit. Son pouvoir effleura le mien, comme la caresse d'une main sur une joue.

Je tendis la main, déverrouillai la porte de sa cellule et l'ouvris avec le pied. Clancy sursauta, recula, et le voile blanc masquant ses pensées s'écarta brièvement, juste assez pour me permettre d'accéder aux couloirs tortueux de son esprit. Les couleurs furent soudain très vives : pelouses vertes, villa au bord d'un océan bleu, ample robe violette, flashes d'une blancheur aveuglante.

Plus vite que je ne m'en serais crue capable, je feuilletai les souvenirs tout en reculant et refermant la porte de la cellule. Ma victoire fut de courte durée. Les souvenirs et les pensées de Clancy m'étaient toujours apparus comme des nuages d'orage… énormes, noirs. Mais ils étaient lumineux et fermes… immobiles aussi, comme si je regardais une succession de photos. Je fus emportée. Je ne tenais plus le volant.

La cellule, le couloir… ils disparurent d'un coup de la limite de mon champ visuel. La réalité s'évanouit en un éclair. Et fut remplacée par une scène familière.

Clancy me tournait le dos et je me dirigeais vers lui, la pièce se matérialisant autour de nous. Bois foncé. Livres et dossiers sur des étagères. Un poste de télévision, dans un coin, s'alluma. Un bureau apparut devant Clancy, assis, les mains au-dessus du clavier d'un ordinateur portable.

Sans doute la fenêtre était-elle ouverte : le rideau blanc séparant son lit du reste de la pièce ondulait. La brise apporta l'odeur humide de la terre et des arbres.

Je frémis : nous étions à East River.

Le souvenir se déploya, mais lentement. Je m'arrêtai derrière Clancy, qui regardait alternativement le visage de son père, sur l'écran du poste de télévision, et l'ordinateur.

J'inspirai. Je savais que cette scène n'était pas réelle – je n'étais pas à East River et Clancy non plus – mais je ne pus me forcer à le toucher, ni même à me pencher par-dessus son épaule.

Comment fait-il ? Ce n'était pas un souvenir ; c'était totalement différent. J'entrais en scène alors que la pièce avait commencé. J'avais franchi une barrière et n'étais plus observatrice, mais participante.

Il prit une profonde inspiration, déboutonnant le col de sa chemise d'une

main et tapant, de l'autre, une adresse Internet… un mot de passe…

Clancy se tassa sur lui-même, sur sa chaise, et inclina la tête en arrière, comme pour me regarder dans les yeux.

— Tu as vu ? demanda-t-il.

Je sortis de son esprit, coupant la connexion sans lui laisser le temps de… je ne sais pas… m'y enfermer ? Était-ce possible ? Pouvait-il… ?

Le couloir brillamment éclairé réapparut. Je sentais encore l'odeur des pins et de la fumée de bois.

Il regagna la couchette, reprit sa balle en papier. Et, bizarrement, quand le souvenir se fut dissipé, je ne me sentis ni effrayée ni furieuse qu'il soit parvenu à imposer sa volonté. J'étais… curieuse. Il ne m'avait jamais conduite ainsi jusqu'à un souvenir… À East River, il m'avait montré des souvenirs, mais ceci était complètement… différent. Je ne savais pas que c'était réalisable. Ma migraine avait disparu et, pour une fois, je ne me sentais ni épuisée ni désorientée après être entrée dans son esprit.

Clancy lança à nouveau sa balle en papier.

— À demain, Ruby.

Quand je m'en allai, visiblement congédiée, une étrange sensation de légèreté grandit dans ma poitrine. Apparemment, j'avais immobilisé le monstre pendant trop longtemps. Il avait besoin de se dégourdir les jambes, de retrouver le plaisir du contrôle.

Je me souvenais du plaisir de dominer.

Et j'aimais ça.

Il n'y avait qu'un ordinateur portable, au Ranch. Tous les Verts étaient impatients de s'en servir, mais un code d'honneur implicite semblait en attribuer la propriété – ou, du moins, la priorité – au jeune à qui Cate l'avait confié.

À toute heure du jour, Nico travaillait sur cette machine, assis à un bureau du laboratoire d'informatique vide. Parfois, ses camarades se rassemblaient autour de lui, penchés sur lui, montraient l'écran et tapaient des commandes quand il se redressait.

Nous les regardions, Cole et moi, à travers la longue fenêtre.

— À côté de ces jeunes, les vautours sont des poussins, plaisanta-t-il. S'il tombait raide mort, tu crois qu'ils pousseraient le cadavre hors de la chaise et s'en serviraient de repose-pieds ?

— Ils s'ennuient. Si on ne trouve pas un moyen de les occuper, ils vont démonter les serrures électroniques et essayer de les transformer en téléphones mobiles.

— Ouais, bon, normalement, c'est à Cate de les faire marcher droit. On n'a pas la patience… toi et moi… de s'occuper de ça !

— Elle a donné des nouvelles ?

Il se balança d'avant en arrière, les sourcils froncés.

— Non.

— Elle aurait dû nous écouter.

— N'oublie pas ce que je vais te dire, Bijou : Conner reviendra demain et nous suppliera de la reprendre, parce qu'ils l'auront rejetée. Ce sera une bonne leçon. Tout le monde a besoin d'une dose de réalité de temps en temps. Ça aide à rester sur ses gardes.

Cole adressa un signe amical de la main à une Verte, Erica, qui s'était tournée vers nous. Elle rougit, baissa la tête, se cacha derrière Nico. Dans la lueur bleutée de l'écran, le visage de ce dernier évoquait celui d'un cadavre congelé. Ses traits étaient creusés, durs.

— Je crois qu'il ne faudrait pas le laisser accéder au serveur de Clancy, dis-je à voix basse. Il est trop lié à lui.

— C'est noté, Bijou. Mais, sur ce coup, Nico est notre homme. Je suis prêt à parier sur lui… Il a quelque chose à prouver. Il ne vous laissera pas tomber une nouvelle fois, Cate et toi, sauf s'il ne peut pas faire autrement.

— C'est ça le problème : *sauf s'il ne peut pas faire autrement…*

— Tu as pris la défense de Lee. Je peux faire la même chose pour Nico et, maintenant, c'est à toi d'accepter un marché.

— Liam n'a pas donné d'informations confidentielles au fils de l'ennemi, ni compromis la seule possibilité d'obtenir le traitement.

Je tournai le dos à la salle et m'appuyai contre la paroi vitrée.

— D'accord, mais s'il n'avait pas impliqué Clancy, on ne saurait même pas que le traitement existe.

Je le fixai, ébahie. Il haussa les épaules.

— Tu n'avais pas pensé à ça, hein ? ajouta-t-il.

Je secouai la tête. Quelques instants plus tard, je m'éloignai de la paroi vitrée et lui tendis le morceau de papier sur lequel j'avais noté l'adresse du serveur et le mot de passe tirés de l'esprit de Clancy. Cole le prit sans un mot et y jeta un coup d'œil.

— Ruby, dit-il, il y a un aspect du pardon dont on ne parle pas : tu ne l'accordes pas dans l'intérêt de l'autre, mais dans le tien.

— À qui as-tu volé ça ?

— C'est le fruit de mon expérience.

Je levai les yeux au ciel.

— Oh, je n'en doute pas… Qui as-tu pardonné ?

Ça ne me regardait pas, mais j'avais envie de savoir ; je voulais qu'il me parle, pour alléger ne serait-ce qu'un instant son fardeau.

— Ce n'est pas… peu importe, mais… réfléchis, d'accord ?

— Très bien, dis-je, lui prenant le morceau de papier et entrant dans la pièce. Viens.

Nico leva la tête et sursauta quand je m'immobilisai devant lui.

— Peux-tu télécharger les dossiers de ce serveur ? demandai-je.

Il me fixa si longtemps que je me sentis gênée.

— Bien sûr, pas de problème, marmonna-t-il en prenant le morceau de papier.

Les Verts s'étaient éloignés à notre arrivée, mais approchèrent à nouveau quand Nico afficha un nouvel écran. Des lignes de code défilèrent.

— Les gars, dit Cole aux Verts, il faudrait que quelqu'un aille demander à la sénatrice Cruz de nous rejoindre ici. Les autres, vous devriez aller aider Lucy à préparer le dîner.

Ils comprirent qu'il les congédiait, mais ils ne protestèrent pas. Sur l'écran, une fenêtre contenant une demi-douzaine de dossiers apparut.

— Pourquoi ? demandai-je quand tous les Verts furent sortis de la pièce.

Sans un mot, Cole montra Nico, si figé sur sa chaise qu'il semblait avoir cessé de respirer. Ses épaules se voûtèrent.

— Nico, mon vieux, dit Cole sur un ton neutre, pourrais-tu aller…

— Je reste, souffla-t-il.

— Tu pourrais…

— *Je reste*, répéta Nico d'une voix ferme en cliquant sur le premier dossier.

Je ne vis son titre que lorsqu'il fut ouvert : THURMOND.

Il contenait une cinquantaine de sous-dossiers : vidéos, photos, documents scannés. Nico déplaça le curseur sur l'écran, l'arrêta sur une image.

Bizarrement, avant même qu'il ne l'ouvre, quelque chose en moi sut ce qui allait apparaître sur l'écran. Il avait toujours fait plus jeune que son âge mais l'image de Nico enfant, petit garçon, me fit l'effet d'un coup de poignard. Son crâne était rasé et sa peau, normalement brune, avait la couleur du ciment.

Bon sang, pensai-je, sur le point de vomir. *Bon sang…*

Nico fixait le jeune garçon comme si c'était un inconnu. Face à l'enfer qu'il avait vécu, il ne prit pas la fuite. Il ne tourna même pas le dos. Son courage força mon respect.

Thurmond. C'était Nico à Thurmond. Pendant les premières années, le camp avait abrité les recherches sur la NIAA, puis avait été agrandi. Avant mon arrivée, Leda Corps avait pris la direction de ces travaux et transféré les sujets – des enfants – dans ses installations de Philadelphie.

— Ça va ?

Cole approcha une chaise et s'assit près de lui. Un instant plus tard je fis de même, de l'autre côté.

— Rien ne t'oblige à regarder ça, reprit Cole. Ruby et moi, on peut voir ce que contiennent les dossiers.

— Ce sont… *les siens*, hein ?

Cole acquiesça.

— S'il a les dossiers du programme de recherche de Thurmond, reprit Nico, il y a peut-être des informations sur la cause de la NIAA. Ou, du moins, sur ce qui a été écarté. C'est…

Nico prit une profonde inspiration, souffla, ferma la photo et revint à la liste des documents.

— C'est bon, poursuivit-il. Si on en tire quelque chose, c'est bon.

La sénatrice Cruz passa la tête dans la pièce et Cole lui fit signe de nous rejoindre puis lui céda sa chaise, expliquant ce que l'écran affichait.

— Mon Dieu, murmura-t-elle en se penchant quand Nico ouvrit le dossier intitulé COALITION FÉDÉRALE.

Le malaise de la sénatrice grandit encore quand il cliqua sur le document portant son nom. Le dossier contenait des centaines de profils : FSP, proches du président Gray, agents de la Ligue des enfants, Alban et jeunes… dont moi, Liam et Chubs. Dans nos cas, il avait téléchargé les dossiers des FSP et du réseau des chasseurs de primes et il avait ajouté une section : *observations*.

Sur moi : *Hésitante dans les décisions n'affectant qu'elle. Plus assurée quand elles concernent ses proches et souvent, dans ce cas, exagérément protectrice. Fort désir de proximité et d'intimité entraînant une vive réaction aux propositions d'amitié. Naïve, pas méchante, pardonne trop facilement…*

Irritée et gênée par ce jugement, je serrai les dents. Pardonne trop facilement ? C'est ce qu'on allait voir.

— Celui-ci, dis-je, TRIBUS. Ouvre-le.

— Tribus ? demanda la sénatrice.

— Clancy appelait ainsi les groupes qui quittaient East River… notre refuge… pas vraiment un refuge, à la fin, mais c'était ce qu'il affirmait. Quand un groupe s'en allait, il lui fournissait du ravitaillement.

Je m'étais souvent demandé combien de « tribus » avaient quitté East River avant mon arrivée et, maintenant, j'avais la réponse : douze, la plupart en groupes de cinq ou six.

Un tableau récapitulatif indiquait les dates et les lieux. Je demandai à Nico de chercher le groupe de Zu. Il y avait deux mises à jour : une dans le Colorado, l'autre en Californie. La dernière remontait à un mois.

Il savait où elle était. Ou, du moins, il savait qu'elle était arrivée dans l'Ouest. Il savait… alors que je désespérais de la retrouver.

— Comment a-t-il obtenu ces mises à jour ? s'enquit Cole. Ça vaut de l'or, mais seulement si les informations sont exactes.

— Un jour, répondit Nico, il m'a expliqué… Il y avait un numéro et un répondeur sur lequel les tribus pouvaient laisser un message pour indiquer où elles étaient. Ou demander de l'aide. Il était au courant de tout.

Je n'en doutais pas.

— Peux-tu revenir au dossier de Thurmond ? demandai-je.

Du coin de l'œil, je vis la sénatrice poser la main sur sa bouche et se lever.

— Tous les camps… sont-ils comme celui-là ?

— Ça revient plus ou moins à comparer des pommes pourries, répondit Cole qui, comme moi, épia sa réaction. Ils sont tous infects mais comparativement à quelques-uns, certains semblent presque appétissants.

Je reportai mon attention sur Nico.

— Quel est le fichier le plus récent du dossier ? Tu le sais ?

— Oui, c'est celui-ci.

— Le plan d'évacuation en cas d'incendie ? s'étonna la sénatrice.

Nous avions vu ce document, les croquis indiquant dans quel ordre les baraquements seraient vidés de leurs occupants par les FSP et les responsables du camp. Les autres dossiers concernaient les membres des FSP et des informations sur les recherches menées à l'infirmerie.

— Clancy a laissé entendre qu'il se passait quelque chose, expliquai-je.

— Et tu es sûre qu'il ne te provoquait pas pour te mettre en colère ? suggéra la sénatrice en tapotant mon épaule. Son père adore jouer ce jeu.

Nico était sur le point de fermer la fenêtre du dossier quand Cole s'écria :

— Attends. Remonte.

Cole plissa les paupières et frotta sa mâchoire barbue. Je fixai l'écran dans l'espoir de voir ce qu'il avait remarqué.

— Merde, souffla Cole.

Mon estomac se noua.

— Qu'est-ce qu'il y a ?

— Dans ce scénario, ils transfèrent les jeunes hors du camp. Mais en cas d'incendie, pourquoi ne pas les regrouper au centre en attendant que le sinistre soit circonscrit ? Ou pourquoi ne pas les conduire à la lisière du camp ? Il fait un kilomètre et demi de large, non ? Et pourquoi ne présenter qu'un scénario ? Que se passe-t-il si le feu prend au réfectoire ou dans l'atelier ? On a *supposé* que c'était un plan d'évacuation en cas d'urgence, mais rien ne le confirme.

— Si ce n'en est pas un, qu'est-ce que c'est ? demandai-je.

— Je crois que c'en était un au cas où la localisation du camp aurait été divulguée, ou si Gray avait été tué ou renversé. Mais regarde…

Je me penchai. Il montra du doigt un bref texte en haut de la page. MODIFIÉ était écrit près de la date du 10 décembre de l'année dernière. La date de création du fichier était vieille de cinq ans.

Cole prit la souris et fit défiler le document.

— Il est question d'une « opération Cardinal ». Et ici… je croyais que les nombres notés près des baraquements indiquaient le temps en secondes qu'il faudrait aux FSP pour les atteindre, mais 103 pourrait tout aussi bien signifier le 1er mars.

— Une minute…, intervins-je. Une minute. Dans ce cas, qu'est-ce que ça veut dire ?

— Qu'ils n'évacuent pas le camp, répondit Nico d'une petite voix, et qu'ils transfèrent chaque jour les détenus de quatre baraquements.

— Serait-il faux d'en déduire qu'ils ferment le camp ? demanda la sénatrice.

— Il y a un autre dossier Cardinal, fit remarquer Cole. Ouais, celui-ci, la liste des petits camps.

— Et la liste des FSP mutés, ajoutai-je. Bon sang !

Je pris mon visage entre mes mains. Les murs de la pièce parurent se

refermer sur moi quand la possibilité devint réalité. *Ils ferment le camp*.

— Ça va, jeune fille ? demanda Cruz. Je ne comprends pas… Ce n'est pas une bonne nouvelle ? Compte tenu de ce que tu m'as rapporté sur les conditions de détention…

— Dans cette perspective, c'est une excellente nouvelle, admit Cole. Mais la fermeture du camp entraînera aussi le déménagement ou la destruction de toutes les archives, qui ne pourront plus apporter la preuve de la cruauté du programme de réhabilitation. Ce camp, Thurmond, est… un symbole fort. C'est le plus ancien, le plus vaste et j'irai jusqu'à dire l'unité de mesure de l'arbitraire et des mauvais traitements.

— Bon, ce camp devra attendre, dit la sénatrice en s'appuyant contre le dossier de sa chaise, les mains croisées sur les genoux. Quelles sont les autres cibles potentielles importantes ?

— Il n'y a pas d'autres cibles importantes, répondit Cole. Et nous attaquerons Thurmond. C'est notre objectif.

Je levai la tête. Mon visage dut exprimer la stupéfaction, parce que Cole parut étonné.

— Enfin, Bijou ! J'ai bien dû te le dire cent fois : *Thurmond, quoi qu'il arrive*.

— Cinq semaines suffiront-elles pour mettre une telle opération sur pied ? demanda Cruz, inquiète.

— On se débrouillera, répondit simplement Cole.

— Tu as chargé les jeunes de rédiger des propositions, exact ? s'enquit la sénatrice. Mais comment des enfants pourraient-ils planifier une opération militaire puis la mener à bien ?

— Ceux qui appartenaient à la Ligue ont appris à le faire. Nous avons besoin de temps pour former les autres… et pour en recruter, pour nous assurer qu'ils supporteront la pression.

Cole prit les feuilles que lui avaient remises les groupes et les donna à la sénatrice.

— Ce qu'ils ont imaginé m'impressionne. Il y a des tas de bonnes idées. Les Verts, dans certains cas, en remontrent aux meilleurs membres de la Ligue… je ne m'attendais vraiment pas à trouver des statistiques de probabilité de succès… De toute façon, avant d'attaquer Thurmond, il faudra faire un essai sur un camp plus petit, pour s'assurer que le plan est viable.

Cruz se redressa.

— N'importe quel camp ?

— De préférence dans cette région, mais oui, bien sûr. Il faudrait en trouver un dont la disposition rappelle celle de Thurmond, pour acquérir une expérience aussi proche que possible de la réalité.

— Le Nevada ?

Cole s'appuya contre le bureau, les yeux brillants.

— Vous pensez à Oasis ?

Oasis ? Il y avait, au QG, une carte des États-Unis sur laquelle des

punaises marquaient l'emplacement des camps. Oasis se trouvait dans le coin nord-est de l'État. Loin de tout.

Nico ne quitta pas l'écran des yeux.

— C'est celui où sont détenus les enfants de la Coalition fédérale ? demanda-t-il.

La sénatrice acquiesça, avala sa salive et se frotta la gorge. Elle fixa le mur, derrière nous.

— Ma fille, Rosa, en fait partie. Je l'avais cachée chez sa grand-mère, mais… Gray était déterminé. Il a chargé des hommes de trouver nos enfants. Pour faire un exemple. Je connais au moins dix responsables de la Coalition fédérale dont les enfants y ont été conduits. Ces personnes sont-elles seulement encore en vie ? Reverront-elles un jour leurs enfants ?

— Bien sûr, il y a toujours une chance, affirma Cole, qui ne semblait pas complètement convaincu. Mais, même si leurs parents ne sont plus en vie, les jeunes auront une place parmi nous. Et l'occasion de se battre, s'ils le souhaitent.

Nico repoussa sa chaise et se leva. Il jeta des coups d'œil rapides autour de lui, évitant nos regards.

— Je vais… je vais… prendre une douche…

Il ne serait pas parti plus vite si la pièce avait été en feu.

Je voulus le suivre, mais j'y renonçai. Cole leva les sourcils et m'interrogea du regard. Je secouai la tête. *Non*. Je ne tenterais pas de le rattraper.

Je pressai mes paumes sur mon front. Je devais me concentrer sur Thurmond parce que nous avions moins de deux mois pour nous procurer le matériel nécessaire, recruter des jeunes, trouver des moyens de transport pour nous rendre au Nevada et en revenir… l'immensité de la tâche me paralysa.

— On réunira tout le monde ce soir pour arrêter le plan, déclara Cole. On clarifiera l'objectif, on mobilisera les énergies. Dans le même temps…

— Oui, oui, bien sûr, coupa la sénatrice. Je contacterai les Canadiens pour voir s'ils sont prêts à nous fournir des munitions et de l'essence.

Elle passa une main rassurante sur mon bras et serra ma main.

— Vous êtes la reine de mon cœur, madame la sénatrice, lança Cole avec un sourire dévastateur.

— Oasis, lui rappela-t-elle en se dirigeant vers la porte.

— Rendez-vous ici à sept heures, répondit Cole. Le plan sera prêt.

Elle s'arrêta et se tourna vers lui. Ça ne dura que le temps d'un clin d'œil, mais je vis l'espoir sur son visage.

— Merci.

Après son départ, je me penchai et posai la tête sur un bureau. Fermer les yeux n'atténua pas ma migraine. En fait, la pellicule vitreuse couvrant mes pensées s'épaissit quand je reportai mon attention sur Thurmond. Je me redressai, imaginant soudain des hommes en uniforme noir envahissant le camp, détruisant les preuves pour que le monde ne puisse jamais savoir ce qui

s'y était passé.

Cole agita une main devant mes yeux, une expression étrange sur le visage.

— Ruby ? Ça va ?

— Ouais, répondis-je en frottant mes yeux irrités.

— Tu… tu regardais droit devant toi, mais tu ne…

Chassant les pensées informes, lentes et ternes qui s'étaient emparées de mon esprit, je retrouvai ma lucidité.

— Ça va, coupai-je. Alors, les plans ? Ceux des jeunes. Tu les as lus ?

Il s'assit sur la chaise de Nico, devant l'ordinateur.

— Ouais. Ils ne sont pas mauvais, mais j'en connais un meilleur.

— Lequel ?

— Le tien. Tu en as élaboré un, tu t'en souviens ? Tu l'avais donné à Alban sans en parler à Conner.

C'était vrai. Il y avait trois mois, mais ça aurait aussi bien pu être trois ans.

— Ce qui se prépare à Thurmond craint vraiment, poursuivit-il. Je sais que ce mot ne peut pas exprimer l'énormité et l'horreur de ce qui se passe, mais ça craint grave et on va devoir travailler plus dur et plus vite. On a jusqu'à début mars pour se préparer. Ce sera plus facile avec un plan détaillé… celui auquel tu as réfléchi pendant des mois.

Il sortit un bloc de la chemise contenant les projets des jeunes et me le lança.

— Tiens. Écris tout ce dont tu te souviens. J'organiserai les idées des autres en un ensemble cohérent en prévision de la réunion de ce soir.

Je trouvai un stylo dans le tiroir du bureau et me mis à écrire. Les premiers mots furent hésitants. Mais, bientôt, ils vinrent plus facilement et trouvèrent leur propre rythme.

C'est différent, pensai-je. Un jeune entre dans le camp avant l'assaut avec des lunettes contenant une caméra minuscule pour que les images de l'intérieur puissent être transmises au quartier général et la stratégie affinée. *Cole a promis que l'opération aurait lieu*. On entre avec leurs moyens de transport, on attaque les FSP et les responsables par surprise, on les met hors de combat sans les tuer. *Si tu ne crois pas que ce soit possible, les autres n'y croiront pas non plus*. Un responsable, sous mon influence, sera chargé de transmettre les rapports de situation jusqu'à notre départ.

Il fallut dix feuilles recto verso et mon écriture devint de plus en plus illisible à mesure que l'exaltation bouillonnait dans mon sang et que les différentes phases m'apparaissaient avec une netteté parfaite. À la fin, ma main était crispée et j'étais vidée, mais j'avais l'esprit clair. Je me sentais mieux. Calme, en tout cas, ce qui n'était pas rien.

Je me levai et me tournai vers Cole, toujours assis. De temps en temps, j'avais entendu des voix et j'avais compris qu'il regardait les vidéos que nous avions téléchargées.

La lumière de l’écran clignotait sur son visage. Je restai immobile, paralysée par son expression. Reculant de quelques pas, je pus voir le reflet de ce qu’il regardait sur les vitres des fenêtres donnant sur le couloir. Des flammes rayèrent l’écran. Cole baignait dans une lumière orange, rouge, jaune. Puis, d’un seul coup, je compris et la sensation de paix que j’éprouvais s’envola. Mes cheveux se dressèrent sur ma nuque.

La vidéo montrait en gros plan le visage d’un jeune garçon d’à peu près treize ans ligoté à un poteau métallique. Il était essoufflé, tirait sur les liens immobilisant ses bras contre ses flancs. Des électrodes reliées par des fils formaient comme une couronne sur son crâne rasé. Le dégoût me submergea et la bile me monta à la gorge. Je portai une main à mon visage et dus me forcer à ne pas détourner les yeux.

Cole m’adressa un bref regard, puis reporta son attention sur l’écran. Il repassa la vidéo depuis le début et les hurlements gutturaux du Rouge, mêlés aux commentaires calmes, secs, du scientifique furent presque insupportables.

— Ils cherchaient à déterminer quelle réaction émotionnelle déclenchait l’émergence de l’aptitude, expliqua Cole, les yeux fixés sur le gros plan du visage trempé de sueur et de larmes. Ils tentaient de comprendre comment son esprit réagissait. Après la réunion de ce soir, Ruby… quand on aura défini notre stratégie, il faudra que tu fasses tout ce qui est en ton pouvoir pour retrouver Lillian Gray. *Tout*. Tu as bien compris ?

— Oui, répondis-je alors qu’il repassait la vidéo depuis le début. J’ai compris.

Dix

Je quittai le labo d'informatique et marchai sans but, l'esprit plein d'images. Brûlures. Opérations chirurgicales. Prises de sang.

Mon esprit avait fermé boutique mais mon corps savait où il allait. La journée me faisait l'effet d'une année passée sous l'eau. Je voulais dormir et refaire surface plus tard.

Mes amis s'étaient approprié une chambre du niveau inférieur… ma couchette et mes affaires s'y trouvaient.

Quelqu'un avait eu la même idée que moi. Le plafonnier était éteint, mais une lampe de bureau posée sur une petite commode, au fond de la pièce, était allumée. Je ne me rendis compte que j'avais une envie folle de le voir qu'à l'instant où mon regard se posa sur lui. Liam était allongé sur la couchette inférieure, le visage vers le mur, les mains sous le sweat-shirt plié qui lui tenait lieu d'oreiller. Il venait de prendre une douche ; ses cheveux et son dos étaient humides.

— Salut, lançai-je en me dirigeant vers lui.

— Salut, marmonna Liam. C'est l'heure du dîner ?

— Pas encore. Comment ça se passe dans le garage ?

Il se tourna vers moi.

— Ça avance. Il est à moitié dégagé. Tiens, un cadeau pour toi.

Je suivis son regard jusqu'à la commode, où un carré de plastique transparent était posé près de la lampe. Je le pris et j'éclatai de rire… c'était un coffret de CD : *Pet Sounds* des Beach Boys. Je l'ouvris et regardai le disque.

— C'est comme si notre chanson nous suivait partout, dit-il.

Il pensait à « Wouldn't it be nice », la première chanson. Je souris.

— Notre chanson ?

— Je me suis dit que tu aurais besoin d'une bonne musique d'ambiance pour couvrir le bruit des coups que vous échangez, Cole et toi, si ça doit devenir une habitude.

Je fermai le coffret et le serrai contre ma poitrine.

— Comment es-tu au courant ?

— Vous aviez des bleus quand vous êtes arrivés au petit déjeuner. Ce n'était pas difficile à deviner.

Il leva enfin la tête et poursuivit :

— Mais, s'il te plaît… sois prudente. Quand je pense qu'il te frappe, qu'il te jette à terre… j'ai envie de le *tuer*.

— Ce n'est que de l'entraînement. Il faut que je retrouve la forme.

— Et tu ne pourrais pas demander à Vida ?

La question me mit en colère.

— Tu sous-entends quelque chose ?

Je n'avais pas envie d'expliquer. Je n'aurais pas dû avoir besoin d'expliquer. Ça ne le regardait pas. Je reculai, mais il tendit le bras et prit ma main.

— Non, bien sûr que non. Ce n'est pas la raison.

Il ferma les yeux, soupira et reprit :

— J'ai trouvé le CD dans la boîte à gants d'une des voitures démontées. Je l'ai apporté parce qu'il m'a fait penser à toi.

Je remis le CD sur la commode.

— Désolé, poursuivit-il. Je ne suis pas dans mon assiette aujourd'hui. Et je suis sûr que tu sais ce que tu fais mais, quand j'y pense, ça me rend dingue. C'est sans doute hypocrite de ma part parce que, ce matin, j'ai failli te frapper.

Je m'assis au bord de la couchette.

— Tu ne m'as pas touchée. Je suis sérieuse. Tu n'avais aucune chance. Je ne me serais pas interposée si je n'avais pas été sûre de pouvoir bloquer ton coup.

Je pris sa main, plaçai son pouce contre sa paume et repliai ses autres doigts dessus.

— En plus, repris-je, tu fermais le poing comme ça et c'est le meilleur moyen de se casser le pouce.

J'embrassai ses doigts pour bien montrer que je le taquinais. Enfin – *enfin* –, il sourit.

Sa chemise en coton avait un peu monté, sur son dos, et découvert une bande de peau. J'eus envie de la toucher. Je glissai la main sous le tissu.

— C'est agréable, souffla-t-il. Tu vas rester ? Pour le moment, je n'ai envie de voir personne, sauf toi.

Il recula jusqu'au mur, m'invitant à m'allonger près de lui. Je me sentais bien, maintenant, calme, et je le fis.

— Ça va ? demandai-je, tripotant sa chemise du bout des doigts.

Liam passa un bras autour de ma taille et me serra contre lui.

— Je suis seulement crevé, chérie…

Le silence qui suivit fut le premier vrai moment de paix depuis des mois. Grâce à la pénombre, à sa poitrine qui montait et descendait sous ma joue, à sa chaleur contre la mienne. Tout cela se ligua contre moi et tout à coup, je m'assoupis.

— L'heure du dîner, dit-il d'une voix ensommeillée. Quelqu'un l'a annoncée dans le couloir.

Mais on ne bougea pas.

— Qu'est-ce que tu as fait aujourd'hui ? demanda-t-il quelques instants

plus tard.

— Tu es sûr d’avoir envie de le savoir ?

Il s’éloigna, le regard soudain attentif.

— J’ai obtenu les dossiers personnels de Clancy, ajoutai-je. Il y a une liste des tribus et des endroits où elles sont installées, mais c’est surtout un musée des horreurs.

— Comment te les es-tu procurés ?

À mon tour, je le fixai.

— De la façon habituelle.

— Y avait-il des informations sur le traitement ?

— Quelques renseignements sur les expériences menées à Thurmond. Mais… il semblerait que Thurmond va fermer début mars.

— Merde. Je suis désolé.

— Cole veut tout de même préparer l’attaque.

— Bon… deux mois, c’est toujours mieux que deux semaines. On se débrouillera. Mais puis-je te poser une question et obtenir une réponse franche ?

Je fus un peu vexée.

— Le poste de responsable de l’intendance, poursuivit-il, est-ce que c’est un lot de consolation ?

— Comment ça ?

— Est-ce que c’est le moyen de me retenir ici ? Quand les attaques de camps commenceront, devrai-je rester au Ranch en espérant que tout le monde revienne en un seul morceau ?

— Exactement ce qu’on fera quand tu iras chercher du ravitaillement, fis-je remarquer. Et, non. En fait, Cole a paniqué parce que tu ne lui as pas dit où tu allais. Et c’était aussi mon cas… tu es parti sans un mot. Je sais que tu peux te battre quand il le faut, mais je crois que ton frère l’ignore.

— Il ne sait pas ce que j’ai supporté… ce que j’ai été obligé de faire. Il agit comme si je ne savais pas me servir d’une arme. Mais je sais. Harry m’a appris, avant mon départ.

— Parfois, dis-je, ce qui nous est arrivé me semble incroyable et je me demande quand il est devenu si naturel de prendre une arme et d’agir comme si c’était normal. Je dois former les jeunes au tir et je ne sais pas comment je vais m’y prendre.

— Ce n’est peut-être pas la solution, dit-il. On n’est peut-être pas obligés d’utiliser des armes.

Je n’aurais sans doute pas été plus étonnée s’il avait proposé d’assassiner Gray. Mon projet de libération des camps reposait sur celui que ses camarades et lui avaient mis au point à East River. Et, dans les deux cas, le recours à la force était nécessaire.

— Non, il faut que ce soit un vrai combat, dis-je. Il faut qu’on nous prenne au sérieux. Mais… ce qui m’inquiète, c’est… comment les jeunes le prendront-ils ? Que se passera-t-il quand ils seront obligés d’appuyer sur la

détente et de tuer ? On peut leur apprendre à viser, à tirer sur des cibles, mais ça revient à leur donner un poison qui restera à jamais dans leur sang. Je sais que c'est un sacrifice et qu'ils auront choisi de le faire, mais le coût m'inquiète. Je me demande ce que nous serons devenus quand tout ça sera terminé.

— Je crois qu'ils comprennent très bien les enjeux, dit-il en caressant mon oreille du bout d'un doigt. Ceux qui n'appartiennent pas à la Ligue fuient depuis *des années*. Personne n'est innocent, ici. Ils sont aussi déterminés que nous. On trouvera le moyen de les protéger. On veillera sur eux.

— Est-ce suffisant ?

— Ça le sera.

Le baiser de Liam fut très tendre.

— Ça m'a manqué, reprit-il. Nos conversations, je veux dire. Tout le reste semble dingue. Restons ici, toi et moi, et ne laissons personne entrer pendant un moment, d'accord ?

J'acquiesçai et l'embrassai légèrement derrière l'oreille. La réaction fut instantanée… il frémit et je tentai de provoquer plusieurs fois cette même réaction. Il roula sur moi et je changeai de position pour placer mes jambes sur les siennes. Il posa les lèvres sur les miennes et je me figeai.

Liam se redressa, les coudes de part et d'autre de ma tête et, les sourcils froncés, me regarda. Mon visage, mon cou et ma poitrine rougirent. Je m'étais déjà aperçue qu'il avait très envie de moi mais ici, dans cette pièce, sur cette couchette… j'eus l'impression que c'était une décision qu'il fallait prendre. Et pour laquelle je n'étais pas prête.

— Ça peut très bien ne pas aller plus loin, murmura-t-il. Tu n'es obligée à rien. En fait, c'est formidable comme ça.

Ses doigts caressèrent ma cage thoracique, suivirent le bord de mon soutien-gorge de sport. Puis il m'embrassa à nouveau.

— Mais si…, reprit-il. Quand je suis sorti, j'ai trouvé…

Ses propos furent nerveux, embrouillés, mais je compris, et une petite spirale de bonheur se mit à tournoyer en moi. Il en avait tellement envie qu'il avait pris des dispositions.

— Dans quelques jours, semaines ou mois, conclut-il. Quand tu seras prête, je le serai. D'accord ?

Je passai les bras autour de sa taille et le serrai contre moi.

— Qu'est-ce que je vais faire de toi ? demandai-je, ne plaisantant qu'à moitié.

Son sourire s'élargit et son visage s'abaissa jusqu'au mien.

— Oh, tu pourrais commencer par deux ou trois trucs…

— Quels trucs ? le taquinai-je, m'éloignant à mesure qu'il approchait. Des trucs dangereux ?

— C'est toi qui es dangereuse, rétorqua-il. Avec un D majuscule.

Je l'embrassai pour l'empêcher d'éclater de rire. Sous la pression de ses lèvres, mon baiser se fit plus lent, doux, paresseux. Pour la première fois de

ma vie, j'eus l'impression de pouvoir prendre mon temps. Explorer.

— Pouvons-nous sauter le dîner tous les soirs ? demandai-je quand ses lèvres s'éloignèrent des miennes et descendirent jusqu'à mon cou.

— D'accord, souffla-t-il. Ça me va.

Je ne me sentis ni timide ni maladroite quand mes mains glissèrent sous sa chemise et la tirèrent pour la lui ôter. Il murmura mon nom. J'eus envie de l'entendre encore. Et encore…

On frappa à la porte.

Liam s'écarta, le souffle court.

Pas un bruit, pensai-je, *ils vont s'en aller…*

C'est ce qui parut arriver. Je soupirai quand Liam s'allongea à nouveau sur moi.

Puis la porte s'entrouvrit.

Liam se redressa si vite que sa tête heurta la couchette supérieure et qu'il tomba sur le plancher. Un courant d'air froid toucha ma peau et je m'aperçus que ma chemise, elle aussi, avait mystérieusement disparu pour réapparaître au pied du mince matelas.

— Attendez ! cria Liam. Une minute !

Je remis ma chemise pendant qu'il se penchait pour ramasser la sienne. Un morceau de papier plié tomba de la poche de son pantalon et se posa en douceur sur le sol. Il se précipita vers la porte pour l'empêcher de s'ouvrir complètement et s'immobilisa devant l'ouverture, interdisant au visiteur de voir l'intérieur et d'entrer.

— Désolé, fit une voix timide, mais la pomme d'une des douches ne marche plus. Tu peux la réparer ?

Liam se détendit.

— Le moment est plutôt mal choisi…

— La salle de douches est inondée et je suis désolé, je n'ai pas fait exprès…

— D'accord, dit Liam en m'adressant un bref regard. Il leva un doigt pour me dire d'attendre.

Dès que la porte fut fermée, j'entrepris de refaire la couchette, replaçant la couverture, qui était tombée sur le plancher.

Je me penchai et ramassai le morceau de papier. Il était plié, mais s'était ouvert en touchant le sol. Je n'avais pas eu le temps de me dire que c'était mal que, déjà, mes yeux parcouraient les mots.

Tu t'appelles Liam Stewart. Tu as dix-huit ans. Tes parents s'appellent Harry et Grace Stewart. Ton frère s'appelle Cole et ta sœur s'appelait Claire. Tu étais dans un camp, Caledonia, mais tu t'es évadé. East River a brûlé. Tu es à Lodi parce que tu l'as décidé, pour rester avec Chubs, Zu et Ruby. Tu veux les protéger. Ne pars pas, même s'ils te disent de le faire. NE PARS PAS. Ruby peut effacer tes souvenirs, mais ce que tu ressens est la vérité. Tu l'aimes, tu l'aimes, tu l'aimes.

Je relus les mots, puis les lus une troisième fois en me demandant ce

qu'ils signifiaient.

Ruby peut effacer tes souvenirs…

C'était une note à lui-même… un lui-même futur qui serait inévitablement victime de mon aptitude. C'était une antisèche. Une sécurité ; parce que ma parole ne suffisait pas. Je pouvais promettre cent fois de ne plus toucher son esprit, ça ne signifiait rien. Je l'avais fait. Nous ne nous faisions plus confiance.

Je me sentis glacée. Le choc – tout de suite après la chaleur de nos caresses – était trop violent. *Tu es stupide, stupide, stupide. Il ne te fait pas confiance, même s'il dit le contraire.*

Je fis les cent pas, tentant d'endiguer le torrent de pensées qui me traversaient l'esprit. Des pas retentirent dans le couloir : pieds nus claquant sur le dallage. Je paniquai et fourrai la note dans le coffret du CD à l'instant où Liam entrait dans la pièce.

Il était mouillé : son épaule gauche, son flanc droit, le dos de sa chemise, son pantalon sous les genoux, et son visage exprimait la résignation.

— Apparemment, soupira-t-il en passant une main dans ses cheveux mouillés, je dois arrêter de dire que je m'y connais un peu en plomberie. Parce que *un peu* se résume à ouvrir et fermer le robinet… Qu'est-ce qu'il y a ? J'ai l'air à ce point abattu ?

— Non… non, pas du tout.

— Qu'est-ce qui se passe ? demanda-t-il en avançant. Ta voix est…

— Je viens de m'apercevoir qu'il est presque sept heures, dis-je. Cole nous réunit au niveau supérieur pour parler de la libération des camps. On devrait… il faudrait y aller.

Il fronça les sourcils, mais recula et ouvrit la porte. Quand je passai près de lui, il saisit mon épaule et me força à lui faire face. Je ne pus le regarder dans les yeux, quand il me dévisagea, et parvins à ne pas reculer lorsqu'il se pencha et m'embrassa tendrement sur la joue.

Les autres commençaient juste à arriver dans le labo d'informatique, et les Verts poussaient les bureaux contre les murs. Au fond, nous tournant le dos, Nico était penché sur l'ordinateur portable. Les autres se tenaient face au vieux tableau blanc et à la carte des États-Unis punaisée près de lui.

Debout devant la carte, Chubs plaçait des épingles selon les indications de Vida, qui lisait une liste imprimée.

— Bien joué ! s'exclama-t-elle quand elle nous vit. Ruby, estime-toi pardonnée de ne pas être venue nous aider à ranger les saloperies du garage.

Chubs nous regarda par-dessus l'épaule, une main posée sur la carte.

— Si nous décidons de convaincre ces groupes de nous rejoindre, on aura l'embarras du choix. Il y a au moins dix jeunes rien que dans le Wyoming.

— S'ils y sont encore, fit remarquer Liam.

— Le roi des pessimistes ! ironisa Chubs.

Si Liam avait l'intention de répondre, l'arrivée de son frère en compagnie de la sénatrice Cruz, visiblement satisfaite, l'en empêcha. La joie éclairant son visage la rajeunissait de dix ans. Elle sourit, quand son regard croisa le mien, et hocha la tête.

Elle avait réussi. Elle avait obtenu du matériel.

Zu, Hina et Kylie arrivèrent les dernières et se frayèrent un chemin entre les autres pour nous rejoindre.

— Bien, dit Cole en frappant dans ses mains. Merci à tous pour vos idées et vos projets ingénieux. J'ai tout étudié et je crois que nous avons abouti à une stratégie gagnante.

Il se dirigea vers le tableau blanc et prit un marqueur. Il traça une ligne bleue au milieu. Il écrivit THURMOND en haut d'une colonne et OASIS en haut de l'autre.

Il commença sans autre préambule.

— Nous attaquerons deux camps : le premier sera Oasis, dans le Nevada. Ce sera une sorte de test en prévision de la libération de Thurmond, dans cinq semaines. L'opération Oasis nous permettra de libérer les jeunes, mais aussi de peaufiner notre stratégie.

Je croisai les jambes et posai les coudes sur ma cuisse.

— Un ou deux volontaires pénétreront dans Oasis avant l'attaque, poursuivit-il.

Puis il se tourna vers le groupe de Verts et reprit :

— Il faudra installer, dans la monture des lunettes d'un de ces volontaires, une petite caméra capable de nous transmettre ses images. Nous devons connaître la disposition des lieux pour affiner le déroulement de l'attaque.

— Pourquoi des lunettes ? demanda la sénatrice. Elles ne seront pas confisquées à l'arrivée dans le camp ?

— Non, intervins-je. Elles sont considérées comme indispensables. C'est le seul objet personnel qu'on ne confisque pas.

— Cependant, les volontaires ne peuvent pas avoir été internés précédemment. Selon la politique des FSP, les jeunes doivent être renvoyés dans leur camp d'origine et Oasis est relativement récent. Il n'y a absolument aucune obligation. Comme je l'ai dit, c'est strictement sur la base du volontariat.

Zu regarda Liam et Chubs mais ce fut Vida qui, pour la rassurer, lui caressa les cheveux.

— Cet aspect de l'opération ne sera pas nécessaire à Thurmond : trois d'entre nous y ont séjourné et connaissent la disposition des lieux. L'autre différence est ce que deviennent les jeunes libérés. D'après nos infos, Oasis détient environ cinquante jeunes et j'aimerais qu'ils se joignent à nous.

— Allons-nous aussi essayer de contacter les jeunes des tribus ? demanda Chubs en montrant la carte du pouce.

Cole hocha la tête.

— Des voitures partiront dès que nous aurons du matériel. Pour atteindre notre but, nous devons être aussi nombreux que possible.

Il passa rapidement sur les autres étapes du plan ; sans images de l'intérieur, elles étaient au mieux schématiques. Ce serait une petite équipe : dix au maximum, armés mais ne devant utiliser leurs armes qu'en cas de nécessité absolue. Avec une cinquantaine de détenus, il n'y aurait qu'une douzaine de FSP et peut-être deux responsables de camp. Nous pourrions nous faire passer pour un convoi militaire livrant du ravitaillement ; je serais en première ligne, naturellement, parce qu'il me faudrait influencer un responsable. Ce dernier devrait continuer d'affirmer que tout était en ordre pendant que nous évacuerions les jeunes avec les véhicules du camp.

Tout le monde réfléchit en silence, puis Liam prit la parole :

— Cinquante jeunes, ça n'a rien à voir avec trois mille.

— Il vaut mieux commencer à petite échelle, répondit Cole avec un sourire forcé.

— D'accord, c'est possible mais, en dehors d'un entraînement et de la libération de quelques jeunes, qu'est-ce que ça nous apportera ?

Un sourcil levé, Cole posa les mains sur les hanches.

— Ça ne te suffit pas ? Vraiment ?

Liam se passa une main dans les cheveux.

— Non, en fait… Le plan est bon, mais ne pourrait-il pas avoir aussi une autre utilité ? Ne pourrions-nous pas publier des photos et des vidéos, pour que les gens puissent voir dans quelles conditions les jeunes sont internés ?

Plusieurs de nos camarades murmurèrent leur assentiment, dont Lucy, qui ajouta :

— Cette idée me plaît beaucoup. La population devrait pouvoir constater ce qui s'y passe vraiment.

— Est-il possible de le faire sans que Gray remonte à la source, attaque et détruise le Ranch ? demanda Cole.

Le visage de Liam resta hostile, mais le regard de Cole le réduisit au silence.

— Qui a élaboré ce plan ? s'enquit Chubs. J'ai lu toutes nos propositions, et je ne reconnais pas…

— J'en ai combiné plusieurs, expliqua Cole, les dents serrées. J'ai retenu les meilleurs éléments.

En fait, c'était exactement le plan que je lui avais donné et il le savait. Je fixai le mur et refusai de me tourner vers Chubs, qui ne me quitta pas des yeux. Inutile de jeter de l'huile sur le feu.

— Sénatrice, dit Cole en lui faisant signe d'approcher.

— Oui. Mes contacts au Canada ont promis de nous ravitailler. Nourriture, essence, technologie et armes. Mais ils refusent de franchir la frontière de la Californie. Ils veulent livrer par bateau à Gold Beach, dans l'Oregon. Est-ce faisable ?

Liam répondit sans laisser à Cole le temps de le faire.

— Je n'ai besoin que d'une voiture et d'une carte.

— Et d'au moins trois compagnons, intervint Cole. Kylie, Zach et Vida.

— Et moi…

Les mots venaient de franchir mes lèvres quand un claquement retentit à l'autre bout de la pièce. Je tournai la tête et vis Nico reculer puis trébucher sur la chaise qu'il venait de renverser. À genoux, il posa les deux mains sur sa bouche et poussa un gémissement strident.

Sans réfléchir, je me levai et le rejoignis, saisis ses bras pour l'empêcher de se balancer d'avant en arrière.

— Qu'est-ce qu'il y a ? Qu'est-ce qui se passe ?

Cole et les autres s'étaient déjà rassemblés autour de l'ordinateur portable, m'empêchant de voir l'écran.

— Cate, sanglota Nico. *Cate*. Ils l'ont arrêtée… ils ont arrêté *Cate*.

Tout le monde se tourna vers lui. Je le lâchai et me frayai un chemin jusqu'à l'ordinateur. Vida s'en était emparée et seule l'intervention de Chubs l'empêcha de le fracasser sur le bureau.

— *Salaud !* cria-t-elle à Cole. C'est ta faute, crétin. Merde… *merde !*

Chubs passa les bras autour de sa poitrine, immobilisa ses bras contre ses flancs et elle donna des coups de pied sans se soucier de savoir qui elle frappait. Elle se débattit, tenta de lui donner un coup de tête mais ne parvint qu'à faire tomber ses lunettes. Zu les ramassa.

Sur l'écran, la vidéo de la page d'accueil d'un site d'information semblait avoir été filmée de loin. Des hommes et des femmes cagoulés de noir, pieds et poings liés, étaient allongés au bord d'une route, près de voitures en feu. On les chargeait un par un dans la benne d'un camion militaire, sous la garde de soldats armés de fusils d'assaut. La légende, en bas des images, indiquait : *arrestation d'agents de la Ligue des enfants dans le Colorado*.

Les images passèrent à nouveau et je les regardai attentivement, tentant de voir pourquoi Nico et Vida étaient aussi sûrs d'eux. Presque tous les prisonniers étaient en survêtement noir ou en treillis.

Cole arrêta la vidéo et montra une silhouette au bout de la file. Je me penchai sur l'écran. Quand il éloigna son doigt, j'aperçus quelques mèches de cheveux blond clair sous une cagoule. Cole fit repartir la vidéo et des soldats se saisirent de la femme puis la placèrent dans la benne du camion.

Non !

Autour de moi, les visages se brouillèrent. Le sang palpita dans mes veines, mes jambes me semblèrent légères, ma tête plus encore. Je ne pus contrôler cette sensation et la vibration de mes nerfs empêchait toute pensée cohérente. *Cate*.

Je l'avais laissée partir.

Ils vont la tuer, ils vont l'exécuter. Je n'avais pas pu la retenir et, maintenant, elle était prisonnière… J'entendis les sanglots de Nico et les larmes me montèrent aux yeux.

— Que signifie AMP, en haut à droite de l'écran ? demanda Liam.

— C'est l'abréviation d'Amplify, répondit la sénatrice, un site d'information clandestin. Gray doit être furieux. Ce sujet montre que l'attaque de Los Angeles n'a pas écrasé la Ligue, contrairement à sa promesse.

— Ils recueillent les informations ? demanda Liam. Comment les publient-ils ? Vous avez des contacts ?

— Euh, oui, mais…

— C'est sans importance, Lee, intervint Cole.

— Regarde, insista Liam en montrant l'ordinateur. Ils ont transmis la vidéo à un grand fournisseur d'informations en ligne. Ils l'ont persuadé de la passer alors que Gray va sans doute s'attaquer aussi à cette société. C'est là-dessus qu'on devrait faire porter nos efforts. On n'a pas besoin d'armes, on a besoin d'informer les gens… sur les camps et les conditions de détention. Amplify pourrait nous aider à le faire et les parents agiront pour protéger les jeunes. Ils iront dans les camps et…

— *Liam !* rugit Cole. Ce qui compte, c'est ce qui se passe ici. On ne peut pas faire confiance à de nouvelles organisations, même si elles se prétendent clandestines. Elles n'hésiteront pas à te vendre pour obtenir un bon sujet. Tu veux savoir pourquoi je refuse de les contacter ? Parce que je ne veux pas risquer nos vies en dévoilant accidentellement où nous sommes. *Fin de la discussion*.

Liam ne céda pas, son cou et son visage rougissant de colère.

— Il faut aller les chercher, dit Vida. Où se trouve la prison la plus proche de l'endroit où ils ont été arrêtés ? Vont-ils les envoyer dans l'Est ? Il faut qu'ils les laissent en vie s'ils veulent les interroger, exact ? On peut chercher des infos, préparer une opération…

— C'est impossible, Vida, et tu le sais, coupa Cole.

Il s'appuya contre le bureau, les bras croisés. Mais je vis sa main trembler.

— Mais *pourquoi*… ?

— Tu crois que je n'ai pas envie d'aller chercher mon amie ? Tu crois que j'ai envie qu'elle subisse ça ? Personne ne mérite ça, surtout pas Cate. Mais il est trop tard. Tu as raison, ils vont sûrement tenter de leur arracher des informations mais, une fois dans la prison, ils disparaîtront. On ne les reverra jamais.

Vida poussa un cri de colère.

— On t'a libéré. On t'a fait sortir d'une de leurs prisons…

— Avec une équipe tactique entraînée et armée, rétorqua Cole, et il y a tout de même eu des victimes. Même si on pouvait trouver où ils sont, crois-tu que Cate supporterait que des jeunes se fassent tuer pour la faire évader ? C'est pourquoi la Ligue avait une règle : si tu te fais prendre, on ne peut rien pour toi.

— Ouais, sauf pour *toi*, ironisa-t-elle.

Parce qu'il avait la clé USB de Leda. Et à cause de ce qu'il était vraiment. Je le regardai dans l'espoir qu'il le leur dévoilerait, pour qu'ils

comprennent.

— Tu te vantes de toutes les missions que tu as accomplies, poursuivit Vida d'une voix qui se fit plaintive. Pourquoi pas celle-ci ? Pourquoi ?

— Parce qu'elle serait suicidaire, répondit Cole. Et le meilleur moyen de les faire sortir, le plus rapide, c'est de chasser Gray de la présidence.

— Appelle Harry, suggéra Liam. Il a des contacts dans l'armée. Il peut nous dire à qui nous adresser.

Cole parut sur le point de protester, comme si l'idée de demander l'aide de son beau-père lui déplaisait, mais il tint sa langue.

— Pour le moment, on doit décider si on reste ici ou si on s'en va, dit-il. Ils pourraient tous dévoiler notre cachette.

— Tu as affirmé avoir fait croire aux agents qu'on ne viendrait pas ici, intervint Chubs.

— Exact, admit Cole. Mais Conner sait qu'on y est.

— Va te faire *foutre* ! hurla Vida. Va te faire foutre, Stewart. Tu crois qu'elle nous livrerait ?

— Ayant personnellement fait l'expérience de leurs techniques d'interrogatoire, répondit Cole sur un ton sarcastique, je dirais que c'est une possibilité.

— Elle ne le fera pas. Cate préférerait mourir.

Les autres se tournèrent vers moi et je me demandai si j'étais aussi rouge et agitée que j'avais la sensation de l'être.

Il faut que je sorte. Tout de suite. Avant que le noir envahisse tout mon champ visuel. J'étouffais ; il y avait trop de monde.

Dans le couloir, il faisait frais. Je voulais partir, simplement partir, mais je ne pouvais pas emprunter le tunnel et je ne pouvais continuer d'arpenter les corridors comme une folle. Sans avoir réfléchi, sans me souvenir d'y être allée, je me retrouvai au niveau supérieur, poussai les portes à double battant et entrai dans le gymnase.

Je gagnai le tapis de course le plus proche, le sang sifflant si fort dans mes oreilles qu'il couvrit les *bips* quand j'augmentai la vitesse. Le tapis accéléra, mais je ne cessai pas de tourner le bouton. Mes pieds le frappèrent au rythme des battements de mon cœur. *Elle est morte, elle est morte, exactement comme Jude, tu lui as dit de partir, tu l'as chassée, ils vont la tuer…*

Je perdis la notion du temps, je perdis la tête.

Mes coudes allaient et venaient de plus en plus vite contre mes flancs, comme s'ils pouvaient m'entraîner alors que mes jambes commençaient de céder. L'air conditionné me glaçait le dos et la transpiration coulait sur mon visage. Essoufflée, je hoquetais et sanglotais.

Une ombre noire apparut à la limite de mon champ visuel. Je basculai en avant quand le tapis s'arrêta et parvins tout juste à me cramponner aux barres. Une fois immobiles, mes jambes parurent se liquéfier.

Il y eut du bruit sur ma droite, des murmures se muant en mots, des mots

qui prirent un sens. Essoufflée, je roulai sur le dos et posai les mains sur mon visage. On écarta mes mains. Un visage apparut. Cheveux blonds, mâchoire carrée, yeux bleus… *Liam*.

— Calme-toi. Allez, Bijou, ça suffit !

Cole. Il me prit par les bras et me fit asseoir sur le bord de la machine. La sueur me piquait les yeux.

— Je lui ai dit de partir, soufflai-je d'une voix rauque. C'est ma faute.

— Ce n'est pas ta faute, répondit-il en écartant les cheveux collés sur mon front. Elle a décidé de s'en aller. Elle faisait ce qui lui semblait bien, comme toi et moi.

— Je ne peux pas la perdre, elle aussi !

— Je sais. Mais elle va s'en sortir. Tu as raison, elle ne nous livrera pas. Bien sûr que non ! Conner est intelligente. Elle trouvera le moyen de survivre et de nous rejoindre.

Elle, Jude et qui d'autre ? Qui perdrais-je encore ?

— Le QG du Kansas a sans doute déjà pris des dispositions, ajouta-t-il. On n'a pas les moyens d'aller la chercher, mais eux si. Ils ont beaucoup d'agents, et des bons. Je vais voir s'ils ont pris des dispositions.

Il me fit pivoter légèrement sur la droite, vers la porte, où se tenaient une dizaine de jeunes visiblement inquiets.

— Il faut que tu te lèves et que tu marches, Bijou, dit-il en leur tournant le dos. Il faut sortir de cette pièce. Pas seulement pour eux, mais pour toi. Tu dois quitter cette pièce sur tes deux jambes.

J'obéis. À chaque pas, mes pieds firent si mal que je dus me retenir de hurler.

La main sur l'épaule de Cole, tentant de cacher que je m'appuyais lourdement sur lui, je pris le couloir, descendis au niveau inférieur, où se trouvaient les chambres. Je n'eus pas l'énergie de protester quand il ouvrit la porte de celle de Cate et alluma la lumière.

Je parvins à rester debout jusqu'à proximité du lit, puis mes genoux cédèrent et je m'assis lourdement. Je me penchai et tentai de dénouer les lacets de mes chaussures, mais mes mains tremblaient si fort que Cole dut le faire à ma place. Quand il les ôta, il fit claquer la langue à la vue de mes chaussettes tachées de sang.

— J'ai tout gâché, hein ? dis-je. Les autres ne me feront plus confiance.

Cole secoua la tête.

— Tout ce qu'ils ont vu, c'est une de leurs camarades bouleversée par la perte d'une amie. Il n'y a rien de mal à ça. Tu devrais être un peu plus indulgente avec toi-même. Tu dois prendre soin de toi pour m'aider à prendre soin d'eux, d'accord ? C'est ce qu'il faut faire et ça commence ce soir, tout de suite… par au moins sept heures de sommeil.

— Mais Clancy…

— Pour une fois, je peux apporter son dîner au prince. Tu crois vraiment que tu pourrais lui résister s'il essayait de t'influencer, dans l'état où tu es ?

— N'y va pas seul. Demande à quelqu'un de rester derrière la porte, au cas où il tenterait de t'influencer.

— J'emmènerai Vida.

— Chubs serait préférable.

— D'accord.

Quand il se fut levé, je posai les jambes sur le lit. Lorsqu'il éteignit la lumière, je dis :

— Demain. J'irai à la recherche de Lillian Gray demain. Je m'en occuperai.

Et, quand tout ça serait fini, j'irais chercher Cate. Je la sauverais, comme elle m'avait sauvée.

Il s'arrêta sur le seuil et se tourna vers moi.

— Je n'en doute pas. Quelqu'un veut te voir. Je la laisse entrer ?

J'acquiesçai.

C'était Zu. Cole ferma la porte et je ne vis que la silhouette de mon amie dans la faible lumière entrant sous le battant. Elle tira le drap sur moi, puis m'embrassa sur le front.

— Je suis désolée, soufflai-je. Je ne voulais pas que tu t'inquiètes. Elle m'aimait… je ne l'ai pas traitée comme j'aurais dû et, maintenant, elle est prisonnière et ne sait pas que je regrette. Ils pourraient la tuer…

Elle prit ma main et la serra dans la sienne. *Je sais, je sais*.

— Toi aussi tu as perdu quelqu'un, repris-je d'une voix rauque. Le type qui t'a accompagnée jusqu'en Californie. Tu veux bien me parler de lui ? Pas de ce qui lui est arrivé, si tu n'en as pas envie, mais de sa personnalité. Tu serais d'accord ?

Mes yeux s'étaient habitués à l'obscurité et je la vis hocher la tête.

— Comment s'appelait-il ?

Zu sortit son petit bloc de sa poche. Je fermai les yeux et j'écoutai le crissement du stylo sur le papier, les rouvris quand elle tapota mon épaule. Elle tendit la main, alluma la lampe et je pus lire : GABE.

Juste avant qu'elle n'éteigne, je vis des larmes suspendues à ses cils. L'expression de son visage me serra le cœur. J'aurais tout donné, *tout*, pour la débarrasser du fardeau qui l'écrasait.

Je changeai de position, sur le mince matelas, pour qu'elle puisse s'allonger près de moi.

Le noir montait et descendait autour de moi comme une vague glacée. Je fermai les yeux, heureuse que mon esprit soit une feuille blanche, vide de toute pensée. Mais des heures plus tard, alors que je me forçais à rester immobile, je ne pus échapper à la sensation qui s'empara de mes jambes… comme si je courais toujours.

Onze

Au réveil, le lendemain matin, j'avais envie de me battre. Tous mes muscles me faisaient mal et je faillis hurler de douleur quand j'enfilai mes chaussures. Le sommeil avait transformé ma profonde tristesse en pure fureur. Il fallait brûler le trop-plein d'énergie. J'ouvris la porte et la fermai silencieusement derrière moi pour ne pas réveiller Zu.

La pendule du couloir indiquait 4 h 45. Les autres ne se lèveraient que dans une heure. J'avais le temps de tenter de me calmer.

La lumière était allumée dans le gymnase et mon corps frémit d'impatience quand je vis Cole sur le tapis de course. Il m'aperçut sans doute du coin de l'œil mais ne tint compte de ma présence qu'à l'instant où je m'arrêtai près de la machine.

— Je ne suis pas d'humeur, Bijou, lança-t-il sur un ton vaguement hostile.

— Dommage, répondis-je en allant chercher deux paires de gants. Moi si.

Je l'attendis, après avoir enfilé les gants, en tentant de m'échauffer. Enfin, après cinq bonnes minutes, il grogna et arrêta la machine. Il ramassa les gants, le visage rouge et les yeux très brillants. J'eus une demi-seconde pour me mettre en garde, puis son genou fila vers mon estomac ; je reculai, mais il réussit à me frapper au sternum. Toutes mes pensées s'envolèrent, ainsi que l'air contenu dans mes poumons. C'était une diversion ; en un clin d'œil, il m'immobilisa contre sa poitrine.

Je glissai sous son bras, dans l'espoir que l'élan me permettrait de le projeter sur le dos. Comme si c'était possible ! Je ne réussis qu'à frapper son pied. Mais il ne recula pas, alors qu'il aurait normalement dû le faire. J'eus soudain l'impression d'avoir très chaud, puis…

Il s'éloigna en poussant un grognement de dégoût et je tombai. *Non !* Il me tourna le dos et ôta ses gants. Au début, je voulais seulement évacuer la chaleur qui me consumait de l'intérieur, mais mon esprit s'était pris au jeu. Je voulais continuer. Il fallait que je me débarrasse des idées noires à propos de Cate, Jude et de ce qui nous attendait quand tout cela serait fini. Et ça nécessitait de la sueur et du sang.

Je baissai la tête et le chargeai. Je vis l'expression de son visage s'assombrir, dans le miroir placé devant lui, juste avant l'instant où il le

percuta. Cette fois, l'élan joua son rôle et on tomba lourdement au bord du tapis. Cole me traîna par le col jusqu'au milieu du tapis et me montra à quel point il était furieux.

Rouler sur moi-même et lui donner des coups de pied restèrent sans effet. Il m'avait immobilisée sous lui, pesant de tout son poids sur ma poitrine. D'une main, il maintint les miennes au-dessus de ma tête, puis posa l'avant-bras sur mon cou et appuya, me coupant la respiration.

Il relâcha la pression, mais juste un peu. Je me débattis, tentai de lui donner des coups de genou dans les reins.

Je hoquetai, mais il ne desserra pas sa prise… mon esprit parut sortir de mon corps et un voile noir obscurcit mon champ visuel.

— Cole, sanglotai-je, arrête.

Il n'entendit pas. Il s'était replié sur lui-même et je ne pourrais plus l'atteindre. Il n'y avait qu'une solution : entrer dans son esprit.

J'y plongeai comme on donne un coup de poing. J'aurais dû frapper puis sortir et il aurait simplement eu la sensation d'une décharge électrique. Mais ses pensées capturèrent mon esprit et m'entraînèrent dans la scène qui se matérialisa autour de moi. La lumière tourbillonna, créa des ombres qui devinrent une petite cuisine lambrissée de bois foncé. Une faible lumière chaude filtrait par les rideaux de la fenêtre, au-dessus de l'évier. Je sentis une odeur de brûlé… de la nourriture. La masse grise qui m'entourait était de la fumée sortant du four. Des marmites et des casseroles apparurent sur la cuisinière. De la sauce brune débordait d'une casserole et grésillait.

Une femme en robe bleue apparut. De ma place, sur le sol, je ne voyais que ses longs cheveux blonds et ses mains qui me repoussaient. La colère s'empara de moi et je vis mes bras levés vers… vers…

L'homme se matérialisa en dernier, face à la femme. Son visage était dans l'ombre, mais il m'était familier : j'en avais vu des versions plus jeunes. Il était écarlate et hurlait et transpirait à grosses gouttes. Je vis ensuite son polo foncé et froissé, le bébé qu'il tenait sous un bras comme un sac, rouge parce qu'il pleurait et tentait de se dégager, tendait les bras vers moi. Ses cheveux étaient clairs et bouclés. Le hurlement strident qui retentit quand l'homme saisit le fer sur la planche à repasser et l'approcha du visage du bébé, comme s'il allait poser sa pointe sur sa joue, couvrit le vacarme.

La femme tomba à genoux et supplia :

— S'il te plaît, pose-le ! Je t'en prie, tout va s'arranger, je vais tout arranger, tu sais bien que je t'aime. Je n'inviterai plus personne, je te le promets. Mais, je t'en prie, donne-le-moi, donne-le-moi…

Le fer fut reposé sur la planche, brûlant la chemise qui s'y trouvait. Une écœurante expression de triomphe transforma le visage de l'homme, qui fit passer le bébé en pleurs sous son autre bras. Il tendit la main vers la femme, pour lui caresser la joue. Il était si concentré qu'il ne vit le poêlon, qu'elle avait attrapé sur une étagère, qu'à l'instant où elle le frappa à la tête.

Le bébé tomba et je me précipitai pour le prendre dans mes bras. Une de

ses dents avait entaillé le coin de ses lèvres. Il saignait beaucoup, mais il se calma et se tut en me fixant de ses grands yeux pleins de larmes. Il glissa le pouce dans sa bouche et j'essayai d'essuyer le sang. Mais il se remit à pleurer quand la femme, sa mère, en larmes elle aussi, se baissa, le prit dans ses bras et le serra contre sa poitrine.

Elle saisit ma main et m'entraîna, contournant l'homme en sang allongé sur le dallage noir et blanc. Je frémis et toussai sur le chemin de la porte. Elle récupéra son sac à main sur le plan de travail, puis revint chercher ses clés quand elle s'aperçut qu'elles étaient tombées.

La porte donnait sur le garage et la lumière qui l'illumina effaça le souvenir.

Je refis surface à l'instant où le poids de Cole cessa de comprimer ma poitrine. Je respirai, toussai, hoquetai. Je roulai sur le flanc et me mis en boule pour me protéger. La peur ne desserra son étreinte sur moi que de longues minutes plus tard.

J'entendis des sanglots rauques. Je me dressai sur un coude et cherchai d'où ils venaient.

Assis au bord du tapis, me tournant le dos et la poitrine sur les genoux, Cole tentait de maîtriser sa respiration. Le miroir était fêlé et taché de sang. Je me forçai à me lever et, les jambes en coton, me dirigeai vers lui. Il serrait sa main droite contre sa poitrine, tachant sa chemise de sang. J'allai chercher une serviette, pris sa main et l'essuyai. Sa peau était brûlante et il tremblait.

— Je suis désolé, souffla-t-il, on ne doit plus faire ça.

— D'accord, répondis-je.

Mais je restai près de lui.

J'étais dans la salle de douches quand la voix de Chubs retentit dans le couloir. Je m'assurai que ma capuche cachait les bleus de mon cou, sortis et l'appelai.

Il pivota sur lui-même, visiblement soulagé.

— Te voilà ! Tu as manqué les autres… ils ont dû partir. Gold Beach est à huit heures de route et ils veulent faire l'aller et le retour dans la journée.

— Ils ont trouvé un camion ? demandai-je.

— Ouais, et tu aurais pu le constater si tu étais venue au petit déjeuner… Ah, désolé, je ne voulais pas te faire de reproches. Je n'ai pas pu te le dire hier soir, mais je regrette ce qui est arrivé à l'agent Conner. J'ai envie de te dire que tout va s'arranger, mais tu risquerais de me frapper.

J'esquissai un sourire.

— Vi était d'accord pour partir ?

Il soupira.

— Elle voulait te voir, hier soir, pour te proposer des idées, mais elle ne t'a pas trouvée et c'est sans doute mieux. Elle voulait que vous partiez à la recherche de l'agent Conner.

Une fois de plus, comme tous les jours désormais, j'eus l'impression

d'être la pire salope du monde. La veille au soir, je n'avais même pas essayé d'en parler avec elle. J'avais promis qu'on en discuterait et qu'est-ce que j'avais fait ? J'étais allée courir pour me vider la tête.

— On va toujours voir Clancy ? demanda Chubs.

— Comment sais-tu… ?

Je ne me souvenais pas le lui avoir demandé.

— On en a parlé hier après-midi, avant que tu ailles te reposer un moment.

Sans doute lut-il dans mon regard que j'avais complètement oublié.

— Ah bon ?

— Absolument. Pendant au moins dix minutes. Tu as hoché la tête. En général, ça signifie que tu comprends et que tu es d'accord.

— Oh… Tu as raison. Désolée.

— Tu es épuisée, constata-t-il en touchant mon front du bout des doigts. L'oubli et la difficulté à se concentrer sont des symptômes !

Je hochai la tête.

— Tu veux bien qu'on y aille maintenant ? Ça pourrait durer un moment.

— Je te suis.

Dans la salle des archives, je tapai le code et l'entraînai dans le couloir conduisant aux cellules. L'autre porte, à l'extrémité opposée, avait un judas qui lui permettrait de nous voir.

— Tu ne dois pas bouger d'ici, dis-je. Tu ne dois pas entrer. Tu crois qu'il ne peut pas t'influencer, je le sais, mais je préférerais ne pas mettre cette théorie à l'épreuve.

— Pas question que j'entre. S'il s'empare de ton esprit, je vous enferme et je vais chercher de l'aide. Mais arrange-toi pour ne pas me placer dans cette situation.

— Quoi qu'il arrive, ajoutai-je, ne raconte pas ce que je vais faire à Liam. Que ça se passe bien ou mal. Promets-le-moi.

— Qu'est-ce que tu projettes de faire ? Le persuader de parler en utilisant ton corps et pas ton… Je ne peux même pas aller jusqu'au bout de cette idée…

Ma main se crispa sur le sac en papier contenant le repas de Clancy.

— Rien à voir avec ça. Mais je ne veux pas que ça rappelle à Liam jusqu'où je peux aller.

— Ruby…

Je l'écartai, franchis la porte et la fermai. Je jetai un coup d'œil par-dessus l'épaule et croisai son regard derrière la vitre. Puis il recula et disparut.

— Tu prends le temps de me rendre visite alors que tu es très occupée à ne rien faire ? Je suis honoré.

Assis sur sa couchette, adossé au mur, Clancy lisait. La couverture, pliée, et l'oreiller étaient posés près de lui. Quand j'ouvris l'abattant de la porte pour lui donner son repas, il tourna une page, la marqua et posa le livre

sur l'oreiller.

Il aurait aussi bien pu me lancer *Les Garennes de Watership Down* au visage.

Il fit mine de s'étonner.

— Oh, tu l'as lu ? Stewart me l'a apporté parce que j'ai été bien sage. J'aurais préféré *Guerre et Paix*, mais faute de grives, on mange des merles.

Plusieurs autres livres étaient proprement empilés sous la couchette… des exemplaires fatigués de *Ne tirez pas sur l'oiseau moqueur*, *Amants et fils* et *L'Adieu aux armes*.

Typique de Cole. Je me demandai qui l'avait accompagné, la veille au soir.

— Qu'est-ce que tu lui as donné en échange ?

— Quelques miettes d'informations qu'il croyait indispensables, répondit Clancy en regardant le contenu du sac que je venais de lui donner. Vos camarades sont stupides s'ils n'ont pas encore compris ce qu'il est. C'est si évident ! Et il est si pitoyable quand il demande…

— Pourquoi ce livre ? coupai-je, consciente de la présence de Chubs.

Je tentai de me souvenir quand je lui avais dit que j'aimais ce roman.

— Tu m'en as parlé à East River, expliqua-il, répondant à la question que je n'avais pas posée. Tu as dit que c'était ton livre préféré.

— Bizarre, je ne m'en souviens pas.

Clancy esquissa un sourire ironique.

— Sans doute pendant une de nos conversations intimes.

Conversations intimes ? C'était ainsi qu'il rationalisait les leçons pendant lesquelles je baissais ma garde et le laissais entrer dans mon esprit… sous prétexte de m'enseigner à contrôler mon aptitude ?

— Je n'aurais jamais cru pouvoir m'intéresser à une histoire de lapins, ajouta-t-il, mais celle-ci a son charme.

Je secouai la tête.

— Cesse, dis-je. C'est vil, même pour toi.

— Crois-moi, je suis prêt à m'avilir bien plus encore pour te faire comprendre ce que j'ai essayé de t'expliquer.

— Le problème n'est pas que je ne comprends pas, c'est que je ne suis pas d'accord.

— Je sais, admit-il. Je le sais très bien. Souvent, j'ai espéré que tu pourrais… que Thurmond ne t'avait pas brisée. Tu es très cruelle envers toi-même et tu n'es même pas capable de distinguer la vérité de la version corrompue qu'on t'a imposée.

J'en avais tellement assez de ses discours que je serais partie sur-le-champ si je n'avais pas eu un objectif. Mais c'était le prix de mon billet d'entrée. Je devais l'écouter se justifier de traiter tous ceux qui l'entouraient comme des êtres inférieurs.

— Jamais je ne t'ai entendue qualifier ton pouvoir de don, poursuivit-il. Quand tu entends ce mot, tu te mets en colère. Il y a, chez toi, un entêtement

que je ne comprends pas. Utiliser ton – comment l'appelles-tu ? Ton *aptitude* ? – doit être épuisant. Tu te punis quand tu ne parviens pas à la contrôler et tu te punis quand tu réussis à le faire. Ce que je trouve fascinant, chez toi, c'est que tu sois capable de séparer ton don de toi-même… comme si c'était une entité distincte que tu pouvais soumettre.

Il se leva et se dirigea vers moi, les bras croisés. Pendant un instant, j'eus l'impression d'être ailleurs et une odeur de résine et d'herbe emplit mes narines.

— Arrête !

Je ne savais pas ce qu'il faisait, mais je n'étais plus la Ruby d'East River. Je connaissais ses ruses ; c'était en me déstabilisant qu'il parvenait à s'insinuer dans mon esprit.

Il leva les sourcils.

— Je ne fais rien.

Une expression dégoûtée sur le visage, je pris ostensiblement la direction de la porte pour voir jusqu'où il était prêt à aller pour que je reste. S'il me serait difficile d'arriver à mes fins.

— Tu ne t'es jamais demandé pourquoi les Bleus n'ont pas de mal à contrôler ce qu'ils sont capables de faire ? cria-t-il. C'est parce que, lorsqu'ils déplacent un objet, c'est une manifestation naturelle de leur volonté… Chez les Verts, le don est comme un filet entourant leur esprit et, de leur point de vue, il fait simplement partie du fonctionnement de leur cerveau.

Mais Zu, une Jaune, moi, et même Cole… nous devions savoir le déconnecter, parce que nous risquions de détruire tous ceux qui nous entouraient. Nos esprits étaient des armes que nous devions être capables de rengainer.

Il reprit :

— Tu dois avoir beaucoup de mal à supporter la présence de ces trois Bleus qui te disent et te répètent que tout va s'arranger, que tu peux contrôler ce que tu fais… et qui, soudain, lèvent un doigt et déplacent un objet. Pendant six ans, à Thurmond, tu as vécu dans la terreur d'être démasquée. Tu sais ce qu'ils feront s'ils te capturent et te ramènent dans ce camp ? Tu as vu comme ils se sont rapidement et discrètement débarrassés des Rouges, des Oranges et des Jaunes. Les Rouges ont intégré le projet Jamboree. Les Jaunes ont été envoyés dans un camp spécialement conçu pour eux. Mais que sont devenus les Oranges ? Où sont-ils ?

J'avais la gorge serrée. Le retour de la terreur familière balaya le peu de courage qui me restait.

— Tu veux que je te le dise ? murmura-t-il, une épaule contre la paroi de verre.

Je fus étonnée de m'entendre souffler :

— Oui.

— Quelques-uns ont participé au programme de recherche de Leda Corps après la fermeture de celui de Thurmond. Les autres, selon plusieurs

FSP stationnés dans le camp à cette époque, se trouvent trois kilomètres au nord de Thurmond, enterrés à quelques dizaines de mètres de la voie ferrée.

— Pourquoi ?

Pourquoi les tuer ? Pourquoi les priver de leur vie comme s'ils étaient des animaux qu'il fallait abattre ? Pourquoi… pourquoi eux ?

— Parce qu'il était impossible de les contrôler. Point, affirma Clancy.

C'était la solution la plus simple, la plus logique, au problème. Notre aptitude était rare et notre disparition ne risquait pas d'attirer l'attention.

Il braqua ses yeux noirs sur moi et reprit :

— J'ai vu les ordres transmis aux militaires… la façon de le faire « humainement » pour que les jeunes ne souffrent pas. Je n'ai pas pu en sauver un seul.

— Tu ne cherches pas à sauver les autres, répliquai-je avec amertume. Tu ne t'intéresses qu'à toi.

— *Écoute-moi !* cria-t-il en frappant la vitre de la paume. Tu *es* ton aptitude et elle *est* toi. Je ne peux pas te le dire plus clairement. Tu sais pourquoi je hais le traitement ? Parce qu'il démontre que ce que nous sommes est mal. C'est une punition, alors que nous n'avons rien fait… tout ça parce qu'ils ne peuvent pas contrôler ce que nous sommes capables de faire, ni la colère que leur inspirent des personnes plus fortes et puissantes qu'eux. Ils veulent te dépouiller de toi-même… de la possibilité d'exercer ton droit à décider toi-même de ta vie. N'oublie pas ceci : au bout du compte, tu n'auras plus le choix. Ils décideront à ta place.

— Le traitement n'est pas une *punition* s'il sauve la vie des enfants qui vont naître. Il ne faut pas qu'ils connaissent ce que nous avons subi. As-tu pensé à eux avant de tenter de brûler les recherches ?

— Bien sûr. Mais ce traitement dont tu parles sans cesse n'en est pas un… c'est une procédure invasive et douloureuse qui ne concerne que les jeunes ayant subi la transformation. Il ne peut rien pour ceux qui ne survivront pas.

— Pour me convaincre, tu devras faire mieux, dis-je. Maintenant, je sais exactement quand tu baratines.

Furieux, il passa une main dans ses cheveux noirs.

— Tu dois tout faire pour découvrir la cause, dit-il. Ce n'est pas un virus, Leda Corps l'a démontré. C'est forcément un élément de l'environnement, un élément infecté…

Il ne s'en rendait pas compte mais, comme je l'avais espéré, il venait de tomber dans le piège que je lui avais tendu. Il fallait qu'il pense au traitement et parle de lui. Cela l'amènerait naturellement à se souvenir de sa mère… de ce qu'il lui avait fait, de l'endroit où elle se trouvait.

— Tu ne dois pas changer pour te faire accepter par le monde, reprit Clancy d'une voix rauque. Tu dois changer le monde pour qu'il t'accepte. Qu'il te laisse vivre telle que tu es, sans te persécuter.

Soudain, je perçus la faiblesse. Il était toujours parvenu à obtenir ce qu'il

voulait de moi en appuyant sur les souvenirs douloureux jusqu'au moment où j'étais trop triste et trop faible pour repousser ses intrusions. Je le savais capable de perdre son calme, mais la colère ne m'intéressait pas. Je voulais qu'il souffre, comme Nico face à sa photo lorsqu'il était enfant. S'il reprenait contact avec ce qu'on lui avait fait, Clancy serait aussi malléable, entre mes mains, que de l'argile.

— Si tu dis vrai… si le traitement est cruel et va nous transformer… prouve-le.

Cela le prit au dépourvu.

— Comment ?

— Montre-le-moi. Démontre qu'il est aussi horrible que tu le prétends. Je n'ai aucune raison de te croire sur parole.

Son visage se ferma.

— Des années de recherches et d'informations ne te suffisent pas ? Je t'ai donné tout ce que j'avais.

— Oui, sur Thurmond. Sur le programme de recherche de Leda Corps. Pas sur *ça*.

— Ah ! fit Clancy, qui se mit à faire les cent pas, passant le bout des doigts sur la cloison de verre. Tu veux voir par toi-même ? Si tu ne peux pas me croire sur parole, pourquoi ferais-tu confiance à ma mémoire ? On peut travestir les souvenirs, tu es bien placée pour le savoir.

— Je sais distinguer, répondis-je.

Et, en prononçant ces mots, je compris que j'en étais vraiment capable.

Le souvenir de l'autre jour. Celui où il m'avait montré comment accéder à son serveur et télécharger les dossiers. Il m'avait semblé différent parce qu'il l'était. Il l'avait imaginé. C'était pour cette raison que j'avais pu y pénétrer et agir. La texture n'était pas la même.

— Tu as deviné. Bien joué, dit Clancy sur un ton satisfait. La mémoire et l'imagination sont distinctes, et l'esprit ne les gère pas de la même façon. Quand tu remplaçais des souvenirs ou introduisais des idées dans l'esprit des gens… tu ne te rendais pas compte que tu faisais plusieurs choses en même temps.

— Tu essaies de gagner du temps, constatai-je.

— Non, je t'attends. Si tu veux voir, si c'est la seule façon de t'apporter une preuve… très bien.

Pour tester ses défenses, j'effleurai son esprit avec le mien. Mais il était prêt et, à l'instant où je fermai les yeux et tentai d'entrer dans son esprit, ce fut comme s'il avait tendu la main pour m'y guider. Je fus entraînée dans les couches de souvenirs. L'esprit de Clancy était très organisé. J'eus l'impression de courir dans un couloir tortueux bordé de fenêtres sans avoir le temps de voir ce qui se passait derrière elles.

Les images se brouillèrent, coulant comme de l'encre sur une page mouillée. Les couleurs se transformèrent et se mêlèrent puis, avec la force d'un coup en pleine poitrine, se stabilisèrent. Je fus projetée dans un souvenir

si dense que je sentis le contact glacé de la table métallique contre ma peau. Battant plusieurs fois des paupières pour dissiper le halo de lumière qui bordait mon champ visuel, je tentai de me redresser, mais les sangles immobilisant mes poignets et mes chevilles m'en empêchèrent. Je n'étais pas couverte, même pas par un drap ; on avait branché des fils et des électrodes sur mon crâne et ma poitrine.

Des hommes et des femmes en blouse blanche entouraient la table et j'entendais leurs voix. Ils ôtèrent les fils de mon crâne, les remplacèrent par d'autres, me palpèrent – partout –, ouvrirent brutalement mes paupières et braquèrent une lumière aveuglante sur mes yeux. J'entendais leurs plaisanteries et leurs murmures, je voyais la silhouette de leurs sourires derrière les masques en papier.

À East River, il m'avait montré un souvenir comparable. C'était un spectacle horrible. Plus le souvenir était fort – plus les sentiments liés à lui l'étaient –, plus il était net. Je compris à cet instant que ce que j'entendais, sentais et éprouvais dans un souvenir avait si profondément entaillé l'esprit qu'il restait une cicatrice.

Cela ne concernait pas la recherche sur le traitement… C'était ce qui s'était passé à *Thurmond* avant son évasion. On l'étudiait comme un spécimen rare, comme on avait étudié le Rouge. Et Nico.

Un masque en plastique fut posé sur mon visage et de l'air au parfum sucré écœurant gonfla mes poumons. Dès que la drogue fit effet, mes sensations parurent s'engourdir.

Il m'avait raconté un jour que les jeunes étaient sous sédatif pendant les expériences, mais conscients pour que les machines puissent enregistrer le fonctionnement normal du cerveau et cartographier les aptitudes. Ma langue enflée, sèche, m'empêchait de déglutir ; ma salive coulait entre mes lèvres gercées, fendues, sous la muselière fixée sur mon visage.

Sans avertissement, une langue de feu courut dans ma colonne vertébrale et la douleur fut si vive qu'elle me coupa le souffle. Ce fut comme une décharge électrique d'une intensité énorme. Je fus prise de convulsions.

— Essaie encore, cette fois…

Un chercheur corpulent poussa un grognement de dégoût et s'éloigna de la table. Les odeurs de l'urine, du sang et de la chair brûlée couvrirent celle du détergent. J'aurais vomi si mon estomac n'avait pas été vide. À cet instant, je n'avais qu'une envie : mourir. L'humiliation brûla en moi quand un chercheur fit signe à une infirmière de me nettoyer pour qu'ils puissent recommencer.

Je vous tuerai, je vous tuerai, tous… les mots furent emportés quand mon cerveau reçut une décharge de lumière aveuglante.

Je tournai la tête. J'étais entourée de blouses blanches prenant des notes, du claquement d'objets métalliques sur des plateaux, du *bip, bip, bip* d'un moniteur cardiaque. La femme qui se tenait devant moi s'éloigna et appuya sur un bouton… de la musique : les Beatles chantant *I want to hold your hand* de leurs voix claires. Un chercheur se mit à chantonner, puis un nouvel éclair

de lumière traversa mon crâne.

Quand j'ouvris les yeux, mon corps était encore secoué de spasmes mais j'étais dans le noir et allongé sur du tissu, pas de l'acier.

— … annoncer une amélioration.

— … adapter soigneusement le traitement… entre de bonnes mains… le traitement est efficace…

Le médecin corpulent et chauve serra la main d'un homme vêtu d'une veste… de quelle couleur était-elle ? *Pas bleue… pas bleue…* La panique s'empara de moi, paralysant mon cerveau. L'homme en veste ôta son masque. *Je vois la barbe. Je vois le nez. Familiers. Mal à la tête… pas de nom, seulement le visage. Visage près de mon père. Téléphoner. Annoncer une amélioration. Au secours ! Au secours !*

Lever la main… lever la main… essayer. Impossible, pas sans… sans moi. Les mots se désagrégèrent dans mon esprit, ne laissant que des sons, des lettres. *Langue insensible. Bras insensibles… brûlures partout…*

Une silhouette apparut et la couchette voisine de la mienne grinça. Il n'y avait plus de danger. *Nico, Nico, à l'aide !*

Chiffon humide sur mon visage. Mes mains. Mon cou. *Attention, Nico, attention*. Tête douloureuse, douces pressions du bout des doigts. *Agréable*. Je fus soulevé, mes bras furent glissés dans des manches, une chemise par-dessus ma tête. Soutenu. *Cœur chaleureux*. Yeux noirs brûlants. *En sécurité. « Tout va bien, je suis là. »* Tasse contre mes lèvres. *Eau*. Métal contre lèvres… *pas une fourchette… pas une fourchette… qu'est-ce que… une cuiller. Cuiller. Sucre. Repas.*

Nico. Ni-co-las.

En larmes.

Nico.

En larmes.

Douze

Je me dégageai du souvenir, le repoussai. La sortie fut pire que l'entrée. Impossible de dire dans quelle direction aller. En avant, c'était revoir ce moment horrible, le crâne rasé de Nico, sa maigreur, l'expression désespérée de son visage. En arrière, c'était comme marcher à reculons dans un labyrinthe de fils de fer barbelés. Je ne pouvais m'extraire du souvenir sans me blesser, sans souffrir.

Quand je repris connaissance, de retour dans mon esprit, j'étais à genoux, le front contre la paroi vitrée.

— Ça t'a suffi ? demanda Clancy sur un ton sarcastique.

Il transpirait et tremblait.

— Tu es satisfaite ? insista-t-il.

Je ne sais pas comment je fis. Vraiment. Je chassai tout ce que j'avais vu de mon esprit et dépouillai ma voix de tout sentiment.

— Non. Je savais ce qui se passait à l'infirmerie de Thurmond, protestai-je. Tu devais prouver que le traitement lui-même est cruel.

— Elle a mis le traitement au point sur la base de ces expériences ! Tu crois que je n'ai pas compris ce que tu cherches à faire ? Que je serais assez stupide pour te montrer la nature du traitement ou bien l'endroit où se trouve ma mère… ?

Il sait. Il sait où elle est.

Il gagna sa couchette. Nos esprits étaient toujours partiellement liés et la fureur bouillonnant en lui me prit au dépourvu. Je me calmai et pénétrai dans les profondeurs de son esprit, dépassant les souvenirs et entrant dans une région étincelante de colère et de volonté.

Il se figea : muscles, membres et visage pétrifiés. Clancy ne bougea que lorsque je le fis, et ses mouvements ne furent que le reflet des miens. Ce fut comme pincer des cordes ; chaque contact avec cette partie de son esprit produisit chez lui une réaction différente. Je le manipulai comme une marionnette, sans tenir compte de ses tentatives pour me repousser.

Je n'étais pas au bon endroit… il me fallait retourner dans ses souvenirs, mais je ne savais pas comment sortir de cette partie de son esprit. Elle était ténébreuse et envahissante…

Miroir. Le mot résonna à mes oreilles. La voix de Clancy, autoritaire, me forçant à écouter… il avait compris que je ne pouvais sortir par moi-même

et, s'il tentait de m'aider, sans doute redoutait-il que je ne provoque des dégâts irréversibles. *Esprits miroirs*.

Je compris.

Mes pensées changèrent de direction : je fermai les yeux, les poings serrés contre les flancs, et hissai jusqu'à la surface le souvenir de mon entrée dans la pièce. Je sortis des ténèbres, comme si on me tirait par les cheveux. Je me retrouvai dans le couloir et les fenêtres donnant sur ses souvenirs se fermèrent l'une après l'autre. Je ne disposais que d'une seconde…

— Lillian, dis-je, maman…

Comme toujours, ça fit mouche. Les mots dévièrent ses pensées, stimulèrent le souvenir qu'il voulait protéger.

J'avais déjà entrevu ce souvenir et je savais ce que je cherchais. À l'apparition de la belle femme blonde au visage suppliant, j'agis plus violemment que je ne l'avais jamais fait. Le labo de Lillian Gray se matérialisa autour de moi, les objets prenant leur place comme les pièces d'un puzzle. Elle y avait attiré son fils par ruse, pour le soumettre au traitement. Elle s'était arrangée pour qu'il sache qu'elle se réfugierait en Géorgie, certaine qu'il la trouverait… ce qu'il avait fait. Je forçai le souvenir à se déployer plus vite. La femme leva les mains dans un geste apaisant et, sur ses lèvres, je lus : *Calme-toi, tout va bien se passer*. Je me souvins de la tache de sang sur le revers de sa blouse blanche quand, sur le sol, elle suppliait – *Clancy, non, je t'en prie, Clancy* – et que son fils mettait le feu, détruisait les machines.

Mais je n'avais pas vu Clancy saisir son cou et serrer. Je sentis le pouls de Lillian sous mes doigts. Il allait…

Mais je levai les mains et les posai de part et d'autre de son visage. Ce que je vis ensuite est indescriptible… lire un esprit dans un esprit, une explosion de souvenirs dans un souvenir. La chaleur, sur mon dos, était insupportable, mais je ne renonçai pas, l'immobilisai et vrillai, tordis, brisai toutes ses pensées.

Un coup de feu rompit le lien et je ressentis une intense douleur à l'épaule. Je lâchai la femme quand deux silhouettes noires apparurent dans l'encadrement de la porte. Les vitres qui l'entouraient réfléchissaient la lumière vacillante du feu. C'était étrangement beau et ce fut ce souvenir que j'emportai quand je pris la fuite.

Je fus repoussée si brutalement hors de l'esprit de Clancy que je reculai et me cognai la tête contre le mur. Il gisait sur le sol, aussi loin de moi que possible. Il était tourné vers le mur et respirait péniblement. La couchette, renversée, formait une barrière entre nous.

— Va-t'en ! hurla-t-il. *Va-t'en !*

Cette fois, je partis en courant. La porte s'ouvrit et je percutai la personne qui se tenait derrière, tentai d'échapper à son étreinte alors qu'elle refermait le battant d'un coup de pied.

— C'est moi, ce n'est que moi…

Chubs m'entraîna dans le couloir, puis dans la salle des archives. Je me cramponnai à son bras, des pensées et des sentiments qui ne m'appartenaient pas tournoyant follement dans mon esprit.

Nous n'avions pas atteint le couloir quand mes jambes se dérobèrent. Il fourra la clé dans la serrure et la tourna.

On gagna le bout du couloir d'un pas vif et je m'appuyai lourdement sur lui, les jambes tremblantes. Il ouvrit la porte d'une chambre et me poussa à l'intérieur.

Je m'assis au pied d'un mur, tentant de chasser le souvenir de la voix de Clancy. Accroupi devant moi, Chubs me regarda attentivement. Qu'avait-il entendu ?

Tu as battu Clancy ! Je n'avais jamais imaginé pouvoir le faire. Pour le vaincre, j'étais parvenue à devenir lui. Et, même si j'avais promis de tout faire pour trouver Lillian, je n'avais jamais imaginé… *ça !* En être capable.

N'y pense plus. J'avais obtenu ce que je voulais. La confirmation dont j'avais besoin.

— Elle est toujours au sein de la Ligue, déclarai-je sans laisser à Chubs le temps de poser la question. Des agents sont allés la chercher.

— La femme du président ? Alors il ne l'a pas tuée ?

Je secouai la tête.

— Ce qu'il a fait est bien pire.

Quand je me mis à sa recherche, Cole était parti. La sénatrice Cruz me l'apprit lorsque je la croisai dans le couloir du niveau supérieur.

— Il est allé voir un ami toujours en contact avec la Ligue pour lui demander des informations sur les agents arrêtés, expliqua-t-elle. Il m'a chargé de te dire de ne pas t'inquiéter, qu'il rentrera ce soir.

Naturellement, il n'avait pas pris de téléphone et je ne pouvais le contacter pour lui demander si cet « ami » savait où se trouvait Lillian Gray. Si elle était toujours au sein de la Ligue, où était-elle ? L'avait-on conduite au QG du Kansas ?

En passant devant la porte du gymnase, je vis Zu, Tommy, Pat et quelques autres à l'intérieur.

— Désolé, dit Pat en s'éloignant des haltères, on… on n'avait rien à faire. Et on voulait s'occuper. Parce que, tu sais, on va y aller… moi et Tommy.

— Y aller ? répétai-je.

Tommy le rejoignit, la lumière accentuant l'éclat de ses cheveux roux.

— On s'est portés volontaires. Pour Oasis. Désolé, on a voté après… euh… ton départ.

Ah. Je les regardai attentivement. Je souris.

— Vous voulez apprendre quelques trucs d'autodéfense ? demandai-je.

Cette idée les enthousiasma. Les autres abandonnèrent les machines et foncèrent jusqu'au tapis, où je les invitai à se mettre en ligne. Je les fis

s'échauffer, leur appris à échapper à plusieurs prises et leur montrai – plusieurs fois – comment faire basculer un adversaire par-dessus l'épaule. Des heures après, quand ce fut terminé, je n'aurais su dire qui était le plus heureux… eux ou moi.

Plus tard, des coups frappés à la porte du tunnel annoncèrent le retour de Cole. Je sortis ventre à terre du bureau d'Alban, où je lisais les dossiers de vieilles opérations, et j'ouvris. Il m'adressa un sourire hésitant, en gravissant les dernières marches.

— Les autres aussi sont rentrés, annonça-t-il. Je leur ai dit d'aller au quai de chargement du garage. Tu peux prévenir tout le monde qu'il faut décharger ? Je vais couper les chaînes pour qu'on puisse ouvrir cette fichue porte…

— Cole, appelai-je alors qu'il s'éloignait.

Il s'arrêta et se tourna vers moi.

— Je regrette, Bijou. Ils cherchent les agents, mais ils ne savent rien. Liam a dû prendre contact avec Harry sans m'en avertir, parce qu'il m'a appelé ce matin pour me dire qu'il se renseignerait. C'est un ancien des Forces spéciales et il a beaucoup de potes dans l'armée et le gouvernement.

— D'accord, soufflai-je. Merci d'avoir essayé.

Il soupira et haussa les épaules.

— Ouais. Va chercher les autres. On se retrouve au garage.

L'air de la nuit emplissait l'entrepôt d'une odeur propre de résine. La porte était déjà ouverte. Mais, à l'entrée, je m'arrêtai court.

Le garage était impeccable. Ils n'avaient pas pu se débarrasser de ce que contenait le bâtiment – cela aurait risqué d'attirer l'attention –, mais ils avaient tout poussé et empilé contre les murs.

Deux gros 4 × 4 et une camionnette blanche se trouvaient à l'intérieur. Je rejoignis Liam et Vida qui, grâce à leur aptitude, déchargeaient et empilaient des cartons.

Liam leva la tête, souriant. Il fit signe à ceux qui me suivaient de le rejoindre.

— On classe par catégories, indiqua-t-il. Rassemblez les ordinateurs et le matériel électronique ici… La nourriture et l'eau vont ici. Il devrait y avoir des sacs de vêtements, de draps… non, non, ne touchez pas au contenu de la camionnette. C'est… Cole s'en occupera.

Les armes, pensai-je.

— Les Canadiens ont tenu parole, on dirait, constata la sénatrice en regardant autour d'elle.

— Qu'est-ce qu'ils vont demander en échange ? s'enquit un jeune.

— Ne t'inquiète pas, répondit la sénatrice. L'heure des comptes est très loin. C'est… disons un service. Ont-ils livré de l'essence ?

— Une citerne, dit Liam. On l'a cachée derrière le bar parce qu'elle ne serait pas passée par la porte. Et… euh… l'idée d'entreposer un produit potentiellement explosif ici ne me plaisait pas.

— Tu as eu raison, admit la sénatrice.

— Ils semblaient très heureux de collaborer, dit Liam. Nous avons décidé des lieux où ils déposeraient le matériel quand ils pourraient le livrer. Ils m'ont donné ceci, pour pouvoir me contacter à l'arrivée des livraisons.

Il sortit un téléphone gris métallisé de sa poche.

— Les bombes de peinture, intervint Chubs. Tu y as pensé ?

— Pour quoi faire ? demandai-je.

— Ceux qui partiront à la recherche des tribus baliseront les itinéraires sûrs grâce aux symboles du code, expliqua Liam. Ainsi, ils rentreront en toute sécurité et des groupes que nous ne connaissons pas les suivront peut-être pour nous rejoindre.

Son sourire avait toujours été communicatif. Je mordis l'intérieur de ma lèvre ; il me regardait comme s'il n'y avait que moi qui comptais à ses yeux.

Ruby peut effacer tes souvenirs…

— Excellente idée, dis-je en baissant la tête.

— Ouais… merci.

Les jeunes transportèrent le matériel jusqu'au Ranch avec enthousiasme. Adossé aux portes arrière de la camionnette blanche, Cole les regardait.

— Attendez, dis-je en retenant Liam et Chubs, qui suivaient Zu et Hina en direction du tunnel. Il faut qu'on parle.

Cole et Vida durent percevoir la tension de ma voix, parce qu'ils nous rejoignirent.

— Je… Je suis allée voir Clancy, annonçai-je. Pour découvrir où se trouve sa mère.

— Et ? demanda Cole.

— Elle travaillait en Géorgie, dans des installations protégées par des agents du QG local. Ils ont réussi à l'évacuer. Mais le labo a brûlé.

— Bon sang, souffla Vida. Tu en es certaine ?

— Absolument. Et je crois qu'ils l'ont emmenée.

— Tu penses qu'ils la cachent au Kansas ? demanda Cole.

— C'est logique. Selon les procédures de la Ligue, quand l'organisation est attaquée, le personnel doit se replier sur une position sûre. Après l'attaque de Clancy, ils n'ont sans doute pas pris le risque de la détenir ailleurs et ils ne l'ont sûrement pas libérée…

— Est-ce qu'ils accepteraient de l'échanger ? demanda Vida.

— La femme du président ? ironisa Cole. Même pas contre cent agents. Mais je ne comprends pas pourquoi ils ne se sont pas servis d'elle… ils n'hésitent pas à utiliser des otages pour obtenir ce qu'ils exigent.

— Ils préfèrent sans doute la cacher, dis-je.

— Explique.

— Clancy a trafiqué son esprit. Gravement.

— Lavage de cerveau ? reformula Vida. Formidable. Plus question d'obtenir des réponses.

— Tu veux quand même aller la chercher, dit Liam, mais je perçus la

contrariété dans sa voix. Tu crois pouvoir défaire ce qu'il a fait.

J'acquiesçai.

— Tu as l'intention d'envoyer une équipe d'extraction dans une installation protégée par cent ex-militaires spécialisés dans la torture… parce que tu as une théorie ? s'emporta Cole.

— Si elle n'y est pas, on pourra au moins découvrir où elle se trouve, insistai-je. Ça sera très rapide. Et on sait où est le QG du Kansas. On pourrait s'y rendre à deux en reconnaissance. Si ça semble trop dangereux, on renoncera. Il faut prendre le risque. Si on la trouve et si je peux contrer ce que Clancy lui a fait, on aura les informations sur le traitement. Sinon… eh bien, on pourra l'échanger contre Cate.

À ces mots, Vida commença de s'intéresser à l'opération.

— Si tu me promets qu'on finira par l'échanger contre Cate, j'en suis. Toi et moi, on peut y arriver. On l'a fait des dizaines de fois.

— Ruby ne peut pas y aller, déclara Cole. On a besoin d'elle ici. Elle doit s'occuper de *lui.*

— Une minute, coupa Liam. Du calme. Il y a quelques heures, tu craignais que Conner ne révèle l'emplacement du Ranch, mais si les autres agents dévoilent celui du QG du Kansas ? Si ceux qui s'y trouvent sont déjà partis ?

— On suivra leur piste, dit Vida. Mais je suis prête à parier que ces salauds, arrogants comme ils sont, se croient trop invincibles pour évacuer dans la précipitation. Ils y sont toujours.

Je me tournai vers Cole.

— De toute façon, il faudra que tu lui apportes ses repas. Je suis sûre qu'il refusera de me voir pendant un bon moment.

Cole réfléchit, mais finit par secouer la tête.

— Non, on a besoin de toi ici. Pour conduire l'attaque du camp.

— Ça ne prendra que quelques jours, protestai-je.

— Non. Je suis sérieux.

On s'affronta du regard, Cole et moi, et les autres baissèrent la tête.

— Je serais prêt à m'en charger, dit Liam en passant une main dans ses cheveux en bataille, mais j'ai promis d'organiser la recherche des tribus. Je veux me lancer personnellement sur la piste du groupe d'Olivia. Je crois savoir où il est.

— Vraiment ? demandai-je.

Olivia, Brett et tous ceux que nous avions rencontrés à Nashville avaient l'expérience du combat. S'ils acceptaient de participer, ils nous seraient très utiles.

Chubs tira sur son coupe-vent et monta énergiquement la fermeture Éclair.

— J'irai avec Vida.

Long moment de silence.

— Non, merci, s'emporta Vida. Un ours en peluche serait plus utile.

— J'ai toujours mes papiers de chasseur de primes, dit-il, plus à Vida qu'à nous.

— Tu as été chasseur de primes ? Toi ? s'écria Cole.

Il éclata de rire puis s'aperçut qu'il était seul à l'avoir fait.

— Bon, d'accord, reprit-il. Pourquoi pas ? Continue.

— Je peux les éviter en accédant à leur réseau et au système GPS, expliqua Chubs en se tournant vers Vida. Et, en plus, pour qui tu te prends ? Peut-être que tu peux entrer dans le bâtiment et faire sortir la femme de Gray, mais je peux nous y conduire et en revenir en toute sécurité. Je l'ai fait pendant des mois et personne ne m'a soupçonné, même pas les FSP.

— Sûrement parce que tu es si laid qu'ils ne supportaient pas de te regarder, marmonna-t-elle.

— Des attaques personnelles, maintenant ? s'emporta-t-il.

Liam s'interposa… mais ils continuèrent de s'injurier à voix basse.

— Écoute, Vida, intervint Cole, j'accepte l'échange que tu proposes, mais les chances de réussite sont minces. Je n'ose pas imaginer ce qui se passera s'ils vous capturent. Qu'est-ce que tu leur raconteras ?

— Que j'en avais marre parce que vous êtes tous des lâches, ici, et que j'étais prête à prendre de vrais risques si ça en valait la peine, répondit-elle. Je leur ferai croire que je veux me battre à leurs côtés.

— Ça semble plausible, admis-je.

Le traitement n'intéressait pas Vida : elle voyait dans cette opération le moyen de libérer Cate.

— Très bien, Vida, décida Cole. Vas-y, mais en compagnie de Chubs-le-chasseur-de-primes. Et ne prenez pas de risques inutiles. Pigé ?

— C'est d'accord. Si tu crois que je vais saboter l'occasion de récupérer Cate, tu te fourres le doigt dans l'œil jusqu'au coude.

En silence, avec Liam et Cole, je transportai les caisses d'armes à l'intérieur du Ranch. Quand je me penchai pour placer un fusil sur le râtelier du placard, l'encolure de mon sweat-shirt bâilla. Liam tendit la main et tira dessus. Il ne mentionna pas les bleus de mon cou et se contenta de remettre le col en place puis de me tourner le dos. Quand on eut terminé, il fut le premier à sortir de la pièce, franchissant la porte à double battant et retournant sans doute au garage.

Je pris le couloir. Presque tout le monde était couché, mais la porte de notre chambre était entrouverte ; il n'y avait que Chubs qui dormait, la lumière allumée, un livre sur la poitrine. Je souris et tendis la main vers l'interrupteur, mais j'aperçus une petite boîte colorée sur la couchette de Vida.

Il ne me fallut que quelques secondes pour deviner où elle était. La boîte de décolorant pour cheveux était ouverte.

La ventilation de la salle de douches était si mauvaise qu'il fallait laisser les portes entrouvertes pour évacuer la vapeur d'eau.

— Moi, ça ne me gêne pas, Z., dit Vida, mais c'est à toi que tu fais du

mal.

Je m'arrêtai devant la porte, une main sur l'encadrement et me penchai pour écouter.

— Ouais, mais ça ne te perturbe pas ? continua-t-elle. N'y a-t-il pas des choses importantes que tu voudrais dire ? Je sais que tu peux les écrire, mais comment pourras-tu aller de l'avant si tu n'en parles pas ? Tu sais, Z., je te comprends, mais ce silence ne fait de mal qu'à toi. N'accorde pas ce pouvoir à ceux qui t'ont fait souffrir. Ne les laisse pas t'obliger à ne jamais dire un mot. Il y a des gens qui valent la peine qu'on se souvienne d'eux, qu'on parle d'eux. Tu comptes. Tu as le droit de t'exprimer et de te faire entendre. Tu es plus futée que la plupart d'entre nous.

Je fermai les yeux, reculai et m'adossai au mur.

— Oh, moi aussi j'ai peur, dit Vida. J'ai toujours un peu peur quand je pars en opération. Surtout de ce qui pourrait arriver aux autres si je déconnais ou si je ne les couvrais pas correctement.

Elle se tut, comme si elle attendait que Zu ait fini d'écrire.

— Mais la peur ne sert à rien, reprit-elle. Elle paralyse quand il faudrait avancer. Et elle n'existe que dans ta tête. Même si tu te détestes quand tu es terrifiée, même dans ce cas, la peur contrôle ta vie. Tu n'en as pas marre de cette connerie ? Si tu la laisses faire, elle continuera de t'entraîner vers le bas.

Nouveau silence, si long que je tendis la main vers la porte.

— Des gens entrent et sortent de ta vie continuellement, dit Vida d'une voix tendue. Même s'ils te promettent de revenir, tu risques de ne jamais les revoir. Nous formons une bonne équipe et tu sais pourquoi elle est aussi forte ? Parce qu'on a choisi d'être ensemble. Ma sœur n'était pas comme tes parents, mais elle m'a tout de même laissée tomber. Cette salope m'a livrée pour toucher la récompense, mais je ne la laisserai pas gagner. Je ne lui donnerai pas la satisfaction de ne plus jamais faire confiance à personne.

Quand Vida se mit à chantonner, j'entrai.

— Salut, lança-t-elle en se tournant vers moi. Ça baigne ?

L'odeur de détergent n'était pas celle des produits d'entretien utilisés pour nettoyer les douches, mais celle de la crème couvrant les cheveux de Vida. Elle avait posé une serviette de toilette sur ses épaules pour empêcher la substance gluante de tacher son soutien-gorge.

Près d'elle, assise sur le meuble d'un lavabo, Zu balançait les jambes. Elle leva les boîtes qu'elle tenait dans les mains, puis montra Vida.

— J'ai convaincu Liam de s'arrêter, en rentrant de l'Oregon, expliqua Vida en ôtant la serviette qui couvrait ses épaules pour la poser sur celles de Zu. Heureusement ! J'avais besoin de mes peintures de guerre avant de partir pour la bataille.

Dans le miroir, je croisai son regard.

— D'accord, rectifia-t-elle. J'en avais besoin pour ma mission de reconnaissance soigneusement préparée.

Vida leva un sourcil et me demanda :

— Tu es sûre qu'on ne peut pas filer à l'anglaise, ce soir, toutes les deux ?

— Chubs peut t'être utile, lui rappelai-je. Essaie de ne pas le tuer.

— Ouais, ouais, on verra. Mais un accident est vite arrivé.

Sans me laisser le temps de protester, elle prit du produit dans le bol du bout de ses doigts gantés et en déposa une mince bande sur les cheveux de Zu.

— Euh…, commençai-je, me demandant soudain comment Liam et Chubs réagiraient.

Zu jeta un coup d'œil dans le miroir et fit un geste impatient : *Plus !*

Vida secoua la tête.

— Commence comme ça et vois si ça te plaît. Tu as choisi la couleur ?

— Elle aime le rose, dis-je.

Vida inclina la tête, regardant les deux boîtes.

— Je peux essayer de mélanger en utilisant un peu moins de rouge. Ça ne marchera peut-être pas, mais ça vaut la peine d'essayer.

Zu acquiesça énergiquement, un large sourire aux lèvres.

— Charlie Boy va me tuer, chantonna Vida en s'appuyant contre le meuble du lavabo. Mais on se fiche de ce que pensent les garçons, hein, jeune fille ?

Je ris.

— Charlie Boy ?

— Il s'appelle Charles, hein ? dit Vida en me regardant dans le miroir. Pourquoi Chubs serait-il mieux ?

— D'accord, admis-je. Bien… je vous laisse…

— Tu es à la bourre, Ruby ? demanda Vida. Reste. J'ai l'impression qu'on ne t'a pas vue depuis très longtemps.

J'hésitai, parce que je devais voir Liam, mais comment aurais-je pu résister au sourire de Zu ?

— Très bien, cédai-je en prenant le bol. Voyons si on peut trouver le rose parfait.

Treize

Après être restée trois heures allongée dans le noir sans dormir, je me levai et sortis dans le couloir. Je ne l'ennuierais pas… mais je voulais être sûre qu'il était bien où je croyais.

La musique, dans le tunnel conduisant au garage, montra que j'étais sur la bonne piste. Les Rolling Stones.

Il y avait plusieurs jeunes dans le vaste espace. Penchée sur un établi installé contre le mur opposé, une fille me tournait le dos, son corps cachant ce qu'elle faisait. Les autres jouaient aux cartes sur une couverture étendue sur le sol. Je trouvai bizarre qu'ils aient préféré le garage à la salle de repos, où il faisait bien dix degrés de plus.

J'entrai, croisant les bras pour me réchauffer.

Accroupi et me tournant le dos, Liam travaillait sur la moto. La poussière grise qui la couvrait avait disparu ; ses chromes et sa peinture brillaient. On aurait pu croire qu'elle était neuve.

Il se redressa, prit une feuille de mousse qu'il posa sur le siège pour couvrir les fissures du cuir.

— J'aime bien ce que tu as fait de cet endroit, criai-je pour couvrir Mick Jagger.

Liam sursauta et se retourna. Sa chemise était tachée de cambouis et de poussière et, sans s'en rendre compte, il s'en était aussi mis sur le front et la joue. Je ne pus m'empêcher de le trouver très beau et j'eus envie de le rejoindre, de prendre son visage entre mes mains et de l'embrasser.

— Il y a un problème ? demanda-t-il.

— Non, répondis-je. Tu n'étais pas là à l'extinction des feux et je me suis inquiétée. Je voulais…

— T'assurer que je ne m'étais pas enfui ? Vraiment ?

Il se tourna vers la moto, mais me fit à nouveau face et posa une main sur son front.

— Bon sang, je l'ai déjà fait, c'est ça ? C'était… pas à Nashville.

— Dans l'Oklahoma. Dans le Parc national.

— Exact. C'est la seule partie encore un peu floue. Juste avant que tu ne me rendes mes souvenirs… Désolé. On a besoin d'une pendule, ici.

Je regardai son profil, la ligne de sa mâchoire et pensai, certaine de ne pas me tromper : *Je n'ai pas ma place ici.*

— Bien, dis-je avec une gaieté forcée, je vais… je vais te laisser…

En prononçant ces mots, ma gorge se serra, et j'eus l'impression qu'ils n'avaient aucun sens. *Stupide, complètement stupide*. J'avais voulu prendre mes distances, non ? J'avais décidé de ne pas tout lui dire… et, maintenant, c'était comme si je ne pouvais plus lui parler du tout.

Je m'étais éloignée d'un pas, quand il baissa le volume de la musique et dit :

— J'ai envie de l'appeler Lovely Rita. Qu'est-ce que tu en penses ?

Je ne pus retenir un sourire.

— Comme la chanson des Beatles ?

Il était adossé à la moto, les bras croisés.

— Ça lui va bien, hein ? dit-il en esquissant un sourire.

— Rita distribue des contraventions, si mes souvenirs sont bons, répondis-je en le rejoignant, mon cœur cognant dans ma poitrine.

Liam me fixait si intensément que je faillis trébucher. Une sensation de chaleur envahit tout mon corps quand il tendit les bras, les mains ouvertes.

J'entrai dans le cercle de ses bras et m'appuyai contre son épaule.

— Ouais, souffla-t-il, mais elle est jolie.

Je caressai son dos. J'eus envie de lui demander comment s'était passé le trajet, comment étaient les gens qu'il avait contactés, mais je me contentai de rester dans ses bras, de le laisser embrasser mes cheveux, ma joue.

Je m'écartai pour regarder son visage. Il glissa une main dans la poche revolver de mon jean ; il ne m'avait pas quittée des yeux quand, du pouce, j'essayai d'essuyer une trace de cambouis sur son visage.

— Je dois être crasseux, fit-il avec un rire étouffé.

Tu es parfait. Je regardai et touchai la cicatrice blanche, au coin de ses lèvres.

— D'où vient-elle ?

J'avais besoin qu'il me le dise, pour confirmer ce que j'avais vu dans l'esprit de Cole.

— Je ne t'ai jamais posé la question, ajoutai-je.

— Heureusement, répondit-il en prenant ma main. Il y a plusieurs versions. D'après Cole, il m'a poussé hors de son lit et je me suis blessé.

Je fermai les yeux et soupirai. Quand il m'embrassa, je laissai son baiser effacer la vérité.

— D'après Cole, tu as appelé Harry pour qu'il tente de trouver où Cate a été emmenée, dis-je. Merci… merci beaucoup. Je sais que tu essaies de ne pas les impliquer.

Il éclata de rire.

— Comme si je pouvais empêcher Harry ou ma mère de chercher les ennuis ! Zu en est la preuve.

— Tu leur as parlé ?

— Oui. J'ai utilisé un des téléphones livrés par les Canadiens. Entendre leurs voix m'a vraiment fait plaisir. J'ai eu l'impression que ça n'était pas

arrivé depuis une éternité. J'avais peur que Cole n'accepte pas son aide. Ils ne se sont jamais entendus.

— Pourquoi ?

Je savais que Cole haïssait son père biologique, alors pourquoi s'opposait-il à Harry ?

Liam haussa les épaules.

— Cole faisait des tas de bêtises, quand on était mômes et, après ce que notre père nous avait fait subir, maman n'avait pas le courage de le punir, alors Harry devait s'en charger. Et c'est un type formidable, affectueux et drôle, mais il est parfois strict. Il a passé des années dans l'armée.

— Et Cole n'accepte pas qu'on lui dise ce qu'il doit faire, terminai-je.

Et puis, après l'apparition d'une aptitude terrifiante qu'il avait beaucoup de mal à contrôler, il était sans doute en colère et redoutait d'être démasqué. Incapable de parler, j'avalai ma salive. S'il s'était *confié* à Liam…

— Je crois qu'il… Je ne suis pas sûr que ce soit juste, mais il me semble que Cole n'a jamais pu faire confiance à Harry. Il se souvient mieux que moi de notre père et veut protéger maman, ce que je comprends. Mais c'est comme s'il croyait que Harry allait nous laisser tomber. Sauf que Harry ne ferait jamais ça. En fait, je crois qu'il est entré à la Ligue pour se venger.

— S'ils travaillent ensemble, peut-être réussira-t-il à lui faire confiance.

— Harry l'espère. Et moi aussi.

Liam embrassa mes cheveux puis s'éloigna.

— Bon, reprit-il. Je suis vidé…

Je n'étais plus fatiguée et j'eus l'impression qu'il ne l'était pas davantage. J'embrassai sa cicatrice, posai les mains sur son cou puis les glissai dans ses cheveux. Le bleu de ses yeux parut s'assombrir et il se pencha pour m'embrasser à son tour.

Derrière nous, quelqu'un toussa.

Une seconde fois.

Liam souffla une grossièreté, ce qui ne lui ressemblait pas, et se redressa, le visage rouge.

— Ouais ?

C'était la fille que j'avais vue devant l'établi, Liza, une Bleue.

— J'ai fini, annonça-t-elle, mais je ne suis pas sûre que ce soit… on dirait plutôt une banane pelée.

Elle nous montra un casque noir. Liza avait peint un croissant de lune sur le côté. Le bras de Liam serra plus étroitement ma taille.

— C'est formidable, s'écria-t-il.

— Tu trouves ça bien parce que tu sais ce que c'est, mais si elle, elle l'ignore… ?

— Elle ? répétai-je.

— Notre contact, expliqua Liam. Enfin, celui de la sénatrice Cruz. Elle voulait pouvoir m'identifier quand j'irais prendre livraison du matériel.

— Mais tu n'iras pas en voiture ou en camion ? demandai-je. Tu ne vas

tout de même pas y aller à moto ?

Il hésita et s'éloigna de la machine. Il se tourna vers moi et je vis qu'il se forçait à sourire.

— Parfois à moto, en fonction des circonstances. On peindra aussi le symbole sur les portières des véhicules.

Je ne saurais dire au juste ce que c'était. Le ton étrange de sa voix ; la fuite précipitée de Liza ; son empressement à me prendre par la main et à m'entraîner vers l'entrée du tunnel ? Tout ce que pensait Liam se reflétait toujours sur son visage. Mais dans l'ombre du tunnel, son expression resta neutre et, soudain, je compris.

Il avait des secrets, lui aussi.

Vida et Chubs partirent le lendemain matin, bien avant le lever du soleil. En compagnie de Liam et Zu, je vins leur dire au revoir à l'entrée du tunnel. Ils refusèrent de nous regarder dans les yeux et cela m'irrita. Quand je demandai à Cole ce qui se passait, il se contenta de répondre :

— On en parlera plus tard.

Pendant que Vida étudiait une dernière fois la carte en compagnie de Liam et Cole, j'entraînai Chubs dans le couloir. Il avait du mal à rester calme ; Chubs était gouverné par la logique, et complètement désarmé face aux émotions fortes. Je crois qu'il n'avait pas peur pour lui-même, mais plutôt de ce qui risquait d'arriver pendant son absence.

— Sois prudente, dit-il. Ne prends pas de risques. Veille à te faire soigner si…

— N'est-ce pas moi qui devrais te dire ça ? coupai-je.

— Hé ! On n'a pas le temps de bavarder et de s'embrasser, cria Vida. On file.

Chubs leva un doigt pour indiquer aux autres que nous avions besoin d'une minute.

— Je suis sûre que vous réussirez, dis-je, mais comment allez-vous vous y prendre pour ne pas vous entretuer ?

— En fait, on se complète, répondit-il. Elle est les jambes et moi la tête.

L'épuisement apparut soudain sur le visage de Chubs.

— Tu n'es pas obligé d'y aller si tu n'en as pas envie, dis-je. Il n'est pas trop tard.

— Bien sûr que si. En plus, il faut que je fasse ma part du travail.

Il haussa les épaules avec une désinvolture qui ne lui ressemblait pas.

Je posai les mains sur ses épaules pour le forcer à me regarder dans les yeux.

— Tout se passera bien, affirmai-je. Vous êtes bien préparés. Vous serez prudents et vous rentrerez en un seul morceau.

Chubs se tourna vers Vida, qui faisait les cent pas.

— Bon, en pas plus de deux morceaux, corrigea-t-il tristement. Espérons, en tout cas.

Malgré son impatience, Vida attendit que Chubs ait parlé à Zu et donné l'accolade à Liam. Cole ouvrit la porte, faisant entrer un courant d'air froid dans le couloir, et s'écarta quand Chubs s'engagea sur les marches.

Je leur faisais confiance, mais j'eus toutes les peines du monde à ne pas me précipiter dans le tunnel pour leur barrer la route.

— Allons manger, proposa Liam en se tournant vers moi. Tu viens ?

Je secouai la tête.

— Il faut que je prenne une douche et j'ai quelques problèmes à régler. Je te retrouverai plus tard.

Liam m'adressa un signe de la main, puis s'éloigna en compagnie de Zu.

— Bon, qu'est-ce qui se passe ? demandai-je sans laisser à Cole et Nico le temps de parler. Qu'est-ce qui est arrivé hier soir ?

— C'est plus simple si on te le montre.

Cole passa près de moi et se dirigea vers l'escalier. Je le suivis en silence.

Je n'étais pas allée au labo d'informatique depuis l'arrivée du matériel. Il y avait maintenant cinq ordinateurs de bureau. Trois portables gris métallisé étaient posés sur les tables de travail, qui se trouvaient toujours contre les murs. Je vis aussi une imprimante et un scanner. Nico s'était installé dans le coin du fond, comme d'habitude. Cole ôta les listings posés sur les chaises et m'en proposa une.

Nico tapa un mot de passe et une fenêtre de lignes de codes apparut.

— Ça ne me semble pas plus « simple », fis-je remarquer. Qu'est-ce que c'est ?

— C'est le journal de notre serveur, répondit Nico. Il semblait lent, hier soir, et j'ai cherché le problème. Le voilà…, poursuivit-il en montrant l'écran. Quelqu'un a envoyé un dossier enregistré ici à un autre serveur crypté.

— Quel dossier ? demandai-je.

— Celui des vidéos des expériences de Thurmond, répondit Cole.

— Mais ce n'est pas tout, ajouta Nico en faisant défiler les écrans. Il y a des trous dans le journal des activités du serveur entre minuit et quatre heures du matin.

— Peut-être que personne ne se servait des ordinateurs ? avançai-je.

Nico secoua la tête.

— Les machines sont restées allumées toute la nuit pour tout transférer sur un serveur de secours, en cas de défaillance du nôtre. Il aurait dû y avoir d'énormes pics d'activité… mais regarde.

Les pics étaient là, à partir de vingt-trois heures, mais cessaient d'un coup à minuit pour ne reprendre que quatre heures plus tard, à peu près au moment où Nico et les Verts commençaient leur journée de travail.

Je fixai l'écran, les paupières plissées.

— Il est impossible de savoir qui c'est ?

— C'est un Vert, répondit Nico.

— Ça *pourrait* être un Vert, rectifia Cole.

— Non, insista Nico. C’est forcément un Vert. Peu de gens savent effacer les activités d’un serveur.

— D’accord. Mais si le coupable a pris soin d’effacer ses traces, pourquoi a-t-il laissé cette ligne que tu trouverais forcément ? demandai-je.

Nico haussa les épaules.

— Il a peut-être été interrompu. Ou bien il était pressé et n’en a pas eu le temps.

Cole posa une question que je n’entendis pas parce que le sang rugissait dans mes oreilles.

— … penses ?

Cole posa une main sur mon épaule et je sursautai.

— Désolée, soupirai-je. Je suis fatiguée. Qu’est-ce que tu disais ?

— Je crois qu’un ordinateur a planté ou que le serveur a un problème, dit Cole le regard plein d’inquiétude.

— Le rasoir d’Occam, déclara Nico. La solution la plus simple est généralement la bonne.

— Je ne vois pas ce qu’un rasoir vient faire là-dedans, mais à qui aurait-on envoyé cette info ? demanda Cole. Qui serait stupide au point de vendre des renseignements au risque de se retrouver dans un camp ?

— Peut-être que quelqu’un a accédé aux dossiers à distance depuis le QG du Kansas ? suggéra Nico.

Cole secoua la tête.

— C’est quelqu’un d’ici.

Merde. Je cherchai son regard.

— Ça semble n’être arrivé qu’une fois, poursuivit Cole, mais continue de creuser. Et préviens-moi si ça se reproduit, d’accord ?

On frappa à la vitre de la longue fenêtre du labo : Kylie, tout en noir, les cheveux noués en un chignon approximatif.

— Ah, soupira Cole. C’est le groupe qui part à la recherche des tribus du Montana.

— Attends, dis-je. Ils partent ce matin ? D’où viennent les voitures ?

— Ils prennent les 4 × 4 utilisés par Liam pour aller chercher le matériel.

Il se leva et je le suivis jusqu’à la porte, mais pas dans le couloir.

En rentrant dans le labo, j’aperçus le tableau blanc du coin de l’œil. Quelqu’un – sans doute Cole – y avait noté des informations : coordonnées, population des camps, nombre de FSP, tout ce qui se trouvait dans les dossiers de la Ligue. Quelques renseignements provenant des documents de Clancy… des infos personnelles sur les responsables des camps.

Le plan de l’attaque d’Oasis s’y trouvait aussi. Mon nom était écrit après : *influencer le responsable chargé des transmissions*.

— Tu n’es pas obligée de rester, dit Nico. Je peux me débrouiller seul.

— Je sais.

Je pris le marqueur posé sur la tablette et j’ajoutai des indications sur Thurmond, précisant le plan du mieux possible.

— C'est ta stratégie, constata Nico. Exact ? Elle te ressemble.

— Comment ça ?

— Un peu téméraire. Intelligente mais pas assez attentive aux détails.

— Ah bon ? fis-je sèchement en me tournant vers lui.

Il ne se retourna pas. La tension arrondissait ses épaules.

— Et comment tu t'y prendrais ? insistai-je, montrant le tableau du menton.

Il me fixa et soixante secondes gênantes passèrent, puis il se leva et fit un pas dans ma direction.

— Tu as dit que je n'étais pas assez attentive aux détails, insistai-je. Qu'est-ce que tu entends par là ?

Nico baissa la tête et dansa d'un pied sur l'autre.

— Le plan de l'attaque d'Oasis est bon, admit-il finalement. Compte tenu de la taille du camp, tu n'auras pas de mal à identifier le responsable de la sécurité et des transmissions. Mais ça ne marchera pas à Thurmond.

Il se tordait les mains, toujours incapable de me regarder dans les yeux.

— Il y aura une douzaine de responsables dans la tour de contrôle, poursuivit-il. C'est l'estimation des… dossiers de Clancy. Elle se trouve au centre du camp et, pour l'atteindre, il faudra franchir les rangées de baraquements, mettre les FSP hors de combat et cela donnera aux responsables le temps d'appeler des renforts. Même si vous parveniez à les neutraliser, il serait de toute façon trop tard. Il leur suffirait de mettre la sirène en marche. Le générateur d'électricité et le générateur de secours se trouvent dans le camp et couper le courant donnerait automatiquement l'alerte sur le réseau de l'armée.

En deux minutes, il avait réduit mon assurance à néant.

— Il faudra simplement être plus nombreux, dis-je. Et plus rapides.

— L'idée de Liam, qui voudrait persuader les parents de prendre le camp d'assaut, pourrait marcher, suggéra-t-il, mais est-il possible de convaincre les civils de se révolter et de libérer les camps et quelle sera la réaction des FSP ? Tireront-ils sur eux ou trouveront-ils le moyen de leur faire peur pour qu'ils renoncent ?

— Il a vraiment un plan ? demandai-je.

Nico haussa les épaules.

— Pas à proprement parler. J'ai seulement entendu des jeunes lui demander ce qu'il ferait. Mais sa solution n'est pas parfaite.

— Y a-t-il une troisième solution ?

— Tu es sûre de vouloir la connaître ?

— Je t'écoute.

— À mon avis, le seul moyen de priver les responsables de leur accès aux systèmes du camp – pas de paralyser ou de déconnecter le système, mais de les empêcher d'y accéder tout en le laissant fonctionner pour qu'on ne puisse pas s'apercevoir, à l'extérieur, que le camp est attaqué – est d'installer un cheval de Troie et de le contrôler à distance. Le personnel sera si

déstabilisé que l'équipe tactique aura un gros avantage.

— On pourrait le télécharger depuis notre serveur ?

— Non, contrairement aux virus, ces programmes ne s'installent pas automatiquement. Et la sécurité est telle qu'aucun responsable ne prendrait le risque de télécharger la pièce jointe d'un e-mail.

— Donc il faudrait entrer à Thurmond et l'installer avant l'assaut. Mais le camp n'accepte pas de nouveaux détenus depuis des années.

— Les évadés sont renvoyés dans leur camp d'origine, dit Nico. J'ai commencé de coder le cheval de Troie. Cole m'a dit de…

Je levai une main.

— Cole a approuvé ce projet ?

Il hocha la tête.

— Il m'a dit qu'il t'en parlerait. Le programme sera prêt dans une semaine. Quand il sera installé, ils ne pourront rien faire.

Horrifiée, j'eus l'impression que ma tête se vidait de son sang.

— *Non !* m'écriai-je. *Pas question...*

— C'est à moi que je pensais, s'empressa de dire Nico. Pas à toi. Je pourrais emporter le cheval de Troie sur une clé USB, comme on introduira les caméras à Oasis. Une monture de lunettes. Tu l'as vue ?

Nico alla chercher, du côté opposé de la pièce, des lunettes à monture en plastique noir.

Pour ne pas tomber, je m'appuyai contre le bureau.

— Nico… *non.*

— Elle est installée… ici, dit-il sans tenir compte de moi, en me montrant deux vis chromées. Celle-ci est la caméra. C'est aussi discret que possible. Tommy trouve que c'est très bien et la portera. Pour Thurmond, je pourrais utiliser une monture plus grosse… couper un morceau de branche et le remplacer par une petite clé USB ? C'est ça ou l'implanter sous ma peau, mais les détenus doivent se déshabiller pour la fouille. L'entaille serait visible…

— Nico ! coupai-je. Écoute-moi ! *Non !* Il n'est pas question que tu y retournes ! Même si on te ramenait dans le camp, comment entrerais-tu dans la Tour de contrôle pour installer le programme ? Le camp a changé et on n'a pas le droit de se déplacer seul. En plus, c'est le bâtiment le plus fortifié.

Il réfléchit.

— Il faudrait étudier les horaires des FSP, choisir le moment où il sera possible d'échapper à leur surveillance. Peu importe qu'ils me capturent, au bout du compte. C'est sans importance… je ne… depuis le départ de Cate, je n'ai plus personne. Et ça me permettrait de me racheter. De compenser ce qui est arrivé à Jude.

Je me tournai vers lui et le regardai dans les yeux.

— T'exposer au danger… risquer ta vie… Qu'en penserait Jude ? Qu'en penserait Cate ? Je n'ai pas été gentille avec toi, ces dernières semaines, mais je jure, Nico… je jure que je te pardonne, que je comprends ce qui s'est passé

et que je regrette de t'avoir traité de cette façon. J'étais repliée sur moi-même et je ne voyais pas la situation clairement. Mais, je t'en prie, *écoute-moi*...

— Ça va, dit Nico d'une voix rauque.

— Non, ça ne va pas !

J'avais eu tort de le rendre responsable de tout, de le haïr. Je tentai d'imaginer ce que Jude dirait ou ferait dans cette situation. Ou Cate quand elle devait convaincre un jeune qu'il faisait fausse route.

— On ne peut rien changer à ce qui s'est passé à Los Angeles. J'étais en colère… très en colère parce qu'il a… disparu et que je n'ai pas pu le sauver. J'aurais dû parler avec toi, essayer de comprendre ce que tu avais fait. Mais c'était plus facile de te rendre responsable. Ça faisait moins mal. Alors que je savais, en fait, de quoi Clancy était capable. Mais, tu sais, Jude aurait voulu le faire, même si je m'y étais opposée.

— C'était mon meilleur ami, dit Nico d'une voix étranglée.

— Je sais. Mais… c'est différent avec Clancy, hein ? On oublie les règles quand on aime quelqu'un. Et c'était comme ça avec Clancy, hein ? Ce n'était pas comme aimer Jude ou comme j'aime Chubs.

J'avais compris à l'instant où j'avais vu son visage dans le souvenir de Clancy. L'expression douloureuse et les sanglots n'étaient pas tout. Il y avait aussi la façon dont Nico faisait manger son camarade et essuyait son visage avec toute la tendresse dont il était capable. *On le voit chez les autres quand on le remarque chez soi-même*, pensai-je.

— Tu lui faisais confiance, repris-je, et il s'est servi de toi. Je t'en voulais terriblement de l'avoir cru, de lui avoir donné tout ce que tu lui as donné ! Mais je sais qu'on est prêt à tout pour les gens qu'on aime.

Nico prit son visage entre ses mains et soupira.

— Je ne voulais pas tout détruire, souffla-t-il. Il jurait qu'il utilisait mes infos dans notre intérêt et j'ai cru…

— Tu as cru qu'il assurerait notre sécurité, terminai-je à sa place. Je sais.

— Je savais que ce n'était pas bien, que c'était mal, mais il était bon. Autrefois, il était bon, il m'a soutenu. Et j'ai supposé qu'il ferait pareil pour tout le monde. Il n'a pas toujours été comme ça. Ils l'ont brisé.

— Je regrette de ne pas t'avoir laissé expliquer, avouai-je. De t'avoir traité comme je l'ai fait.

— Il faut que je répare, dit-il d'une voix éraillée. Que je me rachète. Je ne peux pas… m'empêcher de penser à toutes les autres issues possibles. D'après Vida, si tu n'avais pas empêché Clancy de brûler les recherches, on n'aurait pas le traitement, mais, en fait, on ne l'a pas, hein ? Parce qu'on ne comprend pas leur contenu. Tout ça, c'était pour rien.

Ce fut un coup de poing dans le ventre. Les larmes me montèrent aux yeux et je les refoulai. Sa souffrance était immense. Sa vie, une succession de tragédies. Et je lui avais tourné le dos. Vida ne s'était pas vraiment occupée de lui. Cate était partie. Personne ne l'avait aidé. On l'avait abandonné en pleine mer sans gilet de sauvetage.

Je le pris par les épaules.

— On peut réparer. Tu as déjà beaucoup fait, mais il y a encore beaucoup à faire. On trouvera un autre moyen.

— Tu n’as aucune raison logique de me faire confiance, fit remarquer Nico.

— Tu as sans doute remarqué que la logique n’est pas mon fort.

— C’est juste, admit-il. Ce n’est pas ce qui te caractérise. Jude aimait ça. Il disait que tu sentais quand il faut oublier les règles. Que tu étais une super-héroïne, parce que tu essayais toujours d’agir, même quand tout était contre toi.

— Ce qui caractérisait Jude, c’était l’exagération.

Nico acquiesça, ses cheveux noirs tombant sur son visage. Il semblait malade… son corps, son esprit, son cœur. Il était très pâle.

— Jude ne prenait jamais de décisions logiques. Mais il faisait de son mieux, dit-il.

Toujours, dans toutes les circonstances.

— Ruby, ajouta-t-il, comment vois-tu l’avenir ? Je ne peux pas me le représenter. J’essaie, mais je ne peux pas l’imaginer. Jude disait que c’était comme une route droite après un orage.

— Je le vois en couleurs, répondis-je. Un bleu profond se muant en jaune et rouge… comme un incendie à l’horizon. On ne sait pas si le soleil se lève ou se couche.

Nico secoua la tête.

— Je préfère l’image de Jude.

— Moi aussi, soufflai-je. Moi aussi.

Quatorze

Je laissai Nico travailler et, tremblante de fureur, gagnai le niveau supérieur. Dans le bureau d'Alban, la sénatrice Cruz et Cole discutaient sérieusement, mais je n'en tins aucun compte. Aussitôt dans la pièce, j'explosai.

La sénatrice se leva d'un bond et croisa les mains sur la poitrine. Cole s'appuya contre le dossier de sa chaise.

— Il t'a mise au courant, constata-t-il sur un ton neutre.

— En effet. Pourquoi as-tu autorisé…

— *Ruby*, ferme la porte !

Il abattit une main sur le bureau, me coupant la parole. Mais sa voix s'adoucit et se teinta de tristesse.

— Ferme la porte, répéta-t-il.

Je la claquai d'un coup de pied et croisai les bras.

— L'envoyer à Thurmond, c'est le *condamner à mort*, dis-je. Il ne réussira pas et, même s'il en était capable, rien ne prouve qu'on l'enverrait au camp et pas dans les locaux du programme de recherche de Leda Corps.

— Ce centre a fermé après le vol de la clé USB, objecta Cole.

— Comme s'il n'y en avait pas d'autres !

— Tu n'as pas hésité à envoyer Tommy et Pat à Oasis, fit remarquer la sénatrice.

Elle est aussi au courant de ça.

— J'ai hésité et ça ne me plaît pas. Mais ils seront nos yeux et nos oreilles et ils n'y passeront que deux jours. Nico ne pourra pas échapper à la surveillance pour installer le programme et, même s'il y arrivait, il ne pourra pas sortir de la Tour de contrôle après l'avoir fait.

— Qu'est-ce que tu proposes ? demanda Cole. Vraiment, je suis tout ouïe.

Si Nico avait raison et si c'était le seul moyen, alors… Je pris une profonde inspiration et serrai les poings. Il faudrait que je le fasse. Nico était trop fragile. Retourner dans le camp le détruirait. Mais si c'était l'intérêt de ceux que j'aimais et de tous les autres jeunes, je pouvais accepter l'idée que ce rôle me revenait.

Ils vont te tuer, pensai-je. Clancy avait confirmé le sort réservé aux Oranges. *Tu devras les convaincre une nouvelle fois, leur faire croire que tu es une Verte*. Je secouai la tête pour m'éclaircir les idées. Dernier recours. Ce

plan était celui du dernier recours.

— Je crois qu'il faut prendre en compte les idées de Liam, dis-je. Il faudrait peut-être agir indirectement. Utiliser les médias. Impliquer les parents. En détruisant l'image de Gray, en sapant la confiance que lui accorde la population, on pourrait faire tomber le gouvernement. La communauté internationale ne peut pas ignorer indéfiniment les mauvais traitements et les mauvaises actions. Elle interviendra et…

— Jeune fille, elle ferme les yeux depuis des années, coupa la sénatrice. Elle a essayé de parachuter de l'aide humanitaire, mais Gray a menacé d'abattre les avions.

— Il faut simplement lui fournir la bonne preuve. On peut utiliser les travaux de Lillian Gray sur le traitement et la cause de la NIAA pour démontrer qu'il n'est pas dangereux de venir et de nous aider à renverser Gray. N'y a-t-il pas eu, dans le passé, des forces de maintien de la paix ?

— Nous avons un accord, rappela sèchement la sénatrice en se tournant vers Cole. Oasis en échange de livraisons. Vous le dénoncez ?

— Non, je vous promets que ce n'est pas ce que nous faisons, protesta-t-il, levant les mains en un geste apaisant. Avant une telle opération, il est naturel d'être angoissé. Puis-je parler avec Ruby seul à seul pendant quelques minutes ?

La sénatrice m'adressa un regard contrarié, puis sortit et ferma la porte.

— Explique-toi, Bijou, dit Cole.

— Le plan de l'attaque d'Oasis est bon, mais il faut réviser celui de Thurmond. Nico ne supportera pas la pression et on n'est pas certains qu'il y sera conduit. On n'est pas obligés d'appliquer la politique de la Ligue : la violence par défaut.

Cole eut un rire sans joie et s'appuya à nouveau contre le dossier de sa chaise.

— Tu sais pourquoi c'est devenu la stratégie habituelle ? Ça n'a pas toujours été le cas. Pendant des années, Alban a tenté de publier la vérité sur Gray et les conditions de vie dans les camps. Il a recouru à la propagande et joué sur les émotions. C'est resté sans effet. Les gens ne s'en désintéressaient pas, mais ils croyaient Gray, qui disait et répétait que leurs enfants mourraient s'ils quittaient les camps. Pour que la proposition de Liam marche, il faut convaincre les parents de se rassembler autour des camps. Et si tu crois que les FSP ne tireront pas sur des civils, tu te trompes. Lourdement.

— Tu ne peux pas en être sûre.

Dans un grincement métallique, Cole ouvrit et ferma un des tiroirs du bureau. Il se leva et posa des feuilles de papier sur la table de travail, les alignant soigneusement.

Toutes les photos montraient des jeunes en uniforme de couleurs différentes. Quelques-uns avaient les yeux ouverts, mais ce n'était pas la majorité. D'autres étaient ensanglantés, avaient le visage tuméfié. D'autres encore semblaient dormir.

Une longue tranchée vide s'étendait à leurs pieds.

— D'où viennent-elles ? soufflai-je.

— Amplify les a publiées il y a quelques jours. Inutile de dire qu'elles ne sont pas trafiquées, contrairement à ce qu'affirment les acolytes de Gray.

Je secouai la tête. Il fallait que je sorte. Ma paume moite glissa sur la poignée de la porte. Cole saisit mon bras et me força à rester devant le bureau, à bien regarder les clichés, le sang, les os, les regards vides.

— Voilà nos adversaires, dit-il. *Voilà* la réalité. Ils n'hésitent pas à tuer tous ceux qui n'exécutent pas leurs ordres. C'est pourquoi nous devons combattre. Les révolutions se font avec du sang, pas avec des mots. Ces photos ont été publiées il y a plusieurs jours et ont-elles amené les gens à s'impliquer… les ont-elles conduits à manifester et à se révolter ? Non, Ruby. Même ça, ça ne suffit pas. Tout le monde croit qu'elles sont truquées.

— Lâche-moi, protestai-je en me dégageant.

Ce visage, je connaissais ce visage… la fille en vert…

— Personne ne se battra à notre place, Ruby… *nous* devons le faire. Il faut mettre un terme à ça. Répondre à la force par la force. Pendant qu'on débat et qu'on tourne en rond, des jeunes meurent de cette façon. À ton avis, qu'est-ce qui a provoqué ça ? Est-ce parce qu'ils ont tenté de s'évader ? Des FSP ont-ils craqué ? Mais, au fond, qu'est-ce que ça peut faire ?

— Ces photos ont été prises à Thurmond, dis-je. C'est *Thurmond* ! Cette fille en vert… je la connais. Elle s'appelle… elle s'appelait… Ashley. C'était une des plus âgées de mon…

— De ton baraquement ? termina Cole. Tu en es sûre ? Tu devrais peut-être regarder plus attentivement.

Je le fis et ça ne changea rien. À mon arrivée, Ashley était à Thurmond depuis plus d'un an et s'occupait de nous comme aurait fait une grande sœur. Elle était gentille. Elle était…

Morte.

— Bien, murmura Cole. Je suis désolé. Je te crois. Si j'avais su, je ne te les aurais pas montrées. L'informateur qui les a vendues à Amplify n'a pas précisé d'où elles venaient.

Cette tranchée… Je compris et ce fut comme un coup de tonnerre. Ils les mettaient dans cette tranchée ?

Trop tard.

C'était Thurmond. C'était réel. Nous étions trop lents. Je n'avais pas pu arriver à temps. Un flot de bile monta jusqu'à ma gorge et je tombai à genoux. J'avais tout juste eu le temps de me pencher sur la poubelle que, déjà, je vomissais tout le contenu de mon estomac.

Quand je revins à l'instant présent, Cole tenait mes cheveux d'une main et me frottait le dos de l'autre. Appuyée sur les bords de la poubelle en plastique, je laissai libre cours aux larmes.

— L'informateur a-t-il expliqué ce qui s'était passé ?

J'essuyai ma bouche avec le mouchoir en papier qu'il me donna. La tête

me tournait et j'étais complètement désorientée.

— Dans un communiqué, Amplify indique qu'un FSP a pris ces photos secrètement avec un téléphone mobile. Ruby… je crois… à mon avis, ce n'est pas par hasard que cela se produit alors qu'ils ferment le camp. Il y a plus de mille jeunes, là-bas, et les autres camps sont petits, surpeuplés. Est-il possible qu'ils essaient de réduire le nombre d'internés avant de les déplacer ?

— Ils ont déjà tué des jeunes, dis-je. Ceux qui tentaient de s'évader… les Oranges. Les Rouges qui se rebellaient. On ne bouge pas, on attend des informations, et nos camarades *meurent*. Il faut libérer ces jeunes *tout de suite*.

Je vis l'avenir avec une netteté aveuglante, et ce n'était ni une route ni un ciel. C'était le bourdonnement de l'électricité dans un grillage, la boue, la pluie, mille jours se succédant dans un fleuve de ténèbres.

Cole dut le sentir, le lire sur mon visage, parce qu'il s'éloigna.

— Nous aurons besoin de vrais combattants pour attaquer Thurmond, repris-je. D'une première vague de soldats entraînés.

— D'accord, admit Cole. Harry a proposé de nous aider. Je n'avais pas l'intention d'accepter. Je ne veux rien lui devoir, mais nous ne pouvons plus attendre. Nico a raison. Pour détruire les défenses du camp, il faut les attaquer de l'intérieur. Je vais essayer de corrompre un FSP… on peut sûrement en trouver un…

— Non, coupai-je. J'irai. J'y retournerai. Un FSP risque de trahir, de prendre l'argent et d'avertir les responsables. S'il faut le faire, je m'en chargerai.

— Les autres ne seront pas d'accord, objecta Cole, mais il ne protesta pas.

Il ne voulait pas m'en empêcher.

— Je sais, dis-je. On ne les avertira qu'au dernier moment.

Pendant la semaine suivante, la physionomie du Ranch changea.

Kylie et ses camarades, partis à la recherche de tribus, rentrèrent victorieux alors que Liam se mit deux fois en quête d'Olivia sans la trouver. Si le gâchis d'essence et de temps le contraria, il n'en montra rien… et je me demandai s'il n'en profitait pas pour s'échapper pendant quelques heures.

Les nouvelles recrues étaient prêtes à participer ; les cinq Bleus – Isabelle, Maria, Adam, Colin et Gav – avaient appartenu au service de sécurité d'East River et savaient utiliser les armes. Mais, après des mois dans les étendues sauvages de l'Utah, ils n'obéissaient qu'à Gav… qui n'acceptait pas les ordres, surtout ceux d'un « con d'adulte » tel que Cole.

La saga de Gav l'Emmerdeur arriva à son terme un soir où Cole le traîna jusqu'au stand de tir et ferma la porte à clé derrière eux. Cinq minutes et un coup de feu plus tard, Gav était plus conciliant et Cole plus calme.

L'autre tribu était un groupe de Verts qui lorgnaient sur les ordinateurs auxquels les Verts résidents semblaient s'enchaîner nuit et jour, pour

empêcher les nouveaux venus de changer leurs réglages. Seule une fille, Mila, accepta de rejoindre l'équipe tactique, mais je dus passer plusieurs matinées à lui enseigner les signes, pour qu'elle puisse exécuter les ordres.

Le troisième groupe, arrivé deux jours après celui de Mila, nous rejoignit de son propre chef. Et on le connaissait.

Nico avait repéré trois jeunes près du Smiley's, visiblement attirés par le croissant de lune peint sur la porte. Kylie et Liam s'étaient précipités dans le tunnel pour les accueillir. Je ne reconnus l'un d'entre eux, sur l'écran, qu'à l'instant où Liam lui donna une claque dans le dos.

— Des amis à vous ? demanda Cole en fermant la porte du bureau au moment où les cinq jeunes sortaient du tunnel, parlant avec animation.

— Tu te souviens de Mike ? dit Liam en montrant un type portant une casquette des Cubs.

Il était plus maigre que dans mon souvenir, mais le regard méfiant qu'il m'adressa me permit de le reconnaître. Il me salua d'un signe de la tête, mais accepta l'accolade de Lucy.

Cole siffla.

— Il ne t'aime pas.

— C'est réciproque, précisai-je.

Mike ne m'avait jamais appréciée ni fait confiance, et s'était toujours refusé à admettre la vérité sur Clancy.

— Voici Ollie et Gonzo, dit Liam en montrant deux jeunes se tenant un peu à l'écart. Ils sont frères. Ils patrouillaient avec moi, à East River. Vous avez faim, les gars ? Le dîner devrait être prêt…

Je saisis son bras alors qu'il s'éloignait.

— Il ne faut pas leur parler de Clancy.

— Je l'ai fait, répondit-il d'une voix mal assurée. Et ils s'en fichent, du moment qu'il est enfermé.

— S'ils essaient de le voir…

— Ça n'arrivera pas, coupa Liam en se dégageant. Ils ne sont pas venus pour ça.

Je voulus lui demander ce qu'il entendait par là, mais il s'éloignait déjà pour rattraper les autres. Zu, qui avait assisté à la conversation, me rejoignit et m'adressa un regard interrogateur.

— Je t'expliquerai plus tard, promis-je.

Le lendemain, Kylie conduisit Tommy et Pat dans le Nevada. Elle les laissa à Elko, la petite ville la plus proche d'Oasis. Pendant quelques jours, les garçons traînèrent dans les faubourgs et finirent par éveiller les soupçons d'un habitant, qui les livra pour toucher la récompense.

Leurs lunettes filmèrent tout. Nous étions aux premières loges quand les garçons furent transportés dans le désert, admis à Oasis, conduits dans un couloir sur lequel donnaient de nombreuses portes, poussés dans leur chambre, où les FSP les malmenèrent un peu pour montrer qui commandait. On nota les heures des repas, de l'extinction des feux et des relèves, on

compara la liste du personnel aux dossiers du réseau des FSP.

Au bout d'une journée, on avait vu l'ensemble des installations. Le camp était un bâtiment d'un étage entouré d'une clôture électrifiée. Des bâches étaient tendues au-dessus de la cour, pour la protéger du soleil et pour qu'il soit impossible de la voir depuis les airs.

Nous savions que le ravitaillement arrivait le vendredi matin à quatre heures trente. Le grondement des moteurs et le crissement des pneus sur le gravier annonçaient son approche.

— Les batteries des caméras seront bientôt à plat, fit remarquer Nico.

— Tu as fait une sauvegarde ? demanda Liam, debout près de lui en compagnie de la sénatrice, visiblement impressionnée.

Nico se tourna vers lui.

— Ouais, pourquoi ?

— Au cas où on aurait besoin de s'y référer pour préparer l'attaque.

— Il ne nous reste plus qu'à nous entraîner et attendre, conclut Cole.

Quatre jours d'attente.

Quatre jours d'entraînement à l'autodéfense.

Quatre jours à rappeler aux jeunes de n'ôter la sécurité de leur arme qu'au moment où ils seraient prêts à tirer, de ne pas hésiter quand ils devraient le faire, et de préférer leurs aptitudes à leurs armes.

Troisième jour de la préparation. Les premiers avaient été très simples… presque tous les jeunes de ce groupe, les anciens d'East River, avaient déjà attaqué des camions sur la route. Mais il fallut leur dire et leur répéter de ne pas détruire le véhicule.

Je serrai la jugulaire de mon casque et m'accroupis, respirant l'air frais et pur de février. Nous étions en position devant la porte du quai de chargement du garage et j'avais l'impression de ne pas avoir mis le pied dehors depuis un mois.

Il avait fallu presque une demi-journée pour sortir les épaves de voitures, la moto de Liam, les meubles et les caisses. J'avais du mal à jauger l'humeur de Liam. Elle semblait changer d'un instant à l'autre.

Mes camarades, derrière moi, étaient en noir. Liam et d'autres, lors de sorties de ravitaillement, avaient mis la main sur tout ce qui ressemblait à l'uniforme des FSP. Les fusils d'assaut complétaient le déguisement. Tout le monde, ces trois derniers jours, s'était entraîné au stand de tir.

Liam posa une main sur mon épaule pour ne pas perdre l'équilibre en remontant la bretelle de son fusil et, pour la dixième fois de la journée, mon cœur se serra et mes phalanges blanchirent sur mon arme. Et dire que j'avais cru que la Ligue des enfants le détruirait, le dépouillerait de tout ce qui était bon en lui ! Mais c'était moi qui l'entraînais dans ce combat.

— *Allez-y !*

Débordants d'impatience et d'énergie, on se rua vers la porte, puis à l'intérieur. Les deux Bleus qui me précédaient, Josh et Sarah, levèrent leur arme et pénétrèrent dans le couloir bricolé avec des palettes sur le plan de

celui du rez-de-chaussée du bâtiment. Ils tendirent la main vers Zu et Hina, qui jouaient le rôle de FSP postés à l'extrémité du corridor, et les petites filles feignirent d'être violemment jetées à terre. Liam, derrière moi, rit.

— Stop ! cria Cole, perché en haut d'une échelle. Les filles, soyez sérieuses, sinon je vous remplace. On n'a pas le temps de s'amuser et ça risque de saboter l'entraînement de l'équipe. Pigé ?

Zu et Hina baissèrent les épaules et acquiescèrent.

— On reprend au début, poursuivit Cole. Tout le monde en position… mais, cette fois, Liam prend la place de Zach, et inversement… ouais, tu seras derrière Ruby. Lucy et Mila, vous ne faites plus partie du groupe. Vous n'êtes pas capables de participer à cette opération. Gonzo et Ollie vous remplacent.

Liam ouvrit la bouche, mais garda le silence. D'un bref hochement de tête, je lui fis comprendre que tout allait bien. Cole effectuait des changements et des substitutions depuis deux jours pour obtenir le groupe le plus efficace possible. On y arrivait, mais l'accouchement était douloureux.

— *Allez-y !*

Et tout recommença.

On entra dans le garage deux par deux… Gav, à ma gauche, grogna et mit un genou à terre. Il feignit de couvrir Josh et Sarah, qui feignaient de ligoter Zu et Hina.

— N'oubliez pas que vous devez être aussi silencieux et rapides que possible, nous rappela Cole, les mains en porte-voix. Ne tirez que si votre vie est menacée. Maîtrisez les FSP en silence, pour ne pas alerter les responsables du camp !

J'avançai, Zach me couvrant, et franchis l'espace entre deux palettes représentant l'entrée de la salle de contrôle. Je tendis la main vers Lucy, qui jouait maintenant le rôle du responsable chargé de la sécurité. Elle recula d'un pas, les yeux dilatés, et il me sembla qu'elle avait vraiment peur.

Zach fit mine de ligoter les autres responsables du camp. Puis on rejoignit les autres au bout du couloir, où tout le monde fit semblant de gravir un étage. Liam dit quelque chose à voix basse et Mike, Gonzo, Ollie et Sarah éclatèrent de rire.

— Stop ! cria Cole. Lee, tu es viré. Mike aussi.

Incrédule, Liam pivota sur lui-même.

— Pardon ?

— Tu es viré, répéta Cole.

— Pourquoi ?

Liam se tourna vers moi, m'adressant un signe de la main, me demandant ce que je ne pouvais pas lui accorder. À l'instant où les mots avaient franchi les lèvres de Cole, j'avais éprouvé un intense soulagement. L'expression de Liam s'assombrit et il se dirigea vers son frère.

— *Pourquoi ?* J'ai fait tout ce que tu demandais… Mike et moi, on a l'expérience du combat. Alors *pourquoi* ?

Autour de nous, la tension monta soudain d'un cran.

Cole sauta au pied de l'échelle.

— Parce que douze personnes, c'est trop. Vous vous gênez. Il faut qu'on soit plus rapides et plus silencieux. Si tu prends ça pour toi, tu es stupide.

— C'est des conneries, s'emporta Liam, les mains sur les hanches. Tu veux me tenir à l'écart, c'est tout.

— Ton attitude n'arrange rien, c'est vrai, admit Cole en tendant la main. Rends ton casque et ton arme. Mike, tu joueras le rôle d'un FSP… troisième porte à droite… c'est ça.

Liam donna son fusil à son frère et ouvrit la jugulaire de son casque, qu'il laissa tomber sur le sol. Il tourna les talons et prit le chemin du tunnel.

Je levai un doigt, n'attendis pas la réponse négative de Cole et suivis Liam. Il était déjà dans le tunnel quand je le rattrapai.

— Hé, criai-je.

Il s'arrêta, mais ne se retourna pas. J'ôtai mon casque et j'approchai lentement, vis que sa nuque était rouge et qu'il serrait les poings… que les veines de ses avant-bras saillaient.

— Liam, dis-je, regarde-moi.

— Qu'est-ce que tu veux ?

— Que tu te calmes. Je regrette, mais tu sais qu'il n'y a pas d'autre solution.

— Quelle solution ? demanda-t-il. Celle où tu restes sans rien dire quand on me congédie comme un gamin qu'on envoie dans la cour de récréation ?

— On doit l'écouter. On a besoin d'ordre… de discipline. Sinon, ça ne marchera pas.

Liam me fixa, l'incrédulité se muant en un sourire sans joie.

— Je pige, dit-il en s'éloignant. Crois-moi, Ruby, je pige.

Quand on rentra au Ranch, six heures plus tard, il était parti depuis longtemps. Zu m'attendait dans la chambre, un morceau de papier plié à la main. Elle ne me quitta pas des yeux, quand je lus le mot, et mon cœur se serra.

Je vais à la recherche de Liv. Bonne chance.

Ça ne me vexa pas. Ça me mit hors de moi.

— Il est parti sans soutien… *encore* ! m'écriai-je en ôtant ma chemise et mon pantalon de treillis.

Zu avait déjà enfilé le T-shirt trop grand et le caleçon qu'elle portait pour dormir. Elle acquiesça, puis me montra son bloc. *Qu'est-ce qui se passe ?* Elle tourna une page. *Pourquoi vous conduisez-vous comme des idiots ?*

— Chubs t'a demandé de me poser ces questions ?

Zu revint à la page précédente et souligna la première question. *Qu'est-ce qui se passe ?*

— Un petit désaccord, soupirai-je, déjà rongée par ce mensonge.

J'enfilai un vieux T-shirt puis m'assis près d'elle sur la couchette.

— Cette nuit, ajoutai-je, on ne sera que toutes les deux.

Je m'allongeai et elle fit de même. Sa chaleur et sa présence

m'apaisaient toujours.

Elle reprit son bloc et son stylo puis écrivit : *Ça va ?*

— J'ai connu mieux, reconnus-je.

Tu retournes toujours là où tu souffres. Moi aussi. Si j'y reste trop longtemps, je ne peux plus m'en échapper.

Je changeai de position pour pouvoir la prendre par les épaules et la serrer contre moi.

Tu n'es pas obligée d'y aller seule. Elle cessa d'écrire, parut réfléchir. *Avant de quitter East River, j'ai dit que j'avais quelque chose à te confier mais ne savais pas comment m'y prendre. Tu t'en souviens ?*

— Oui.

Ce n'était pas vraiment parce que je ne savais pas comment faire… je voulais que les mots soient meilleurs. Plus beaux. Mais Lee m'a dit que ça n'avait pas d'importance, que le plus simple est souvent le meilleur.

Elle tourna la page et continua d'écrire rapidement. Le crissement du stylo sur le papier fut étrangement apaisant. *Quoi que tu fasses, on t'aimera toujours. Je suis fière d'être ton amie.*

La gorge nouée, je la fixai.

— Merci. C'est pareil pour moi. Le plus beau jour de ma vie est celui où j'ai fait ta connaissance. Tu as vu que j'étais terrifiée…

Ce n'est pas parce que tu étais terrifiée, écrivit Zu, *enfin, peut-être un peu, mais tu sais pourquoi j'ai compris que je pouvais te faire confiance ?*

Je secouai la tête, fascinée par son intuition et sa perspicacité.

Quand tes poursuivants sont arrivés tout près, tu as décidé de fuir, pas de te cacher derrière Black Betty. Parce que tu ne voulais pas qu'ils risquent de me trouver, exact ?

— Exact.

Elle écarta les bras comme pour dire : *voilà !* Elle reprit son stylo.

Ça montrait que tu ne nous mettrais pas volontairement en danger. Que tu étais une bonne personne.

— C'était une supposition très risquée, fis-je remarquer. Je pouvais tout aussi bien avoir paniqué.

Zu haussa les épaules.

Il vaut mieux prendre le risque d'aider quelqu'un que regretter de ne pas l'avoir fait. C'est Lee qui l'a dit.

— Ça lui ressemble, dis-je sèchement.

Vous vous disputez à cause de cette histoire de souvenirs ?

Elle savait.

— Pas exactement. C'est compliqué. Ce que je lui ai fait a tout changé. J'en accepte l'entière responsabilité, mais…

Comme toujours, Zu alla droit au but.

Tu crois qu'il ne te pardonne pas ?

Je tendis la main et pris le CD des Beach Boys. Le morceau de papier commençait à se déchirer parce que je l'avais déplié et replié de nombreuses

fois. Je ne sais pas pourquoi je me forçais à le relire tous les soirs, comme pour me punir.

Zu lut et fronça les sourcils. Elle reconnut visiblement l'écriture de Liam mais, quand elle leva la tête, son visage exprimait la confusion.

— Qu'est-ce qu'il y a ?

Elle écrivit :

Qu'est-ce que ça prouve ?

— S'il a jugé nécessaire d'écrire ceci, c'est qu'il croit que je vais recommencer… Effacer ses souvenirs. Le chasser.

Zu replia le mot, son visage prenant une expression que je connaissais bien : *Tu es sérieuse ?*

Voyant que je ne comprenais pas, elle reprit son bloc et son stylo :

OU : il l'a écrit parce qu'il craignait que quelqu'un ne t'oblige à le refaire, son frère par exemple. Il dit qu'il veut rester. C'est qu'il veut rester près de toi, près de nous, malgré ce qui est arrivé. Tu lui as posé la question ? Sait-il que tu as ce mot ? Tu ne dois pas prendre ce qui ne t'appartient pas.

— Je ne lui en ai pas parlé, reconnus-je.

Ceci t'a échappé ? Elle montra la dernière ligne.

Je secouai la tête et avalai ma salive.

— J'ai vu.

Zu me dévisagea pendant quelques instants, la compassion éclairant ses yeux noirs pénétrants. *Tu crois que tu ne le mérites pas ?*

— Je crois… qu'il mérite mieux que ce que je peux offrir de mieux.

Jamais je n'avais avoué cela et, bizarrement, le dire ne fit que rendre la vérité plus pesante. J'eus envie de vomir. J'eus le vertige. *Il mérite mieux que moi.*

Elle parut se demander si elle devait me frapper ou me serrer dans ses bras, et opta pour la deuxième solution.

À son retour, tu lui parleras, d'accord ?

— D'accord.

Mais j'étais beaucoup moins sûre qu'elle qu'il accepterait de discuter avec moi.

Si tu retournes là où tu souffres, écrivit-elle ensuite, *avertis-nous et on t'aidera à t'en échapper.*

— Je n'ai pas envie d'être un fardeau, soufflai-je. Tout ce que j'ai toujours voulu, c'est vous protéger.

Ce n'est pas un fardeau si on accepte de le porter, fit-elle remarquer et, ayant eu le dernier mot, elle s'endormit.

Je me tournai sur le côté et tentai de faire de même.

Je dus y parvenir parce que je rêvai que je marchais dans les couloirs humides et sombres du QG en direction du bureau d'Alban, sous les ampoules nues du plafond. Puis, soudain, je me retrouvai dans un autre couloir, mes pieds nus sur un dallage glacé, de petites mains empoignant mon T-shirt.

Je reculai d'un bond, mon esprit se dégageant brutalement des brumes

du sommeil, m'éloignant du visage terrifié de Zu. La lumière était éteinte, comme toujours après minuit. Dans l'obscurité, c'était à peine si je la voyais.

— Désolée, dis-je. Somnambulisme… le stress… C'est…

J'étais incapable de trouver les mots, mais elle parut comprendre. Elle me prit par la main et me ramena dans la chambre. La tête me tournait et, quand je me couchai, mes genoux heurtèrent l'armature métallique. Zu caressa mes cheveux. Peu à peu, ma migraine s'estompa et je pus à nouveau respirer normalement.

Le lendemain matin, très tôt, je partis, avec le reste de l'équipe, pour le désert du Nevada.

Quinze

À plat ventre dans le lit de la rivière à sec, je ne tenais pas compte des muscles douloureux de mes reins. Il ne semblait pas logique qu'il fasse aussi froid dans le désert. Des montagnes se dressaient derrière nous, d'un noir moins dense que celui de la nuit.

— Qu'est-ce que c'est ? demanda Gavin. Un serpent à sonnette ? J'ai entendu du bruit.

— Je buvais l'eau de ma gourde, idiot, dit Gonzo. Bon sang, mec !

Je les fis taire.

— *Statut ?* demanda Cole dans mon oreillette.

— Même situation qu'il y a une heure, répondis-je. Rien de neuf.

Deux 4 × 4 nous avaient conduits jusqu'à ce tronçon désolé de l'Interstate 80 et nous avaient laissés au bord de la route ; ensuite, Lucy et Mike avaient repris le chemin de Lodi. Nous avions choisi cet endroit, Cole et moi, en fonction de la distance le séparant du camp : assez loin pour que les voitures puissent nous déposer discrètement. Mais il n'y avait pas d'autre cachette que le lit asséché d'une rivière bordant la chaussée.

Une dizaine de minutes plus tard j'entendis, au loin, le faible grondement d'un camion. Je compris que je ne l'avais pas imaginé quand les autres s'agitèrent, tendirent le cou pour voir la chaussée. Quelques instants plus tard, la lumière des phares cisailla la nuit.

Je tournai la tête et vis les trois éclairs lumineux d'une lampe torche. Ollie, posté un peu en amont, était chargé de vérifier le nom de la société indiqué sur le camion. C'était le bon.

Zach me donna une claque dans le dos et, impatient, me sourit. Il me sembla qu'un courant électrique parcourait tout mon corps et je lui rendis son sourire avant de me lever.

Mes mains ne tremblant qu'un peu, je gagnai le milieu de la chaussée, face au semi-remorque qui fonçait sur moi. Les phares m'aveuglèrent et je levai les bras… je ne distinguais pas le chauffeur, derrière le pare-brise. Je tendis à l'aveuglette les mains de mon esprit… et j'établis le contact.

Le camion s'arrêta à quelques mètres de moi.

Les membres de l'équipe jaillirent du lit de la rivière, gagnèrent l'arrière du camion, ouvrirent les portes de la remorque et y montèrent.

Remettant mon oreillette en place, j'ouvris la portière droite de la

cabine.

— On a le véhicule, terminé.

— *Formidable. Deuxième phase.*

Figé derrière son volant, le chauffeur attendait mes instructions. Je fouillai ses souvenirs et trouvai celui de la livraison de la semaine précédente. Je le hissai à la surface de son esprit et ordonnai simplement :

— Roule.

Je m'accroupis entre le siège et le tableau de bord puis tirai la cagoule sur mon visage. Je me redressai de temps en temps, pour m'assurer que nous allions dans la bonne direction. Le chauffeur écoutait du rap furieux et violent qui me tapait sur les nerfs et j'éteignis la radio, manquant ainsi l'instant où l'immeuble d'un étage et sa clôture de trois mètres de haut apparurent.

— Objectif en vue, annonçai-je. Tout le monde est bien installé, à l'arrière ?

— Au poil, répondit Zach. Combien de temps ?

— Deux minutes.

Je pris une profonde inspiration quand on s'engagea sur une route non goudronnée. Deux FSP ouvrirent la barrière pendant que le chauffeur, un gros type barbu en chemise à manches courtes, faisait demi-tour et entrait en marche arrière. Une bâche était tendue au-dessus du quai de chargement. Les chariots destinés au transport du ravitaillement s'y trouvaient. Deux FSP qui fumaient, assis sur l'un d'eux, se levèrent à l'approche du camion. Après avoir fermé la barrière, les autres revinrent en courant et, une nouvelle fois, je pris une profonde inspiration.

— On est sur les lieux, annonçai-je. Préparez-vous à agir. Deux FSP devant vos portes, deux autres venant les rejoindre.

— *Vite et en silence*, rappela Cole. *Dix minutes à partir de maintenant.*

Un cinquième FSP se dirigea vers la portière du chauffeur et cria :

— Salut, Frank !

J'ordonnai à Frank de baisser la vitre, me penchai sur lui et braquai mon arme sur le visage du FSP. Il était jeune, à peu près du même âge que Cate. Son sourire disparut. Il recula et saisit son fusil.

— Qu'est-ce que…

— Les mains bien en vue !

Je ne pouvais pas contrôler Frank et le FSP, mais Gonzo et Ollie intervinrent. Le premier frappa le FSP à l'arrière du crâne avec la crosse de son propre fusil et le second lui lia les mains et les pieds avec des serre-câbles, puis le bâillonna. Ils le traînèrent ensuite derrière le camion, où ses quatre camarades étaient ligotés.

Tout le monde n'avait pas compris pourquoi nous avions répété de si nombreuses fois, mais je crois qu'à cet instant, chacun se rendit compte de l'utilité de la préparation quand l'équipe se mit en position sans la moindre hésitation. Quand on se dirigea vers la porte laissée ouverte par les FSP, l'équipe me parut très solide.

Le couloir n'était pas éclairé, mais un peu de lumière y entrait par une porte ouverte… la troisième à droite. Je m'arrêtai. Les odeurs de détergent citronné, de cirage et de transpiration me prirent à la gorge. C'étaient presque exactement celles de l'infirmerie de Thurmond.

Gav se mit en position, un genou à terre et l'arme à l'épaule, pendant que les autres avançaient. Par la porte ouverte, des voix nous parvenaient. Je fis signe à mes camarades de progresser et, à l'instant où j'allais les suivre, Zach saisit mon bras et me montra la porte sur laquelle était indiqué : SC. Salle de contrôle. C'était notre objectif.

En passant, je jetai un coup d'œil dans la pièce : quatre FSP jouaient aux cartes, bavardaient et fumaient autour d'une petite table, vestes d'uniforme sur les dossiers des chaises. Quand Gav et Gonzo entrèrent, l'un d'eux leva la tête et se jeta sur une arme qu'il ne parvint pas à saisir. Les Bleus renversèrent la table, plaquèrent les FSP contre le mur et les réduisirent au silence sans leur avoir laissé le temps de donner l'alerte par radio.

Nous en avions neutralisé neuf. Nico avait visionné de nombreuses fois les images de Pat et Tommy : deux responsables de camp et treize FSP. Quinze cibles.

Adossée au mur près de Zach, je frappai à la porte de la salle de contrôle.

— Entrez, cria une voix.

On avait eu raison de ne pas tenter de l'enfoncer… elle était verrouillée de l'intérieur. Il y eut un bourdonnement et un clic. Aussitôt, Zach l'ouvrit d'un coup d'épaule.

Deux jeunes femmes en chemise et pantalon noir se trouvaient à l'intérieur. Des rangées de moniteurs et d'ordinateurs occupaient un mur. Les écrans montraient les détenus dormant sur leurs couchettes, mais aussi le couloir, l'extérieur, le réfectoire. À notre arrivée, celle qui surveillait les écrans laissa tomber sa tasse de café sur ses genoux. L'autre, debout devant un tableau de commande, ne put retenir un cri. Zach la colla au plafond à l'instant où je pénétrais dans l'esprit de la première.

Une avalanche de visages, bruits, couleurs, paysages s'abattit sur moi. Je cherchai les informations sur la transmission des rapports pendant que Zach ramenait l'autre femme sur le plancher, la bâillonnait puis la ligotait.

— Terminé, annonça-t-il. On a huit minutes. Effacement des images des caméras.

Nico lui avait montré comment revenir au début et supprimer les images enregistrées. Sans doute avait-il vu juste parce que Zach, quand il eut terminé, serra le poing.

— Déverrouille les portes de l'étage, ordonnai-je en montrant un ordinateur. Le mot de passe est F majuscule, S majuscule, P majuscule, un, trois, neuf, trois, huit, point d'exclamation, astérisque. Pigé ?

— Affirmatif.

Il avertit le reste de l'équipe, qui gravissait sans doute l'escalier, puis

annonça :

— Déverrouillage des portes.

Je sortis de la mémoire de la femme assise devant un ordinateur le souvenir du dernier message envoyé sur le réseau des FSP… et lui ordonnai d'envoyer le même maintenant, puis dans deux heures. Ensuite, j'effaçai les souvenirs de notre présence. Elle se contenta d'acquiescer et se mit au travail, le regard fixe et le visage inexpressif.

— Contrôle désactivé, annonçai-je.

— *Bien reçu*, répondit Cole. *Rejoins les autres à l'étage*.

Zach appuya sur le bouton commandant l'ouverture de la porte et sortit. J'étais derrière lui quand il leva brusquement son arme…

— C'est moi ! s'écria une voix familière. C'est moi, ne tire pas…

L'incrédulité, une incrédulité totale, me paralysa quand je vis qui se tenait face au fusil de Zach.

Liam.

— Merde, mec, s'emporta Zach en le menaçant du poing. J'ai failli te tirer dessus !

Je n'avais pas bougé. C'était incompréhensible… ça ne pouvait pas être lui : il était allé à la recherche d'Olivia. Il ne serait pas entré après nous, il ne pouvait pas être stupide à ce point, pas *Liam* !

J'étais si concentrée sur son visage, quand j'ôtai ma cagoule, que ce fut à peine si je vis la femme rousse se tenant derrière lui, ses longues boucles couvrant les épaules de sa chemise noire à manches longues. Elle portait un jean noir et des rangers, mais je ne vis clairement son visage qu'à l'instant où elle baissa sa caméra.

— Qui est-ce ? demandai-je, furieuse.

— *Statut ?* demanda Cole. *Bijou… statut ?*

Liam soutint mon regard.

— C'est Alice, d'Amplify.

— Mec, lâcha Zach en secouant la tête, mec, c'est dingue…

Alice semblait jeune, un peu moins de trente ans peut-être mais, sans maquillage, elle paraissait n'avoir que quelques années de plus que nous. Elle était plus grande que Liam, mince, mais assez forte pour ne pas être gênée par un sac à dos apparemment très lourd.

— Ravie de faire ta connaissance, dit-elle. Tout ça est… *incroyable*.

Liam me fixait, guettant ma réaction. D'un seul coup, mon sang se chargea d'adrénaline et j'agis. *Acceptation, adaptation, action.* Je posai l'index sur mon oreillette, interrompant Cole.

— Liam est ici, annonçai-je. Avec une journaliste d'Amplify.

Pendant un instant, la ligne ne transmit que des parasites.

— *Répète*, répondit enfin Cole.

Je lui donnai à nouveau l'information à l'instant où on arrivait en haut de l'escalier et franchissait la porte, restée ouverte.

Sur le palier, deux FSP étaient ligotés. Le reste de l'équipe avait ouvert les cinq chambres du côté opposé et tentait de persuader leurs occupants de gagner le couloir. Je vis immédiatement le problème.

— Ôtez vos cagoules, dis-je à mes camarades. C'est sans risque, la caméra est éteinte.

Un garçon passa la tête dehors, aperçut le fusil de Gav et rentra aussitôt. Si Josh ne l'en avait pas empêché, il aurait claqué la porte.

La caméra d'Alice bourdonnait comme un insecte. Je pivotai sur moi-même et la frappai du poing, regrettant que la courroie empêche l'appareil de se fracasser sur le dallage.

— S'il te plaît ! dis-je sèchement.

Ne pouvait-elle accorder aux jeunes quelques secondes de répit ?

— Ruby…, s'écria Liam.

Mais Alice le fit taire d'un geste de la main.

— Ça va, je pige, dit-elle.

Mais elle leva tout de même la caméra. Visiblement, elle ne pigeait pas.

— *Cinq minutes*, dit Cole. *Vous sortez ?*

Je gagnai la porte la plus proche et regardai l'intérieur de la pièce. Les couchettes en bois grincèrent et des visages se tournèrent vers moi. J'allumai pour qu'ils puissent me voir. L'odeur de la transpiration précéda les plaintes et les murmures.

Bon sang !

Ils portaient de minces uniformes de couleurs différentes. Une fille tourna le dos et je vis le numéro écrit au marqueur sur sa chemise. Ils étaient jeunes… neuf, dix, onze ans, et quelques-uns d'environ quatorze ans. Leurs joues étaient creuses, parce qu'ils ne mangeaient pas assez.

— Vous avez réussi !

J'eus toutes les peines du monde à reconnaître le garçon qui sortit de la chambre trois. On avait rasé son abondante chevelure noire et il ne portait qu'un vieux T-shirt et un short. Il n'était là que depuis une semaine mais, déjà, le camp avait imposé sa marque.

Les occupants de la chambre de Tommy tentèrent de le retenir, le supplièrent de revenir.

Quand Tommy et Pat sortirent, les autres ne les suivirent pas.

Je pris la parole.

— Je m'appelle Ruby et je suis comme vous. Nous sommes tous comme vous, sauf la femme qui filme. On va vous conduire en lieu sûr. Mais il faut faire vite. Aussi vite que possible. Suivez-les, conclus-je en montrant Gonzo et Ollie. Et ne traînez pas.

Mais ils ne réagirent pas. Nous ne bougions pas et les secondes passaient. J'ouvris la bouche, me demandant ce que je pouvais ajouter. Quelles paroles m'avaient persuadée d'avaler les cachets apportés par Cate ? Ou bien avais-je simplement compris que c'était ma dernière chance ?

Peut-être étaient-ils en état de choc… notre attaque avait été rapide et ils

ne comprenaient pas ce qui se passait.

— Rosa ? appelai-je. Rosa Cruz ? Rosa Cruz est-elle ici ?

Personne ne répondit ou ne leva la main mais je surpris, du coin de l'œil, un mouvement. Je contournai Tommy et scrutai les visages. Au fond de la chambre, se tenait une fille de treize ou quatorze ans, presque aussi grande que moi. Sans doute avait-elle eu de longues boucles noires, mais on les avait coupées sans soin. Seuls sa peau brune et ses yeux foncés rappelaient la sénatrice Cruz. Mais quand elle inclina la tête et me regarda, surmontant sa peur, ce fut le portrait craché de sa mère.

— Rosa, dis-je, ta maman t'attend.

Elle se tassa sur elle-même, parce que tout le monde la regardait, mais prit une profonde inspiration et sortit de la pièce comme on s'échappe d'un cauchemar. Sa respiration était précipitée et elle jetait sans cesse des coups d'œil autour d'elle.

— Regarde-moi, ordonnai-je en tendant la main. Seulement moi. Tu ne rêves pas. Je vais te faire sortir d'ici. D'accord ?

Ses doigts tremblants et glacés touchèrent les miens. Ses épaules ne se détendirent que lorsque j'eus pris sa main dans la mienne. Les autres la suivirent et, quelques instants plus tard, tous les jeunes sortirent dans le couloir.

— QG ? appelai-je en appuyant sur le bouton de l'oreillette. Début de l'évacuation.

— *Deux minutes*, répondit Cole, qui semblait très tendu.

Tout se passait bien. Ils nous faisaient confiance. Les larmes me montèrent aux yeux.

Les autres suivirent rapidement, en file indienne. Les pieds nus claquèrent sur le dallage. Quelques-uns s'arrêtèrent pour regarder les deux FSP ligotés, mais il n'y eut ni rires, ni sourires, ni cris de joie… évidemment. Ils devaient avoir l'impression de rêver.

Les jeunes s'appuyèrent contre le mur en franchissant le coude aboutissant à l'escalier. Alice les filmait.

Ce fut la dernière image claire. Ensuite, on dévala l'escalier, on courut dans le couloir et on franchit la porte. Le froid apaisa les battements précipités de mon cœur.

Zach aida Liam à charger la moto dans la remorque du camion et Alice à y monter. Il m'adressa un regard interrogateur, quand il prit sa main, et je hochai la tête. Il fallait qu'elle vienne avec nous. Elle mettait notre sécurité en danger. Gonzo et Ollie, qui avaient traîné les FSP et le chauffeur ligotés à l'intérieur, furent les derniers à monter dans la remorque.

Les jeunes durent s'asseoir sur des palettes enveloppées de feuilles de plastique, quelques-uns avec les bâtons lumineux et les torches que nous leur avions donnés, pour qu'ils ne soient pas dans le noir total. Quand je fermai les portes de la remorque, Liam, adossé à une palette, les avant-bras sur les genoux, me fixait.

Zach, déjà au volant, arracha le GPS du tableau de bord. Il baissa la vitre et le lança dehors. Je devais courir ouvrir la barrière, mais les FSP l'avaient fermée avec un cadenas. Je me tournai vers Zach et secouai la tête. Il me fit signe de monter et je le rejoignis dans la cabine.

— Cramponnez-vous, dit-il, transmettant son avertissement par radio.

Le camion démarra, prit de la vitesse et enfonça la barrière. Un morceau resta accroché au pare-chocs et traîna sur le sol dans une gerbe d'étincelles, mais se détacha quand Zach tourna pour prendre la route, et on fonça alors que, derrière nous, le soleil n'avait pas eu le temps de se lever.

Seize

Quatre heures plus tard, à Reno, on abandonna le semi-remorque.

La sénatrice Cruz s'était procuré un autocar dans l'Oregon et l'avait fait convoyer jusqu'aux faubourgs de la ville.

J'aidai les jeunes à descendre de la remorque et ne pus retenir un sourire quand je les vis tourner sur eux-mêmes pour profiter de la chaleur du soleil. Rosa fut la dernière à sortir.

— Ça va ? demandai-je.

Elle écarta les bras. Je veillai à ne pas cesser de sourire, pour lui faire comprendre qu'elle pouvait croire que tout se passerait bien.

Liam accompagna Alice jusqu'au car, sans tenir compte des regards des membres de l'équipe. Après avoir échangé quelques mots avec elle, il monta sur sa moto, expliquant à Zach qu'il nous suivrait.

Je tendis la main à Rosa, qui s'empressa de la prendre. Zach s'installa au volant, tendit le cou et compta les passagers pour s'assurer que tout le monde était là.

— Tirez les rideaux, dis-je. Nous arriverons à destination dans trois ou quatre heures.

— Où on va ? demanda quelqu'un.

— En Cali-for-nie, chantonna Gav, en frappant du plat de la main le dossier du siège devant lui. C'est parti !

— Ceintures ! cria Zach en lançant le moteur.

Puis il s'aperçut qu'il y avait un micro et le prit :

— Attachez vos ceintures. Je m'appelle Zach et je serai votre chauffeur pendant cette quête épique de la liberté. Vous pourrez faire un doigt d'honneur au Nevada quand on démarrera.

Cela provoqua quelques sourires. Je me tournai vers Zach et levai les pouces. On partit. Nageant dans le bonheur, je ne pus retenir un sourire. Mais il s'effaça très vite quand je vis Rosa.

Assise près d'une vitre, elle avait les cuisses contre la poitrine et la tête sur les genoux.

— Rosa, dis-je en posant une main sur son dos.

Le numéro écrit sur la poche de sa chemise avait été sa seule identité dans le camp. Je voulais qu'elle entende son nom. Qu'elle se sente humaine.

— Vous n'auriez pas dû venir, dit-elle. Nous ne sommes pas prêts. Nous

sommes toujours malades.

— Non, répondis-je. Vous ne l'êtes pas. Vous êtes différents, c'est tout.

— Ils disaient que les bons étaient ceux qui mouraient, souffla-t-elle, et que nous étions mauvais. Que nous ne sortirions jamais. Mais ils ne faisaient rien pour nous. Je veux… je veux guérir, on le voulait tous, on faisait tout ce qu'ils demandaient, mais ça ne suffisait pas…

— S'ils vous traitaient de cette façon, c'étaient eux, les mauvais.

Je ne compris pas tout de suite pourquoi ces mots m'étaient si facilement venus à l'esprit. *Clancy*. En quoi étaient-ils différents de ce que Clancy me répétait sans cesse ? Gênée, je changeai de position et m'efforçai de penser à Cate, à ce qu'elle m'avait dit après mon évasion de Thurmond. *Ce que tu as fait de plus important, c'est d'apprendre à survivre. Ne laisse personne te convaincre que tu méritais d'être enfermée dans ce camp.*

— Toi aussi tu as été internée ? demanda Rosa. Tu es sortie et tout s'est arrangé ?

— Plus ou moins, répondis-je. Ta mère nous aide.

Elle esquissa un sourire.

— Est-ce qu'elle porte encore son ensemble rouge ?

— Son ensemble rouge ?

Rosa hocha la tête, s'appuya enfin contre le dossier du siège.

— Maman avait un ensemble rouge foncé qu'elle portait toujours lors des votes et des débats importants. D'après elle, il faisait peur aux vieux Blancs qui voulaient la faire taire.

— Tu sais, je crois qu'elle n'en a plus besoin.

Rosa posa les mains sur son short bleu d'uniforme.

— Et tu es totalement… tu es sûre qu'elle veut… Je comprendrais qu'elle n'ait pas envie de me revoir. J'étais chez ma grand-mère quand on m'a arrêtée. Ma mère ne m'a pas vue, après l'apparition de la maladie… enfin, du changement.

— Elle veut te revoir, la rassurai-je. Plus que tout au monde. Elle t'attend.

C'était ce qu'il fallait dire. Je le savais parce que c'était ce que j'avais rêvé d'entendre quand j'étais enfermée et que j'attendais que ma grand-mère vienne me chercher.

Rosa se tourna vers moi.

— Merci de nous avoir libérés.

Je n'étais pas sûre de pouvoir contrôler ma voix, mais je répondis :

— De rien.

— Vous allez libérer d'autres jeunes, hein ? Pas seulement nous ?

— Tout le monde, affirmai-je, m'appuyant contre le dossier du siège et fermant les yeux.

C'était le seul moyen de ne pas pleurer. Nous avions libéré les internés d'Oasis. Nous ferions la même chose à Thurmond.

Conformément aux instructions de Cole, Zach arrêta le car dans le garage. La sénatrice Cruz et Cole nous y attendaient. J'ouvris le rideau. Sans doute la sénatrice vit-elle Rosa à cet instant : elle se précipita vers la porte du car alors que je me levais pour laisser passer sa fille. Rosa se jeta dans les bras de sa mère et elles faillirent, toutes les deux, perdre l'équilibre.

Cole n'avait pas bougé. Il salua les membres de l'équipe de la tête, leur donna des claques dans le dos et les félicita. Il ne tendit la main vers le sac à dos posé à ses pieds qu'à l'instant où Liam et Alice se dirigèrent vers lui. Je compris ce qui allait se passer, mais j'étais trop furieuse pour tenter de l'éviter.

Il se tourna vers la sénatrice qui, serrant toujours Rosa dans ses bras, annonça calmement aux jeunes :

— Suivez-moi. Une bonne douche chaude, des vêtements neufs et un repas vous attendent. Qu'en dites-vous ?

Liam et la journaliste d'Amplify furent séparés de nous par les jeunes d'Oasis, qui suivirent la sénatrice en direction de l'entrée du tunnel, croisant Zu, Hina et Kylie venues à notre rencontre.

Quand Liam put enfin approcher, Cole ramassa le sac à dos et le lui lança. Son poids, quand il l'attrapa, le força à reculer.

— J'ai pris la liberté de faire tes bagages, dit Cole sur un ton glacial. Tu n'as plus ta place ici. Monte sur ta moto et rentre chez toi.

Liam, le visage dur, renvoya le sac à son frère.

— Je n'irai nulle part. Et j'ai des projets. Tu ne peux pas m'obliger à partir.

Cole eut un rire sarcastique, mais ce fut moi qui pris la parole.

— Non, mais moi je pourrais.

Zu se tourna vers moi, ébahie. Mais ça ne fut rien face à la douleur que je ressentis en voyant Liam serrer les mâchoires et blêmir… en lisant la déception dans son regard. Il n'avait pas le droit d'agir comme si c'était moi qui le trahissais. Il avait tout préparé dans mon dos. J'avais senti qu'il me cachait quelque chose, mais je n'avais rien imaginé de tel. Rien qui ait pu mettre en danger la vie de tous nos camarades.

Et pourquoi ? Parce qu'il était furieux que Cole ait rejeté son idée ? Il ne comprenait pas comment ça marchait. Il avait quitté la Ligue. Il avait abandonné la formation trop tôt pour comprendre qu'on combat le feu par le feu.

— Tu as agi à mon insu, s'emporta Cole, et tu as pris contact avec Amplify alors que je t'avais interdit de le faire. Tu as envoyé des dossiers confidentiels par e-mail et risqué que les robots d'indexation de Gray ne les repèrent et ne remontent jusqu'à nous. Tu mentais quand tu as prétendu aller à la recherche de jeunes alors que tu rencontrais des représentants d'Amplify. Tu as interrompu une opération en cours, mettant en danger la vie de tous ceux qui y participaient, y compris la tienne, et celles des internés que nous libérions. Et surtout, Liam, tu as impliqué une civile. Tu vas te barrer mais,

elle, elle restera ici, enfermée sous bonne garde, jusqu'à ce que tout soit terminé.

— *Pardon ?*

Alice avança, ses yeux marron lançant des éclairs. À Liam, elle murmura :

— Tu as dit qu'il serait furax, mais là, c'est…

— La réalité, coupa Cole en tendant la main. Donne-moi ta caméra.

Elle se pencha en arrière et posa une main sur l'appareil, maintenant rangé dans sa housse.

— Écoute-moi bien, dit-elle, parce que je suis sérieuse : *il faudra me passer sur le corps !* Tu crois que tu me fais peur ? J'ai survécu au bombardement de Washington et couvert des émeutes dans huit grandes villes, y compris à Atlanta, où mon cameraman et mon fiancé ont été tués. Alors essaie, connard !

— D'accord, céda Cole, garde ta caméra. La lueur de l'écran te tiendra compagnie quand on t'aura enfermée dans ta nouvelle chambre.

— C'est…

Liam tendit le bras pour l'empêcher d'avancer. Mais la femme ne recula pas et sa peau couleur d'ivoire resta légèrement rosée.

— Tu as raison, reconnut Liam, j'ai agi à ton insu et trouvé le moyen de contacter Amplify. J'ai rencontré Alice et son équipe, mais seulement *après* avoir trouvé Olivia et Brett, que j'ai persuadés de ne pas venir au Ranch tant que je ne serais pas certain qu'ils y seraient plus en sécurité qu'à l'extérieur. J'ai *copié* les dossiers sur une clé USB, pour prouver à Amplify que je disais vrai ; je ne les ai pas envoyés. Et tu sais pourquoi j'ai fait tout ça ? Parce que, malgré ce que tu as dit à Los Angeles, ce qui se passe ici n'a rien d'une démocratie ni d'un nouveau départ. Tu as écarté toutes les idées au profit des tiennes et tu n'as jamais écouté ce que j'avais à dire, alors que tu ignores tout de nos vies et de ce que nous avons enduré. Tu aimes te battre, mais tout le monde n'est pas comme toi.

— Mauvais argument, ironisa Cole en montrant l'équipe, parce que l'opération d'aujourd'hui a très bien marché.

— C'est la vérité, intervint Alice. On ne lui aurait jamais demandé d'envoyer les dossiers par e-mail. Il ne nous a apporté que quelques fichiers prouvant son affiliation à la Ligue. Si c'est toujours comme ça que vous vous appelez.

— Les images d'Alice peuvent nous servir, insista Liam. Elle peut transmettre un sujet à ses contacts, qui le diffuseront… un sujet avec un vrai message. Qui, au moins, prouvera que la population n'a rien à craindre des jeunes. Tu ne *comprends* pas. Il ne suffit pas de faire sortir les jeunes des camps. Si les gens ne changent pas d'avis sur les internés, où iront-ils une fois libérés ?

Cole croisa les bras et dit simplement :

— Au revoir, Liam.

Je pivotais sur moi-même dans l'intention de suivre Cole en direction du couloir, la colère palpitant dans mon crâne et plongeant mon cœur dans les ténèbres, quand une voix s'éleva :

— S'il doit partir, alors moi aussi.

C'était la Verte qui, quelques jours plus tôt, avait peint le croissant de lune sur le casque de Liam. À cet instant, tout s'éclaira : le symbole permettait à Alice de l'identifier lors de leurs rendez-vous.

— Et tu as une raison de… ? commença Cole.

— Je l'ai aidé, répondit-elle en repoussant ses cheveux bruns derrière son épaule. Je savais qu'il rencontrait Alice et je n'ai rien dit.

— Moi aussi, intervint Lucy. J'ai menti sur la quantité de ravitaillement qu'on rapportait et je n'ai pas vraiment envie de me battre, désolée.

— Pareil pour moi, dit Kylie, mais je ne suis pas désolée.

— Et moi aussi, ajouta Anna, une des Vertes de Los Angeles. C'est moi qui lui ai montré comment accéder aux dossiers et les copier.

Zach, près de moi, se gratta la tête et regarda le plafond.

— Je lui ai peut-être expliqué comment préparer, en cas de besoin, un rendez-vous.

— Moi, intervint une autre Verte, j'ai demandé à la sénatrice comment contacter Amplify. Alors il faut que je parte ?

— Moi aussi, parce que…

Cole leva une main, coupant la parole à Sarah.

— D'accord… je pige. J'ai compris.

Il se tourna vers moi. Je levai une épaule, le laissant décider. Je n'étais pas impartiale et, en réalité, s'ils voulaient saboter l'attaque de Thurmond, je n'aurais pas regretté de les voir partir, surtout si Harry tenait sa promesse de recruter des soldats entraînés.

— Je vous accorde une chance, conclut Cole. Prouvez que ça marche comme vous le prévoyez et on adaptera notre plan, *mais*…

Sa voix se fit dure et des murmures s'élevèrent. Je m'approchai de Cole, comme pour qu'il me protège d'une réalité maintenant évidente : ils savaient tous, ou presque tous, ce que Liam préparait et n'avaient pas jugé utile de m'avertir.

Ils ont sans doute cru que c'était bien fait pour toi, souffla une petite voix, dans ma tête, *parce que tu ne leur as pas dit que tu te débarrasserais des agents à Los Angeles.*

Mais il y avait une différence, parce que je l'avais fait pour les protéger. Cole avait raison : l'interruption d'une opération soigneusement préparée et la présence d'une variable inconnue auraient très bien pu provoquer une catastrophe, y compris pour les jeunes que nous tentions de libérer. La colère s'empara à nouveau de moi.

— *Mais*, reprit-il, vous resterez ici et vous ne pourrez quitter le Ranch sans autorisation. Toi comprise, Poil de carotte.

Le surnom fit rougir Alice, qui passa machinalement une main dans ses

cheveux roux.

Cole fit un pas dans sa direction et baissa la voix. Je connaissais cette attitude : les paupières à demi baissées sur ses yeux bleus, le sourire avenant masquant complètement le mépris.

— Si tu révèles où nous sommes, Amplify, je l'apprendrai.

Les bras croisés, Alice se pencha vers Cole.

— Ça, ça m'étonnerait ! Et je ne cherche pas à faire tuer des jeunes. Contrairement à toi.

— Attention ! intervins-je.

Sans doute Liam lui avait-il parlé de moi, parce qu'elle n'insista pas.

— Bon, c'est réglé ? Tout va bien ? dit Cole.

Tout le monde hocha la tête.

— Formidable, reprit-il. Déchargeons le ravitaillement. Et il faut que vous me décriviez la tête qu'ont faite les FSP à votre arrivée.

À ces mots, la tension s'estompa. Zu tenta de saisir ma main, quand je passai près d'elle, mais je n'avais qu'une envie : être seule… je me fichais de la vexer, je me fichais qu'elle se soit fait du souci pour moi et je ne voulais pas feindre d'accepter ce qui était arrivé. Perdre l'objectif de vue revenait à perdre du temps.

Il fallait que je demande à Nico s'il avait des nouvelles de Cate, si Vida et Chubs avaient pris contact avec lui. Et il fallait finaliser les détails de mon retour à Thurmond.

Pour brûler le trop-plein d'énergie, je parcourus toute la longueur du tunnel en courant. Je traversais la cuisine quand on m'appela.

Je ne ralentis pas, ne laissai aucune partie de moi affaiblir mon armure de colère. Liam courut pour me rattraper.

— Ruby ! Il faut que je te parle !

— C'est une mauvaise idée.

Je m'engageai dans le couloir et il saisit mon bras, m'obligeant à lui faire face. Je scrutai son visage, tentant de voir au-delà de la tension, de l'intensité de son regard et, pendant un instant, je me demandai si j'avais envie de l'embrasser ou de le tuer.

Je me dégageai et poussai la porte de l'escalier.

— Es-tu en colère parce que je ne t'ai rien dit ou parce que tu sais que j'ai raison ? s'enquit-il. Parce que, de mon point de vue, c'est les deux.

— Je crois que Cole a très bien expliqué pourquoi il était furieux contre toi, dis-je, me retournant quand j'arrivai sur le palier.

Il était juste derrière moi et il tenta de me pousser dans le coin sombre où je lui avais volé un baiser. Et cela attisa ma colère, comme s'il le faisait exprès.

— J'ai raison, Ruby, dit-il en prenant mon poignet.

— Si tu me touches encore une fois, m'emportai-je, tu vas le regretter.

Il me lâcha et recula.

— S'il te plaît, écoute-moi…

— Non. Pour le moment, je n'ai même pas envie de te voir !

Le sourire de Liam se fit moqueur.

— Parce que je ne suis pas d'accord avec Cole, qui ne se trompe *jamais* ?

Je posai les mains sur sa poitrine et le poussai.

— Parce que tu aurais pu te faire descendre par Zach ! criai-je. Parce que tu aurais pu mourir et que je n'aurais pas pu l'empêcher ! Parce que tu n'as pas réfléchi et que tout ce que nous avions préparé aurait pu tomber à…

Ses yeux bleus brillèrent et il m'attira contre lui.

Il m'embrassa.

Il m'embrassa comme je l'avais fait dans la forêt, près d'East River. Dans le noir, parmi les odeurs de terre mouillée, de poussière et de cuir. Un baiser violent, désespéré.

Il m'embrassa et je le laissai faire, parce que c'était la dernière fois.

Je le repoussai et j'eus l'impression que quelque chose se déchirait dans ma poitrine. Liam s'adossa au mur pour reprendre son souffle. Je refoulai le désir stupide de m'asseoir sur une marche et de fondre en larmes.

Il prit une profonde inspiration.

— Anna m'a dit… que Nico mettait secrètement au point un virus. Elle croit qu'il est destiné à l'attaque de Thurmond. Il faudra que quelqu'un aille l'installer avant le début de l'opération. Tu es au courant ?

Je tournai la tête.

— Merde, Ruby, souffla-t-il.

Il me donnait l'occasion de tout dire sur l'attaque de Thurmond, mais rien ne pourrait m'empêcher de faire ce que j'avais à faire. Je n'avais pas besoin de son approbation.

— Ils te tueront, dit-il d'une voix chargée de colère. Tu le sais. Ils savent ce que tu es et de quoi tu es capable. Vas-tu influencer tout le camp ? Tous les contrôler comme faisait Clancy à East River ? Jamais tu ne quitteras Thurmond en vie, mais tu t'en fiches, c'est ça ?

Il se frotta le visage et reprit :

— Ai-je besoin de demander qui t'a mis cette idée dans la tête ? Il n'est pas comme nous, Ruby. Pourtant, tu prends son parti, tu lui confies ce que tu me confiais autrefois. Dis-moi ce qui s'est passé, comment on pourrait se réconcilier. Je ne comprends pas pourquoi ça ne marche plus entre nous. Je ne comprends pas pourquoi il exerce une telle influence sur toi.

— Je n'ai pas d'explications à te donner.

C'était la vérité, mais une goutte de sueur glacée descendit le long de ma colonne vertébrale.

— Autrefois, tu avais envie de le faire. Tu veux savoir pourquoi je ne t'ai pas parlé d'Alice et d'Amplify ? J'ai failli le faire cent fois. J'étais sur le point de le faire, dans le garage, mais j'y ai renoncé parce que, depuis quelque temps… ce que je dis ne compte pas. Cole et toi, vous croyez que c'est faux, stupide, naïf. Merde, je ne suis pas stupide. Et pas aveugle non plus. Je suis

capable d'aller chercher du ravitaillement, de réparer tout ce qui tombe en panne, de veiller à ce que les voitures soient en état de marche, de trouver le seul moyen d'agir raisonnablement dans un monde beaucoup trop violent, mais ça ne suffit pas ! Vous n'entendez même pas. Pas lui. Et, maintenant, pas toi.

Je gardai le silence. Je ne ressentais rien. Je n'étais rien.

— J'essaie d'imaginer ce qui se passera après…, reprit-il. Comment nous vivrons quand tout ça sera terminé. On en parlait, avant. Je ne veux pas que les jeunes vivent dans la peur, la souffrance, les regrets et le sang. Et je ne veux pas davantage que tu vives ainsi. Nous pouvons bien agir… raisonnablement, montrer au monde que nous sommes des jeunes convenables dans une situation de merde. Je t'en prie, Ruby… *je t'en prie*. Cole va te convaincre de te jeter dans le vide et il te tiendra par la main.

Je soutins son regard pendant que les mots se répandaient dans les parties en ruine de moi-même. *Pense aux filles*, me dis-je, *au baraquement 27. À Sam.* Aux milliers de jeunes restés dans le camp après mon évasion. Aux yeux vides, morts, d'Ashley. *Où étais-tu ?* semblaient-ils demander. *Pourquoi n'es-tu pas venue plus tôt ?*

— Si je t'ai fait souffrir ne serait-ce que la moitié de ce que tu me fais souffrir, reprit-il d'une voix rauque, alors tue-moi. Je ne supporte pas ça. Parle-moi. *Parle-moi !*

Je lui tournai le dos et m'engageai dans l'escalier.

— Je serai là, cria-t-il, quand tu décideras de venir me voir.

La gorge serrée, sans me retourner, je lançai :

— Inutile d'attendre.

J'étais en haut de l'escalier et poussais la porte quand il lança :

— Je ne le ferai peut-être pas.

La porte se ferma derrière moi. Tendue à rompre, j'entrai dans la première chambre et me laissai tomber sur une couchette. Je serrai les poings et les ouvris, tentai de contrôler ma respiration. Des voix joyeuses retentirent dans le couloir alors que, dans mon esprit, tout hurlait de douleur.

Je ne sais pas ce qui se passa, seulement que ma vision se brouilla. Quand elle redevint nette, j'étais dans le bureau d'Alban et ne me souvenais pas de m'y être rendue. Je me retournai et deux silhouettes se tenaient dans l'encadrement de la porte, une expression inquiète sur le visage. Elles échangèrent un regard qui parut être toute une conversation.

— Alors, dit Vida. Qu'est-ce qu'on a raté ?

Dix-sept

— Quand êtes-vous rentrés ? demanda Cole.

Je me dirigeais vers le bar en compagnie de Vida, Chubs et Cole et les mots résonnèrent dans le tunnel.

— Pourquoi ne nous avez-vous pas avertis de votre arrivée ? Vous avez Lillian Gray, exact ? ajouta-t-il.

— On l'a, répondit Chubs en regardant Vida. Et on peut aussi expliquer pourquoi on n'a pas appelé.

Vida croisa les bras.

— C'était un accident.

Chubs remonta ses lunettes sur son nez.

— Ouais, bon, reprit-il, notre téléphone est *accidentellement* tombé par la vitre de la voiture et quelqu'un a *accidentellement* roulé dessus. Parce que cette personne s'était *accidentellement* fait repérer par des chasseurs de primes après avoir *accidentellement* utilisé son aptitude pour déplacer un pylône qu'elle avait *accidentellement* fait tomber sur la chaussée en faisant une marche arrière.

— Tu devrais la fermer parce que tu risques de prendre *accidentellement* mon poing en pleine figure.

Dans l'escalier, je laissai Cole raconter ce qui s'était passé pendant l'attaque d'Oasis. J'étais trop meurtrie pour exprimer ce que j'avais à dire. Je ne pouvais pas regarder Chubs dans les yeux, alors qu'il tentait discrètement d'attirer mon attention. Liam lui raconterait tout et il prendrait le parti de son ami.

Vida nous précéda dans le bar. On avait cloué des planches devant les fenêtres et toute la vaisselle avait été transportée au Ranch. Il faisait si sombre que ce fut à peine si je vis la silhouette tassée sur elle-même dans un coin, sur une banquette.

Elle portait un jean trop grand et une chemise d'homme. Ses cheveux blonds étaient cachés sous une casquette de base-ball. Son regard était calme, vif et perspicace. La dureté des yeux et l'attitude rappelaient son fils. Sa présence suffit à me paralyser et à me glacer le sang.

Je pris une profonde inspiration.

— Elle n'était pas détenue dans le QG du Kansas, expliqua Vida, mais dans un bâtiment annexe. On a intercepté une transmission radio entre deux

agents qui parlaient du projet de l'échanger contre les agents capturés par les hommes de Gray. Et c'est comme ça qu'on l'a localisée… les prisonniers étaient en vie spécifiquement pour qu'il soit possible de les échanger contre la femme du président. Donc tu te trompais, crétin, dit-elle à Cole, et tu as intérêt à ce qu'on n'ait pas fait tout ça pour rien, parce que Cate pourrait être à la place de cette cinglée.

Cole acquiesça et avança aussi prudemment que s'il s'approchait d'un animal effrayé.

— Bonjour, madame Gray. Vous êtes en sécurité ici.

Elle ne comprit pas ou ne voulut pas entendre… écartant la main de Cole, elle fonça vers la porte. Elle frappa le battant à coups de poing.

— Pâle… ah… hors… ture… plus… maintenant… un, deux, trois, quatre, cinq…

Les mots étaient à peine reconnaissables, comme lorsqu'on parle la bouche pleine ou en serrant la langue entre les dents.

Je me tournai vers Vida, qui soupira :

— Elle ne peut rien dire de cohérent, elle ne comprend rien, mais c'est une emmerdeuse.

— Pourtant elle parle et…

Je fus interrompue par un cri guttural : Cole venait de la soulever et tentait d'immobiliser ses bras contre ses flancs.

— Elle ne comprend rien… on a essayé d'écrire, d'articuler lentement et même de parler d'autres langues, dit Chubs en se frottant le menton. S'il reste quelque chose dans son esprit, elle ne peut pas l'exprimer.

Ce qui est brisé n'est pas nécessairement détruit. Dans le premier cas, on peut espérer recoller les morceaux, dans le second, il n'y a rien à faire.

Je serrai mon visage entre mes mains, renonçant à tenter de croiser le regard de Lillian Gray, qui fixait le mur de la chambre où nous l'avions installée. Elle était arrivée au Ranch, terrifiée, dans l'après-midi de la veille.

Dans son esprit… c'était indescriptible. En fait, il n'y avait rien à décrire. La première fois que je glissai dans ses souvenirs, je me retirai aussitôt, si désorientée que j'eus envie de vomir. Un tourbillon d'images se succédant à toute vitesse… si brèves que je ne pouvais m'attacher à aucune. C'était d'une intensité telle que j'eus l'impression d'être dans une voiture passant d'un coup de zéro à cent, et je me demandai si elle le faisait exprès.

— Madame Gray, appelai-je, dans l'espoir d'attirer son attention sur moi. Pouvez-vous me dire votre prénom ?

— Noooom, marmonna-t-elle, les mains sur sa casquette de base-ball. Ne… bien… pâle… ombre…

— Mon Dieu, souffla la sénatrice Cruz en cachant son visage dans ses mains. Cette malheureuse…

— Je crois que ça suffit pour aujourd'hui, Bijou, dit Cole, adossé au mur opposé.

— Mais je n'ai pas avancé !

— Il est peut-être impossible d'avancer, fit remarquer la sénatrice en posant une main sur mon dos.

— Je n'ai même pas eu deux jours entiers, insistai-je. Donne-moi encore au moins un après-midi.

Lillian Gray s'allongea sur la couchette, le visage sur l'oreiller. Je perçus sa colère et ne tentai pas de saisir sa main, qui martelait l'enveloppe en plastique du matelas.

Je soupirai et me frottai le front.

— D'accord. On va faire une pause.

— Faut-il parler de son état aux autres ? demanda la sénatrice.

Vida et Chubs avaient promis de ne rien dire et d'expliquer, si les questions se faisaient pressantes, qu'elle était fatiguée et avait besoin de repos. Cela me laissait peu de temps pour trouver le moyen de défaire ce que Clancy lui avait fait.

— Je fermerai la porte à clé, décida Cole, mais je ne crois pas qu'on viendra la déranger.

— Je me fais du souci pour les agents… pour Cate, dis-je. Que se passera-t-il quand Gray se rendra compte que la Ligue ne détient plus sa femme et ne peut plus l'échanger ?

— La Ligue sauvera les apparences aussi longtemps que possible, affirma Cole. Et je t'ai répété ce qu'a dit Harry. Avec quelques anciens des Forces spéciales, il va enquêter sur une prison secrète, près de Tucson. Apparemment, ils sortent les bérets verts de la naphtaline.

Je me demandai comment Harry avait appris l'existence de cette prison secrète qui, par définition, ne figurait pas dans les dossiers. Mais je renonçai à insister en présence de la sénatrice.

— C'est encourageant, dit-elle en esquissant un sourire.

Je secouai la tête. Ce n'était rien du tout.

J'ôtai la casquette et les tennis de Lillian puis tentai d'étendre la couverture sur elle. Son visage était maigre mais conservait les traces de sa grande beauté.

Elle plissa les paupières et, soudain, ressembla beaucoup à son fils.

— Alban serait heureux de votre présence ici, dit chaleureusement Cole à la femme. Vous êtes avec des amis. *Des amis. En sécurité.*

— Alban ? John ?

Lillian s'assit et la couverture glissa.

Mon regard croisa celui de Cole, mais elle se mit aussitôt à marmonner des propos incompréhensibles.

Il gagna le bureau, près de la porte, et ouvrit un tiroir.

— Madame Gray, nous avons des documents que vous devriez consulter, quand vous vous serez reposée. Je vais les poser ici. Ils sont peut-être un peu obscurs. Il y a un graphique…

— Phiiique…

Il les leva, pour qu'elle puisse les voir et sa réaction fut immédiate. Elle tendit les mains vers eux.

— *Cervelet, glande pinéale, thalamus, foramen de Monro*…

Sa voix changea du tout au tout, devint claire et nette.

— D'accord, soupira Cole. C'était… inattendu.

Puis la femme se tourna sur le flanc et s'endormit.

Cole se dirigea vers la porte mais je ne bougeai pas et ne la quittai pas des yeux. Je ne sais pas pourquoi j'essayai, peut-être parce que le contenu de son esprit avait éveillé ma curiosité.

— Qu'est-ce qui se passe ? demanda Cole, mais sa voix me parut très lointaine quand j'entrai dans l'esprit de Lillian Gray.

Je fus aussi douce que possible, ne tentai pas de parcourir les scènes colorées surgissant derrière mes paupières, mais me laissai emporter par elles. Je vis des ouvrages de référence empilés sur un bureau, des jeunes gens en vêtements démodés, des films sur un écran, des devoirs notés ; un bouquet de roses blanches assorties à la robe qu'elle portait – que je portais –, le président, jeune et séduisant, l'attendant au bout d'une allée bordée de guirlandes de fleurs ; des hôpitaux, des machines ; des aires de jeu, des vêtements d'enfants, un garçon brun assis à une table de cuisine, me tournant le dos… tous ces instants furent cohérents, se succédèrent sans heurts. Je feuilletai ensuite tous ces aperçus de sa vie… toutes les couleurs de l'arc-en-ciel illuminèrent les scènes puis je basculai en arrière dans une brume blanche, flottant dans le vide.

Un rêve. Détendue, elle dormait profondément. Quand je sortis de son esprit et m'éloignai du lit, elle ne bougea pas.

— Alors ? demanda Cole. Qu'est-ce que tu as vu ?

J'avais vu un esprit en état de marche, des souvenirs cohérents. Et je n'y comprenais plus rien.

— Il faut que je parle à Chubs, déclarai-je.

Chubs était installé à l'un des bureaux du labo d'informatique. De hautes piles de livres l'entouraient comme la muraille d'une forteresse. Plusieurs Verts avaient emporté les portables au garage, où ils travaillaient sur les projets de Liam et Alice, mais Nico était resté. Il me vit avant Chubs et je compris, à l'expression de son visage, que je devais lui parler tout de suite.

— Trois infos, dit-il. Premièrement : c'est fait.

— Ce dont on a parlé ?

Il montra la clé USB noire suspendue à une ficelle autour de son cou.

— Il m'en faut une plus petite, que je pourrai placer dans une monture de lunettes.

— Tu es le meilleur !

Cole avait raison : nous avions besoin de Nico, et pas seulement parce qu'il voulait se racheter.

Il rougit, se tortilla sur sa chaise, puis baissa la voix.

— Deuxième info : ce dont on a aussi parlé.

— On a parlé de plein de sujets, lui rappelai-je.

Nico cliqua, affichant le journal, maintenant familier, du serveur.

— D'autres dossiers ont été envoyés ?

— Un e-mail, il y a deux jours, la veille de votre départ pour Oasis… cette adresse IP est celle d'un portable qui se trouvait encore dans cette pièce. Il a été envoyé à une adresse maintenant effacée.

— Il était peut-être destiné à Amplify, suggérai-je sans prendre la peine de cacher mon amertume.

Il haussa les épaules.

— Une nouvelle fois, l'explication la plus simple est généralement la bonne.

Je plissai les paupières.

— Mais tu ne le crois pas, c'est ça ?

— C'est… suspect. Liam affirme avoir vu les représentants d'Amplify en personne et je ne vois pas à qui il enverrait des dossiers maintenant, ni pourquoi. C'était un simple message et c'est ce qui a attiré mon attention. Tu crois que ça pourrait être Cole ?

— Je lui poserai la question. Je ne sais pas comment il a contacté son beau-père.

— C'est un moyen très sûr de le faire, dit-il, approbateur. Liam et les autres n'ont pas caché ce qu'ils faisaient, hier soir, quand ils ont envoyé le sujet.

— Ils l'ont monté très vite, constatai-je. La presse l'a publié ?

— C'est la troisième info, répondit-il, en cliquant sur un dossier. Il n'est plus en ligne… les censeurs de Gray ont fermé les sites d'information, mais les photos et la vidéo sont apparues sur des centaines de forums et sur les sites temporaires qu'Amplify lance sur le Net. J'ai tout copié, au cas où tu voudrais les voir.

Il afficha la page d'accueil de CNN. Non seulement le sujet s'y trouvait, mais il en occupait la moitié : photos de l'extérieur du camp, des enfants, le visage flouté, sortant des chambres. Nous de dos, dans l'escalier. Le titre, en bas de l'écran, était : PAS UNE OASIS : À L'INTÉRIEUR D'UN CAMP DE « RÉHABILITATION ».

— Ils ont aussi passé cette vidéo, ajouta Nico.

À l'instant où la première image apparut, je sus exactement ce que j'étais sur le point de voir.

Mon visage n'était pas visible… Alice se trouvait derrière moi pour pouvoir filmer les jeunes sortant de la chambre. *« Je m'appelle* – un bip remplaça mon nom – *et je suis comme vous. Nous sommes tous comme vous, sauf la femme qui filme. On va vous conduire en lieu sûr. Mais il faut faire vite. Aussi vite que possible. Suivez-les. Et ne traînez pas. »*

Je saisis le bord du bureau et le serrai très fort.

— Si je comprends bien, personne ne t'a demandé l'autorisation de

publier ces images ? dit Nico.

— Exactement.

Et ça me fit l’effet d’une attaque personnelle. Le reste montrait des scènes présentées sans ordre : FSP ligotés et bâillonnés, gros plans sur les uniformes et le matériel de surveillance… des choix intelligents accentuant l’authenticité.

— D’après les commentaires que j’ai lus sur les forums, au moins deux grands journaux ont repris l’info. Mais, quand je suis passé aux journaux télévisés, des spécialistes analysaient déjà les images, mettaient l’accent sur des détails qui, d’après eux, indiquaient que c’étaient des faux. Tu sais qu’ils ont aussi publié une liste des jeunes ? Avec leur photo et le rôle de leurs parents dans la Coalition fédérale ?

— Non, répondis-je, les dents serrées. Cole a vu ça ?

— Ouais. Ils sont sans doute en train de se congratuler, dans le garage. Mais, en fait, ça n’a pas marché. Moins de vingt minutes après la publication, Gray a nettoyé le web. De nombreuses sociétés abritant ces sites ont été déconnectées. Les commentaires sur les forums… celui-ci, par exemple, qui date du début de la matinée, quand l’info a été publiée.

C’est écœurant. Tous les camps sont-ils comme ça ?

— Deux heures plus tard, reprit Nico, le ton n’était plus le même.

C’est un coup monté. C’est trop parfait. Je pourrais tourner les mêmes images dans mon jardin avec quelques acteurs.

Dans ce cas, d’où viennent les images des jeunes ? De vieux films ?

Tu as entendu parler de Photoshop ?

— Beaucoup de gens croient que ce n’est pas réel, ajouta Nico. Le problème, c’est que notre groupe n’a pas d’identité propre. On ne pouvait pas revendiquer ces images. Amplify ne fait que multiplier la diffusion d’informations publiées par d’autres : c’est ce qui explique son nom.

— Au moins, le public a vu les images, dis-je.

Quelle que soit l’opinion de Nico, c’était une petite victoire.

— Ce n’est pas ça qui va détruire Thurmond, dit Nico. Je fais confiance à notre plan. C’est la seule solution.

— Merci, Nico, dis-je en lui serrant l’épaule. Tiens-moi au courant, d’accord ?

Il acquiesça et se tourna vers son écran. Je me levai et rejoignis Chubs. Il feignit de ne rien avoir entendu, alors que rien ne lui avait échappé.

— Je suis étonnée que tu ne sois pas dans le garage, dis-je en m’asseyant près de lui.

— Je ne vois pas du tout ce qui te fait dire ça.

Mais il connaissait sûrement toute l’histoire. Ou, du moins, la version de Liam.

— D’accord, mais si tu as envie d’y aller… je peux comprendre que tu sois du côté de Liam. Tout le monde l’est…

Même Zu.

Il abattit les mains sur le bureau.

— Il n'y a qu'un côté : celui de l'amitié, de la confiance, de l'amour. Tout le monde devrait s'y retrouver… et je refuse d'admettre l'existence d'un autre côté. C'est clair ?

Je battis des paupières.

— Oui.

— Mais je suis *enclin* à croire que le groupe du garage est trop optimiste, parce qu'il pense que ce sera facile, ajouta Chubs. Alors que ta conversation avec Nico démontre le contraire.

— Quel est l'avis de Vida ?

— Elle est au gymnase, pas dans le garage. Et, par nature, elle est plus portée sur les armes et les explosions.

J'acquiesçai et montrai les livres, qui semblaient tous être des ouvrages de médecine.

— Essaies-tu de trouver ce qu'a Mme Gray ?

— Oui. Tu as progressé ?

— C'est très étrange, répondis-je. Quand elle était éveillée, tout, dans son esprit, allait à toute vitesse… couleurs et bruits très intenses, images très brèves. Mais, quand elle dormait, c'étaient de vrais souvenirs. Cohérents, solides.

— As-tu pu rester longtemps dans son esprit… la première fois ?

— Non. Ça m'a donné envie de vomir.

Il acquiesça, réfléchit.

— C'est peut-être le seul moyen qu'elle connaisse d'empêcher les Oranges d'entrer.

— C'est ce que j'ai pensé.

— Ce serait logique. Si tu savais ton fils capable de pénétrer dans ton esprit et d'y semer la pagaille, ne mettrais-tu pas au point des moyens de l'empêcher d'entrer… de te protéger ?

Une personne intelligente et déterminée, capable d'élaborer le traitement de cette maladie était aussi capable de prendre une telle précaution.

— Donc ses souvenirs sont présents et ne sont pas endommagés…

Chubs ne termina pas, passa un doigt sur la tranche d'un livre ouvert.

— D'où viennent-ils ? demandai-je en prenant celui qui se trouvait près de moi.

— D'une librairie, répondit-il. Fermée. Vida est allée les chercher parce que j'étais trop trouillard pour descendre de voiture.

— C'était une bonne idée, dis-je en feuilletant celui que j'avais pris.

C'étaient surtout des ouvrages d'anatomie mais plusieurs, dont celui qu'il lisait, étaient consacrés aux neurosciences.

Il leva la tête, une expression indéchiffrable sur le visage.

— Clancy peut… pénétrer dans les esprits, d'accord ? Que peut-il faire une fois à l'intérieur ?

Je réfléchis.

— Influencer les sentiments, paralyser… créer des images qui semblent réelles.

— Ce n'est pas seulement… qu'il peut paralyser les gens, intervint Nico. Il peut les manipuler, comme des marionnettes. Je l'ai vu plusieurs fois le faire à des chercheurs de Thurmond. Il entrait dans leur esprit au milieu d'une conversation pour écouter ce que les autres disaient, mais c'était très difficile. La dernière fois, il a mis une journée à récupérer. Ça lui donnait des migraines horribles et il a été obligé d'arrêter.

Chubs m'adressa un regard que je n'eus pas de mal à interpréter. *Les migraines, pas sa conscience.*

— Peut-il agir sur les souvenirs ? demanda Chubs. Peut-il les effacer… ? En fait, je crois qu'il ne les efface pas, il les inhibe. Mais peut-il altérer les souvenirs ?

— Il peut voir les souvenirs…

Je me tus, prenant soudain conscience d'avoir oublié un détail important, et repris :

— Il ne pouvait voir les miens que lorsque je le laissais entrer. Il était incapable de le faire par lui-même. Il m'a enseigné le contrôle, à East River, uniquement parce qu'il voulait comprendre comment je faisais.

— L'autre Orange que tu connaissais… que pouvait-il faire ?

Martin. Je frémis.

— Il manipulait les sentiments.

Intrigué, il tourna les pages d'un livre et s'arrêta sur un plan du cerveau.

— C'est fascinant… Vous utilisez des parties différentes du cerveau. C'est difficile à expliquer mais l'esprit comporte plusieurs structures distinctes qui interagissent en permanence. Donc, en réalité, vous n'accédez pas à des parties du cerveau, mais aux systèmes qui les relient entre elles. Le lobe frontal joue un rôle dans la formation et la conservation des souvenirs, mais le lobe temporal aussi. Tu me suis ?

— Plus ou moins. D'après toi, selon ce que je fais, j'altère une ou plusieurs parties de ce processus ?

— Exact. Si j'ai bien compris, la mémoire se compose de plusieurs systèmes distincts fonctionnant tous d'une façon légèrement différente… pour la création des souvenirs, par exemple, ou leur évocation ou même leur conservation. À mon avis, quand tu « effaces » les souvenirs, tu ne les supprimes pas vraiment, mais tu altères les systèmes et rediriges les vrais souvenirs vers des souvenirs que tu crées…

— D'accord, mais comment passe-t-on d'un système à l'autre ? Contrôle-t-on d'autres fonctions ?

— Je ne sais pas. Comment t'y es-tu prise avec Clancy ? Tu l'as figé comme il avait paralysé Liam. Qu'est-ce que tu as fait différemment ?

— C'était… l'intention, je suppose. Je me suis immobilisée et j'ai voulu qu'il s'immobilise aussi…

Ma gorge se serra et je me tus.

Esprits miroirs.

C'était ce qu'il m'avait dit quand j'avais été prise au piège dans les ténèbres de son esprit, incapable de couper la connexion. Quand j'avais évoqué un souvenir, mon emprise sur son cerveau avait basculé sur ses souvenirs. Quand je m'étais immobilisée et avais voulu qu'il fasse de même, il s'était figé.

J'expliquai ma théorie à Chubs, qui hocha la tête.

— Ça semble logique. Quand tu entres dans les souvenirs, tu es obligée de laisser l'autre personne accéder à tes propres souvenirs… une sorte d'empathie naturelle. Mais je n'imagine pas que Clancy puisse accepter de renoncer au contrôle sur son esprit, ni qu'il possède une once d'empathie. Tu veux expérimenter ? On pourrait peut-être voir si tu peux m'obliger à bouger la main…

— Non, coupai-je, horrifiée. Je veux seulement savoir quel système, ou quelle partie du cerveau de sa mère, Clancy a altéré.

Chubs s'appuya sur le dossier de sa chaise.

— J'aurai besoin d'un peu de temps pour trouver la réponse. Je vais devoir lire tous ces livres.

— Hé, les débiles !

Vida se tenait dans l'encadrement de la porte, rouge et en sueur parce qu'elle venait du gymnase.

— Ce qui se passe dans le garage devrait vous intéresser.

Dix-huit

À mon arrivée, il me fallut quelques instants pour interpréter ce que je vis. Derrière Zu, assise sur une chaise pliante, on avait fixé deux draps blancs avec du ruban adhésif. Quatre lampes de bureau étaient braquées sur elle : on avait bricolé un studio dans un coin du garage.

Il y avait deux autres chaises ; sur la première, face à Zu, était assise Alice, qui réglait sa caméra. Elle était toujours en noir, mais avait noué ses cheveux en chignon. Près d'elle, il y avait deux blocs couverts de notes à l'encre bleue. Un troisième était posé sur ses genoux.

Cole ne vous a accordé qu'une chance. Je faillis dire cela à voix haute, mais trouvai que ça serait mesquin. Il ne s'était écoulé que quelques heures et on ne pouvait encore mesurer l'impact du sujet envoyé aux médias.

— Il y a un problème ? demanda Liam.

Vida siffla comme si elle prévoyait ce qui allait se passer. Mais, contrairement à ce que croyait apparemment Liam, je n'étais pas venue pour me disputer avec lui. Je m'adressai à Zu.

— Je peux te parler ?

Elle acquiesça et je l'emmenai un peu à l'écart des autres.

— Tu as donné ton accord pour cette interview ? demandai-je.

Elle hocha vigoureusement la tête.

— Et tu comprends que, si tu la fais, ton visage sera sur tous les écrans… ils te l'ont expliqué ?

Je ne voulais pas qu'elle croie que je la traitais comme une petite fille incapable de décider, ni sous-entendre que Liam pourrait l'avoir trompée, mais j'avais besoin d'une confirmation.

Elle sortit un petit bloc de sa poche et écrivit : *Je ne peux pas me battre, d'accord ? Pas à Oasis. Pas à Thurmond.*

Je secouai la tête et elle ne parut pas contrariée, seulement résignée. *Je n'ai pas d'autre moyen d'agir. Je veux participer.*

— Tu as déjà beaucoup fait depuis notre arrivée au Ranch, fis-je remarquer.

Ce qui s'est passé hier m'a fait comprendre qu'il faut prendre la parole et dire ce qu'on a à dire… ce en quoi on croit.

— L'influence de Liam, murmurai-je.

Elle saisit mon bras et leva son pouce, posé sur le bas de la page, pour

que je puisse lire la suite de ce qu'elle avait écrit : *Je veux être forte, comme toi. Je veux le faire pour t'aider à atteindre ton but. J'en ai assez d'avoir peur. Je ne veux pas que les autres gagnent.*

Pendant un instant, mon cœur fut moins lourd. Je la serrai dans mes bras.

— D'accord, dis-je. Liam parlera à ta place ?

Je lui ai dit qu'il pouvait s'il n'apparaissait pas à l'écran. Ça ne le gênait pas, mais je ne veux pas qu'on le voie et qu'on recherche sa famille.

— Et la tienne ?

Ma famille est ici.

Je me mordis la lèvre.

— Tu as raison. Et je suis sûre que tu vas faire un malheur.

Zu écrivit puis tourna son bloc vers moi.

Bien sûr. Je me suis entraînée. Tu vas rester ?

— Évidemment.

Chubs et Vida n'avaient pas bougé et parlaient à voix basse, tournant le dos à Liam. Ils s'éloignèrent l'un de l'autre à mon arrivée ; la conversation entre Liam et Alice cessa quand Zu reprit place sur la chaise.

Liam m'adressa un bref regard, mais je gardai les yeux fixés sur Zu et lui souris pour l'encourager.

— Prête ? demanda Liam.

— J'ai du papier et un stylo, annonça Alice, prenant un bloc posé par terre pour le donner à Zu. Elle pourra mettre un terme à l'entretien à tout moment. On a parlé et on est d'accord.

Liam ouvrit la bouche, mais garda le silence. Alice attendit quelques instants, au cas où quelqu'un protesterait. Puis elle alluma la caméra. Zu tira sur sa chemise blanche, croisa et décroisa les mains sur ses genoux.

— Très bien, jeune fille, n'oublie pas d'écrire gros pour que Liam puisse lire facilement. Si tu refuses de répondre à une question, secoue la tête. D'accord ? Formidable… commençons par le plus facile : comment t'appelles-tu et quel âge as-tu ?

Zu écrivit, visiblement soulagée de ne plus être obligée de regarder l'objectif. Sans doute était-ce uniquement pour cette raison qu'elle écrivait : Liam connaissait les réponses.

— Je m'appelle Suzume, dit-il, et j'ai treize ans.

— Suzume ? C'est un joli nom.

— Merci, lut Liam. Mes amis m'appellent Zu.

— Peux-tu nous expliquer pourquoi ton ami parle à ta place ?

Zu se tourna vers nous. Du coin de l'œil, je vis Vida lever les pouces.

Je me suis entraînée.

— Parce que… parce que, pendant longtemps, j'ai eu très peur de parler, dit Zu. Je croyais que personne ne m'écouterait.

Liam se leva d'un bond, blême. Pendant quelques secondes, après avoir entendu sa douce voix haut perchée, il me sembla que la terre avait cessé de tourner. Elle était un peu hésitante, tendue, mais très différente de celle,

rauque, que j'entendais parfois pendant son sommeil.

— J'ai réussi ! souffla-t-elle, émerveillée.

— Ouais, tu as réussi. Tu l'as fait ! s'écria Vida en applaudissant.

Tous ceux qui assistaient à la scène, assis sur le plancher, semblaient abasourdis.

Chubs se précipita, nous écartant au passage, Vida, moi, Alice, pour se jeter sur Zu. Il la serra dans ses bras sans prendre la peine de cacher les larmes qui coulaient sur ses joues.

— Je suis en pleine interview, protesta Zu d'une voix étouffée.

Mais, un instant plus tard, elle céda et lui tapota le dos.

— Bon, Charlie, intervint Vida, laisse-la finir. Viens.

Elle le tira jusqu'à moi et il me serra, moi aussi, dans ses bras. Cela me permit de cacher mes larmes.

— Pourquoi toute cette agitation ? demanda Zu d'une voix déjà plus ferme et forte. Pouvons-nous reprendre ?

Liam se leva et prit sa chaise, prêt à s'éloigner, mais elle saisit sa main et lui parla à l'oreille. Je ne vis pas son expression, parce qu'il me tournait le dos, mais il emporta sa chaise de l'autre côté de la caméra et la fierté, le bonheur, me nouèrent la gorge. Il s'assit et Zu se tourna aussitôt vers lui.

— C'est bon ? demanda Liam à Zu et Alice.

La journaliste acquiesça, barra quelques-unes des questions de sa liste.

Elle demanda ensuite à Zu quelle était sa couleur et ce qu'elle était capable de faire. Cela conduisit, naturellement, à une question plus importante.

— As-tu été envoyée dans un camp par tes parents ou bien après une rafle ?

— J'ai… Par erreur, j'ai grillé le moteur de la voiture de mon père. Avant, je n'avais détruit que quelques ampoules. Mes parents parlaient de… terrorisme, ils disaient que des terroristes étaient responsables de la NIAA et qu'ils devraient rentrer au Japon le plus vite possible. Ça m'a contrariée et… je ne me contrôlais pas bien. J'ai grillé le moteur et des voitures nous ont percutés. Ma mère a eu une fracture du bassin. À sa sortie de l'hôpital, elle a voulu que je retourne à l'école. C'était le jour de la première rafle.

— Tu as dit que tu contrôlais ton aptitude, maintenant. Comment y es-tu parvenue ?

Zu haussa les épaules.

— Je me suis entraînée. J'ai cessé d'avoir peur d'elle.

— Que répondrais-tu à ceux qui prétendent que laisser les jeunes apprendre à contrôler leur aptitude met tout le monde en danger ?

— La plupart des jeunes veulent la contrôler, pour se sentir normaux. Pourquoi aurais-je envie de griller tous les interrupteurs et tous les téléphones ? Tous les ordinateurs ? Quelques-uns en abusent, peut-être, mais la majorité… nous sommes plus dangereux quand nous ne la contrôlons pas et, avec du temps, tout le monde peut y arriver.

— Qu'as-tu pensé, ce jour-là, quand les Forces spéciales Psi t'ont arrêtée dans ton école ?

— J'ai cru que c'était une erreur, répondit-elle en fixant ses mains. Puis je me suis sentie stupide, petite… inutile.

La journaliste cherchait visiblement à rouvrir les plaies de Zu. Une question sur la vie quotidienne à Caledonia conduisit à la façon dont les FSP traitaient les internés en temps normal, puis lorsqu'ils se rebellaient. Je souffris beaucoup en imaginant qu'elle avait subi tout cela, et plus encore quand Alice demanda :

— Tu as dit que tu t'étais évadée de Caledonia. Peux-tu raconter ce qui s'est passé ?

Zu se tourna vers Liam. Il avait écouté, les bras croisés, impassible. Il hocha légèrement la tête et esquissa un sourire. *Vas-y.*

— Mon ami… ce n'était pas mon ami, à l'époque, mais il était très gentil avec tout le monde, et très intelligent… il a préparé l'évasion pendant des mois. Nous savions que c'était notre seule chance de fuir…

Elle exposa les détails du plan, expliqua comment ils communiquaient et poursuivit :

— Puis le jour est arrivé… et ça marchait… la veille, une épaisse couche de neige était tombée. Il était difficile de courir, mais plusieurs garçons se trouvaient déjà dans le poste de garde… près de la barrière de la clôture électrifiée. Ils essayaient de couper le courant, d'ouvrir. Je ne sais pas ce qui ne fonctionnait pas. Les responsables du camp pouvaient peut-être contrôler le mécanisme à distance. Puis on a…

Alice lui laissa le temps de reprendre ses esprits avant d'insister :

— Qu'avez-vous fait ? Comment les FSP et les responsables du camp ont-ils réagi ?

Zu ne put répondre. Je me souvenais très nettement de la scène, pourtant je ne l'avais vue que dans son esprit. La vivre vraiment… je jetai un bref coup d'œil à Liam. Il était resté parfaitement immobile, mais son visage était blême.

Finalement, Zu leva la main, deux doigts tendus comme le canon d'un pistolet qu'elle braqua sur la caméra. Alice sursauta.

Pourquoi est-ce aussi surprenant ? me demandai-je. *Pourquoi hésiteraient-ils à nous abattre ?* Pourquoi n'avait-on pas pris cette possibilité en compte quand on nous avait confiés à des *militaires* ?

— Tu veux dire qu'ils ont ouvert le feu sur les jeunes qui s'enfuyaient ? Es-tu certaine qu'ils tiraient à balles réelles ?

— La neige est devenue rouge, répondit-elle sur un ton neutre.

Alice fixa le bloc posé sur ses genoux comme si elle se demandait comment poursuivre.

— Je crois que les gens ne nous considèrent pas comme des êtres humains, reprit Zu. Autrement, je ne vois pas comment ils pourraient nous faire ça. Ce soir-là, nous étions comme des animaux dans un enclos. Ils nous

tiraient dessus depuis les fenêtres du bâtiment. Ils attendaient que quelqu'un arrive près de la barrière et…

Quelqu'un laissa échapper un cri étouffé et je m'aperçus que tout le monde l'écoutait, que Cole et d'autres jeunes se tenaient derrière nous. Ils fixaient presque tous le visage pâle de Zu, mais Cole regardait son frère.

— Comment as-tu réussi à t'échapper ? demanda Alice, sincèrement intéressée.

— Grâce à mon ami… celui qui avait tout préparé. La barrière s'est enfin ouverte. Il m'a aidée à me lever et m'a entraînée. Je suis tombée, et je n'avais plus la force de me redresser et de fuir. Il m'a portée pendant des heures. On a trouvé une voiture, un vieux monospace, et on a roulé pendant des jours.

— Comment avez-vous survécu sur la route ? Où trouviez-vous la nourriture, un abri ?

— On… Je ne veux pas en parler, parce que beaucoup de jeunes, dehors, sont encore dans cette situation et qu'il serait alors possible de leur tendre des pièges. Il fallait devenir invisible… et ne pas prendre de risques.

— Les gens susceptibles de leur tendre des pièges sont les chasseurs de primes ? demanda Alice. Je t'ai cherchée sur leur réseau. La récompense, si on te livre aux FSP, est de trente mille dollars… tu le savais ?

Zu acquiesça.

— L'idée qu'on pourrait tirer un bénéfice de toi de cette façon te met-elle en colère ?

Elle hésita longtemps, alors que la réponse était simple : *Oui, ça me met en colère, hors de moi.*

— Je ne sais pas, dit-elle finalement. Parfois oui. Le prix n'est pas le reflet de la valeur de ma vie… comment pourrait-on la calculer ? La prime minimale est de dix mille dollars. En fait, je crois que je n'ai rien contre ce prix, parce qu'il montre que je ne renonce pas. Que je suis prête à me battre.

Sur l'écran de la caméra, je vis qu'Alice zoomait sur le visage de Zu, qui poursuivit :

— Il y a des hommes et des femmes qui ne vivent que pour ça, pas parce qu'ils ont besoin d'argent, mais parce que ça leur plaît ou qu'ils sont doués. C'est tordu. Mais… beaucoup de chasseurs de primes sont forcés de le faire. Ils ont besoin de l'argent pour vivre. À mon avis, si ceux qui nous traquent prenaient le temps de réfléchir, ils se rendraient compte qu'ils ne nous haïssent pas vraiment. En réalité, ils sont en colère contre ceux qui ne les ont pas protégés… le gouvernement, le président. Ils nous rendent responsables de la situation. Ils font comme si la NIAA était notre faute, pas une réalité que nous subissons. L'économie s'effondre ? C'est à cause de nous. Ils perdent leur maison ? C'est à cause de nous.

Alice voulut poser une question, mais Zu n'avait pas fini.

— J'ai connu quelqu'un qui était dans ce cas. Une bonne personne. Une personne formidable. La meilleure. Si on veut devenir chasseur de primes, il

faut faire ses preuves. On ne peut entrer dans leur système et bénéficier de leur technologie qu'après avoir livré un jeune. Je me dirigeais vers la Californie, en voiture avec des amis, et nous étions poursuivis par deux chasseurs de primes… des vrais, les acharnés dont je parlais. Nous avons eu un accident si grave qu'un de mes amis est… mort. Ils m'auraient capturée, mais un autre chasseur de primes m'a aidée à sortir de la voiture… ma ceinture de sécurité était coincée. J'aurais dû dire cela avant. Je n'avais pas pu me dégager et fuir avec les autres.

— Était-il comme ceux que tu as mentionnés… il devait livrer un jeune pour faire ses preuves ? Peux-tu nous parler de lui ?

Zu hocha la tête.

— Il était vieux. Enfin, pas vraiment, mais il avait bien plus de vingt ans. Vingt-sept, peut-être.

Alice eut un rire étouffé.

— On n'est pas vieux à vingt-sept ans !

Zu haussa les épaules et continua :

— On était en Arizona… je crois qu'il était de Flagstaff ou de Prescott. Il était très en colère. Il lui était arrivé malheur, j'en étais sûre, mais il n'en a jamais parlé. Il voulait changer de vie, mais ne pouvait pas le faire sans argent. Il me disait sans cesse qu'il me livrerait, mais j'étais sûre qu'il ne le ferait pas.

— Pourquoi ? demanda Alice.

Oui, pensai-je, *pourquoi lui as-tu fait confiance ?*

— Je vous l'ai dit : c'était une bonne personne. Il était… Il s'en voulait. Ça le rongeait. Il a eu deux fois l'occasion de me livrer aux FSP, mais il n'a pas pu le faire. Il m'a sauvée, mais il a aussi aidé un autre jeune et l'a reconduit auprès des gens qui le cachaient. C'est lui qui m'a emmenée en Californie.

Je compris à cet instant : ces gens étaient les parents de Liam. C'était à ce moment qu'elle avait croisé la mère de Liam.

— Qu'est-il devenu ?

— Il… il s'appelait Gabe, je l'ai dit ? Et il était vraiment gentil.

— Qu'est-il devenu ? insista Alice.

— Gabe est mort.

— Comment est-ce arrivé ? demanda Alice d'une voix plus douce, plus hésitante.

Elle se tourna vers Liam, comme pour lui demander si elle pouvait continuer. Il hocha la tête : il comprenait. Zu avait envie de raconter. Je sentis qu'elle avait accepté l'interview surtout pour parler de Gabe et de ce qu'il avait fait pour elle.

— Mes compagnons de voyage étaient arrivés en Californie avant nous et m'attendaient chez… à l'endroit où on devait se retrouver. Mais on ne le savait pas. On a visité les lieux et Gabe marchait devant moi. Il faisait très, très noir… on ne voyait pratiquement rien. On a ouvert la porte d'un bâtiment

sans savoir que mes camarades s'y cachaient. Ils l'ont reconnu, parce qu'ils l'avaient vu dans l'Arizona, et ils ont cru qu'il les avait suivis. Une fille a paniqué et lui a tiré dessus.

Je regardai Liam à l'instant même où il se tournait vers moi.

— C'était une bonne personne, poursuivit Zu, et il essayait de se rendre utile… c'était une erreur, mais nous ne pouvions plus rien faire. Ils ont cru que Gabe les attaquait. Ils ignoraient ce que je savais. Il est mort parce qu'il me protégeait.

— C'est horrible, dit Alice. C'est…

— Tout le monde a peur de tout le monde, continua Zu. Parmi mes amis… beaucoup souffrent. Ce qu'ils ont enduré les a profondément blessés, mais ils prennent soin de moi. C'est l'autre aspect des choses. Il y a des gens qui ont peur, mais il y en a aussi qui sont très braves. C'est parce qu'on s'entraidait qu'on a survécu.

Alice laissa la caméra tourner pendant quelques secondes, puis l'éteignit et s'appuya contre le dossier de sa chaise.

— Je crois que ça suffit pour aujourd'hui.

Zu hocha la tête, se leva, posa le bloc sur sa chaise et rejoignit Vida.

— J'ai été bien ?

— Tu as crevé l'écran.

Liam écoutait distraitement ce que lui disait Alice. Il s'aperçut que je le regardais et ne tourna pas la tête, mais esquissa un sourire. Je le lui rendis, mais cet échange ne dura qu'un bref instant. C'était Zu qui comptait ; la petite bulle de bonheur née de ce cessez-le-feu n'était rien face à la joie immense que j'éprouvais en regardant Zu parler avec Vida, agiter les mains pour souligner ses propos. Et, en entendant sa voix douce se faire plus aiguë sous l'effet de l'enthousiasme, une idée me traversa soudain l'esprit.

Je posai la main sur le bras de Chubs pour attirer son attention.

— Quelle partie du cerveau contrôle la parole ? demandai-je.

— C'est un système complexe, tu t'en souviens ?

— Oui, je comprends. Mais la question est : Y a-t-il une partie du cerveau qui pourrait te réduire au silence ou t'empêcher de prononcer les mots, même si tout le reste fonctionne correctement ?

Il parut troublé.

— Zu avait décidé de ne pas parler, fit-il remarquer.

— Je pensais à Lillian, dis-je. C'est comme si elle était enfermée à l'intérieur d'elle-même… elle parvient à prononcer un mot de temps en temps, mais elle ne nous comprend pas et nous ne la comprenons pas. As-tu déjà entendu parler de ça ?

Il réfléchit.

— Ça arrive chez les victimes d'attaques. C'est… l'aphasie expressive. Ou bien est-ce l'aphasie réceptive ? Il faudra que je vérifie. L'une d'entre elles est due à une lésion dans l'aire de Wernicke. En résumé, ce qu'on veut dire est élaboré dans l'aire de Wernicke puis transmis dans l'aire de Broca, où se

trouve la fonction du langage proprement dite. Je me demande…

— Quoi ? insistai-je.

— Peut-être Clancy a-t-il désactivé ou paralysé ces parties du cerveau de sa mère ? Ou les a altérées pour qu'elles ne fonctionnent pas correctement.

Il m'adressa un regard pénétrant et demanda :

— Quand tu as restauré les souvenirs de Liam, qu'as-tu fait exactement ?

— Je pensais à… Je me souvenais d'un événement. Je… je l'embrassais. J'allais vers lui, c'était plus ou moins… instinctif. Je tentais d'entrer en contact avec une partie de lui.

Esprits miroirs.

— Oh ! m'écriai-je. *Oh !*

— Explique, dit Vida, les mains sur les épaules de Zu.

— Je dois la redémarrer, dis-je.

— Pardon ? demanda Cole, qui venait d'arriver. Qui doit être redémarré ?

— Tu crois pouvoir réinitialiser ce système, dans son cerveau ? dit Chubs. Mais comment ?

— La dernière fois que je suis entré dans son cerveau, Clancy a parlé d'*esprits miroirs*. Je crois que c'est ce qui se passe quand je pénètre dans la tête de quelqu'un. Mon esprit réfléchit le contenu de l'autre. Quand j'altère les souvenirs et fouille parmi eux, c'est comme si je plaçais un miroir entre nous, et toutes les modifications que j'imagine sont immédiatement réfléchies par l'autre esprit.

— Et ? dit Cole.

Il me serait impossible d'expliquer… ils ignoraient tout de cette sensation et je n'étais pas sûre de pouvoir la formuler.

Heureusement, Chubs était là.

— Tu crois que, si tu impliques la partie de ton cerveau responsable de l'expression, ça impliquera la même région du sien et la « redémarrera » ?

Je levai les mains.

— Ça vaut la peine d'essayer.

— Absolument, admit Cole. De toute façon, il faut aller voir ce qu'elle devient…

On frappa soudain à la porte du quai de chargement… Un bruit qui fit l'effet d'un coup de feu dans le silence. Liam se leva d'un bond, souriant, et s'éloigna en courant. Kylie et lui ouvrirent les cadenas et soulevèrent l'abattant dans un grondement de tonnerre.

Je comptai huit jeunes, tous plus pitoyables les uns que les autres : sales, en haillons. Leur odeur nous assaillit et Cole leva les sourcils en une expression que j'avais souvent vue sur le visage de Liam.

Je reconnus les visages, mais je n'étais pas restée assez longtemps dans le campement de Knox pour me souvenir des noms. Les jeunes, là-bas, souffraient parce que Knox et ses amis s'appropriaient tout le ravitaillement

qu'ils rapportaient. Ce groupe ne semblait guère mieux loti. Ils n'avaient que quelques sacs à dos et des baluchons bricolés avec des draps.

Liam, sur le point de fermer la porte, se pencha dehors et fit signe aux deux derniers nouveaux venus d'entrer. La première, une grande fille blonde, lui serra l'épaule. L'autre, un type plus grand encore qui portait un chapeau à carreaux rouges, laissa tomber son sac à dos.

Olivia, pensai-je, *Brett.*

Kylie et Lucy se précipitèrent en criant :

— Liv !

Olivia se tourna vers elles et les deux filles s'arrêtèrent net quand elles la virent de face. Mason, le Rouge capturé par Knox, avait brûlé un côté de son visage, qui avait mal cicatrisé.

— Je me suis fait faire un lifting, comme vous pouvez le voir, dit-elle sur un ton léger. Salut, Ruby !

Brett vint se placer près d'elle, posant une main sur ses reins.

Je les rejoignis. Nous n'avions jamais été proches, mais je la serrai dans mes bras comme si nous avions été séparées pendant des années, et non quelques mois.

— Je suis contente de te voir, dis-je, sincère. Toi aussi, Brett.

— Moi de même, affirma-t-il. Alors c'est ça, Lodi ?

— C'est ça, confirma Liam. On n'a pas chômé. Avez-vous entendu les infos ? On a libéré le camp dont je vous ai parlé.

— C'était vous ? demanda Olivia en battant des paupières. Je me souviens que tu as abordé ce sujet, mais…

Elle adressa un regard troublé à Brett.

— La radio ne parle que de ça, expliqua Brett. Vous savez, bien sûr, que la Ligue des enfants s'en attribue le mérite ?

Silence de mort dans le garage. Cole gagna un poste de travail et alluma la radio.

Le présentateur annonçait :

— … *nous venons de recevoir le communiqué suivant des représentants de la Ligue des enfants…*

Les mains sur les hanches, je fixai mes chaussures. La sénatrice Cruz et Rosa arrivèrent, suivies de Nico. Pâle, la sénatrice ouvrit la bouche pour parler. Mais le présentateur l'en empêcha.

— « *Hier matin, nous avons pris d'assaut un camp de réhabilitation situé à Oasis, dans le Nevada. Nous avons capturé les enfants qui y étaient internés, et nous ne les libérerons qu'après la démission du président. Si cette exigence n'est pas satisfaite, nous frapperons la cible suivante.* » *Un message fort. Si vous venez juste de nous rejoindre, nous avons de nouvelles informations sur les photos et les vidéos publiées ce matin par plusieurs journaux importants…*

— Ils n'ont pas le droit ! s'emporta Zach. Ils n'avaient rien à voir là-dedans ! Ils nous font passer pour des terroristes…

— Est-ce vrai ? demanda la sénatrice à Cole. Revendiquent-ils cette attaque ? Ou bien Gray la leur colle-t-il sur le dos pour justifier une nouvelle agression ?

— Je crois qu'ils s'en attribuent le mérite, intervins-je. Gray n'a pas besoin de prétexte pour les attaquer et il a tout fait pour démontrer que les images étaient truquées. Mais c'est sans importance. Maintenant, c'est la Ligue qui a une cible dans le dos, pas nous.

Cole parvint à masquer sa satisfaction, du moins partiellement.

— Grâce à nous, la Ligue peut se targuer d'une victoire imaginaire. Mais Ruby a raison. Ça joue en notre faveur.

Le présentateur poursuivit :

— *Quinze membres des Forces spéciales Psi ont été légèrement blessés et soignés sur place. Interrogés, ils ont refusé de commenter les conditions de détention des internés avant l'arrivée d'officiers supérieurs. À l'heure où je vous parle, le président Gray n'a pas réagi et Washington demeure silencieuse.*

Les mots sous-entendus me traversèrent l'esprit : *mais pas pour longtemps*.

Non seulement Lillian était éveillée, à notre arrivée, mais elle faisait les cent pas dans l'obscurité. Seule la lampe du bureau était allumée.

— Bonjour, madame Gray, dis-je, vous vous souvenez de Chu… Charles ?

Vida et Cole voulurent entrer, mais je craignis que la présence de trop nombreuses personnes ne perturbe Lillian. Il fallait qu'elle soit calme, en tout cas plus calme que la première fois.

Elle marmonna sans cesser d'aller et venir, jetant des coups d'œil sur les papiers étalés sur le lit. Soudain, elle s'arrêta et les montra, tentant en vain de prononcer quelques mots. Son corps tout entier frémit et elle posa une main sur sa gorge et la frotta.

À cet instant, je compris. Clancy n'avait pas simplement voulu l'empêcher de parler du traitement. Il avait voulu la punir. Il l'avait emprisonnée dans son esprit.

— C'est exact, nous voulons vous parler de vos recherches, dis-je.

— Graaaa…

Elle avala sa salive, fit une nouvelle tentative. L'humiliation crispa son visage. Je dus me forcer à ne pas prendre sa main quand elle la tendit vers nous.

— Graaa…

— Oui, les graphiques.

Je la saisis par les épaules et l'entraînai jusqu'au lit. Je ne sais pas si elle se souvenait de ce qui était arrivé lors de ma dernière visite, mais elle ne résista que lorsque je la forçai à s'asseoir.

— Ruby, dit Chubs, tu es prête ?

Les muscles de Lillian, sous mes mains, se crispèrent. Elle se préparait. Elle savait ce que j'étais.

Pénétrer dans son esprit ne fut pas moins douloureux que la première fois. Lillian Gray transforma ses souvenirs en rivière rugissante – un flot de paysages, de maisons, de routes, de jouets, de livres, de fleurs, d'argenterie – tout ce qui, selon elle, pouvait protéger les souvenirs importants.

Mais nous étions reliées. Et c'était ce qui comptait.

— Ruby.

Chubs se tenait derrière moi, je le savais, mais il me sembla qu'il s'adressait à moi depuis le couloir.

— Ruby, quelle est… euh… ta couleur préférée ?

— Ma couleur préférée, répondis-je, formant les mots dans mon esprit, est le vert.

Le basculement fut immédiat. Je fus projetée contre le mur d'éclats de verre qui remplaça soudain le flot de souvenirs. Je reculai, physiquement et mentalement.

— Quel est ton deuxième prénom ?

— C'est…

Le mot m'entraîna vers la douleur. Cette partie de son esprit était très noire, incroyablement noire. Elle devait souffrir chaque fois qu'elle tentait de parler, d'utiliser cette région. Clancy voulait qu'elle souffre.

— Quel est ton deuxième prénom ? répéta Chubs.

— C'est Elizabeth.

Ma bouche forma les mots mais le sang rugissait si fort dans mes oreilles que je ne les entendis pas. *Je dois franchir cet obstacle. Cette vitre. Il faut la briser. Je dois la traverser. Esprits miroirs.*

— De qui est-ce le prénom ?

Les questions de Chubs me maintenaient dans cette partie de l'esprit de Lillian. Chaque fois que je devais réfléchir à ce qu'il demandait, la douleur devenait un peu plus supportable.

— Celui de ma grand-mère, dis-je.

Ma grand-mère. La personne qui se souvenait de moi. Que je retrouverais quand tout ceci serait fini.

Je serrais les épaules de Lillian si fort que mes ongles s'enfoncèrent sans doute dans sa chair. Prenant une dernière profonde inspiration, je poussai le mur de toutes mes forces, transformai mon esprit en batte et le frappai jusqu'au moment où il céda dans un fracas assourdissant. Je le franchis péniblement, puis il vola carrément en éclats et tailla la connexion.

— Ruby, comment s'appelait notre monospace ?

Sans doute Chubs criait-il. Sa voix était éraillée.

— Black… Black Betty, marmonnai-je, l'esprit en lambeaux.

Je fus précipitée au-delà des restes de la barrière, dans une intense lumière d'un bleu électrique…

Quand je repris connaissance, j'étais allongée sur le dos et le visage

inquiet de Chubs se trouvait quelques centimètres au-dessus du mien. Il saisit mon bras pour m'aider à m'asseoir.

— Ça va ? demanda-t-il. Comment tu te sens ?

— Comme si on m'avait plongé un poignard chauffé au rouge dans le crâne, répondis-je, les dents serrées.

— Tu es restée sans connaissance pendant une minute. Je commençais à me faire du souci.

— Que s'est-il passé ? demandai-je en me tournant vers le lit. Est-ce que… ?

Lillian Gray était assise sur le lit, le visage dans les mains. Ses épaules montaient et descendaient convulsivement.

Elle pleure, pensai-je en me mettant à genoux, *je l'ai blessée…*

Son visage était rouge, bouffi. Quand elle me regarda, elle me *vit*. Ses lèvres esquissèrent un sourire douloureux.

— Merci, dit-elle, émerveillée d'avoir pu prononcer le mot.

Puis, soudain, je fondis moi aussi en larmes. J'avais *réussi*. Même si je n'avais rien fait de bien dans ma vie, j'avais secouru cette femme. Je lui avais rendu sa voix. Je ne l'avais pas détruite, je l'avais sauvée !

Je me levai, passai une main sur mon visage et ris.

— Je vais voir Cole. Peux-tu expliquer la situation à Mme Gray ? T'assurer qu'elle va bien.

Dans le couloir, je m'essuyai le visage avec le bas de mon T-shirt et pris plusieurs profondes inspirations avant de jeter un coup d'œil dans le gymnase, le bureau, puis la salle de repos où mes camarades mangeaient leurs macaronis au fromage.

Bon. Dîner. Donc…

Je descendis l'escalier quatre à quatre et fonçai jusqu'à la cuisine. Les jeunes qui s'y trouvaient me dirent que Cole était venu chercher deux assiettes. Je ne pouvais pas attendre devant la salle d'archives sans éveiller les soupçons ; je pris la clé, suspendue à un lacet que je portais au cou, et regardai d'un côté et de l'autre avant d'ouvrir, d'entrer et de refermer à clé derrière moi. L'ampoule nue du plafond se balança sous l'effet du courant d'air et la porte cachée derrière l'étagère grinça.

Ce fut surtout la curiosité qui me poussa à m'engager dans l'étroit couloir. Il y avait plusieurs jours que je ne lui avais pas rendu visite… Cole avait refusé chaque fois que j'avais proposé de le faire, prétextant que je devais éviter de l'irriter parce qu'il m'en voulait beaucoup, mais qu'il avait été cordial et n'avait pas tenté de l'influencer.

Je m'attendais presque à trouver Vida au bout du couloir, en train de les surveiller par le judas… mais non. Personne ne s'assurait que Clancy ne mettait pas la pagaille dans l'esprit de Cole.

Si on m'avait dit que Cole et Clancy mangeraient tranquillement, assis par terre, face à face, de part et d'autre de la cloison en verre à l'épreuve des balles… je ne l'aurais pas cru. Mais c'était le cas. Et, détendus, ils bavardaient

comme de vieux amis.

Je me penchai, collai l'oreille au battant, surpris des bribes de conversation.

— … pas de dossier sur ce sujet, tellement c'est confidentiel, mais je sais qu'il existe grâce au récit d'un FSP…

— … utile, si ça nous permet de recruter des combattants…

— Ne néglige pas la propagande… essaie de l'utiliser pour faire passer notre message. Tu as besoin de soldats prêts à se battre…

Dix minutes passèrent ; un quart d'heure. Ma joie se mua en terreur. Pas parce qu'ils discutaient – j'étais sûre que Cole ne prenait pas tous les propos de Clancy à la lettre – mais parce que j'approuvais ce que j'entendais.

— Il faut que les jeunes puissent choisir comme ils l'entendent et empêcher qui que ce soit de leur imposer des règles, dit Clancy. La sénatrice est-elle prête à défendre leur droit à prendre leurs propres décisions sur leur avenir ?

Le traitement est un moyen de nous contrôler, de nous priver de notre pouvoir de décision.

Je m'éloignai de la porte et secouai la tête. Non… guérir Lillian revenait à nous donner le choix. Nous ne pouvions pas prendre de décision sans savoir en quoi consistait le traitement.

Alors pourquoi, soudain, les quelques heures précédentes m'apparurent-elles comme une erreur ?

— … rien me dire d'autre à propos de Sawtooth ?

Cole s'était levé et prenait l'assiette de Clancy, posée sur la tablette.

Clancy regagna sa couchette. Il avait maintenant une bonne couverture et un oreiller. La pile de livres, sur le sol, était presque aussi haute que l'armature de la couchette. Si Cole lui avait apporté tout cela, Clancy avait dû se montrer très coopératif.

— Tu en sais autant que moi. Ce n'est pas le camp que j'ai contribué à créer… Moi, c'était le premier, dans le Tennessee, dit Clancy. Ruby, tu vas te décider à entrer ?

Je m'éloignai de la porte, mais ça ne servait à rien. Il se tourna vers le judas et son regard croisa le mien. Je soupirai, puis déverrouillai la porte et l'ouvris du pied. Quand Cole se dirigea vers moi, sa main tremblait. Je commençais à avoir du mal à distinguer son inquiétude de son irritation.

Je ne protestai qu'une fois dans le couloir, loin de Clancy.

— Pas un mot, dit-il. Je contrôle la situation.

— Avec lui, on ne contrôle jamais tout, fis-je remarquer. Mais si tu es prudent…

— Ne me fais pas languir, Bijou, soupira-t-il en passant une main dans ses cheveux. Qu'est-ce qui se passe ?

— Je crois qu'il faut le voir pour le croire.

Tandis que les autres montaient l'interview de Zu et, sur la proposition

de Liam, laissaient Alice les interviewer, je préparai l'attaque de Thurmond avec Cole. On passa la nuit à mettre les détails au point. J'entrerais dans le camp avec la clé USB le vingt-sept février. Le premier mars, notre équipe de vingt jeunes et de quarante soldats recrutés par Harry lancerait l'assaut à dix-neuf heures et neutraliserait les FSP… il me faudrait installer le programme sur le serveur un quart d'heure avant. Les internés seraient ensuite conduits en lieu sûr, à quelque distance du camp, et attendraient que leurs parents viennent les chercher. Ça semblait simple. Mais la réalité était inflexible.

Je m'étais endormie à l'un des bureaux du labo d'informatique et Cole me réveilla en sursaut en laissant tomber une gigantesque feuille de papier sur ma tête.

— Qu'est-ce que c'est ? demandai-je.

Une quinzaine de feuilles, collées les unes aux autres avec du ruban adhésif, constituaient une image aérienne : rangées de baraquements, bâtiments en briques crasseux, clôture grillagée et, tout autour, la forêt.

Je me levai d'un bond.

— C'est Thurmond ! D'où ça vient ?

Pour toute réponse, il me donna un téléphone gris métallisé… son visage exprimait la contrariété. Je pris l'appareil et le portai à mon oreille.

— Allô ?

— *C'est Ruby ?*

— En personne, répondis-je sans quitter Cole des yeux.

— *Je m'appelle Harry Stewart… Je voulais te dire qu'hier soir, nous avons réussi une opération…*

— Nous ? répétai-je stupidement.

Nico, l'air étonné, avait rejoint Cole. Je passai sur le haut-parleur, pour qu'ils puissent entendre.

— *Un groupe d'anciens militaires,* clarifia Harry dans un rire, *et de nouveaux amis ayant décidé qu'ils en avaient assez de servir le président. Pendant la nuit, à deux heures, nous avons lancé une attaque sur une prison secrète.*

Mon cœur s'arrêta. Je retins mon souffle.

— *Elle a réussi et nous avons pu libérer bon nombre de traîtres et d'informateurs* – il prononça ces deux mots sur un ton ironique –, *puis transmettre les infos que nous avons recueillies sur place. Nous vous rejoindrons à la fin de la semaine, mais je voulais que tu saches que nous avons ton…*

Il s'éloigna du téléphone et sa voix se fit indistincte. Mais j'en entendis une autre, plus aiguë… féminine.

— *Allongez-vous*, ordonna Harry. *Je suis heureux que vous ayez repris connaissance… ces messieurs vont vous expliquer ce qui s'est passé… Oui, vous pourrez lui parler dans quelques instants…*

Mon cœur battait à toute vitesse ; je l'entendais dans mes oreilles, le sentais jusque dans mes orteils. Il y eut un bruit de lutte et le téléphone

changea de mains.

— *Ruby ?*

Nico cria, plaqua les mains sur sa bouche. Sa voix… ça ne pouvait pas être réel… ils… Cate était…

— Cate ! m'écriai-je d'une voix étranglée, ça va ? Où es-tu… ?

— *Ruby*, coupa-t-elle, *écoute…*

Sa voix était si éraillée que ma gorge se serra.

— *Tout va bien, nous allons tous bien, mais il faut que tu m'écoutes : la Ligue est en difficulté. Elle…*

J'entendis Harry dire :

— *Tout va bien, allongez-vous…*

Cole posa les mains sur le bureau.

— Conner, qu'est-ce qui se passe ?

— *On a surpris une conversation des gardiens. Ils disaient que le QG de Kansas City serait attaqué. On ne peut pas joindre ceux qui s'y trouvent. Pouvez-vous les avertir ? Leur transmettre le message…*

— On s'en occupe, promit Cole. Harry va vous conduire ici.

Nico était déjà devant son ordinateur et tapait sur le clavier.

— *Les agents veulent aller au Kansas,* dit-elle d'une voix tendue.

— Ils n'ont peut-être pas le choix, répondit Cole. Hé, Conner, heureux de t'entendre.

— *Moi de même. Tu t'occupes de mes jeunes ?*

Cole me sourit.

— C'est plutôt eux qui s'occupent de moi.

— *Ruby ?*

— Je suis là. Tout va bien ? Dis-moi que tu vas bien.

— *Ça va. À bientôt… Désolée… la liaison…*

Tonalité.

Je fixai l'appareil, que Cole prit et éteignit. Je n'eus pas le courage de lutter contre la tristesse qui s'empara de moi. Ce n'était pas suffisant. Il fallait qu'elle sache… que je regrettais vraiment.

— Ils sont en pleine campagne, expliqua Cole. La réception est mauvaise. Harry rappellera.

Je hochai la tête.

— Tu crois que c'est vrai ? Le QG du Kansas va être attaqué ?

— Ses serveurs ne sont pas en ligne, dit Nico. Je viens de tenter de me connecter… rien.

— Je vais essayer d'appeler des agents qui sont sur le terrain, voir s'ils sont au courant. Mais c'est une victoire. Cate est saine et sauve. Des combattants nous rejoignent. Dans deux semaines, tout sera fini. Concentre-toi là-dessus. Ne laisse pas cette histoire de Kansas te déstabiliser. De mon point de vue, ce n'est pas important.

— Mais si, ça l'est ! protestai-je. Il y a déjà eu tant de morts…

— Je comprends, soupira-t-il. Je voulais simplement dire que, dans un

cas comme dans l'autre, la Ligue est finie. S'attribuer le mérite de notre attaque était une tentative désespérée de montrer qu'elle comptait encore. Tourne-toi vers l'avenir : le traitement, maintenant que Lillian Gray est à nouveau en possession de tous ses moyens. Thurmond.

Il tapota le plan du bout des doigts et ajouta :

— Harry a eu beaucoup de mal à se procurer ceci. Il faut en faire bon usage.

Il se leva et punaisa le plan au mur. Il s'en alla, sans doute pour tenir sa promesse de vérifier les propos de Cate, et je me levai puis me dirigeai comme dans un rêve vers les images satellite de Thurmond. Je regardai les rangées de baraquements. Les voir d'en haut, comme un oiseau passant dans le ciel, apaisa la sensation d'horreur qui me nouait l'estomac.

— C'est beaucoup plus grand, maintenant, constata Nico.

J'acquiesçai et pris le feutre qu'il me tendait.

Il recula et s'appuya contre un bureau. Je me mis au travail et, sans même avoir besoin de me retourner, m'aperçus que j'attirais un public de plus en plus nombreux. J'indiquai ATELIER et CASERNE DES FSP sur les deux immeubles rectangulaires situés à gauche des rangées de baraquements, JARDIN sur le carré de verdure s'étendant à l'extrémité nord du camp, RÉFECTOIRE, INFIRMERIE et PORTAIL à droite. Puis, sous le bâtiment rond du centre, j'écrivis : TOUR DE CONTRÔLE. Le long des baraquements, je traçai des lignes bleues ou vertes indiquant quels internés les occupaient.

— Il n'y a que des Bleus et des Verts ? demanda la sénatrice.

Je me retournai. Elle était dans l'encadrement de la porte, tenant par le bras Lillian Gray, qui semblait vouloir approcher. Nico la regarda, se figea et s'enfuit à l'autre bout de la pièce.

— Il y avait des Jaunes, des Oranges et des Rouges, répondis-je, mais ils ont été déplacés il y a environ cinq ans et demi. Les Rouges ont intégré un programme d'entraînement, le projet Jamboree. Les Jaunes ont été regroupés dans un camp de l'Indiana où toute interférence électrique était impossible.

— Et les Oranges ? demanda Lillian Gray.

Je me figeai.

— Nous ne savons pas ce qu'ils sont devenus.

— Où se trouve ce camp ?

Lillian parlait encore d'une façon un peu hésitante, comme si elle redoutait de ne plus en être capable d'un instant à l'autre. Elle avança d'un pas, regarda les étendues d'herbes folles et les plaques de neige.

— Ce n'est pas Thurmond, dit-elle. Il n'y avait qu'un bâtiment. J'y suis allée.

— Après le transfert du programme de recherche initial, expliquai-je, le camp a rapidement été agrandi. J'ai indiqué R, O et J près des baraquements qu'ils occupaient autrefois.

La sénatrice posa une main sur mon épaule.

— Pourquoi les Rouges occupaient-ils la deuxième rangée en partant du

centre et pas la dernière ? S'ils risquaient de poser des problèmes, il aurait été plus logique de les loger le plus loin possible de la Tour de contrôle.

— Ils étaient entourés de baraquements de Verts. Ainsi, s'ils attaquaient les responsables ou tentaient de s'évader, ils seraient obligés de brûler quelques jeunes.

— Ça les a dissuadés ?

Je secouai la tête.

— Y a-t-il eu des évasions ?

— Non. Ceux qui ont essayé ont été abattus avant d'avoir atteint la clôture. Il y a toujours au moins un tireur d'élite sur le toit de la Tour… deux si un groupe travaille dans le jardin.

— Si j'avais encore quelques illusions sur l'humanité, déclara Cole, qui était revenu, je n'en ai plus aucune.

— Des nouvelles ? demandai-je.

— Rien. On parlera plus tard. Pour le moment, pourrais-tu décrire une journée typique ? Il y avait un emploi du temps précis, non ?

— Cinq heures, réveil. Cinq minutes plus tard, les portes s'ouvrent. La suite dépendait de la période. On avait deux repas par jour ; si on n'était pas désigné pour le petit déjeuner, on allait directement aux douches puis on travaillait jusqu'à midi, et on déjeunait. Ensuite, on passait deux heures dans le baraquement en attendant le début des tâches de l'après-midi, généralement le nettoyage, la lessive ou le débouchage des égouts, qui étaient continuellement engorgés. Dîner. Puis, à vingt heures, extinction des feux.

— Bon sang ! lâcha simplement la sénatrice.

— Nous étions plus de trois mille, précisai-je. L'emploi du temps était minuté à la seconde près.

— Combien y avait-il de FSP ? demanda Cole. En gros ?

Cette information figurait sur mon projet de plan, mais il posait la question à l'intention des deux femmes.

— Selon Cate, il y en avait à toute heure deux cents dans le camp, et vingt personnes supplémentaires dans la Tour. Ils sont peut-être moins nombreux, maintenant, puisque le camp va fermer. Ça semble peut-être peu, mais ils occupent des positions stratégiques.

Alors qu'elle avait participé aux recherches sur l'origine de la NIAA, Lillian Gray parut écœurée, comme si c'était la première fois qu'elle entendait parler de cela. Ça semblait impossible. Certains éléments étaient nécessairement secrets, mais c'était l'épouse du président… et elle avait joué un rôle central dans l'élaboration du programme de réhabilitation.

Elle se tourna vers moi.

— Tu es comme mon fils, n'est-ce pas ?

— Oui, admis-je, mais je ne lui ressemble pas.

— Étais-tu à Thurmond en même temps que lui ?

— Après lui. Je suis arrivée après le début de l'extension du camp. Pourquoi cette question ?

— Je suppose que je suis ici parce que vous voulez savoir si j'ai trouvé le moyen de contrôler les aptitudes des jeunes. Et aussi si les recherches de Leda Corps ont permis de découvrir la cause de la mutation.

— C'est ça, intervint Cole. Et, naturellement, on se demande ce que vous voulez en échange.

C'était franc et direct mais, bizarrement, ça me choqua.

— Pouvons-nous parler en privé ? demanda-t-elle en regardant, par la vitre, les jeunes qui passaient dans le couloir.

— Bien sûr, répondit Cole. Nico, préviens-nous si tu as des nouvelles du Kansas.

On le suivit au niveau supérieur. Dans le bureau, Cole invita les deux femmes à s'asseoir et prit place derrière la table de travail. Je fermai la porte à clé.

Lillian Gray s'appuya contre le dossier de sa chaise et jeta un coup d'œil circulaire dans la pièce.

— C'était le bureau de John, n'est-ce pas ?

J'avais oublié que les Gray et Alban avaient été amis. Alban avait aidé l'épouse du président à disparaître, financé ses recherches, conclu un accord avec elle…

Oh !

— Vous voulez que nous tenions la promesse d'Alban, dis-je. Vous nous donnerez les informations si nous acceptons que Clancy soit le premier à bénéficier du traitement.

Cole siffla.

— Si j'ai bien compris, c'est une sorte d'opération chirurgicale. Vous ne pouvez pas espérer la réaliser ici…

— Non, bien entendu, coupa Lillian. Même si vous nettoyiez à fond, cet endroit ne serait pas assez propre. Il faudrait organiser cela discrètement dans un hôpital local, où je bénéficierais de personnel spécialisé.

— C'est très difficile, dit Cole. Il est presque impossible de le faire discrètement.

— Une fois le traitement administré, j'ai prévu de fuir et de me cacher en compagnie de Clancy. Je veux retrouver une vie normale avec le fils que j'avais autrefois.

Le traitement est aussi le moyen de nous contrôler, de nous priver du pouvoir de décision… Les mots furent comme un murmure dans mon esprit. J'écoutai.

— Je ne sais pas…, commençai-je, sans toutefois poursuivre.

En quoi cela me posait-il un problème ? Clancy avait démontré à de nombreuses reprises qu'il ne renoncerait jamais à utiliser son aptitude pour nuire aux autres… East River… Jude… combien de fois devrait-il me prouver qu'il ne reculerait devant rien pour se venger du sentiment d'impuissance éprouvé à Thurmond ?

Il sacrifierait mille personnes pour se sauver ; cette fois, il fallait le

sacrifier pour sauver mille personnes.

— D'accord, repris-je quand je m'aperçus que Cole attendait ma réponse.

Que surpris-je, brièvement, dans ses yeux ? De la déception ? De la compassion ? Cela disparut si vite, dissimulé par un sourire morne, que je doutai un instant de l'avoir vu.

— Marché conclu, ajoutai-je. Nous allons rassembler tout le monde ce soir et vous pourrez expliquer. Demain matin, nous nous mettrons à la recherche d'un hôpital.

Lillian Gray accepta d'un hochement de tête. Je me levai en marmonnant que je devais voir Vida. En réalité, j'étais très oppressée. Les mots résonnant encore entre ces murs m'étouffaient et, même lorsque je les frottai sur mon pantalon, je ne pus chasser la sensation d'avoir du sang sur les mains.

J'étais au labo d'informatique en compagnie de Vida, à qui je racontais ma brève conversation avec Cate.

Assise, les genoux contre la poitrine, je répondais de mon mieux aux questions de Vida tout en guettant, sur les écrans, la diffusion d'un sujet sur le Kansas, quand le visage de Zu apparut soudain sur les chaînes d'information que captait Nico. Je posai les pieds par terre si violemment que ma chaise faillit basculer en arrière.

— Remets le son, dis-je.

— *… nouvelles images publiées aujourd'hui par des sources liées au scandale des camps de réhabilitation, qui secoue Washington. Ce soir, Amplify a diffusé une série de vidéos montrant les enfants libérés dans le Nevada. Regardons…*

Je ne sais pas si c'était l'œuvre de la chaîne d'infos ou la conséquence du montage d'Alice mais, pendant les premières secondes, les jeunes ayant accepté l'interview se présentèrent.

— Zach… j'ai dix-sept ans.

— Je m'appelle Kylie et j'ai seize ans.

Et ainsi de suite jusqu'à Zu ; les images où elle se présentait avaient sans doute été tournées plus tard. Aussitôt après, elle raconta le jour où ses parents l'avaient déposée à l'école. Tous les intervenants expliquèrent comment ils avaient échappé aux FSP, à leurs parents, au monde.

Je pressai une main sur ma bouche et, du coin de l'œil, épiai la réaction de Vida. Elle but une gorgée d'eau, abattit la main sur la capsule pour fermer sa bouteille.

— Ils tirent vite, il faut le reconnaître, dit-elle. Mais tu sais que je suis avec toi. C'est bien de jouer sur la corde sensible, mais combien de gens vont soulever leur derrière de leur canapé ? Il faudrait les inciter à agir. Ils auraient dû nous consulter. Ces interviews de jeunes, c'est trop d'espoir et pas assez de stratégie.

— Mais ils avaient raison, soupirai-je, étrangement vide. Nous avions

besoin de ça… il faut que la population connaisse la vérité, pour que les jeunes soient acceptés après leur libération. C'est *bien*.

Liam avait eu raison de suivre son intuition.

— Ce n'est pas parce qu'ils ont raison que tu as tort, Ruby.

La présentatrice, une jolie blonde en tailleur rouge foncé, réapparut et passa immédiatement à une photo envoyée par un téléspectateur. Au centre de Times Square, à New York, le visage de Zu était affiché sur trois écrans géants. Les mots ENNEMI PUBLIC, TREIZE ANS, clignotaient en bas de l'image.

— Où est Chubs ? demandai-je.

Vida arracha une partie de l'étiquette de sa bouteille.

— J'ai demandé à Cole de lui attribuer une chambre inoccupée pour qu'il y installe… une sorte d'infirmerie. Il pourra y stocker son matériel, ses médicaments et ses livres. Il fait l'inventaire de ses boules de coton hydrophile et de ses Coton-Tige.

— Tu m'étonnes, Vi. C'est presque gentil.

Sur l'écran, le bleu et blanc du studio fut remplacé par un embrasement rouge.

— *Merde !*

Le bâtiment était méconnaissable, mais les mots défilant dessous étaient très clairs : DESTRUCTION DU QUARTIER GÉNÉRAL DE LA LIGUE DES ENFANTS.

— *… en direct de Colby, dans le Kansas. Des responsables du gouvernement ont confirmé que des drones ont bombardé un entrepôt abritant le reste de la Ligue des enfants. Ce matin, des photos et des documents truqués ont été transmis à la presse et l'organisation a affirmé…*

Je n'avais pas besoin d'entendre la suite. Si des drones avaient été envoyés sur Colby, il s'agissait vraiment du QG du Kansas… tous les agents, sauf s'ils étaient partis avant l'attaque, étaient morts.

Cole était dans le bureau, mais n'avait pas fermé la porte à clé. Quand j'entrai, il était sur une chaise, le visage dans les mains. Il leva la tête et passa sur le haut-parleur du téléphone.

— *Les gars ont dit que ça brûlait encore à leur arrivée.*

Harry.

— *Ils ont trouvé deux survivants à un kilomètre et demi des restes du bâtiment, mais n'ont pas pu approcher davantage. Je vais leur demander de nous rejoindre dans l'Utah.*

— Comment se sont-ils échappés ?

— *Ce n'est pas clair. La communication était pourrie et les rescapés avaient complètement perdu la boule. Ce qu'ils racontaient n'était pas vraisemblable.*

— Pourquoi ?

Des parasites emplirent la pièce, mon esprit.

— *Les survivants affirment avoir été attaqués par une unité de jeunes.*

Des Rouges.

Dix-neuf

— Tu y crois ? demandai-je. Que ce sont des Rouges ?

— Je n'en sais rien, répondit Cole. Mais ça me donne envie de…

— De quoi ?

Soudain il se leva, incapable de rester assis, les mains tremblantes.

— Il faut que je te parle avant d'aller présenter notre plan aux autres, dit-il.

— De quoi ?

— Nous devons enquêter sur un camp, à Sawtooth, dans l'Idaho. D'après Clancy, c'est une installation où on entraîne des Rouges.

Je secouai la tête.

— Et tu le crois ? Cole…

— Ouais, coupa-t-il, je le crois… et pas parce qu'il m'a influencé. Parce que toutes ses infos, jusqu'ici, se sont révélées justes… et peut-être ai-je promis d'envisager de le libérer s'il nous aidait. On ne le fera pas, évidemment. Mais ça l'a motivé.

— Mais pourquoi ? Pourquoi faut-il enquêter ?

— La sénatrice Cruz a besoin de la preuve de l'existence d'une armée de Rouges pour faire peur à la communauté internationale et la pousser à agir. Et je veux obtenir cette preuve… en tout cas *essayer*. Si c'est une impasse, tant pis. Mais j'ai besoin de ton soutien. Je promets que ça n'affectera pas l'attaque de Thurmond.

Je fus soudain à bout de patience.

— Si tu veux le faire, tu devras avouer aux autres que tu es un Rouge. Je ne te soutiendrai qu'à cette condition.

— Quel est le rapport ?

— Nous perdons le soutien des jeunes… je le sens. Ils doivent comprendre, une fois pour toutes, que tu es de leur côté parce que tu es comme eux. Tu ne trouves pas que ça a assez duré ?

Il ouvrit la bouche, visiblement en colère et sur la défensive, mais la ferma et scruta mon visage. Après un long moment, il dit :

— Je vais l'avouer à Liam. Je commencerai par lui, ce soir. Puis, en fonction de sa réaction, j'avertirai les autres. Est-ce que ça te semble raisonnable ?

Je fus si soulagée que les larmes me montèrent aux yeux.

— Oui. Mais tu dois le lui dire avant la réunion.

Il acquiesça puis s'assit.

— Avant, je dois t'expliquer comment, selon moi, il faudrait s'y prendre pour t'infiltrer à Thurmond. Il vaudrait mieux en parler ici que devant les autres.

Je hochai la tête.

— Je leur dévoilerai le plan, décidai-je, mais seulement quand on sera d'accord sur la stratégie. Tu penses toujours me conduire en Virginie ?

— Oui. Le but sera de te placer à portée d'un chasseur de primes. On lancera une fausse alerte sur une Verte en cavale et tu devras entrer dans l'esprit du chasseur de primes sans lui laisser le temps de chercher ton visage sur le réseau. Il te conduira à la base de FSP la plus proche, pour toucher sa prime, et tu devras le forcer à convaincre un FSP de te tester « officiellement » pour confirmer que tu es bien une Verte. Tu devras pénétrer dans l'esprit de tous ceux que tu croiseras… s'ils apprenaient la vérité, tu ne serais pas envoyée à Thurmond. Tu devras absolument contrôler toutes les personnes avec qui tu entreras en contact. Est-ce faisable ?

— Oui, répondis-je, déterminée. Ça l'est.

Deux heures plus tard, tout le monde était assis en cercle à même le sol du garage. J'avais installé des chaises pour Cole, la sénatrice et Lillian, mais Cole en apporta une quatrième, qu'il plaça à droite de la sienne, et me fit asseoir. Je le regardai du coin de l'œil, essayant de voir comment s'était passée sa conversation avec Liam, mais son visage ne me donna aucun indice.

Liam, en revanche, semblait sur le point d'exploser. Son regard resta fixé sur moi, mais je n'eus pas le courage de l'affronter.

— Comme vous le voyez, commença Cole, les bras croisés, sûr de lui, nous avons une nouvelle invitée. C'est la scientifique responsable des recherches sur le traitement et elle exposera l'origine de la NIAA, ainsi que la nature de ce traitement.

Toutes les conversations cessèrent.

Lillian lissa son pantalon de survêtement et se leva, mais changea d'avis et se rassit. Sans doute les plus âgés, l'ayant vue à la télévision, la reconnurent-ils… mais, pour la majorité, c'était une inconnue. Cependant ce ne fut pas le cas d'Alice. Je vis l'instant où elle comprit.

Ayant pris une profonde inspiration, Lillian se tourna vers Cole et demanda :

— Par où faut-il commencer ?

— Débutez par la cause et terminez par le traitement.

— Ah. Très bien… Au départ… à l'apparition de la NIAA, on a supposé qu'il s'agissait d'un virus dont la manifestation était plus violente et plus grave chez les enfants que chez les adultes. Les cas étant comparativement rares et bénins hors des États-Unis, la communauté scientifique a rapidement rejeté cette hypothèse. Après plusieurs années de recherches… Leda

Corporation a terminé ses expériences et confirmé ce que quelques-uns, dont moi-même, considéraient comme la cause.

Je me penchai en avant, le cœur battant à tout rompre. Je me mordis la lèvre.

— Il y a presque trente ans, la sécurité de la nation a été compromise à de nombreuses reprises. Des attaques bioterroristes visant l'agriculture et les réseaux de distribution d'eau ont été lancées contre les États-Unis.

Liam se tenait près d'Alice, en marge du groupe. Il regardait Lillian sur l'écran de contrôle de la caméra mais, à ces mots, il leva la tête. Je changeai de position, impatiente d'entendre la suite. Pendant des années, on avait affirmé que la NIAA était la conséquence d'une action terroriste. Cela n'avait rien de neuf…

— Le président de l'époque, pas mon… pas le président Gray…, a signé un ordre confidentiel autorisant la mise au point d'un produit chimique capable de contrecarrer et de neutraliser de nombreux poisons, bactéries et drogues susceptibles de polluer les réseaux de distribution d'eau. Leda Corps a élaboré ce produit chimique, l'agent Ambrosia, et l'a introduit dans les installations de traitement de l'eau.

Ma vision se brouilla et je me frottai le front.

— A-t-on étudié l'effet de cet agent sur les minéraux et les produits généralement ajoutés à l'eau ? demanda la sénatrice, blême de colère.

Lillian Gray hocha la tête.

— L'étude a été effectuée. Ceux qui y ont participé ont signé des accords de confidentialité très stricts et ont été généreusement rémunérés. Ils ont travaillé sur des enfants, des adultes, des animaux. Même sur des femmes enceintes qui ont accouché sans complication de bébés normaux. En fait, le gouvernement, pressé de mettre ce programme en œuvre, a exercé sur ces chercheurs une pression si forte qu'ils n'ont pas pu étudier les effets à long terme de cet agent.

Ils nous ont empoisonnés. Ils nous ont empoisonnés et ils nous ont enfermés parce qu'ils avaient commis une erreur.

Cole se leva et se mit à faire les cent pas, la tête baissée.

— Les recherches récentes de Leda ont montré que l'agent Ambrosia est ce que nous appelons un tératogène… en d'autres termes, les femmes ayant bu l'eau traitée ont absorbé le produit chimique, lequel a affecté les cellules cérébrales de leurs enfants pendant la grossesse. Si j'ai bien compris, les mutations sont restées latentes jusqu'à l'âge de la puberté. Les modifications du niveau d'hormones et de la chimie du cerveau ont déclenché la mutation.

— Pourquoi y a-t-il eu de si nombreux morts ?

La main droite de Cole tremblait très fort.

— Des femmes ont absorbé une plus grande quantité de produit chimique, ou bien il y avait un facteur environnemental inconnu.

Elle prononça ces mots si froidement, avec une telle objectivité scientifique, que la colère s'empara à nouveau de moi.

Olivia se leva ; face à la cicatrice de son visage, Lillian Gray ne put s'empêcher de sursauter.

— Comment expliquez-vous les différentes aptitudes ?

— L'hypothèse la plus répandue repose sur la génétique : la chimie du cerveau et la nature des voies neuronales affectées au moment de la transition.

— Le produit chimique est-il toujours présent dans les réseaux de distribution d'eau ?

Lillian Gray hésita si longtemps que tout le monde devina la réponse.

— Oui. Mais, Leda ayant confirmé que l'agent Ambrosia est responsable, on peut supposer que l'on prépare l'introduction d'un produit neutralisateur dans les réseaux de distribution d'eau, en commençant par les grandes villes. Mais de nombreuses femmes et enfants ayant bu l'eau polluée, il s'écoulera peut-être une ou deux générations avant la naissance d'enfants dépourvus de cette mutation.

Génération. Pas des mois ou des années. *Une génération*. Je plaquai mes mains sur mon visage et pris une profonde inspiration.

— Si cela explique ce qui est arrivé, dit Cole, quel est le traitement ?

Lillian Gray changea de position et se détendit un peu. C'était son domaine et elle s'y sentait visiblement plus à l'aise.

— La communauté scientifique sait, depuis quelque temps, que les aptitudes *psi* sont dues à l'altération de la quantité d'électricité dans le cerveau. À un excès d'activité électrique, en fait. Quand un Orange influence quelqu'un, il manipule l'activité électrique du cerveau de l'autre, altère ses systèmes et ses processus habituels… ce n'est pas très différent de l'action des Jaunes sur les réseaux d'électricité et les machines. Tout, y compris les êtres humains, est composé de particules… et ces particules sont chargées électriquement.

Sans se soucier de vérifier si nous comprenions, elle poursuivit :

— Le traitement, en réalité, devra être suivi pendant toute la vie. Il contrôle la maladie plus qu'il ne la soigne.

Il me sembla que mon cœur s'arrêtait. Je revis le visage de Clancy le jour où il m'avait expliqué cela, où je l'avais rejeté… parce qu'il mentait tout le temps, parce qu'un vrai traitement aurait dû éradiquer la mutation.

— C'est une opération au cours de laquelle on implante un stimulateur cérébral, continua-t-elle, une sorte de pacemaker, si vous voulez. L'endroit où il est placé dépend de l'aptitude mais, dans tous les cas, il produit une charge électrique. Il régule l'activité anormale, restaurant celle qui caractérise les êtres humains.

— Il neutralise les aptitudes, résuma Cole, mais ne les supprime pas.

— Exactement.

— Et ce procédé peut être mis en œuvre en toute sécurité ? demanda Alice. L'avez-vous déjà appliqué ?

— Oui. J'ai traité un enfant avec succès.

— Ce n'est pas concluant, fit remarquer Cole. Ça ne donne aucune

indication sur les chances de réussite.

Elle leva les mains et répondit :

— Je n'ai pas eu le temps de faire d'autres tentatives. Désolée.

— Donc, conclus-je, effondrée et furieuse, tous les enfants devront subir cela pour éviter de mourir ou de muter ? À quel âge ?

— Aux environs de sept ans. Mais il faudra peut-être pratiquer d'autres interventions par la suite.

Un murmure s'éleva, l'auditoire paraissant sortir de sa torpeur.

— Quelles sont les étapes suivantes ? demanda Alice en faisant pivoter sa caméra. Tout cela est incroyable, mais rien ne démontre que l'agent Ambrosia ait été introduit dans le réseau de distribution d'eau.

— Quelle preuve pourrait vous convaincre ? demanda Lillian Gray.

Alice n'eut pas besoin de réfléchir.

— Des documents mettant en évidence qu'il entre dans la composition des produits de traitement de l'eau.

— On pourrait se rendre dans les unités de traitement les plus proches, proposa Liam, s'y introduire, prendre des photos, trouver des informations sur les ordinateurs.

— Ça pourrait marcher, renchérit Alice, les yeux brillants. Il faudrait en visiter au moins cinq ou six, dans plusieurs États. Ce serait réalisable ?

— Une minute, intervint Cole. Pour le moment, on devrait se tenir tranquilles, préparer l'attaque de Thurmond et attendre l'arrivée des renforts.

— Des renforts ? s'étonna Liam.

Cole leva les sourcils.

— Salaud ! cria Liam. Harry ! Tu demandes à Harry de se battre ?

— Il me l'a proposé. Lui et son unité de quarante anciens militaires impatients de participer.

Il se tourna vers le reste de l'auditoire et poursuivit :

— Contrairement à ce qu'il vous a dit, je n'obligerai jamais ceux qui ne veulent pas se battre à le faire.

— Combien de fois faudra-t-il te le répéter pour que tu comprennes ? dit Alice. Les jeunes ne *veulent pas* de ce combat.

— Oh, ils veulent ce combat, répondit Cole en allant se planter devant elle. Mais ils ne veulent pas le mener eux-mêmes.

— Non, s'emporta Liam, nous voulons un bombardement médiatique qui fera éclater la vérité. Publier les endroits où se trouvent les camps que nous connaissons et la liste des internés. Nous persuaderons le peuple américain de se soulever et d'aller les chercher. Cela provoquera le chaos et, comme nous savons maintenant que la NIAA n'est pas contagieuse, les puissances étrangères enverront une force de maintien de la paix. N'est-ce pas, sénatrice Cruz ?

— Il n'y a pas de certitude… Mais c'est un argument que je pourrais présenter.

— Tu surestimes l'implication de la population, objectai-je. Le seul

moyen d'obtenir ce que nous voulons – notre liberté –, c'est de la gagner par nous-mêmes. Les camps ont des systèmes de sécurité perfectionnés et Gray a montré à de nombreuses reprises qu'il est prêt à tout pour sauver sa peau. Qu'est-ce qui prouve qu'il ne prendra pas les internés en otage dès la publication des informations sur les camps ? Qu'il ne les déplacera pas, ne les *tuera* pas, ne détruira pas les preuves ?

— Et il n'est pas question, ajouta Lillian Gray, de publier l'information concernant l'agent Ambrosia. Cela créerait un mouvement de panique dans toute la population.

— Exact, appuya la sénatrice. Je n'ai pas envie de voir les gens se battre pour accéder aux réserves d'eau naturelles. Mais je suis d'accord avec Alice : il nous faut des preuves. Pour nos alliés étrangers.

Soudain, l'agitation fut palpable : les jeunes se levèrent, formèrent les groupes qui se rendraient dans les installations de traitement de l'eau. Cole les regarda faire. Sa main tremblait très fort, quand il la leva pour se frotter la nuque, et je me demandai s'il s'apercevait, lui aussi, que la situation dérapait. Que le train que nous avions prudemment conduit déraillait. Quand il se tourna vers moi, son regard était suppliant et désespéré.

Je ne pouvais pas supporter cela… la fureur s'empara de moi. Il avait fait tout son possible pour nous aider ! Il avait pris les décisions difficiles ! Et, maintenant, ils essayaient de le dépouiller de son rôle de leader ? Liam et Alice le regardaient de haut ? À cet instant, s'il était sorti de la pièce, je crois que personne ne s'en serait aperçu.

— Bien, fit-il finalement, j'ai des infos, si ça t'intéresse.

Alice leva les yeux au ciel.

— Je n'en doute pas.

— Tu prétends vouloir expliquer au monde ce que sont les jeunes mais, en fait, tu veux qu'ils inspirent la pitié.

Il glissa les mains dans les poches de son jean et sa voix se fit plus forte, couvrant les murmures.

— Ce qui motive les gens, reprit-il, c'est moins la colère que la peur. Publie les infos sur Ambrosia, et tu verras où ça conduira le pays quand les gens se battront pour accéder aux sources d'eau non polluée. Ou tu peux aussi dévoiler l'atout de Gray : la constitution d'une armée de Rouges.

— Qu'est-ce que tu racontes ? s'enquit Alice.

— Vous avez tous vu ce qui s'est passé aujourd'hui au QG du Kansas, dit Cole. Mais les médias n'ont pas dit que, selon certains récits, ce sont des *Rouges* qui l'ont attaqué, pas une unité militaire.

— Oh, comme c'est pratique ! Des *récits* que rien ne vient confirmer, ironisa Alice.

Mais Cole avait repris les rênes de la conversation.

— Selon un informateur digne de confiance, il y a un camp de Rouges non loin d'ici, à Sawtooth. Je voudrais y aller pour obtenir des renseignements – l'entraînement, l'existence du camp – et les transmettre à Amplify, à

condition qu'ils soient utilisés en lien avec l'attaque de Thurmond.

— D'où viennent ces informations ? demanda Liam, méfiant, les yeux plissés.

— D'une source digne de confiance.

Son frère leva les yeux au ciel. Mais Alice… Cole ne s'était pas trompé sur elle. Elle voulait ce sujet et ne prendrait pas le risque de laisser échapper un scoop.

— Bon, voilà ce que je propose, dit-elle. Envoyons cinq équipes sur les installations de traitement de l'eau et tu iras, avec un petit groupe, voir ce qui se passe à Sawtooth. Vous prendrez des photos.

— Je n'ai besoin que d'une personne, répondit-il en me regardant.

— J'irai avec toi, proposa Liam sans me laisser le temps de réagir.

Il leva le menton, mettant son frère au défi de refuser. Cole croisa les bras et se tourna vers moi à la recherche de soutien.

Il ne veut pas que Liam l'accompagne. Et ce n'était pas parce qu'il doutait du courage de Liam, ni parce qu'il ne lui faisait pas confiance. Je m'en aperçus à cet instant.

— J'aimerais tout de même y aller, dis-je. Je crois…

— Il vient de dire que deux personnes suffisaient, insista Liam en se tournant vers son frère. Sauf si tu crois que je vais saboter ta mission.

Cole eut un sourire sans joie.

— Très bien, c'est réglé, soupira-t-il. Maintenant… avons-nous des voitures et assez d'essence ?

La réunion arriva naturellement à son terme, cinq équipes se chargeant des installations de traitement de l'eau, Alice prenant la direction des opérations et assignant les objectifs.

Je m'en allai sans assister à la conversation tendue entre Liam et Cole. Je pris le tunnel, regagnai le Ranch et le labo d'informatique. Je m'assis devant l'ordinateur de Nico et cherchai une chaîne d'information.

— *... de toute évidence, c'est horrible et le président devra s'expliquer...*

Seule celle-ci fonctionnait encore ; les autres avaient été contraintes de cesser d'émettre. Cette chaîne échappait à la censure en présentant le commentateur comme l'avocat du diable et non comme un soi-disant spécialiste.

— *... mais que dire si ces enfants n'ont pas été manipulés, si nous ne sommes pas face à une mise en scène de parents pour attirer l'attention et obtenir une certaine notoriété ? Si leur programme de réhabilitation a été interrompu, leur vie n'est-elle pas en danger ? Ne devrions-nous pas les reconduire dans leurs camps avant qu'il ne soit trop tard ?*

Le présentateur leva un sourcil gris et broussailleux puis dit d'une voix grave, pénétrante :

— *Avez-vous bien écouté les interviews ? Elles montrent que le programme n'existe pas. Il s'est écoulé presque une décennie, aucune*

information n'a été donnée sur la mise au point d'un traitement, et je serais donc plutôt enclin à les croire. Je ne pense pas que ces enfants prendraient des risques sans…

L'écran devint noir.

Terminé, pensai-je. Il faisait chaud, dans la pièce, et les machines ronronnaient. Je les écoutai, les yeux fermés, et ce bruit m'aida à trier le flot de révélations du début de soirée, à laisser une colère silencieuse se répandre en moi.

Ce « traitement »… quelle blague ! Subir une intervention chirurgicale risquant de rester sans effet revenait à masquer le problème sans le résoudre. Bizarrement, je me sentis trahie par mon espérance ; pourtant, je croyais avoir appris à ne pas compter sur ce que je ne contrôlais pas. Mais… Mais ça faisait mal.

À quoi bon libérer les jeunes, maintenant, s'ils n'ont pas d'avenir ? Cette idée me serra la gorge. *Au moins, dans les camps, ils sont à l'abri de ce qu'ils devront affronter dehors.* La population avait-elle vraiment envie de voir les « monstres » remis en liberté ? Je refoulai le désir d'aller arracher le plan de Thurmond affiché au mur et de le déchirer. Pourquoi ne pas laisser les FSP et les militaires évacuer le camp puis raser les bâtiments ?

Parce que, dans les camps, on pourrait forcer les internés à subir l'intervention.

Parce qu'ils ont le droit de choisir ce qu'ils veulent faire de leur vie.

Parce qu'ils n'ont pas vu leur famille depuis des années.

Parce que c'est ce qu'il faut faire.

Je me levai et gagnai l'image satellite du camp. Mes indications étaient toujours là et il y en avait d'autres… des flèches, tracées par Cole, montrant le déroulement de l'assaut. Il voulait entrer par la porte principale avec des véhicules militaires. Nous nous ferions passer pour des renforts ou des unités chargées de participer à l'évacuation. La première attaque ciblerait l'infirmerie et la Tour de contrôle, et des groupes de deux ou trois se déploieraient entre les baraquements.

Je reculai, pour avoir une vue d'ensemble, et m'assis sur un bureau.

C'est ce qu'il faut faire. Je devrais simplement convaincre les autres.

La porte s'ouvrit et je tournai la tête en disant :

— Comment ça s'est passé… ?

Mais ce n'était pas Cole. C'était Liam. Mâchoires serrées, yeux bleus brillants de colère. L'effort qu'il dut fournir pour se forcer à fermer calmement la porte ne m'échappa pas.

Tout mon être me porta vers lui. Tout était vide, en moi, maintenant, et je ne m'en serais sans doute pas aperçue sans sa présence qui, soudain, parut m'emplir. Le désir se mua en douleur sourde et m'abusa : il me fit croire que je le voyais aussi dans ses yeux. Sa colère rencontra mon désespoir et les étincelles de cette collision se cristallisèrent, nous enfermant à jamais dans cet instant de silence tendu.

— Je m'excuse, soufflai-je finalement. Je sais qu'il est trop tard, mais je m'excuse.

Liam s'éclaircit la gorge. Sa voix fut grave.

— Depuis combien de temps savais-tu ?

Il était inutile de mentir, de travestir la vérité. Je n'étais plus capable de le faire. Je ne supportais plus la culpabilité qui me rongeait quand je gardais une information pour moi ou mentais.

— Je l'ai appris quand il est venu reprendre le QG avec d'autres agents, répondis-je. Il m'a sauvé la vie.

Liam prit une profonde inspiration et frappa le mur du poing, près de la porte, si fort que le plâtre cassa.

— *Aïe…* Merde ! s'écria-t-il en reculant, sa main gauche soutenant la droite. Pourquoi a-t-elle dit qu'il valait mieux que je sache ?

Je me levai et le rejoignis.

— Qui ? Alice ? demandai-je, détestant la note d'amertume de ma voix.

— Comme si j'allais me confier à une journaliste après avoir appris que mon frère est un Rouge ! *Vida*. Quand je lui ai demandé où tu étais.

— Oh, je suis désolée.

À cet instant, quand ces mots franchirent mes lèvres, je m'aperçus que j'étais depuis longtemps sur le fil du rasoir. Ce fut comme si le peu de force qui me restait encore… s'évanouissait. Je fis un pas, mes genoux cédèrent et je tombai. Les mots dont j'avais besoin se dérobèrent. Je posai les mains sur mon visage et fondis en larmes.

— Je suis désolée, répétai-je, je suis désolée…

Entre mes doigts, je le vis approcher, s'asseoir et s'adosser au bureau. Il posa les avant-bras sur les genoux, sa main droite pendante. Il garda le silence, attendant que je me ressaisisse ou cherchant, lui aussi, ses mots.

— Il m'a dit qu'il t'avait fait jurer sur ta vie de ne pas m'avertir, souffla-t-il d'une voix rauque. Que c'était à lui que je devais faire des reproches, pas à toi.

— Ouais, mais j'aurais pu t'avertir tout de même.

— Mais tu ne l'as pas fait.

— Non.

— Ruby… peux-tu m'aider à comprendre pourquoi ? Je suis… j'ai *envie* de comprendre. Ça me tue. Je ne pige pas pourquoi personne… pourquoi vous ne l'avez fait ni l'un ni l'autre.

— Parce que… je sais ce qu'on ressent…

Je cherchai les mots justes mais, à l'instant même où je crus les tenir, ils m'échappèrent.

— Pour nous, repris-je, c'est différent. Pour lui et moi. Parce que nous sommes dangereux. Je sais que tu n'as pas envie de l'admettre, mais c'est vrai. J'ai vu comment les FSP traitaient les Oranges et les Rouges à Thurmond. Je comprenais donc très bien pourquoi Cole ne s'était confié ni à toi ni à vos parents. Je vivais dans la peur d'être démasquée, et lui aussi.

D'abord dans votre famille, puis au sein de la Ligue.

— Personne, au sein de la Ligue, n'était au courant ? demanda Liam, incrédule.

— Trois personnes savaient : Alban, Cate et moi.

Il soupira et secoua la tête.

— Je regrette de ne pas pouvoir expliquer plus clairement, repris-je. Mais je n'arrête pas de penser que, moi-même, j'ai dû garder très longtemps mon secret. Six ans. Puis, tout d'un coup, en quelques secondes, j'ai dû dévoiler ce que j'étais pour qu'on puisse échapper à cette femme, tu te souviens ? Cette décision a été à la fois très facile et très difficile, parce que je vous protégeais et que j'étais certaine, en même temps, que vous me rejetteriez après avoir compris.

Il fit visiblement un effort pour fouiller dans sa mémoire.

— Tu… Dans les bois, quand le chasseur de primes a failli nous capturer, quand tu as cru qu'on allait t'abandonner.

— Oui. Mais tu m'as parlé, tu m'as dit que vous vouliez que je reste. Tu ne peux pas savoir ce que j'ai ressenti après… après avoir été si longtemps seule. Ça a changé ma vie. C'est peut-être stupide, mais il m'a semblé que je pouvais faire la même chose pour lui. L'aider à ne pas avoir honte de ce qu'il était, à accepter d'être comme nous… pour qu'il se sente moins seul. Ça paraissait injuste, tu vois ? Il était pris entre deux camps : pas l'un d'entre nous, mais pas non plus un adulte.

— C'était sa décision, dit Liam. Il aurait pu nous avertir.

Liam fixa une nouvelle fois ses mains.

— Tu as toujours peur d'être rejetée ?

— De temps en temps. Parfois. Quand je suis avec toi, j'ai l'impression d'être… un rayon de soleil, tu vois ? Tu chasses les mauvaises pensées. Cole, lui, comprend les ténèbres dont je ne pourrai jamais me débarrasser. Je croyais qu'il n'avait peur de rien, mais son ombre le terrifie. Et l'idée que tu saches ce qu'il est le terrifiait plus encore.

— Mais c'est injuste ! s'écria Liam d'une voix teintée de colère. Je sais que ce n'est pas bien, mais je le déteste parce qu'il a cru que maman, Harry et moi – que tous ces jeunes qui le vénèrent – l'aimeraient moins ! Il aurait dû nous faire confiance. Pour moi, rien n'a changé.

— Rien ?

— *Rien*, répéta-t-il avec véhémence. Et, maintenant, je sais qu'il ne brûlait pas mes jouets parce qu'il était méchant. C'est déjà quelque chose.

— Il ne contrôlait pas son aptitude. Il n'en est pas encore complètement maître.

Liam ne parut pas convaincu.

— La petite démonstration à laquelle j'ai assisté semble montrer l'inverse.

— Et pourtant, c'est vrai, insistai-je. Ça dépend de la situation.

Comme lorsqu'il a peur que tu te fasses tuer.

— Mais si tu as appris à contrôler la tienne, il peut faire pareil, hein ?

— La contrôler n'implique pas que les autres croiront que tu en feras bon usage.

Ma voix se brisa et je regrettai aussitôt d'avoir abordé ce sujet.

— Qu'est-ce que tu… Oh, tu…

Liam fronça les sourcils ; je vis l'ébahissement remplacer la colère.

— Tu as trouvé mon mot ? Ruby, pourquoi n'as-tu rien dit ?

— Que pouvais-je dire ? Tu avais raison de ne pas me faire confiance. Regarde ce que ça t'a valu.

— Non ! Je n'aurais jamais dû écrire ce fichu mot, mais j'étais certain que Cole me forcerait à partir. Qu'il te persuaderait que je devais partir.

Je reculai, parce que je ne voulais pas écouter son explication. Mais il ne renonça pas. Il me força à lui faire face et pour la première fois depuis très longtemps, me sembla-t-il, il me toucha… saisit mon épaule… ou essaya de le faire. Quand il fléchit les doigts, il grimaça.

— Ah, merde !

— Fais voir.

Je pris sa main entre les miennes et l'examinai. Le contact de sa peau emballa mon cœur. Il me regarda et je me demandai si je lui avais manqué autant qu'il m'avait manqué.

Le dos de ses phalanges était écorché, mais il ne saignait plus et ses doigts commençaient à enfler. Je palpai délicatement les os. La chaleur qui nous enveloppait parut palpiter quand il leva l'autre main et passa le doigt sur ma clavicule. Je ne méritais pas sa tendresse, mais il y avait si longtemps, et j'avais tellement besoin de son affection !

Je levai sa main jusqu'à mes lèvres et j'embrassai ses phalanges meurtries. Il ferma les yeux et frissonna.

— Rien de cassé, soufflai-je.

— Et entre nous ?

Sa question suscita l'espoir et la peur.

— Je ne peux pas oublier. Et toi ?

— Je ne veux pas oublier. Le passé est lourd, c'est vrai, mais quelle importance si on prend le même chemin ? Ces derniers jours ont été un enfer. Je vois ton visage et c'est comme si… Je voudrais… je voudrais ne jamais avoir écrit ce fichu mot. Je regrette de ne pas t'avoir parlé d'Alice. Mais je voulais me rendre utile. Je voulais te montrer que je suis quelqu'un de bien.

— Liam, je l'ai toujours su. Je rêve d'avoir une vraie vie. De pouvoir rentrer chez moi et retrouver ma famille. J'ai cru que je pouvais changer et te mériter. Mériter Zu, Chubs, Vida, Jude, Nico, Cate. J'ai cru que le traitement le permettrait. C'est ce que j'ai toujours voulu : en finir avec tout ça. Mais, maintenant, j'ai seulement envie d'être moins dure avec moi-même. Je ne veux pas qu'on m'implante une machine dans le crâne, qu'on altère ce que je suis. Quand tout ça sera terminé, je n'aurai plus jamais besoin d'utiliser mon aptitude. Mais, pour le moment, je suis obligée de le faire et de croire que je

l'emploie avec discernement. Dis-moi comment je peux gagner le droit de t'avoir dans ma vie et je le ferai… je ferai n'importe quoi…

Liam me caressa la joue. Le soulagement, pur et magnifique, se déploya en moi quand sa bouche couvrit la mienne. Lorsqu'il s'éloigna, il guetta attentivement ma réaction. J'esquissai un sourire, mes dernières hésitations volèrent en éclats et je répondis à son baiser.

Il s'écarta, rouge, les yeux brillants. Je savais que mon visage était à l'image du sien. Je tremblais, follement désireuse de continuer, d'exprimer l'amour sauvage qu'il m'inspirait. Veillant à ménager sa main, Liam se mit à genoux et se releva, m'aidant à faire de même. Il aperçut quelque chose du coin de l'œil et sursauta.

— Qu'est-ce que c'est ? demanda-t-il en montrant le plan punaisé au mur.

— C'est Thurmond, répondis-je. Les contacts de Harry au sein du gouvernement lui ont fourni ces images.

Liam se tourna lentement vers moi.

— C'est… la totalité de Thurmond ?

Je le rejoignis et m'appuyai contre son épaule.

— Tour de contrôle, infirmerie, réfectoire, atelier… J'ai tout indiqué, tu vois ?

Il hocha la tête.

— Où étais-tu ?

Je montrai un des minuscules bâtiments marron.

— Baraquement vingt-sept. Ici.

— Ruby, c'est… quand tu parlais du camp, tu disais qu'il était grand, mais pas… *à ce point*.

Il secoua la tête, marmonna des mots que je ne saisis pas.

— Tu comprends, maintenant ? demandai-je. Pour libérer Thurmond, un assaut est nécessaire. Il faudrait des centaines de civils pour neutraliser les FSP et il faudrait qu'ils franchissent la barrière. Mais ce que vous faites, toi et les autres, me plaît… je crois qu'il faut combiner les deux plans. Centrer la campagne médiatique sur Thurmond et publier l'information au moment de l'attaque. Nous pourrons profiter de l'occasion pour indiquer un lieu de rendez-vous où les parents pourraient venir chercher les enfants après leur libération.

— Mais il faut d'abord que quelqu'un neutralise le système de sécurité de l'intérieur… C'est bien ce que je pensais : tu veux y aller, c'est ça ?

— Je dois le faire.

— Absolument pas ! Jamais je ne te laisserai faire ! Promets-moi qu'on parlera de cette partie du plan à mon retour. S'il te plaît, Ruby.

Cette idée semblait tellement le désespérer que j'acceptai. Nous parlerions, mais ça ne changerait rien. Ça ne pouvait pas être autrement.

Il serra ma main.

— Je suis idiot… J'ai vraiment cru qu'il avait impliqué Harry pour me

mettre en colère. Mais c'est parce qu'il est capable de mener à bien ce type d'opération.

— Il veut vraiment participer.

— Qui… Harry ? Tu lui as parlé ?

— Pendant une minute. Il m'a dit qu'ils avaient trouvé Cate et les autres et les avaient extraits de leur prison.

Liam eut un rire étouffé.

— Évidemment ! Harry, l'homme d'action !

Je m'appuyai à nouveau contre son épaule, tentant de remplacer le souvenir que j'avais vu dans l'esprit de Cole par des réflexions moins éprouvantes.

— Comment se sont-ils rencontrés, ta mère et lui ? Je n'ai jamais pensé à poser la question…

— C'est le comble du romantisme, dit Liam. Quand ma mère est partie… elle a roulé toute la nuit pour mettre le plus de distance possible entre mon père et nous. La voiture est tombée en panne en Caroline du Nord. Harry rentrait de sa dernière mission à l'étranger et l'a vue près de la vieille Toyota. Il s'est arrêté et a proposé de jeter un coup d'œil. Quand il a compris qu'il fallait des pièces neuves, il nous a conduits chez sa mère, qui a immédiatement adopté la nôtre. On a passé une semaine chez eux. Je suis sûr que Harry n'a jamais mis aussi longtemps à réparer une voiture. Il voulait ouvrir un garage. Il a décidé qu'elle serait son premier client et qu'elle devait le laisser remettre la voiture en état gratuitement, pour lui porter chance. Pour prolonger son séjour, il a prétendu qu'une pièce manquait. Ce qui a donné à maman le temps de trouver du travail et un logement. Mais ils n'ont commencé à se fréquenter que trois ans plus tard. Elle… elle n'était pas prête.

— Quel coup de chance ! m'exclamai-je. Si elle avait pris une autre route ou s'il était arrivé une heure plus tôt…

— Bon… c'est pareil pour nous, non ? Je ne te l'ai peut-être jamais dit, mais nous n'aurions pas dû être en Virginie-Occidentale quand on t'a rencontrée. Je faisais tout mon possible pour éviter cet État.

— À cause de ton père ?

— Ah. Cole t'a parlé.

J'acquiesçai et il continua :

— C'est comme si un nuage noir couvrait cette région. Je ne me souviens pas de la vie avant Harry et c'est tant mieux, parce que d'après Cole et maman, c'était l'enfer. Mais quand j'étais petit, cet État et l'homme qui y vivait me terrifiaient. Aujourd'hui encore, en parlant de cette période, ma mère dit : *en Virginie-Occidentale*, ou *dans la maison de Virginie-Occidentale*… Je sais que cet homme y vit encore. J'avais peur de lui et je savais que c'était irrationnel. Mais, jusqu'à l'âge de dix-huit ans j'ai cru que, si j'y retournais, il me retrouverait et me forcerait à y rester.

— Alors que faisiez-vous en Virginie-Occidentale ?

— Lady Jane, la chasseuse de primes, nous talonnait. Je voulais la

distancer. Puis, sur la route, j'ai soudain vu le nom de notre ville et il m'a semblé que… la boucle était bouclée. Parce que, cette fois, je pouvais partir, je pouvais me battre avec lui et gagner si nécessaire, et ma mère et Cole étaient en sécurité. En traversant cette ville, j'ai repris le reste du contrôle qu'il exerçait encore sur moi. Mais il a fallu, pour ça, y retourner. Je ne crois pas que ça aurait été possible si je n'avais pas été avec vous.

Ma main tremblait et il la posa sur sa poitrine. Je sentis son cœur battre fort derrière ses côtes.

— Ce que je veux dire, reprit-il, c'est que, malgré les difficultés, la vie, au fond, est bonne. Elle ne nous impose pas ce qu'on ne peut pas supporter… et, même si ça prend du temps, tout finit par s'arranger. Je veux que tu en aies terminé avec tout ça. Je veux aller à Thurmond et libérer tous ces jeunes pour que tu puisses boucler ta boucle. Si tout ça nous explose à la figure, je veux que tu saches que je t'aime et que rien ne pourra changer ça.

— Je t'aime aussi.

Son sourire me fit rougir et la joie suscitée par ces mots m'émerveilla. *Je t'aime ; je t'aime.*

— Ah ouais ? fit-il. Le charme des Stewart a fini par agir ?

Je ris.

— Apparemment. Ce n'était pas gagné d'avance.

— Je n'en doute pas.

La porte s'ouvrit. Je me dégageai, tendis le cou et vis Nico entrer. Il sursauta.

— Oh… Je suis… vous êtes…

— Salut.

— J'ai… oublié que j'avais quelque chose à faire, dit Nico. Mais si vous restez ici… je me débrouillerai autrement.

— Non, dit Liam en se tournant vers moi. Je crois qu'on a fini…

— Tout à fait, confirmai-je. Mais essaie de dormir un peu, pigé ?

Nico acquiesça distraitement.

Liam me prit par la main et tenta de m'entraîner vers l'autre couloir, l'escalier, les chambres. Mais je le tirai dans la direction opposée, vers les quartiers des agents et la chambre de Cate. Son sourire me donna un peu le vertige. Il caressa doucement mon dos et mon cœur battit plus fort.

Je me dressai sur la pointe des pieds et pris son visage entre mes mains. Du coin de l'œil, j'aperçus une silhouette sortir d'une chambre voisine… celle qui tenait lieu d'infirmerie. Liam se tourna vers elle quand la porte se ferma en grinçant, Chubs regardant d'un côté et de l'autre.

— Ah ! tu es là, dit Liam. On se demandait où tu étais passé.

— Je… j'installais des étagères pour les médicaments et les livres, expliqua Chubs, nerveux.

— Tu as terminé ? demandai-je, remarquant que sa chemise n'était pas correctement boutonnée.

Je me dirigeai vers la porte et me retins de rire quand son visage prit une

expression horrifiée.

— On pourrait t'aider, ajoutai-je.

Liam comprit enfin et leva les sourcils.

— Non, non… je n'ai plus de vis et j'ai dû arrêter… Où allez-vous ? Je vous accompagne.

— Tout va bien ? demanda Liam. Tu as l'air nerveux.

— Tout va très bien !

Chubs remonta ses lunettes sur son nez puis regarda sa chemise. Soudain, il saisit mon bras et m'entraîna dans le couloir.

— Comment ça va ? Tout baigne ? Racontez-moi tout. On va…

Derrière nous, la porte grinça à nouveau. Chubs se tassa contre le mur quand Vida sortit, la tête haute, les cheveux en bataille, un sourire satisfait étirant ses lèvres enflées. Liam recula pour la laisser passer.

Vida ne dit pas un mot ; elle laissa simplement tomber la veste de Chubs sur sa tête avant de s'éloigner. Quand le bruit de ses pas eut disparu, il s'assit lourdement au pied du mur, pressant la veste contre son visage.

— Merde, gémit-il. Elle va me tuer. *Vraiment !*

— Une minute…, dit Liam sans prendre la peine de cacher son sourire. Est-ce que tu… ?

Chubs baissa enfin la veste et, après une profonde inspiration, hocha la tête.

Eh bien ! pensai-je, étonnée de ne pas être étonnée. *Eh bien… !*

— Ça alors, *ça alors* ! s'écria Liam en posant ses paumes sur son front. Je n'en reviens pas. Je suis très fier de toi, Chubsie, mais je ne comprends pas.

— Ça dure depuis combien de temps ? demandai-je. Vous n'avez pas… Vous n'êtes pas… ?

Son expression ne laissa planer aucun doute. Ils avaient. Ils étaient. Liam avala sa salive.

— Et alors ? s'emporta Chubs. C'est… une réaction au stress tout à fait humaine et naturelle. Et on est en hiver, vous savez et, quand on dort dans une voiture ou sous la tente, on gèle… Et puis, vous voulez que je vous dise ? Ça ne vous regarde pas.

— Ça nous regarde si tu es stupide, fit remarquer Liam.

— Excuse-moi, mais je sais que la contraception existe depuis…

— Ce n'est pas ce que je voulais dire, coupa Liam en levant les mains. Pas du tout mais, euh… c'est bon à savoir.

Je posai une main sur le bras de Chubs.

— Il pensait que si ça ne marche pas ou si l'un d'entre vous est blessé pendant une opération, ce sera difficile à supporter.

— En tout cas, elle ne risque pas d'effacer ma mémoire, me forçant à noter qui je suis au cas où elle recommencerait.

Je vis, à l'instant où il prononça les mots, qu'il les regrettait et cela atténua mon amertume.

— Attention…, intervint Liam.

— Non, coupai-je, il a raison. C'est la vérité, mais Vi a été… ses proches ne lui ont pas fait de cadeaux. Tu ne lui briseras pas le cœur, d'accord ?

— Le cœur n'a rien à voir là-dedans, affirma-t-il.

Mais cela ne me rassura pas… et ne me parut pas vraisemblable.

— On… se soutient, c'est tout, précisa-t-il.

— D'accord.

— Et elle n'a pas besoin qu'on la protège, ni qu'on se batte à sa place, pigé ? ajouta-t-il en nous défiant du regard.

Puis sa véhémence s'estompa.

— Bon sang, reprit-il, elle va me tuer. Il n'y a pas une semaine qu'on est rentrés… vous n'en parlerez à personne, hein ?

— Vida se fiche comme de sa première chemise de ce que pensent les autres, fit remarquer Liam. Une qualité que j'admire.

— Elle t'a demandé de ne pas en parler parce qu'elle a honte ? demandai-je. Honte d'être avec toi ?

— Elle ne l'a pas dit explicitement, mais c'est évident.

— Elle veut peut-être simplement que ça reste entre vous parce que c'est tout nouveau, supposai-je. Ou parce que ça ne regarde personne, même pas nous.

— Tu es un type bien, mon pote, ajouta Liam. Et, de toute façon, elle n'a pas de raison de se mettre en rogne, parce qu'on est seuls à savoir et qu'on n'en parlera qu'entre nous. Mais, mec, aie confiance en toi. Visiblement, si vous effeuillez la marguerite c'est que tu lui plais.

— Liam Michael Stewart, homme de lettres et poète ! dit Chubs en secouant la tête et se levant. Je ne suis pas… Enfin, je ne me fais pas d'illusions. Je sais qui je suis, qui elle est et qu'on va aussi bien ensemble qu'une pomme et un oignon. Mais peu importe. On s'est mis d'accord.

Liam lui serra l'épaule.

— Enfin, bonne nuit, ajouta Chubs. Couche-toi tôt. Tu pars demain matin, n'oublie pas.

Quand Chubs eut disparu, Liam se tourna vers moi sans prendre la peine de cacher son sourire.

— Tu veux m'aider à installer des étagères ?

Je tendis la main, pour qu'il la prenne, et l'entraînai jusqu'à la porte. *Mon cœur est si gonflé de reconnaissance*, pensai-je, *et de bonheur pur, que c'en est presque douloureux*. J'eus envie que cette sensation dure éternellement.

En tout cas, cette décision ne fut pas prise sous la pression des événements, de la peur ou du désespoir. J'avais envie d'être aussi près de lui que possible, sans rien pour nous séparer. Je voulais lui faire partager ce que les mots ne pouvaient exprimer.

On ne riait plus ; l'instant me rapprochait de lui et l'impatience précipita les battements de mon cœur. Ses yeux se firent soudain sombres,

interrogateurs. Je levai la main, écartai une mèche rebelle puis effleurai ses lèvres avec les miennes. Liam soupira et inclina la tête. Je l'entraînai dans la chambre et fermai la porte à clé.

Liam s'assit sur le lit. Il tendit une main et souffla :

— Approche.

Je vacillai un peu en avançant entre ses bras, les yeux fixés sur son sourire. Pendant tout ce temps, depuis l'instant de notre rencontre, il avait attendu que je comprenne qu'il me connaissait et il n'avait jamais voulu que je change.

— Celle que tu étais, celle que tu es, celle que tu seras, murmura-t-il, comme s'il avait lu mes pensées. Je t'aime. De tout mon cœur. Et ça ne changera jamais.

Sa voix était rauque. Le soulagement, la certitude, l'immense reconnaissance que j'éprouvais, parce que le destin me l'avait donné, brûlaient mes yeux et me privaient de la parole. Alors je l'embrassai et le lui dis de cette façon, inlassablement alors qu'il glissait sur moi, en moi… puis il n'y eut plus que nous et la promesse de l'éternité.

Vingt

Le lendemain matin, il me réveilla par un baiser, puis un autre et la chaude brume paresseuse se dissipa, me forçant à revenir à la réalité. Liam se leva à contrecœur, ramassa ses vêtements sur le plancher et s'habilla. Je le regardai quelques instants, émerveillée de me sentir calme et apaisée… comme si la certitude qu'il me désirait et m'aimait sans condition avait rassemblé les pièces en désordre de mon être. Il m'apportait un équilibre, et mes sentiments étaient simples et honnêtes. Même ce qui s'était passé, qui était si important, avait été simple.

Finalement, voyant son expression amusée quand il se retourna, je me forçai à me lever. Je ne pouvais ignorer plus longtemps le fait qu'il devait partir, mais ça ne m'empêcha pas d'essayer de le retenir et je lui volai un long baiser devant la porte.

On arriva les premiers à l'entrée du tunnel. Liam venait de descendre au niveau inférieur, pour dire au revoir à Chubs et aux autres, quand Cole sortit du bureau d'Alban. Alors que la porte allait se fermer, il la retint avec le pied et jeta un coup d'œil à l'intérieur. Il semblait épuisé et avait une coupure sur la joue gauche.

Je la montrai du doigt.

— Qu'est-ce qui t'est arrivé ?

— Ah, répondit-il en levant les yeux au ciel, je suis tombé du lit et je me suis cogné contre la commode. La journée commence bien !

— Tu as vraiment dormi ? demandai-je. Tout va… bien ?

Cole hissa sur son épaule un sac dont le contenu cliqueta.

— Tu as beaucoup d'armes ?

Il m'adressa un clin d'œil.

— Simple précaution.

— J'espère. C'est une reconnaissance, pas un assaut, n'oublie pas.

— Bah, Bijou, ne t'en fais pas. Je te le ramènerai ce soir.

— Je suis sérieuse, insistai-je. Soyez prudents.

— Toi aussi. Désolé de devoir te confier à nouveau le prince. Vérifie aussi que les équipes qui partent pour les installations de traitement de l'eau ont bien tout ce dont elles auront besoin.

— Pigé.

— Harry doit arriver ce soir vers vingt heures. Si on n'est pas rentrés,

peux-tu lui demander de se procurer trois kilos supplémentaires de C4 ? Dis-lui que j'ai essayé de louer des autocars, pour aller dans l'Est, mais que ça n'a pas marché.

— Pigé, répétai-je, impatiente de faire la connaissance de Harry et de revoir Cate. Nico t'a donné le téléphone ?

Alice avait refusé de céder sa caméra et nous n'avions pas eu le temps de nous en procurer une autre. Nico avait programmé un téléphone, qui nous transmettrait immédiatement les clichés qu'ils prendraient.

Cole jeta un coup d'œil sur sa montre, puis sur l'extrémité du couloir, où Liam et les autres arrivaient.

— Il prend tout son temps, ce matin, hein ? fit remarquer Cole.

— Ou bien tu es trop impatient de partir, dis-je.

— Je suis prêt, c'est tout. On peut accélérer un peu le mouvement, Lee ? Tu as une tête de déterré.

— Toi, on t'a déterré il y a une semaine.

Cole rit.

— Tu m'as eu.

Je saisis le bras de Liam, quand il passa près de moi, et l'embrassai sur la joue.

— À ce soir.

Il entra dans le tunnel, prenant le sac à dos que Cole avait apporté à son intention. Quand je me tournai vers le second Stewart pour lui dire au revoir, il s'était baissé, tendait la joue et attendait. Je lui donnai une pichenette et il rit à nouveau.

— Tu es impossible, constatai-je.

— Ça fait partie de mon charme, répondit-il en plaçant son sac sur son épaule. Je te confie le Ranch, patronne.

— Et je te confie *Liam*.

Il esquissa un salut militaire et ferma la porte, que je verrouillai ensuite.

Pendant quelques instants, j'eus envie de retourner dormir… une douche et quelques heures de sommeil étaient très tentantes. La journée me semblait déjà longue, et elle ne faisait que commencer.

Aux environs de quatorze heures, je m'aperçus que j'étais suivie.

Elle ne m'adressait pas la parole et restait à distance, mais Lillian Gray me surveillait de loin. Son regard me donnait la chair de poule.

Elle assista à l'entraînement derrière la vitre du gymnase, traîna près du labo d'informatique, sortit de la cuisine à l'instant où j'y entrais. Je mis deux heures à comprendre qu'elle tentait sans doute de trouver le courage de me poser une question. Mais il fallut pour cela qu'Alice m'entraîne à l'écart, après avoir convaincu Lillian de lui accorder une brève interview, et dise :

— Elle veut voir son fils.

Face à mon expression, elle ajouta :

— Je n'ai pas d'enfants et je ne peux pas t'expliquer pourquoi elle aime

sans condition le petit salaud qui a trafiqué son cerveau, mais je crois qu'elle serait mieux disposée vis-à-vis de nous si elle obtenait ce qu'elle veut.

— A-t-elle tenu des propos utilisables ? demandai-je sur le chemin de la salle de repos.

— C'est une épouse de politicien. En deux heures, elle n'a rien dit d'intéressant. À propos, tu accepterais qu'on bavarde un peu ?

— Même pas un mot sur le président ? insistai-je en revenant au sujet.

À notre connaissance, ils ne s'étaient pas vus depuis des années, mais on ignorait tout de son opinion sur lui. Quand on prononçait son nom, elle se fermait.

— Je crois qu'elle parlera… qu'elle me dira depuis quand le président Gray connaît l'existence de l'agent Ambrosia, répondit Alice. Mais pas gratuitement. Serait-il possible…

— Non, coupai-je. Ce n'est pas une bonne idée.

Jusqu'ici, Clancy s'était tenu relativement tranquille. Je ne voulais pas tenter le diable en lui apprenant que sa mère était ici.

— Liam aurait accepté.

— Heureusement qu'il n'est pas là !

L'irritation d'Alice se mua en amusement.

— C'est toi la patronne. Je trouverai un autre moyen de la faire parler d'ici mon départ, ce soir.

— Tout est prêt ?

— Ça devrait aller. Notre installation d'épuration de l'eau n'est pas loin, sinon on serait partis ce matin, comme les autres.

Je ne sais pas si Alice avait prévenu Lillian que je ferais barrage, mais environ une heure plus tard, Mme Gray me rejoignit dans la cuisine où, à contrecœur, je préparais le repas de Clancy. Un regard sur nos maigres réserves avait suffi à la chasser de mes pensées jusqu'au moment où, comme un désagréable courant d'air, elle entra et ferma la porte.

— Si vous me suivez dans l'espoir que je vous conduirai à l'endroit où il se trouve, vous allez être déçue, dis-je. Et son repas arrivera en retard.

Elle serra les lèvres. Tout, dans cette famille, était froid et distant. Face à cette femme et à son fils, j'avais sans cesse l'impression de marcher sur la pointe des pieds, d'être sur le point de perdre l'équilibre.

— Il est légèrement allergique aux arachides, dit-elle en montrant un pot vide de beurre de cacahuète. Et il n'aime pas les pommes Granny Smith.

Cette preuve d'amour maternel ne me toucha pas : elle m'exaspéra.

Je me mordis la langue pour ne pas dire : *Il devrait s'estimer heureux de manger.*

— Je suppose que Miss Wells t'a parlé de ma demande ?

Miss Wells ? Ah ! Alice. Je coupai le sandwich en deux et allai poser le couteau dans l'évier. Quand je revins, elle était toujours là, pleine d'espoir.

— Oui, elle l'a fait. Mais je suis étonnée que vous ayez posé la question.

— Pourquoi ?

— Dois-je vous rappeler ce qui s'est passé la dernière fois que vous l'avez vu ? Vous avez eu de la chance d'en sortir vivante.

Enfin, une fissure apparut.

— Jamais Clancy ne me tuerait. Il n'en est pas capable. Je sais qu'il est très perturbé, mais c'est parce qu'il n'a jamais reçu l'aide psychologique dont il aurait eu besoin après sa sortie du camp.

— Beaucoup d'entre nous ont été internés, fis-je remarquer, et on n'est pas tous devenus comme lui.

Lillian Gray soutint mon regard.

— Vraiment ?

Ignorant la sensation familière de culpabilité, je me tins très droite.

— Absolument, répondis-je froidement.

Elle ne me croit pas. Du tout.

— Sache que je me suis toujours opposée au programme de camps de réhabilitation, même quand il n'était pas ce qu'il est devenu. Je n'ai jamais approuvé la politique étrangère de mon mari et je n'arrive pas à comprendre pourquoi il a agi aussi brutalement en Californie. Mais s'il me fournissait l'installation et le matériel nécessaires à l'opération de mon fils, je n'hésiterais pas un instant. Je retournerais immédiatement auprès de lui. Je le ferais pour Clancy.

Je fus très troublée parce que, maintenant, je comprenais le point de vue de Clancy. Sa mère ignorait totalement ce qu'on lui avait fait à Thurmond. Comment, alors qu'elle avait participé aux recherches sur les jeunes Psis ou, du moins, lu les comptes-rendus, pouvait-elle ne pas avoir la moindre idée de ses souffrances et de ses humiliations ?

— Vous savez que l'intervention ne le guérira pas ? dis-je.

— Il ne pourra plus influencer les gens. Il redeviendra lui-même.

C'était une idée ridicule.

— Le priver de son aptitude n'altérera pas son désir de contrôler les autres. Ça ne fera qu'attiser sa colère.

Et il vous haïra plus encore.

— Je sais ce qu'il lui faut. Il a besoin du traitement, Ruby… et, surtout, il a besoin de sa famille. Je veux juste m'assurer qu'il est en bonne santé. On me dit qu'il va bien… mais il faut que je le *voie*. S'il te plaît. Juste un instant. Je vous ai donné tout ce que vous vouliez, hier soir, n'est-ce pas ? N'ai-je pas démontré ma bonne foi ?

Je pouvais lui accorder cela… jusqu'ici, elle nous avait crus sur parole et nous avait donné beaucoup plus que ce que nous espérions.

La voix de Nico retentit dans mon esprit. *Ils ont brisé quelque chose en lui*. Peut-être fallait-il qu'elle le voie pour comprendre.

— Si je vous laisse m'accompagner, dis-je, vous ne devrez pas trahir votre présence. Pas un mot. Vous ferez exactement ce que je vous dirai. S'il s'aperçoit que vous êtes là, il cessera de coopérer et commencera à chercher un moyen de s'évader. Et vous devrez répondre à toutes les questions

d’Alice… vraiment, cette fois.

— D’accord, accepta-t-elle. Je veux juste m’assurer qu’il est bien traité et assez fort pour supporter l’intervention. Je n’ai pas besoin de le toucher, seulement…

Est-ce la mère ou la scientifique qui veut le voir ? me demandai-je.

J’attrapai la nourriture et une bouteille d’eau.

— Très bien. Pas un mot. Et vous resterez là où je vous placerai.

Elle ne comprit cet ordre que dans le couloir intérieur conduisant à celui où se trouvaient les cellules. Je secouai la tête, l’empêchant de poser une question, puis lui montrai l’endroit d’où elle pourrait le voir sans être vue, par le judas de la porte.

Clancy Gray leva la tête, à mon arrivée, et soutint mon regard. Son livre resta sur ses genoux jusqu’au moment où je posai son repas par l’abattant métallique. Il se leva et traversa la petite pièce. Ses cheveux noirs étaient si longs qu’il aurait pu les attacher sur la nuque, mais il les coiffait soigneusement.

Clancy avait trois survêtements et c’était visiblement jour de lessive, parce qu’il en ramassa deux par terre et me les tendis.

— Je ne m’attendais pas à te voir, déclara-t-il sur un ton neutre. Alors, il est allé à Sawtooth ?

Croyait-il vraiment que je répondrais ?

Non. Visiblement, non.

— Quelle impression cela fait-il ? demanda-t-il en posant une main sur la vitre. D’être de ce côté ? De contrôler toute l’information ?

— C’est une impression agréable, parce que je sais que ça ne t’arrivera plus.

— Tout a radicalement changé. Il y a un an, tu étais encore dans un camp, derrière une clôture électrifiée. Maintenant, regarde-toi ! Regarde-moi !

— Je te regarde, dis-je, et je vois un type qui a raté toutes les occasions d’agir dans notre intérêt.

— Mais tu comprends, maintenant ? demanda-t-il, étonné. Tu vois pourquoi j’ai pris ces décisions. Chacun survit à sa façon. Au bout du compte, reviendrais-tu sur les décisions que tu as prises, bonnes ou mauvaises ? Serais-tu restée à Thurmond alors que tu pouvais t’évader ? Aurais-tu refusé de te laisser convaincre de chercher East River ? Aurais-tu effacé les souvenirs de Liam Stewart ? Tu as fait beaucoup de chemin. Il serait dommage que notre amitié s’arrête ici.

— Y a-t-il un compliment derrière tout ça ?

— C’est juste une constatation. Je ne t’en croyais pas capable. Mais j’espérais que tu le sois.

— Vraiment ?

— Tu ne t’es jamais demandé pourquoi je voulais que tu viennes avec moi après l’attaque d’East River ? Ce n’était pas parce que tu me plaisais.

— Bien entendu. Tu voulais que je t’apprenne à altérer les souvenirs.

— Exact. Mais, surtout, je tentais de rassembler des gens capables de se surpasser et de m'aider à construire l'avenir. D'accord, je n'aurais sans doute pas pris le temps de libérer les camps. Je serais allé directement au sommet. Et je le ferai.

— Si seulement tu n'étais pas en cage ! ironisai-je.

— Si seulement, répéta Clancy avec un sourire. Maintenant, il sera très facile de se débarrasser de tout le monde… si Cole Stewart a dit vrai, vous avez gravement ébranlé la crédibilité du gouvernement. Je poursuivrai sur cette voie. Mon père. Ses conseillers stupides. Les responsables de camps. Un par un, je les détruirai. Ruby, tu peux prendre la tête de ces jeunes et ils t'écouteront parce que tu es une Orange et que c'est la hiérarchie. Mais, contrairement à moi, tu ne peux pas mettre le monde à genoux.

— Contrairement à toi, hein ? répétai-je en frappant sur la vitre. Et c'est pour quand ?

Clancy eut un sourire en coin et un frisson me parcourut l'échine.

— Ruby, c'est ta dernière chance de te ranger du bon côté. Je ne te le proposerai plus. Nous pouvons partir maintenant et personne ne souffrira.

Son regard, comme toujours, noir et sans fond, tentait de m'attirer dans les possibilités qu'il offrait.

— Profite bien de ta cage, dis-je en m'éloignant, les vêtements sales sous le bras.

— Une dernière chose, cria Clancy.

Je ne me retournai pas, mais cela ne changea rien.

— Bonjour, *maman*.

J'ouvris la porte du couloir, mais Lillian était partie, chassée par le rire de son fils.

Dans l'après-midi, je plongeai dans un profond sommeil. Dans mon rêve la voix masculine grave qui me suivait sur le chemin familier du baraquement 27 de Thurmond se mua en un cri strident de femme.

— … bout, Ruby ! Allez, *Ruby* !

La lumière était allumée et le visage de Vida, au-dessus de moi, était blême. Elle me secoua une nouvelle fois et je me réveillai enfin complètement.

— Qu'est-ce qui se passe ?

Il pouvait s'être écoulé cinq minutes ou cinq heures. Zu se tenait derrière Vida, les joues trempées de larmes. La peur s'empara de moi et je saisis le bras de Vida, qui tremblait.

— J'étais au labo d'informatique, dit-elle, avec Nico. On regardait les photos s'afficher à mesure que Cole les prenait et elles ont cessé d'arriver pendant environ une heure… Je venais de partir pour aller me coucher quand un autre cliché est apparu, et Nico m'a rattrapée, et… et… Ruby…

— Quoi ? Qu'est-ce qui se passe ?

J'essayai de me dégager des draps, le cœur cognant dans ma poitrine

comme si je venais de courir dix kilomètres.

— Il disait…

Vida avala sa salive, reprit :

— Il répétait… *Stewart est mort*.

Vingt et un

— Liam ou Cole ?

La question, que j'avais posée vingt fois, devint plus angoissée dans le couloir du labo d'informatique.

— Vida, suppliai-je, Liam ou Cole ?

— Ils ne savent pas, répondit-elle, comme les vingt fois précédentes. On ne le voit pas sur les photos.

— Je peux…, dis-je sans réfléchir. Montre-les-moi. Je peux les distinguer.

— Ça m'étonnerait.

Elle saisit mon bras et m'empêcha d'entrer dans la pièce. Ce fut à peine si je m'en aperçus. Mon corps était glacé. La panique disloquait mes pensées : jaillissements d'images horribles parsemées de mots : *pas lui, pas eux, pas maintenant*... Je ne pouvais arrêter ce tourbillon ; j'étais incapable de respirer.

— Non ! cria Chubs, ce qui fit sursauter Vida. Il n'en est pas question ! Ramène-la dans sa chambre et restez-y !

Plusieurs Verts se tenaient derrière la vitre.

— Barrez-vous ! cria Vida.

La puissance de sa voix suffit à les faire fuir et elle ouvrit la porte puis me poussa dans la pièce.

— Il se passe quelque chose ? s'enquit la sénatrice Cruz en arrivant dans le couloir.

Sans doute Vida tenta-t-elle d'expliquer, mais je n'entendis pas. Nico semblait avoir vomi plusieurs fois et l'odeur régnant dans le labo paraissait le confirmer. Quand j'arrivai près de lui, il était trempé de sueur.

— Tu veux… vraiment voir ?

— C'est une mauvaise idée ! Ruby, écoute, il ne faut pas…

La voix de Chubs se fit de plus en plus stridente puis cassa. Il s'adossa au mur et cacha son visage derrière ses mains.

Nico resta immobile, les mains croisées sur les genoux, et je dus m'emparer de la souris puis cliquer sur la série de photos envoyées par le téléphone de Cole. La première était un cliché d'essai en plein jour… une montagne, au loin, et Liam de dos. Il y avait ensuite une trentaine de bâtiments bas photographiés au coucher du soleil. Il avait pris les FSP postés à l'extérieur, une échelle permettant d'accéder à un toit, un tireur d'élite en

position. Si une clôture entourait le camp, Cole et Liam l'avaient franchie.

— Ils sont à l'intérieur, fit remarquer la sénatrice. Ne devaient-ils pas rester à l'extérieur ?

Ils étaient entrés. Les images suivantes étaient floues, pas aussi bien éclairées que celles qui avaient été prises dans la lumière de la pleine lune. Ils étaient en hauteur, dominant des tables et des têtes penchées sur des assiettes. Les jeunes étaient en uniforme rouge.

Sur le cliché suivant, un jeune garçon leva la tête et fixa le téléphone. Mon doigt hésita, sur la souris. Nico poussa un cri étranglé et posa sa main sur la mienne.

— Ruby, il ne faut pas…

Je cliquai.

Pendant un instant, je ne compris pas ce que je voyais. Le cliché montrait une pièce aux murs noirs, éclairée par le plancher. La silhouette assise au centre était penchée en avant, tendant la corde qui entourait sa poitrine. Ses cheveux blonds cachaient son visage. Je cliquai à nouveau. J'eus un goût métallique dans la bouche quand je distinguai des taches de sang sur son cou et ses oreilles. L'angle m'empêchait de l'identifier ; j'avais besoin d'une autre photo.

Clic.

— Qui a pris ces photos ? demanda la sénatrice, mais personne ne semblait connaître la réponse.

— À mon avis, ceux qui…

Nico se demanda s'il devait dire *l'ont capturé* ou *les ont capturés*. Je me concentrai sur l'écran. On avait accroché une feuille de papier sur sa poitrine. Le mot avait été écrit en grosses lettres irrégulières : PERDU.

Dans un coin de l'image, on apercevait une bande de tissu rouge foncé et je devinai ce qui suivrait, mais cela ne m'empêcha pas de passer à la photo suivante.

Feu.

L'image n'était que flammes.

Feu.

Un écran de fumée grise et…

La sénatrice tourna le dos à l'ordinateur, gagna l'extrémité opposée de la pièce pour ne pas voir les restes carbonisés.

— Pourquoi ? *Pourquoi ?*

La créature froide, détachée, soigneusement formée par la Ligue des enfants prit le dessus. Et, pendant une seconde, j'examinai le cadavre calciné, mutilé, avec l'objectivité d'un scientifique étudiant un spécimen. La petite partie visible du visage était brûlée, sombre, granuleuse, comme une croûte.

Je revins sur les images du feu. Les salauds ! Les putains de salauds pervers qui avaient pris ces clichés ! Je les tuerais. Je savais où ils étaient. Je les tuerais jusqu'au dernier. Je me cramponnai de toutes mes forces à la fureur, parce qu'elle figeait la douleur et m'empêchait de craquer.

— On ne peut pas voir…, fit Chubs, tout proche de l'hystérie. Merde…

L'estomac noué, je revins sur les images précédentes. Si je fondais en larmes, les autres le feraient aussi. Je devais me concentrer. Je m'arrêtai sur le deuxième cliché, celui où on avait placé la feuille de papier sur la poitrine du prisonnier. Sa tête était inclinée sur la gauche, mais je vis. Je sus qui c'était.

— C'est…, dit Vida en se penchant, ses ongles s'enfonçant dans mon épaule. Je ne peux pas…

Nico s'était tourné vers moi. Je sentis que je prononçais les mots, mais je ne les entendis pas.

— C'est Cole.

— Quoi ? demanda Vida, regardant l'écran puis mon visage. Qu'est-ce que tu as dit ?

— C'est Cole.

Il me sembla que des aiguilles couraient dans mes veines. Incapable de parler et de penser, obsédée par le corps de Cole et ce qu'on lui avait fait, je posai le front sur le bureau. Je savais ce qui aurait compté aux yeux de Cole, quelle question il aurait posée : *Où est Liam ?*

— Tu en es sûre ? demanda Chubs, personne d'autre ne semblant capable de le faire.

Du coin de l'œil, je vis Lillian entrer et, pendant une seconde terrifiante, je crus que sa chevelure blonde était celle de Cate, que Harry et elle étaient arrivés en avance. La sénatrice lui donna des explications à voix basse.

— Harry… il faut l'avertir… et Cate… mon Dieu, *Cate* ! soufflai-je.

— Je m'en charge, décida Vida, la gorge serrée. Je le ferai.

— Est-ce que Liam…, bredouilla Chubs. Y a-t-il… Est-ce qu'on peut savoir s'il a été arrêté ? Si les réseaux ont été mis à jour ?

S'il était mort et s'il avait été identifié, les réseaux des FSP et des chasseurs de primes le mentionneraient.

— J'essaie d'accéder au réseau des FSP, dit Nico. Mais ça sera plus rapide sur celui des chasseurs de primes. Tu peux me donner ton mot de passe ?

— Je vais le taper, proposa Chubs.

— Le téléphone fonctionne-t-il encore ? demandai-je en m'éloignant de l'ordinateur sans me lever.

J'avais peur que mes jambes ne supportent pas mon poids. *Allons-nous recevoir d'autres clichés ?* La fureur m'étrangla.

— Des Rouges ? s'enquit Lillian Gray. Vous en êtes sûre ? Puis-je voir les photos ? S'il vous plaît.

Nico afficha à nouveau l'écran et poursuivit son travail sur l'ordinateur voisin. Lillian fit défiler les clichés jusqu'au moment où elle trouva ce qu'elle cherchait.

— Il était mort quand c'est arrivé, affirma-t-elle. Il a reçu une balle dans le cou et a dû se vider très vite de son sang.

Elle secoua la tête.

— Voilà pourquoi nous avons besoin de l'intervention, reprit-elle. Ces enfants ne devraient pas pouvoir faire ça, nuire à eux-mêmes et aux autres.

Ma colère s'embrasa.

— Non, voilà pourquoi personne ne devrait pouvoir trafiquer nos cerveaux !

— Il n'y a rien sur le réseau, annonça Chubs, pas encore…

— Nous… laissons-lui du temps : il est peut-être en fuite, suggéra Vida en secouant la tête. La dernière photo est arrivée il y a une heure. Ils en auraient envoyé d'autres s'ils tenaient Liam…

La sénatrice se tourna vers moi.

— Où est le téléphone qu'il a utilisé pour joindre son père ? Je l'appellerai.

— En haut. Dans le bureau, répondit Nico en se levant si vite qu'il renversa sa chaise. Je vais le chercher. J'ai besoin de…

Sortir de cette pièce, terminai-je, *m'éloigner de ces images*.

Il revint une minute plus tard, essoufflé. Il tendit le petit appareil gris métallisé à la sénatrice… mais le laissa tomber quand l'écran s'éclaira et qu'il se mit à vibrer.

Pendant un instant, tout le monde fut paralysé. Le téléphone sonna et sonna…

Chubs se précipita et le ramassa.

— Allô ?

Ses épaules s'affaissèrent, visiblement sous l'effet du soulagement.

— Lee… Liam, où es-tu ? Tu dois…

La sénatrice lui arracha l'appareil, coupa court à ses protestations d'un geste de la main et mit le téléphone sur haut-parleur.

— *… capturé, je n'ai rien pu faire, je ne pouvais pas…*

Ce fut à peine si je reconnus sa voix. Elle semblait très lointaine, très éraillée et rauque.

— Liam, c'est la sénatrice Cruz. Il faut que tu respires profondément et que tu me dises si tu vas bien.

— *Je ne… Je ne sais pas si j'ai bien fait… c'était le seul numéro que je connaissais… je sais qu'il n'est pas sûr, pas vraiment…*

— Tu as très bien fait, répondit la sénatrice sur un ton apaisant. D'où appelles-tu ?

— *D'une cabine.*

Vida s'approcha de moi et me regarda du coin de l'œil. J'étais paralysée, incapable de parler.

— *Je n'ai pas pu l'emmener… on est entrés, on prenait des photos, l'un d'entre eux nous a vus et on n'a pas pu fuir… ils ont tiré et il a été touché. Il est tombé et je n'ai pas pu l'emmener, j'ai essayé de le porter mais ils nous ont vus et ils ont ouvert le feu… je ne voulais pas partir, je devais… En a-t-on parlé aux informations ? Harry pourra-t-il trouver où il est détenu ? Il y avait tellement de sang…*

Il ne savait pas.

Je m'emparai du téléphone et coupai le haut-parleur.

— Il… Liam, dis-je d'une voix étranglée, il ne s'en est pas tiré. Ils nous en ont envoyé la preuve.

Jusqu'ici, le choc et la panique liés à la disparition de Liam m'avaient empêchée d'analyser les événements. Mais, quand je lui annonçai la nouvelle, quelque chose, en moi, vola en éclats ; la mince porte contenant la douleur explosa dans un déluge d'éclats de bois. Je pressai une main sur ma bouche pour ne pas sangloter. Mon ami… *Cole*… pourquoi… pourquoi fallait-il que ça arrive ? Après tout ce qui s'était passé, pourquoi fallait-il que ça finisse ainsi ? Nous étions sur le point d'agir… pour la première fois de sa vie, il avait vraiment un avenir…

Chubs avança, tendit la main vers le téléphone, mais je m'éloignai. J'étais folle de colère et de douleur. Il fallait garder Liam en ligne. Rester en contact avec lui. Ça le détruirait… Je ne pouvais pas le perdre, lui aussi.

— *Comment ça la preuve ? Qu'est-ce qu'ils lui ont fait ?*

Liam n'était plus cohérent. Il craqua et se mit à sangloter…

— *Je n'ai pas pu l'emmener…*

— Non, tu ne pouvais pas le faire, affirmai-je d'une voix rauque. C'était impossible et il n'aurait pas voulu que tu essaies si tu risquais d'être capturé, toi aussi. Liam, ce n'est pas… ce n'est sûrement pas ce que tu ressens en ce moment, mais tu as fait ce qu'il fallait.

Ses sanglots eurent raison de moi. Ma main s'engourdit, desserra son étreinte sur le téléphone et Chubs prit l'appareil.

— Mon pote, je sais, je suis désolé. Tu peux rentrer ? Faut-il qu'on aille te chercher ?

Il passa une main dans ses cheveux, ferma les yeux.

— D'accord, reprit-il. Il faut que tu me racontes tout ça, mais en personne. On sera là pour toi. Calme-toi, d'accord… ?

Chubs m'adressa un regard désespéré. Je repris l'appareil.

— *Je ne reviendrai pas, je ne peux pas… c'est…*

— Liam, coupai-je, écoute, j'irai te chercher, mais tu dois me dire où tu es. Es-tu blessé ?

— *Ruby…*

Je serrais le téléphone si fort que la coque en plastique cassa. Pivotant sur moi-même pour échapper aux regards braqués sur moi, je m'accroupis dans le coin opposé de la pièce.

— Tout va s'arranger…

— *Rien ne peut s'arranger !* cria-t-il. *Arrête de dire ça ! Je ne reviendrai pas. Il faut que j'avertisse Harry… et maman… mon Dieu, maman…*

— S'il te plaît, laisse-moi venir te chercher, suppliai-je.

— *Je ne peux pas revenir…*

La nausée qui me nouait l'estomac monta jusqu'à ma gorge comme une

vague. La voix de Liam semblait hachée.

— *Ça va couper, je n'ai plus d'argent…*

— Liam, tu m'entends ? demandai-je, complètement paniquée.

— *Je savais que ça arriverait… merde… tu… désolé… Ruby… désolé…*

Je ne sais ni quand ni comment elle s'était frayé un chemin parmi les autres, mais peut-être était-elle là depuis le début et s'était-elle faite toute petite. Zu prit le téléphone et dit, de sa voix douce, cristalline :

— Ne pars pas, je t'en prie, ne pars pas, reviens, s'il te plaît…

J'entendis la tonalité, vis l'appareil glisser entre ses doigts et compris que c'était fini. Chubs lui tendit les bras et elle cacha son visage contre son épaule.

— Viens, il ne faut pas rester ici.

— Je dois aller à sa recherche, dis-je.

— Je l'accompagne, déclara Vida. Nico peut localiser l'appel.

— Ruby, tu ne peux pas partir, intervint Chubs. Tu as des responsabilités !

Et alors ? eus-je envie de crier. J'avais envie de m'arracher les cheveux, de déchirer ma chemise, mais je ne pouvais pas parce que j'avais fait une promesse à Cole. *Je te confie le Ranch, patronne. Je te confie le Ranch.* Il fallait… il fallait avertir les autres.

Il t'a fait confiance. Il te croyait capable de le faire. Tu dois le faire.

Je n'avais pas le choix. Si Cole n'était plus là, si Liam ne revenait pas, j'étais responsable et je devais annoncer la mort de Cole aux autres. Je devais rester et prendre mes responsabilités.

— Donnez-moi une minute, dis-je.

Je n'avais pas besoin de plus. Je gagnai la chambre de Cate et fermai la porte. Dans le noir, je m'assis sur le lit où j'avais dormi avec Liam. Je passai la main sur les draps rugueux et trouvai le sweat-shirt à capuche qu'il avait laissé. Je posai le visage sur le tissu, respirai son odeur et poussai un hurlement silencieux qui me brûla la gorge.

Pourquoi êtes-vous entrés ? Comment vais-je faire ? Pourquoi n'avais-je pas protesté plus énergiquement, sachant d'où venait l'information ?

Pas de réponse, seulement le silence horrible et le noir.

Clancy.

Il savait que cela arriverait… il comptait dessus. Il avait montré le camp à Cole, introduit les images dans son esprit, certain que Cole, en voyant les mauvais traitements infligés aux Rouges, ne pourrait cesser d'y penser. Cela l'obséderait et occulterait les risques. Après tout, combien de fois avait-il pris de gros risques et gagné ?

Il n'avait aucune chance.

Les mots brûlèrent mon esprit. Je vacillai. Mon champ visuel clignotait et je vis deux portes, quatre. Ma main se tendit, presque contre ma volonté, vers la poignée.

Ce fut mon dernier souvenir, puis le noir se mua en brume grise.

Quand je revins à moi, je serrais un pistolet dans ma main et le braquais sur la tête de Lillian Gray.

Vingt-deux

— … *Fais ? Stop, stop !*

— Ruby, réveille-toi !

— Ne fais pas ça… stop, Ruby… STOP !

J'étais sous l'eau, si profond qu'il n'y avait que le noir doux et froid. Je n'avais pas besoin de bouger, je ne pouvais pas parler… un faible courant m'entraînait. Il m'emportait et je m'abandonnais à lui. C'était préférable à la douleur.

— Regarde-moi ! Ruby ! Regarde-moi !

Déformées par les vagues, les voix n'étaient qu'un bourdonnement. Les mots emplissaient les espaces séparant les battements de mon cœur, les *boum, boum, boum* résonnant à mes oreilles. Je ne voulais pas qu'ils me trouvent.

Bijou. Hé, Bijou.

Je me tournai vers l'origine des mots, forçant mes muscles engourdis à bouger.

Je te confie le Ranch, patronne.

Il n'y avait personne. Les courants noirs tourbillonnaient contre ma peau. Il n'y avait rien.

Bijou. Ruby.

L'air emprisonné dans mes poumons brûlait. *Où es-tu ?*

Ruby, ça va ?

Je me débattis dans l'eau, levai les bras pour me hisser jusqu'à la surface. En haut, de la lumière, un point qui grandit…

Allez, chérie, allez… !

Je tirai sur mes bras, montai péniblement…

— Elle va…

— … faire quelque chose ! … l'en empêcher !

— Ruby !

Je repris brutalement connaissance. L'eau lourde et boueuse s'écoula et la réalité prit forme. L'odeur sèche du labo d'informatique. La lueur des écrans sur les murs blancs. Nico, blême, les mains levées. Je vis le lourd pistolet que je tenais à la main puis la femme aux cheveux clairs sur le sol, les bras sur la tête.

Je sursautai, regardai Nico et le pistolet s'abaissa d'un centimètre. Mon bras était en feu, comme s'il était resté tendu pendant des heures.

— Non, Vi ! cria-t-il.

Je me retrouvai soudain à plat ventre, la douleur engloutissant toutes mes pensées confuses. Un coup entre les omoplates m'avait jetée sur le sol et mes poumons finirent de se vider quand Vida m'immobilisa.

— Attends ! cria Zu. Ruby…

— Qu'est-ce que… ?

Ma bouche semblait pleine de sable.

— Ruby ?

Le visage de Chubs apparut au-dessus de moi.

— Vi, lâche-la…

— Elle allait l'abattre… j'ai cru qu'elle… qu'elle allait tirer…

— Qu'est-ce qui se passe ? cria la sénatrice Cruz.

— Je ne…, commençai-je, la douleur me fendant le crâne. Qu'est-ce que je fais ici ?

— Tu ne te souviens de rien ? demanda Lillian Gray, plus calme que toutes les personnes présentes. Tu es partie, tu es revenue, tu m'as jetée au sol. Sans un mot.

— Quoi ? fis-je, mes ongles griffant le dallage. Non ! Je ne… je n'ai pas…

— Tu n'étais pas toi-même, expliqua Chubs en saisissant mes épaules. Tu ne réagissais pas à ce qu'on te disait…

— Je m'excuse, je m'excuse, ajouta Vida. Je ne savais pas quoi faire… chaque fois que j'approchais, tu semblais sur le point de tirer !

— Nico ? appelai-je, en essuyant mes larmes de la main. Nico ?

— Il est parti, dit la sénatrice Cruz. Il a regardé l'écran et il est sorti en courant… Que se *passe*-t-il ?

Lui ! C'était lui. Et malgré la douleur, le trouble de mes pensées, je compris enfin ce qui arrivait.

Je saisis le bras de Chubs.

— Il faut… que tu m'écoutes, d'accord ?

— D'accord, Ruby. Respire profondément.

— Non. *Écoute !* Vida et toi… rassemblez les autres. Conduisez-les, avec la sénatrice et Lillian Gray, au garage. Sortez et réfugiez-vous dans un immeuble voisin. Ne laissez personne partir. Compris ?

— Mais qu'est-ce que tu vas… ?

— Prenez de l'eau, de la nourriture, et restez dans l'immeuble jusqu'à ce qu'on vous dise que tout va bien.

Mes trous de mémoire commencèrent à se combler. En fermant les yeux, je me vis dans le labo d'informatique plongé dans le noir. Le bout de mes doigts se souvint des touches. Somnambulisme. Messages envoyés. *Il peut s'emparer du corps des gens. Ils sont comme des marionnettes.* Le dernier avertissement de Nico.

Mes pensées tournoyèrent, tourbillonnèrent, se précipitèrent en une prise de conscience déchirante.

Il préparait son évasion.

On vient le chercher… et il s'est servi de moi pour préparer son départ.

— La sécurité est compromise, dis-je. À cause de moi.

— Qu'est-ce que tu racontes ? demanda Vida en m'aidant à me relever.

— Nico… s'est aperçu qu'on envoyait des messages depuis le Ranch et qu'on tentait de les cacher, de les effacer sur le journal du serveur. On a cru que c'était Liam mais, en fait, Clancy se servait de moi pour espionner ce qui se passait. Et il m'a fait envoyer des messages. *Merde.*

Évasion. Je me forçai à réfléchir. Seuls les militaires de son père ou un groupe de mercenaires pouvaient le libérer. Il n'avait probablement appris où se trouvait le Ranch qu'après l'opération Oasis, en suivant le chemin du retour à travers mes yeux.

Il suffisait que les soldats ouvrent sa cellule et il lui serait facile de les obliger à le laisser tranquille. Il pourrait alors s'éclipser discrètement.

Mais pourquoi ne m'avait-il pas contrainte à ouvrir la porte de la cellule ? Pourquoi avoir attendu, choisi ce moyen détourné ?

— Si tu ne te contrôlais pas, dit Lillian Gray, qui te contrôlait ?

Je la fixai et la réponse s'imposa. Clancy voulait qu'on la trouve. Qu'on la conduise ici pour terminer ce qu'il avait commencé. Mais elle avait raison… jamais il ne la tuerait.

Il m'obligerait à le faire.

— Lillian, allons-y, dit la sénatrice. Je dois passer prendre Rosa… rassembler les autres… Ruby nous rejoindra, hein Ruby ?

— C'est…

Je lus dans les yeux de Lillian qu'elle voulait protester, mais la sénatrice la prit fermement par le bras et l'entraîna vers la porte.

Je courus jusqu'au tableau, l'effaçai, arrachai l'image satellite de Thurmond, la pliai et la lançai à Vida.

— S'il vous plaît, dis-je à Vida et à Chubs, rassemblez tout le monde et partez… Je dois m'occuper de Clancy, mais je vous rejoindrai. *Vite !* Débranchez le serveur et prenez ce que vous pouvez.

Il n'y aurait pas beaucoup d'armes : ceux qui étaient partis pour les installations de traitement de l'eau avaient emporté des pistolets. Nous n'étions pas nombreux… les jeunes d'Oasis, principalement, qui ne savaient pas se battre.

— Si tu crois que je vais te laisser, tu délires, dit Chubs.

— *Pars !* criai-je. *Tout de suite !* Le Ranch va être attaqué. Il faut évacuer les jeunes. Emmène la sénatrice et Lillian Gray. *Charles !* Écoute ! Je vous rejoindrai mais si… si vous restez, personne ne s'échappera.

Les yeux brillants, Vida le prit par le bras et l'entraîna.

— Tu nous rejoins ? me lança-t-elle par-dessus son épaule.

— Je vous rejoins.

Je sortis du labo d'informatique en courant, ouvris la porte d'un coup

d'épaule.

J'entrai dans la salle des archives. La porte était entrouverte. Mon angoisse augmenta et je n'aurais su dire si les grondements que j'entendis étaient des hélicoptères ou le fruit de mon imagination.

— … promis ! Tu as promis de ne pas recommencer !

Je fonçai dans le couloir.

Nico avait les mains sur la tête. Il faisait les cent pas devant la cellule de Clancy, rouge, comme s'il avait pleuré.

— De quel droit t'en es-tu pris à Ruby ? *De quel droit ?*

Assis en tailleur sur sa couchette, Clancy semblait contrarié mais indifférent à l'effondrement de Nico. Il se tourna vers moi, à mon arrivée, et croisa les bras. Nico n'était pas entré dans la cellule, heureusement, mais il avait des doubles des clés que j'avais à la main.

Celles de Cole, pensai-je. Cette partie du Ranch était restée secrète, mais Nico pouvait nous avoir vus y aller.

— Ruby… Il ne peut plus s'en tirer comme ça ! C'est impossible ! s'écria-t-il, les yeux pleins de larmes. Tu dois le laisser partir, laisse-le partir avant…

— Enfin ! s'écria Clancy. Peux-tu le faire sortir d'ici ? J'ai la migraine.

— Si tu as mal à la tête maintenant, imagine ce que ça sera quand je l'aurai arrachée !

Avec un sourire suffisant, Clancy me regarda de la tête aux pieds.

— Tu sembles avoir eu une nuit intéressante.

— Ferme-la, cria Nico. *Ferme-la !* Ruby, il… c'est ce que je t'ai dit : il peut contrôler le corps des gens. Il peut les manipuler comme des marionnettes sans qu'ils s'en aperçoivent. Il le faisait sans arrêt, avec les chercheurs… et il t'a obligée à envoyer ces messages…

Pendant un instant, je crus que Clancy allait nier, faire passer Nico pour un fou. Mais il se contenta de sourire.

— Je t'ai bien eue, hein ?

— Espèce de…

Cette idée était insupportable. Il était entré dans mon esprit pendant mon sommeil et, naturellement, je n'avais pas senti le picotement accompagnant toute tentative de connexion. Il m'avait déplacée comme une poupée… il avait écouté les conversations, volé des moments de ma vie. J'avais été ses yeux et ses oreilles alors que j'ignorais que c'était possible, que je n'avais même jamais envisagé cette éventualité.

— Depuis combien de temps ? demandai-je.

— Depuis combien de temps as-tu des maux de tête dus au « stress » ? répondit Clancy en croisant les mains sur ses genoux. Ils sont terribles, hein ? Je suis heureux de ne pas les avoir supportés seul ! Quand on entre dans un esprit, on est lié à lui… on partage ses souvenirs, ses pensées. Chaque fois que tu es entrée dans mon esprit, chaque fois que j'ai pénétré dans le tien, le lien s'est renforcé. C'est grâce à toi que ça a pu marcher.

— Que disaient les messages ? demandai-je en approchant de la vitre. À qui étaient-ils destinés ?

— Je ne vois pas du tout de quoi tu parles, répondit Clancy. Visiblement, vous êtes tous les deux trop secoués pour comprendre. Tu es trop… stressée, Ruby. On a du mal à contrôler son aptitude quand on est… à deux doigts de craquer.

... Exact ?

J'entendis le mot comme s'il avait été prononcé dans mon crâne et j'érigeai aussitôt un mur noir entre nous, coupant la connexion sans lui laisser le temps de s'installer.

C'était ainsi qu'il m'avait trompée… il savait que l'angoisse, la distraction et même les maux de tête pouvaient s'expliquer par les difficultés que j'affrontais.

Encore, encore et encore, pensai-je. *Je tombe toujours dans le panneau*. Nous n'étions pas au même niveau et je devais cesser de croire que c'était le cas. Sauf que pour *imaginer* qu'il était capable de cela, il aurait fallu que mon esprit soit beaucoup plus pervers.

— C'est mieux, dit Clancy avec un hochement de tête approbateur. Maintenant tu comprends. Tu as joué ton rôle. Le Rouge n'est plus là. Tu as tout si bien organisé qu'il sera facile de prendre ta place et d'en terminer. Tu peux te reposer. Ce n'est pas ce que tu voulais ?

— Tu savais… qu'il se ferait tuer, dis-je d'une voix étranglée.

— Seulement parce que tu as collaboré. Qui, à ton avis, a envoyé aux formateurs un message les avertissant de se tenir sur leurs gardes ?

Il y eut un instant de souffrance dévastatrice, puis je hurlai. Je hurlai et hurlai, frappant la paroi de verre jusqu'au moment où je ne pus plus que sangloter. *Ma faute, ma faute, ma faute.*

— C'est tragique, tu ne trouves pas ? reprit Clancy. Donner à quelqu'un ce qu'il désire désespérément en sachant que ça finira par le détruire ! Il voulait tellement être sûr qu'il n'était pas seul… il voulait tellement être comme nous. Pitoyable !

J'avançai, mes mains invisibles fonçant vers lui.

Il ne faut pas qu'il gagne.

East River, Los Angeles, Jude, les recherches, Cole… il avait détruit l'espoir alors qu'il commençait à prendre forme. *Il ne faut pas qu'il gagne.* Nous avions presque atteint notre but. J'avais presque atteint mon but.

Nico s'interposa, brandissant les clés. La main ferme, le visage résolu, il ouvrit les trois verrous de la porte.

— Pars ! dit-il en ouvrant. Disparais comme tu le fais toujours ! Barre-toi avant de saboter tout ce qu'on a accompli… appelle ceux que tu as engagés pour te libérer… Disparais !

Clancy se leva, une expression étrange sur le visage.

— Tu ne comprends donc pas ? demanda Nico. Tu n'as pas fait souffrir ceux qui t'ont torturé… tu n'y arriveras jamais et tu ne veux pas le

reconnaître ! Tu ne peux même pas les approcher ! Tu as seulement fait souffrir ceux qui voulaient t'aider. Et on était tous prêts à t'aider.

— Si c'était le cas, vous n'auriez pas dû vous mettre en travers de mon chemin.

— Pourquoi t'es-tu arrangé pour que la Ligue puisse me faire évader du labo de Leda ? demanda Nico, tenant tête à Clancy. Tu m'as abandonné, à Thurmond… tu m'as laissé tomber, après m'avoir dit qu'on partirait ensemble, qu'on pourrait vivre sans peur, sans honte, sans souffrance. Clancy… tu te souviens de la souffrance ?

Sa voix se mua en murmure et il poursuivit :

— Pourquoi ne m'as-tu pas laissé mourir, comme les autres ? Tu m'as dit que je devais vivre, mais j'aurais préféré… mourir.

Clancy le fixait et je n'avais jamais vu cette expression sur son visage.

— Pourquoi détruis-tu tout ce qu'on te donne ? reprit Nico. Tu les as laissés faire de toi ce que tu es devenu…

— C'est ce que je suis, coupa Clancy. Je ne les laisserai pas me transformer. Je ne les laisserai plus m'approcher. Jamais !

— Personne ne t'obligera à accepter l'intervention, assura Nico, les mains levées en un geste apaisant. Tu peux partir. Disparaître. Je t'en prie… dis à ces gens de ne pas venir. Je t'en prie, Clancy… *je t'en prie*.

— Je t'avais bien dit de ne pas te mêler de ça ! s'emporta Clancy en jetant un coup d'œil vers la sortie. Pourquoi tu n'écoutes jamais ?

— Je t'en prie, supplia Nico.

— Il est trop tard, répondit-il, les poings serrés dans les poches de son pantalon de survêtement. Si tu étais moins stupide, tu l'aurais compris. Tu n'entends pas ? Ils sont là.

— Mais tu pourrais les faire partir.

Nico le manipule, pensai-je, ébahie. Clancy réfléchit, pesa les mots de Nico. Je restai immobile, redoutant de rompre le charme étrange s'étant abattu sur la pièce. Je regardai alternativement les deux garçons. La tension diminua.

— À qui as-tu demandé de venir te chercher ? s'enquit une voix douce, dans le couloir.

Le visage de Clancy se durcit à nouveau et il passa près de Nico.

— Bonjour, maman. Espérais-tu que je partirais sans dire au revoir ?

— Qui as-tu appelé ? répéta-t-elle, sur un ton maintenant aussi dur que celui de son fils.

— À ton avis ? répondit-il. Papa.

— Je vous ai dit de partir ! criai-je à Lillian Gray.

— Non, reste, intervint Clancy. Visiblement, ça n'a pas bien marché la première fois. Il va falloir recommencer et, cette fois, Ruby ne pourra rien pour toi.

Il y eut un bref silence, puis une explosion fit trembler tout le Ranch. Clancy regarda la porte, derrière sa mère, et jamais je ne l'avais autant haï.

Le pistolet – celui qu'on m'avait arraché au labo d'informatique –

réfléchit la lumière quand Lillian Gray le leva et le braqua sur Clancy.

— Je t’aime, dit-elle.

Et elle tira.

Vingt-trois

Une brume de sang jaillit de son épaule et il fut plaqué contre la paroi de verre. Mais Lillian n'avait pas fini. Elle avança d'un pas, sans tenir compte des cris de son fils et, cette fois, lui tira dans la cuisse. Son visage était un masque, comme si elle avait renoncé à une part d'elle-même pour accomplir cet acte.

Les coups de feu nous firent sursauter, Nico et moi. Il posa les mains sur ses yeux et tourna la tête pour ne pas voir. Je regardai. Je devais m'assurer que, cette fois, Clancy ne filerait pas.

Des pas lourds, au-dessus de nous, firent trembler le plafond. Sans doute nous trouveraient-ils dans quelques minutes. Il fallait faire vite. Et, quand un calme familier s'empara de moi, je me dis, une fois de plus : *accepter, s'adapter, agir*.

La certitude fut plus réconfortante que terrifiante. L'ancien plan disparut. Le nouveau prit sa place.

Quand Nico avait reculé et était tombé au pied de la paroi en verre, le lacet retenant la clé USB autour de son cou était sorti de sous sa chemise. Sans lui laisser le temps de réagir, je fondis sur lui, saisis le morceau de plastique noir et tirai assez fort pour casser le lacet. Aussitôt après, je le poussai dans la cellule vide et claquai la porte.

— Non !

J'avais la clé. Ce fut à peine si j'entendis les claquements des serrures.

— Non, non, non, gémit-il. Ruby, tu sais ce qu'ils vont te faire ! Ils vont te ramener là-bas et te tuer… te *tuer* !

À genoux près de son fils, Lillian Gray appuyait sur les plaies. Elle se tourna vers moi, stupéfaite.

— Je ne me laisserai pas faire, dis-je, convaincue que c'était une promesse vide.

Mais, à cet instant, j'étais si sûre de ce plan, je voulais tellement m'assurer que la suite des événements ne le ferait pas dérailler, que j'étais persuadée d'être capable d'influencer des tas de FSP pour sauver ma vie.

Je veux vivre.

— Ça devait être moi. Ça devrait être *moi* ! cria Nico.

— Dis aux autres d'attaquer le premier mars, ordonnai-je en laissant tomber les clés au pied de la paroi en verre. Le premier mars. Harry connaît le

plan.

— Ruby, sanglota-t-il. Ne fais pas ça !

Je posai le front contre la paroi en verre.

— Je la vois, maintenant, dis-je. La route dont parlait Jude. Elle est magnifique. Il ne pleut plus et les nuages s'éloignent.

Je veux vivre.

Je poussai Lillian Gray d'un coup d'épaule, saisis Clancy sous les aisselles et le soulevai. Je le traînai dans le couloir.

— Qu'est-ce que tu fais ? demanda-t-elle en me suivant, la chemise et le visage tachés de sang. Où l'emmènes-tu ?

— Fermez la porte, ordonnai-je sèchement.

Nico frappait toujours la paroi en verre des poings quand elle tira le battant. Tout en traînant Clancy, je regardai sa chevelure noire, écoutai ses marmonnements incohérents. L'odeur cuivrée du sang emplit mes narines. Je jetai un coup d'œil sur mes mains et pensai : *Même maintenant il me salit.*

L'électricité fut coupée à l'instant où on franchit la dernière porte. Clancy m'échappa et tomba lourdement sur le dallage. Je m'assurai que Lillian Gray avait fermé la dernière porte, enfermant Nico à l'intérieur, où il serait en sécurité. Je glissai la clé USB dans mon ranger et me mis à plat ventre. Mes mains ne tremblaient pas, quand je les croisai sur ma nuque, et j'en fus fière.

Respire profondément.

Je plongeai jusqu'à l'endroit, au plus profond de moi, dont Zu avait parlé. Puis le premier faisceau de lumière fendit l'obscurité. La peur ne pouvait plus m'atteindre, même quand on me souleva par les cheveux et par une épaule et que l'on plaça un appareil devant mon visage. Des points noirs, dans mon champ visuel, masquèrent le visage du soldat et je n'entendais que les battements de mon cœur. Quand l'étreinte se resserra et qu'un objet métallique froid fut posé sur ma nuque, je compris qu'on m'avait identifiée.

Clancy, entouré d'hommes en treillis noir, était invisible et Lillian Gray se débattit quand on l'éloigna de son fils. Un infirmier s'écarta pendant un instant et je vis qu'on posait un masque en plastique blanc sur le nez et la bouche de Clancy.

Les radios bourdonnèrent ; des propos que je ne compris pas furent échangés. On me lia les mains avec un serre-câbles, puis on me tourna sur le dos. Une aiguille s'enfonça dans mon cou et un liquide fut injecté.

Ils vont me tuer. Je ne sortirais pas du Ranch si ça ne marchait pas. J'aurais dû m'entraîner. J'aurais dû trouver le moyen de m'exercer sur un groupe avant le moment fatidique.

La drogue engourdit mes membres – je me sentis si légère que le vent aurait pu m'emporter – mais elle n'avait pas encore agi sur mon cerveau. Mes paupières s'alourdirent, mais je me forçai à garder les yeux ouverts. J'avais encore une chose à faire…

Pendant des mois, j'avais enroulé mon pouvoir en une pelote serrée,

n'en tirant que quelques centimètres en cas de besoin. Sans cesse, l'effort nécessaire pour le concentrer m'avait rappelé que je ne devais pas me relâcher. C'était un muscle désormais capable de résister à toutes les pressions.

Quand je le libérai, il jaillit comme le soda d'une bouteille qu'on aurait secouée. Il bouillonna, déborda, se rua hors de moi à la recherche de connexions. Je ne le guidai pas et ne le bridai pas… je ne suis pas sûre que j'en aurais été capable. Je devins le centre brûlant d'une galaxie de visages, de souvenirs, d'amours, de chagrins, de déceptions et de rêves. Ce fut comme vivre des dizaines de vies. Sentir leurs esprits liés au mien fut si beau que je fus à la fois exaltée et anéantie.

Le tourbillon, dans mon crâne, ralentit au rythme des mouvements qui m'entouraient. Le temps s'arrêta et attendit de pouvoir reprendre son cours. Les ténèbres bordèrent mon champ visuel et entrèrent dans mon esprit, se déployant comme une goutte d'encre dans l'eau. Mais je contrôlais l'instant et je devais introduire une idée dans leurs esprits.

Je suis Verte.

De l'eau froide et la voix douce d'une femme me réveillèrent.

Odeur de détergent.

Goût de vomi dans ma bouche.

Gorge sèche.

Lèvres fendues.

Claquement métallique, vrombissement d'un vieux radiateur.

— *… faut effectuer le test alors que le sujet est conscient…*

Réveille-toi, me dis-je, *Ruby, réveille-toi…*

— *Il ne faut pas commettre d'erreur, compris ?*

Je me hissai hors d'une brume de douleur et de torpeur. Mes paupières étaient collées. Je tentai de lever les mains pour me frotter les yeux. Les liens en velcro ne cédèrent pas et entaillèrent mes poignets.

L'eau était en fait de la sueur. Elle coulait dans le masque en plastique blanc couvrant mon nez et ma bouche. Les points noirs flottant dans mon champ visuel disparurent, mes yeux s'accoutumant à la forte lumière blanche. Je commençai à comprendre. Affiche, au mur, récapitulant les couleurs et les aptitudes, du rouge au vert : *Tableau de classification des aptitudes*.

Près du plafond, dans un coin de la pièce, le témoin rouge d'une caméra clignotait.

Seule la volonté me permit de ralentir mon pouls. J'inspirai par le nez, soufflai entre mes dents. J'étais à Thurmond… à l'infirmerie. Je reconnus l'odeur écœurante de citron, les plaintes des patients, le tintamarre des chariots, mais tout cela resta irréel quand je me souvins soudain des derniers instants au Ranch. La clé USB… j'avais toujours mes rangers… heureusement, on ne me les avait pas ôtés. Je bougeai le pied, mais ne la sentis pas contre ma cheville. Je fléchis, tendis les orteils et faillis pleurer de

soulagement quand je la sentis sous mon talon. Elle avait dû glisser.

Tu avais une raison de venir ici, me rappelai-je. *Tes amis ont besoin que tu ailles jusqu'au bout. Tu dois aller jusqu'au bout.*

Je fermai les yeux, tentant d'échapper aux images jaillies des recoins les plus sombres de mon imagination. *Ils ne t'auraient pas conduite ici s'ils voulaient simplement te tuer.* Je vis le visage pâle et gris d'Ashley. Sa main au bord de la tranchée dans laquelle on allait la jeter.

Et, soudain, ce que j'étais et ce que j'avais vécu s'évaporèrent. J'eus à nouveau dix ans et j'attendis, dans un silence horrible, qu'on me réveille pour échapper au cauchemar dont j'étais prisonnière. *Au secours*, pensai-je. *Au secours…*

Bijou.

Je fermai les yeux pour me soustraire à la voix familière murmurant à mon oreille, et le chagrin me serra la gorge. *Ne me laisse pas tout saboter, aide-moi, s'il te plaît*, pensai-je. J'étais seule ; je savais que je le serais, mais je n'avais pas prévu que ce serait aussi terrifiant. J'imaginai le visage de Cole et le gardai présent à l'esprit. Je n'aurais pas peur. Il ne m'abandonnerait pas.

Tu dois sortir en vie de ce camp. Les mots se gravèrent dans mon esprit. *Pas seulement pour eux, mais aussi pour toi. Tu dois sortir d'ici debout.*

La porte s'entrouvrit et les bruits du reste du bâtiment me parvinrent. Un visage de vieillard apparut : une couronne de cheveux gris. Il plissa les paupières derrière ses lunettes, mais je ne le reconnus qu'à l'instant où je sentis son haleine : alcool et citron. Le docteur Freemont était toujours là.

— Elle est réveillée, annonça-t-il.

Un autre visage apparut derrière lui, une femme en blouse grise que deux FSP poussèrent pour entrer dans la pièce. Quand je vis leurs visages, j'eus l'impression de vivre dans un souvenir. L'instant parut irréel.

Concentre-toi.

Une quatrième personne entra. C'était un homme d'âge mûr, dont les cheveux blonds tiraient sur le blanc dans la lumière. Son uniforme était différent : chemise et pantalon noirs. Je connaissais cet uniforme mais je ne l'avais jamais vu de près. *Responsable de camp.* Les hommes et les femmes de la tour de contrôle.

— Ah, vous voilà ! s'exclama le docteur Freemont. J'allais commencer le test.

L'homme – « O'Ryan » était brodé sur sa chemise – avança et lui adressa un geste de la main. *Allez-y.*

Je serrai les dents et fermai les poings. Je n'eus pas de mal à deviner ce qui allait se passer. Le vieillard sortit une sirène portative de sa poche et tourna le bouton de réglage.

Chaque fois que j'avais imaginé ce plan, j'avais influencé les responsables de camp et les FSP l'un après l'autre, les persuadant que j'étais une Verte. Mais je compris alors, quand le médecin appuya sur un autre bouton, que je n'avais pas besoin d'influencer des dizaines de personnes…

seulement quatre.

— C’est une Verte, annonça le docteur Freemont.

Le bruit émis par la machine fut plus faible que prévu, comme s’il retentissait plusieurs étages au-dessus de moi. Mes cheveux se dressèrent sur ma nuque et mon estomac se noua quand le sifflement strident ponctué de bips retentit, mais il n’avait rien à voir avec celui que diffusaient les haut-parleurs.

Ils établissent quelle fréquence j’entends, pensai-je.

Notre cerveau n’interprétait pas le bruit comme le cerveau humain normal ; si les adultes présents entendaient la sirène, ce n’était qu’un bourdonnement. En fonction de notre couleur, nous étions affectés par des spectres de fréquences différents. Cate me l’avait expliqué quand la Ligue était parvenue à ajouter des sons ne pouvant être perçus que par les Oranges et les Rouges, dans l’espoir de débusquer ceux d’entre nous qui avaient réussi à se cacher en se prétendant d’une autre couleur. Ces fréquences m’avaient déjà fait perdre connaissance.

Je tirai sur les liens en velcro, écarquillai les yeux, tremblai de tous mes membres comme si on plongeait un poignard dans ma poitrine. Une plainte animale franchit mes lèvres.

O’Ryan leva une main et le bruit cessa. Il approcha de la table et scruta mon visage. Je refoulai la haine et jouai la comédie de la peur.

— Réaction positive, constata le docteur Freemont. Dois-je… ?

Le visage du responsable demeura inexpressif, mais il serra les lèvres. Ses épaules étaient larges et, debout près de moi, il semblait faire trois mètres. Il se tenait droit, raide, son regard était perçant et je compris que ce n’était pas seulement un responsable. C’était *le* responsable du camp.

Et je le regardais dans les yeux.

Puis je tournai la tête. Mais le mal était fait : ma volonté avait transparu. Il l’avait interprétée comme un défi.

— Réglez sur Orange.

J’étais capable de résister à beaucoup de choses, maintenant, mais je compris que ce réglage de la sirène reviendrait à me trouver sur la trajectoire d’un train lancé à pleine vitesse. O’Ryan, debout près de moi, scruta mon visage. Il croyait contrôler la situation. Que, s’il me regardait attentivement, il surprendrait l’instant où j’utiliserais mon aptitude… que le masque m’empêcherait de donner un ordre.

Je n’avais pas besoin de le regarder. Je n’avais pas besoin de lui parler. Et, au bout du compte, il me suffisait d’influencer une personne.

L’esprit du docteur Freemont était un marécage d’enfants sans visage et d’écrans d’ordinateur. J’y introduisis des images basées sur mes souvenirs du tri, lors de mon arrivée au camp, et me retirai aussitôt.

Il se vit tripoter le bouton, approchant l’appareil de sa poitrine et le replacer dans sa position d’origine. Il tournait le dos aux FSP postés près de la porte. O’Ryan me fixait, si sûr et si satisfait de lui-même qu’il esquissa un sourire sarcastique. Je baissai les paupières, heureuse que le masque cache

mes lèvres.

— Commencez, dit-il.

Il me fut très facile d'ordonner au docteur Freemont d'appuyer sur le bouton… je l'avais vu le faire quelques instants plus tôt. La sirène se mit en marche, courant sur ma peau comme un flot d'électricité. Je regardai autour de moi mais il me fut plus difficile, cette fois, de jouer la comédie de la peur. Mon esprit était calme et je le dominais.

O'Ryan jeta un coup d'œil par-dessus son épaule.

— Mettez-la en marche.

Elle est en marche, pensai-je.

— Elle est en marche, déclara le docteur Freemont.

Le ton morne de sa voix me figea et je jetai un coup d'œil sur Ryan.

Le responsable serra les lèvres.

— Je vais faire venir une machine de New York.

De New York ? Ils avaient déjà déménagé les machines et les scanners ?

Je forçai le docteur à dire : *Ça risque de prendre des semaines.*

— Ça risque de prendre des semaines, répéta Freemont.

Cet appareil est infaillible.

— Cet appareil est infaillible.

Le regard dur, le responsable se plaça entre moi et le vieillard. J'entrai dans son esprit. Je survolai les souvenirs de surface – matins humides, brume, hurlements des internés – et dus faire un effort pour les dépasser et introduire l'idée. *C'est une Verte. On a cru à tort que c'était une Orange.*

Je sortis de leurs esprits et fixai le dallage.

— Bien. Il y a eu une erreur. Ce n'est pas une Orange, constata 0'Ryan, qui se tourna ensuite vers les FSP. Allez chercher un uniforme et des chaussures verts. Son numéro est 3285.

— Quelle est sa taille ?

— Quelle importance ? Exécution !

Le médecin battit des paupières.

— Elle ne va pas rester ici ? Sa présence risque de… déstabiliser les autres.

— Une nuit suffit, dit O'Ryan.

Il se tourna vers moi et ajouta :

— Il faut qu'ils comprennent qu'on les retrouve toujours, où qu'ils aillent. Qu'on les ramènera toujours ici.

Toute une nuit. La drogue qu'on m'avait injectée m'avait fait dormir pendant une journée. Les militaires m'avaient sans doute transportée par avion jusqu'en Virginie-Occidentale… ils ne se seraient pas risqués à le faire par la route. On était donc le vingt-cinq février. J'avais trois jours pour agir.

Le médecin ne libéra mes mains et n'ôta le masque qu'après le retour du FSP, qui lança un mince uniforme en coton vert et des tennis sans lacets sur la table d'examen.

— Change-toi, ordonna O'Ryan. *Vite !*

L'odeur du feutre indélébile emplit mes narines quand je saisis les vêtements. Tous mes muscles et toutes mes articulations me faisaient mal, mais je fis mon possible pour ne pas boiter quand je me levai, gagnai un coin de la pièce et me déshabillai, consciente de leurs regards sur mon dos. Je commençai par les rangers, dénouant rapidement les lacets, inclinant celle de droite pour en sortir la clé USB. Mes mains me parurent enflées et engourdies quand je la glissai dans ma nouvelle chaussure, feignant de remettre la languette de tissu en place. Elles faisaient au moins deux tailles de trop. La haine bouillonnait en moi quand, face au mur, j'ôtai mes vêtements, puis enfilai l'uniforme vert. Lorsque j'eus terminé, je pivotai sur moi-même, la tête baissée.

Le FSP qui avait apporté l'uniforme, Laybrook, saisit mon bras.

— Baraquement 27, annonça O'Ryan avec un sourire sarcastique. Ta couchette est restée libre : on était sûrs de te revoir. Je suis certain que tu n'as pas oublié le chemin.

O'Ryan fit un geste de la main et Laybrook m'entraîna brutalement dans le couloir. Il tira une nouvelle fois sur mon bras, très fort, en haut des marches.

Il descendit si vite qu'il me fut impossible de le suivre. Je glissai et faillis tomber à genoux sur le premier palier. Le visage crispé par l'irritation, Laybrook saisit le col de ma chemise pour me relever.

C'est de cette façon qu'ils vont me traiter, pensai-je. *Tous. Je me suis évadée, je leur ai échappé.* Et maintenant ? Ils devaient me prouver que ça n'arriverait plus. Que j'étais aussi fragile et impuissante à dix-sept ans qu'à dix. Ils devaient me dépouiller une nouvelle fois de tout, me réduire à néant.

Je craquai.

Je jetai un coup d'œil sur les marches que nous venions de descendre, puis sur la volée suivante et je finis par repérer l'objectif noir de la caméra, près du plafond. Une fois hors de sa portée, je fléchis le bras et, du coude, frappai Laybrook à la gorge. Quelques centimètres séparaient son visage du mien et je plongeai dans son esprit. Son fusil heurta le mur et la bandoulière glissa sur son épaule. Il avait des dizaines d'années de plus que moi et je lui rendais bien cinquante kilos, mais ça ne comptait pas. Désormais, nous marcherions à mon rythme.

O'Ryan avait raison sur un point : je me souvenais du chemin qui menait au baraquement 27. Ma peur s'en souvenait, elle aussi, et je dus lutter contre le vertige quand je revis le camp.

Mais, en quelques mois, il avait changé.

Au rez-de-chaussée de l'infirmerie, des piles de cartons avaient remplacé les lits séparés par des rideaux. Quand on le traversa, des FSP sortaient des bureaux du fond. Ils nous suivirent du regard jusqu'au moment où on sortit sous la pluie.

Le ciel gris faisait toujours ressortir le vert de l'herbe et des arbres

entourant le camp. La pluie n'atténuait en rien cette impression et ne chassa pas l'odeur de terre mouillée qui fit remonter mes souvenirs à la surface. Je me mordis la lèvre et secouai la tête. *C'est différent maintenant*, pensai-je. *Tu contrôles la situation. Tu ne resteras pas ici.*

Je pris une profonde inspiration et me forçai à avancer. *Tu as un but. Tu sortiras de ce camp.* C'était une opération comme les autres. Ici aussi, je pouvais être dure, sûre de moi, et combattre. Il ne fallait pas que je m'effondre. Ni que je cède à la peur. Parce que je devais sauver les autres.

Les baraquements me parurent plus sombres et plus petits que dans mon souvenir. Des feuilles de plastique couvraient les trous des toits. Les planches des murs étaient gondolées. Il faisait si froid que je ne pus m'empêcher de frissonner.

Au sommet de la tour de contrôle, au centre du camp, des FSP armés surveillaient les rangs d'internés trempés revenant du jardin. Leurs uniformes bleus collaient à leur peau.

Presque tous gardèrent la tête baissée en passant près de nous, mais je surpris quelques regards curieux, très brefs pour échapper à la vigilance des FSP. Non… pas des FSP…

Je pivotai sur moi-même pour regarder les soldats suivant le rang, le dos droit, la démarche raide. Ils portaient un gilet rouge sur leur treillis noir.

Je guidai Laybrook jusqu'au bord du chemin pour laisser passer le groupe suivant. Il était également accompagné de soldats portant un gilet rouge. Pas de fusils. Aucune arme. L'inquiétude s'empara de moi à l'approche du troisième groupe, puis se mua en angoisse.

Les soldats en gilet rouge étaient impassibles. Leurs visages étaient jeunes. Mon âge, peut-être quelques années de plus. Ils complétaient le contingent de plus en plus clairsemé de FSP.

C'étaient des Rouges.

Vingt-quatre

Une heure séparait la fin de la dernière période de travail du dîner. Les internés regagnaient leur baraquement et les trajets étaient précisément minutés. Les jeunes, en rangs bleus et verts, marchaient au pas et personne n'osait ralentir l'allure.

Des Rouges. Mes camarades n'étaient pas au courant. Je ne pouvais pas les avertir et, approchant du baraquement 27, j'eus l'impression que tout était fichu.

Laybrook ouvrit la porte. J'entrai et soutins une dernière fois le regard de ses yeux clairs. Je remplaçai la vérité par des souvenirs de scènes où il me bousculait, me traînait dans la boue, et lui fis croire qu'il était aussi dur qu'il souhaitait l'être. La porte se ferma automatiquement quand il s'éloigna sous la pluie.

Les filles n'étaient pas rentrées et le silence m'accueillit.

Le baraquement, mon baraquement : marron du plancher et blanc jauni des draps des couchettes. Odeurs de moisi et de sueur couvrant celle du bois brut. Rais de lumière entrant par les fissures des murs. Murmure du vent, entre les rangées de couchettes superposées, quand je me dirigeai vers le mur du fond.

Je regardai ma couchette, soudain accablée par un désespoir familier. Je me mordis la lèvre pour ne pas pleurer.

La pluie, entrée par une fissure du mur, avait mouillé le matelas. Ce fut à peine si je m'en aperçus quand je m'assis. Ma gorge se serra lorsque je regardai le dessous du matelas de Sam.

Tu les as abandonnées ici. Je posai une main sur ma poitrine pour m'assurer que mon cœur battait toujours. *Tu les as abandonnées ici, dans cet enfer*.

— Stop, soufflai-je. *Stop*.

Je ne pouvais pas me racheter. Je ne pouvais pas revenir en arrière. Je ne pouvais qu'aller de l'avant.

Je sortirai d'ici. Et je les emmènerai tous.

La porte s'ouvrit. Elles entrèrent en silence dans l'allée étroite séparant les couchettes.

La FSP les compta puis, avec un sourire sardonique, se tourna vers moi et m'ajouta au total. Les autres restèrent sans réaction jusqu'au départ de la

femme en uniforme, mais je fus très étonnée quand Sam se tourna vers moi, l'espoir illuminant son visage.

Ses cheveux couleur de miel étaient nattés et son visage taché de terre. Elle semblait fatiguée, épuisée même. Mais l'attitude – mains sur les hanches et tête haute –, c'était Sam tout craché.

— Ça alors ! s'écria Ellie, une des plus âgées.

Ashley et elle avaient pris soin des jeunes. En l'absence de son amie, ce fut à peine si je la reconnus. Après un bref instant d'ébahissement, elle se précipita dans ma direction, passant par-dessus les couchettes qui nous séparaient. Heureusement. Je ne suis pas sûre que j'aurais été capable de bouger. Leur présence m'emplissait de joie mais ce qu'elles pensaient sans doute de moi me terrifiait.

— Ça alors ! répéta-t-elle plusieurs fois.

Ellie s'accroupit devant moi. Elle prit mon visage entre ses mains glacées, étreinte légère qui s'accentua quand elle accepta l'idée que j'étais réelle.

— Ruby ?

— Je suis de retour, dis-je d'une voix étranglée.

Les autres bloquèrent l'allée et quelques-unes, dont Sam, montèrent simplement sur les couchettes. Vanessa, Macey, Rachel, toutes tendirent le bras pour toucher mon visage, mes mains croisées sur mes genoux. Ni colère, ni accusations, ni peur.

— Ils ont prétendu que tu étais morte, dit Ellie, toujours accroupie devant moi. De la NIAA. Que s'est-il passé ? Ils t'ont emmenée et on ne t'a pas revue…

— Une infirmière a organisé mon évasion, dis-je. J'ai rencontré d'autres jeunes et on… on s'est cachés.

— Mais ils t'ont reprise, fit remarquer Vanessa, les yeux dilatés par l'incrédulité. Tu sais s'ils ont aussi capturé Ashley ? Tu as de ses nouvelles ?

— Que s'est-il passé ? demandai-je sur un ton aussi neutre que possible.

— On l'a emmenée pour donner un coup de main aux cuisines… il y a à peu près deux mois, expliqua Ellie.

Cela n'avait rien d'inhabituel. Quand ils avaient besoin de main-d'œuvre aux cuisines ou à la buanderie, ils y envoyaient les Vertes les plus âgées, sans doute parce qu'ils les croyaient plus dignes de confiance.

— Ce soir-là, poursuivit Ellie, on n'a pas pu dîner au réfectoire. Et puis elle n'est pas revenue. Sais-tu si quelqu'un l'a fait évader ?

Elles me fixaient et l'espoir, dans leurs yeux, fut insoutenable. Comment réagiraient-elles à la vérité ? Je ne sais pas si ce fut la gentillesse ou la lâcheté qui me fit répondre :

— Je ne sais pas.

— Comment est-ce, dehors ? demanda l'une d'elles.

J'eus un rire bref et levai la tête.

— Bizarre et… *bruyant*. Terrifiant, violent… mais vaste, très vaste, et

beau.

Je scrutai leurs visages, leur désir désespéré de voir ce qu'il y avait derrière la clôture.

— Et presque mûr, ajoutai-je.

— Pour quoi ?

— Pour nous accueillir.

Après avoir mangé le pain et la soupe claire au réfectoire, on regagna le baraquement sous la surveillance d'un Rouge. Son crâne était rasé, sous sa casquette d'uniforme, et sa peau terne. Ses yeux et son visage étaient inexpressifs. Pendant le dîner, je dus éviter de le regarder, de peur que mon cœur ne s'emballe, et je m'aperçus que Sam faisait de même. À un moment donné, il s'immobilisa derrière elle. Elle laissa tomber sa cuiller dans son bol et cessa de manger. Mais ensuite, quand il s'éloigna, elle se tourna et regarda fixement son dos… et je m'interrogeai.

Jusqu'ici, j'étais parvenue à ne pas penser à ce qui arrivait à mes camarades. À ce qu'ils faisaient. S'ils étaient sains et saufs. S'ils viendraient vraiment. Je ne devais me préoccuper que de ce que j'étais venue faire ici.

Pendant le trajet jusqu'au baraquement, je m'efforçai de penser aux bons souvenirs. Les rires pendant le dîner. La lumière du feu sur le visage souriant de Zu. Jude et Nico se congratulant quand une de leurs voitures téléguidées fonctionnait. L'admiration de Pat et Tommy pour Vida. Retrouver Chubs, vivant, en Caroline du Nord. Le sourire de Cole. Liam, au volant, chantant. Liam m'embrassant dans le noir.

Je sortirai d'ici.

Je vivrai.

Sam me surveillait du coin de l'œil ; elle serra les lèvres et les coins de sa bouche s'abaissèrent. Il y avait toujours une cicatrice, mince ligne rose, entre sa lèvre supérieure et son nez, mais elle s'était estompée. Et quand je me tournai vers elle, elle baissa la tête.

Mais je connaissais Sam. Un an de séparation, trois ans depuis que j'avais effacé tous ses souvenirs de moi, mais son visage était toujours comme un livre ouvert. Elle s'enhardit au fil des heures. Les idées firent leur chemin, derrière ses yeux clairs, et elle ne me quitta pas du regard dès l'instant où la sonnerie du réveil retentit, puis pendant les dix minutes du petit déjeuner et, près de moi, sur le chemin du jardin, dans l'air froid du matin.

J'avais remarqué, la veille au soir, en rentrant du réfectoire, qu'elle boitait légèrement mais, ce matin, sa jambe droite était visiblement plus douloureuse.

Cruels, comme d'habitude, les FSP de l'infirmerie m'avaient donné un uniforme d'été – chemise à manches courtes et short –, mais les autres portaient l'uniforme d'hiver : chemise à manches longues et pantalon. Le tissu cachait ce qui faisait souffrir Sam.

Le jardin se trouvait à l'extrémité opposée du camp. On entendait le bourdonnement de la clôture électrifiée, quand on se trouvait près d'elle ; lorsque j'étais plus jeune, j'imaginais des familles d'insectes nichant dans les arbres. Je ne sais pas pourquoi ça rendait le travail plus supportable.

Notre Rouge était le même que celui de la veille au soir : crâne rasé et yeux noirs en amande. Près de moi, Sam se tassa sur elle-même et serra les poings.

Ils en ont fait des morts-vivants, pensai-je, franchissant la clôture blanche basse et prenant la pelle en plastique qu'on me tendit. Je ne savais pas comment on les avait… que disait Clancy ? Programmés ? Conditionnés ?

Combien de Rouges appartenaient au projet Jamboree ? Était-il possible que… non. *Cesse*, me dis-je. *Ne pense surtout pas à ça !*

Un FSP distribua d'épaisses vestes de travail. Il jeta un coup d'œil sur le numéro inscrit sur ma poitrine et ne m'en donna pas. Quand j'avais dix ans, j'aurais accepté la punition. Mais je n'étais plus obligée de le faire. Son esprit était comme une vitre, que je traversai comme un rayon de soleil. Je reculai, prenant la veste.

Je suivis les autres entre les buttes de terre retournée la veille et m'agenouillai. L'humus céda sous mon poids, s'accumula sous mes ongles tandis que je déterrais des pommes de terre et les débarrassais de la terre brune qui les recouvrait.

De la couleur de la peau brûlée.

Je posai le dos de ma main sur mes lèvres et, instinctivement, jetai un coup d'œil sur les trois hommes en gilet rouge postés près de l'entrée.

Est-ce que ce sont les mêmes Rouges ?

Je serrai le manche de la pelle. Je jetai un coup d'œil sur ma droite. Sam feignait de travailler.

— Depuis combien de temps sont-ils ici ? demandai-je à voix basse. Les Rouges ?

Je crus tout d'abord qu'elle ne m'avait pas entendue. Je ramassai une pomme de terre et la mis dans la bassine en plastique posée entre nous.

— À peu près trois mois, répondit-elle après quelques instants. Je ne sais pas, au juste.

Je me tassai sur moi-même et soupirai. Ce n'étaient donc pas les Rouges de Sawtooth. Mais cela confirmait l'existence d'autres centres de conditionnement.

— Est-ce que tu… Tu n'en reconnais pas quelques-uns ? demanda-t-elle en se penchant vers moi. Plusieurs étaient internés ici.

Je ne pouvais prendre le risque d'un nouveau coup d'œil ; de toute façon, ça n'aurait servi à rien. Dans mon souvenir, les Rouges de Thurmond n'avaient pas de visage. Mais j'étais sûre de ne pas reconnaître le Rouge que Sam cherchait sans cesse du regard ; quand elle le trouvait, elle frémissait et lui tournait le dos. Mais, systématiquement, elle le cherchait à nouveau des yeux.

— Tu le connais ? demandai-je.

Elle hésita si longtemps que je crus qu'elle ne répondrait pas. Mais elle finit par hocher la tête.

— Je l'ai connu avant. *Avant* avant.

Sam avala sa salive.

Compatissant à son chagrin, je ne sus quoi répondre. Je ne pouvais pas imaginer ce qu'elle ressentait.

Un FSP passa derrière nous, en sifflotant, dans une allée séparant les carrés de légumes. Le jardin était immense, plus de cinq cents mètres de long, et nécessitait une surveillance de tous les instants.

Je risquai un nouveau coup d'œil et compris pourquoi j'avais frémi à son arrivée. C'était le FSP chargé de la surveillance de l'atelier… celui qui se frottait contre les filles, les harcelait pour les mettre en colère puis les punissait parce qu'elles réagissaient. À l'époque, je ne comprenais pas ce qu'il me faisait, ce qu'il faisait à Sam et à d'autres, et on supportait en silence. Mais maintenant… je comprenais très bien et cela me mit hors de moi. Il passa près de nous et Sam s'immobilisa. Je me demandai si elle sentait son odeur, elle aussi : sel, vinaigre, fumée de cigarette et aftershave.

Je ne me détendis que quelques instants après son passage.

— Ruby, souffla Sam, suscitant l'inquiétude des filles travaillant près de nous. Après ton départ, je me suis aperçue que quelque chose ne tournait pas rond dans ma tête.

Je gardai les yeux fixés sur la terre.

— Tu vas très bien.

— Tu me manquais. Beaucoup. Mais c'était à peine si je te connaissais… et il y avait des impressions, des images. Comme des rêves.

Je secouai la tête, tentant de ralentir les battements de mon cœur. *Ne fais rien. Tu ne peux pas. Si quelqu'un comprend… si elle commet une erreur…*

— Tu es différente, conclut Sam. Hein ? Tu l'as toujours été…

Sam fut soudain entraînée loin de moi. Je pivotai sur moi-même. Le FSP était revenu et avait brutalement saisi sa queue-de-cheval.

— Tu connais les règles, gronda-t-il. On travaille en silence.

Je compris alors ce que l'année écoulée avait fait à mon amie. La Sam d'autrefois, qui avait si souvent pris ma défense, aurait crié une insulte ou tenté de se dégager. Elle se serait battue.

Mais elle leva simplement les mains pour se protéger. Elle se tassa sur elle-même et il la poussa, la fit tomber à plat ventre dans la boue. La rage s'empara de moi. Je tuerais cet homme, un jour, mais ça ne me suffisait pas. Je devais l'humilier.

J'introduisis une image dans son esprit, un besoin qu'il fut facile de suggérer.

Une tache apparut sur le pantalon de son treillis noir, s'étendit le long de la jambe. Je reculai, d'un air exagérément dégoûté, attirant l'attention d'un autre FSP. Le premier reprit ses esprits et, horrifié, regarda son pantalon.

— Merde… *merde* !

— Tildon, appela l'autre FSP. Tout va bien ?

— *Merde…*

L'homme rougit, les mains sur le bas-ventre, se demandant s'il devait rester ou s'en aller pour réparer les dégâts. Les jeunes jetaient de brefs coups d'œil sur lui, échangeaient des regards. N'étant pas complètement sortie de son esprit, je tendis ma jambe droite sur le côté ; sa jambe effectua le même mouvement et il tomba à genoux juste avant d'atteindre la clôture. Tildon croirait avoir trébuché sur un outil. Ce fut la dernière image que j'introduisis dans son esprit avant de me retirer, refusant ensuite de le regarder prendre la direction de la tour de contrôle.

Trop, me reprochai-je… La prochaine fois, je devrais être plus subtile. Mais je ne regrettais rien. Je me redressai pour aider Sam à se relever. Elle tremblait et me fixa comme si elle avait compris.

— Défais ce que tu m'as fait, souffla-t-elle. S'il te plaît. J'ai besoin de savoir.

Sachant quelle serait l'expression de son visage, je ne pus me forcer à la regarder. C'était arrivé avec Liam. Tous les sentiments, mais aucun souvenir… voilà ce à quoi je l'avais condamnée. Pas étonnant qu'elle ait été troublée et hostile, après la disparition de ses souvenirs. Si elle était aussi proche de moi que je l'étais d'elle, une sensation étrange de vide la rongeait sans doute tous les jours.

Je répondis à son regard suppliant par un regard tout aussi suppliant. Et, comme toujours, elle comprit. La Sam d'autrefois remonta à la surface. Elle fronça les sourcils et serra les lèvres. C'était la langue silencieuse que nous utilisions autrefois.

Le FSP regardant dans notre direction se dirigea vers notre rangée. Tendue, j'attendis son arrivée. *Essaie*, pensai-je. *Essaie de brutaliser quelqu'un et tu vas voir ce qui t'arrivera.*

Mais il s'éloigna, prenant la place que Tildon avait été forcé d'abandonner. Je retins mon souffle et glissai la main sous la terre meuble pour prendre celle de Sam.

On travailla jusqu'à la fin de l'après-midi, ne nous arrêtant que pour manger les sandwichs et les pommes qu'on nous distribua. Je dévorai les miens, les mains sales, en regardant le ciel.

Ce soir-là, allongée sur ma couchette, je me glissai dans l'esprit de Sam.

Je pensai au matin où j'avais fait sa connaissance, à l'infirmerie. À l'instant où j'avais pris ses souvenirs, le cœur à nouveau très lourd quand je revécus ce moment.

Les images étaient dans son esprit, correspondant parfaitement à celles du mien. Je me laissai emporter par elles. Ses souvenirs étaient presque trop lumineux, les fils si fins qu'il était presque impossible de les saisir. Mais je compris ce que je cherchais quand je le trouvai. Un nœud noir caché sous tous les autres. Je le touchai, accentuai la pression jusqu'au moment où il se défit.

J’avais supposé qu’elle dormait : son esprit était très calme et paisible. Mais un bras blanc apparut au bord de sa couchette et se tendit vers moi. Ce geste familier me coupa le souffle et je serrai les lèvres pour refouler mes larmes. Je levai la main et pris la sienne. Un secret. Une promesse.

Vingt-cinq

Mon plan prit forme par étapes pendant les deux jours suivants. Je le mis rapidement au point en travaillant dans le jardin et pendant les quelques minutes précédant l'instant où, épuisée, je m'endormais. Certaine que tout serait terminé dans quelques heures, j'étais très nerveuse. C'était trop long mais, bizarrement, trop court aussi ; je redoutais sans cesse que les autres n'aient modifié le déroulement du plan d'origine. J'avais dit le premier mars, mais peut-être ne pourraient-ils pas arriver à temps ?

Et s'ils ne venaient pas du tout ?

Je chassai ces idées pour qu'elles ne puissent pas prendre racine.

À dix-huit heures, ce soir-là, j'étais allongée sur ma couchette, les mains sur le ventre. Le matelas de Sam bougea quand elle changea de position.

— … donc, après avoir été enlevée par les voleurs, la fille réussit à s'emparer d'une dague et à couper les liens de ses mains…

C'était à Rachel de reprendre l'histoire, pendant l'heure précédant le dîner. Ce soir, c'était celle d'une fille sans nom, comme d'habitude, dans une situation périlleuse, comme d'habitude. Je fermai les yeux et esquissai un sourire. Les histoires n'étaient ni meilleures ni plus originales… l'intrigue était toujours la même : la fille est victime d'une injustice, la fille se bat, la fille s'enfuit. Le rêve de chaque jour, à Thurmond.

Épuisée, je restai immobile. Les longues heures de travail, presque sans nourriture ni eau, visaient à nous dépouiller de l'énergie qui aurait pu nous permettre de nous évader ou de nous révolter. Tous mes muscles me faisaient souffrir, mais je me sentais étrangement calme.

Je dois sortir d'ici debout.

— Ruby ? appela Ellie depuis sa couchette. C'est ton tour.

Je changeai de position pour passer les jambes hors de la couchette. Je massai mes épaules en réfléchissant à la façon dont je terminerais l'histoire.

— La fille…

Autrefois, j'aurais passé la parole à Sam après quelques mots, mais c'était l'occasion de transmettre un message. Je n'étais pas certaine qu'elles comprendraient, mais j'espérais qu'elles percevraient l'avertissement le moment venu.

— La fille coupa la corde, et fit tomber de cheval le bandit qui se tenait en selle devant elle. Elle saisit les rênes et reprit le chemin du château.

Des murmures s'élevèrent. Pendant un quart d'heure, Vanessa avait décrit la bataille faisant rage sous les murailles du château. Cette diversion avait permis aux bandits d'enlever la fille.

— Elle profita du noir, expliquai-je. Elle laissa le cheval dans la forêt et gagna un tunnel secret passant sous la muraille. La bataille avait cessé quand les chevaliers noirs avaient pris le château. Les chevaliers blancs, à l'extérieur, ne pouvaient pas venir au secours des familles. Mais personne ne fit attention à la fille ordinaire qui entra par la porte de derrière. Ce n'était qu'une servante inoffensive apportant un panier de provisions aux cuisines. Elle resta plusieurs jours dans le château et observa. Attendit le bon moment. Il arriva enfin. Elle se glissa dehors à la faveur de la nuit et ouvrit les portes aux chevaliers blancs, qui entrèrent.

— Pourquoi est-elle revenue ? demanda Sam d'une petite voix. Pourquoi ne s'est-elle pas simplement enfuie ?

— Parce qu'elle ne pouvait pas abandonner sa famille, répondis-je.

Les filles se regardèrent comme si elles se posaient la même question. Mais personne ne dit rien… Trois minutes plus tard, la serrure électrique de la porte s'ouvrit et une FSP entra.

— En rangs ! ordonna-t-elle.

On se rangea par ordre alphabétique, regardant droit devant nous, et elle nous compta. Puis elle nous fit signe de sortir.

Je ne pus m'en empêcher. Avant de franchir la porte, je jetai un coup d'œil derrière moi. Quoi qu'il arrive, je ne reverrais pas le baraquement 27.

Mais une fois dans le réfectoire, je dus réviser une composante clé de mon plan. Un grand écran blanc était installé sur le mur opposé. O'Ryan se tenait devant lui, les bras croisés, dans la lumière bleue du projecteur. Sam m'adressa un regard inquiet quand la FSP nous poussa jusqu'à notre table.

Les FSP nous firent signe de nous asseoir. L'ambiance était troublante et je ne pus rien déduire des visages des FSP et des responsables.

— Des événements nouveaux se sont produits, annonça O'Ryan d'une voix forte, et ils vous concernent. Soyez attentifs. Vous ne verrez ceci qu'une fois.

L'évacuation, pensai-je. Il allait enfin annoncer la fermeture des camps.

O'Ryan s'écarta et la lumière baissa.

Mais la vidéo ne concernait pas l'évacuation.

Sam, près de moi, sursauta et prit ma main. Je battis des paupières, horrifiée et incrédule.

Il y avait huit ans que je n'avais pas vu ça : le président Gray derrière un pupitre, devant le sceau de la Maison-Blanche. Son sourire était si large qu'il avait des fossettes. Il fit signe à quelqu'un de le rejoindre et une clameur s'éleva dans la salle pleine de journalistes et de caméras quand une femme aux cheveux clairs, en tailleur impeccable, vint prendre place à ses côtés. Lillian Gray.

— Je suis toujours allé droit au but, n'est-ce pas ?

Le président Gray rit.

— Je suis heureux d'être de retour à Washington et dans cette salle en votre compagnie, auprès de mon épouse. Elle est en vie et se porte bien, comme vous pouvez le constater.

Rires nerveux parmi l'assemblée de journalistes.

— Sa présence signifie que je peux enfin vous annoncer que nos prières ont été exaucées et que nous disposons maintenant d'un traitement qui débarrassera définitivement les jeunes Américains des troubles psis.

Nouveaux murmures parmi les journalistes, nouveaux flashs.

— Pendant plusieurs années, Lillian a effectué des recherches sur ce sujet. Elles sont restées confidentielles pour prévenir l'intervention d'un groupe terroriste, la Ligue des enfants, et celle d'autres ennemis de l'intérieur. Nous ignorons toujours la cause de cette maladie, mais sachez que tous les enfants pourront subir une opération qui leur sauvera la vie. Des informations précises sur la procédure vous sont distribuées en ce moment même.

Plusieurs journalistes tentèrent de poser des questions, crièrent le nom de Lillian. Sans doute espéraient-ils qu'elle s'emparerait du micro. Mais elle fixa la moquette.

— Comme le montreront les vidéos et les rapports, notre fils, Clancy, a été le premier à profiter de cette intervention.

Je fus prise de vertige quand une autre silhouette entra, accompagnée d'un homme en costume noir. Il avait le crâne rasé et portait une casquette de base-ball ornée du sceau de la présidence. Il garda la tête baissée, cachant son visage, puis le président se pencha et lui glissa quelques mots à l'oreille. Les épaules voûtées, Clancy leva enfin la tête. Il me fit penser à un cheval couché sur le sol, une patte cassée : il ne se relèverait jamais.

Il avait commis des actes horribles et j'avais imaginé lui infliger des souffrances atroces, mais cela ne m'aurait jamais traversé l'esprit. Les émotions qui bouillonnèrent en moi, si confuses que je ne pouvais les identifier, me stupéfièrent. J'eus envie de vomir.

Il tremblait et se tassa sur lui-même tandis que ses parents souriaient, donnant aux journalistes ce qu'ils attendaient : une photo de famille. *Son père et sa mère ont entraîné Clancy dans leur cauchemar*, pensai-je.

— Vous savez qu'il a quitté le programme de réhabilitation des camps il y a plusieurs années. Malheureusement, comme dans toutes les maladies, il y a des rechutes ; et c'est pour cette raison que nous avons jugé préférable de ne pas libérer les enfants. Nous avions besoin d'une solution plus sûre et nous l'avons trouvée. Des informations relatives au calendrier de mise en application de l'intervention et à la date du terme du programme de réhabilitation des camps vous seront communiquées. Connaissant vos sacrifices et vos souffrances pendant ces longues années, je vous demande encore un peu de patience. De compassion. D'avoir foi dans l'avenir s'offrant

maintenant à nous… Un avenir qui verra le retour de notre prospérité et de notre mode de vie. Merci. Dieu bénisse les États-Unis.

Indifférent au déluge de questions suivant son intervention, le président Gray prit Lillian par les épaules, salua les caméras de la main et entraîna son épouse vers la sortie.

La vidéo se termina sur cette image. Je me sentis, moi aussi, figée dans cet instant.

Non, pensai-je. *N'oublie pas ce que tu fais ici. Maintenant. Agis tout de suite.*

Le visage crispé par l'impatience, notre FSP nous fit signe de nous lever et de nous mettre en rang pour recevoir notre repas. La vidéo avait compromis mon plan d'origine mais il ne me fut pas difficile de l'adapter. Nous avancions lentement en direction de la cuisine quand je m'aperçus que la FSP me regardait.

Je poussai Sam et la fis tomber. Dans le silence qui s'abattit soudain sur le réfectoire, je lui criai :

— Tais-toi ! Ferme-la !

La violence de ma voix lui fit l'effet d'une gifle.

Joue le jeu, suppliai-je du regard. *S'il te plaît.*

Hochement de tête presque imperceptible. Elle avait compris. Je levai le bras comme pour la frapper, sans tenir compte de Vanessa, qui tenta de saisir mon poignet. Le plus difficile fut de ne pas réagir à l'arrivée de la FSP, qui se dirigea vers nous à grands pas. Cela suffisait amplement à justifier une punition.

Les filles gardèrent la tête baissée, mais leur peur et leur confusion furent perceptibles quand la FSP saisit le col de ma chemise et m'entraîna. O'Ryan et les responsables, qui démontaient le projecteur, ne levèrent même pas la tête.

Je n'eus pas besoin d'influencer la FSP pour qu'elle me traîne dans la cuisine. Les Bleus qui nettoyaient les casseroles et les faitouts sursautèrent. Ceux qui préparaient les ingrédients des repas du lendemain tournèrent la tête. Je cherchai les caméras du regard et j'en comptai trois. Une au-dessus du passe-plat, une près de la réserve, une autre au-dessus du long plan de travail en acier, où des jeunes épluchaient les pommes de terre récoltées dans le jardin.

L'arrière du réfectoire donnait sur la forêt et ne se trouvait qu'à trois ou quatre mètres de la clôture. Les caméras n'étaient pas braquées sur cet espace, mais sur la forêt. C'était un des « angles morts » que nous apprenions très vite à redouter.

La femme ouvrit la porte d'un coup d'épaule et je n'eus qu'une seconde pour agir.

Je la fis pivoter, lui tordis le bras dans le dos, à la limite de la fracture. Elle poussa un cri étranglé, qui mourut d'un coup quand j'entrai dans son esprit.

Elle déboutonna son uniforme, ôta ses rangers, sa chemise et son pantalon de treillis, sa ceinture, sa casquette, laissant tout tomber sur le sol. Je me déshabillai, m'efforçant de suivre le rythme effréné que je lui imposais. Elle prit mon uniforme quand je le lui donnai et l'enfila, le visage figé, inexpressif. J'introduisis dans son esprit une image d'elle à douze ans, debout au milieu du camp, encerclée par des soldats qui approchaient. Je ne relâchai la pression qu'à l'instant où elle fondit en larmes.

La clé USB tomba de ma chaussure sur l'herbe gelée et je la ramassai, la serrant fort pour m'assurer qu'elle était bien réelle.

L'échange des vêtements n'avait pas pris plus de deux minutes. Deux minutes de trop, peut-être. Je ne pouvais m'en assurer… les FSP étaient autorisés à nous tabasser un peu, dans les « angles morts », avant d'exécuter la punition proprement dite. Tout se passerait bien si les responsables de la Tour avaient interprété ces instants de cette façon.

Je poussai la FSP en direction du jardin. Je ne quittai pas des yeux la chaîne fixée à un des poteaux de la clôture.

J'aimerais pouvoir dire que je n'éprouvai aucun sentiment de satisfaction quand je fis asseoir la FSP sur la boue froide et l'enchaînai au poteau face à la clôture, dos tourné aux caméras des baraquements voisins et aux sentinelles du sommet de la Tour. Mais ce serait faux.

La nervosité ne s'empara de moi qu'à l'instant où je passai entre les Rouges postés sur le chemin conduisant du réfectoire à la Tour. Bizarrement, cette dernière me parut de plus en plus imposante à mesure que j'approchais.

C'est une opération, pensai-je. *Comme toutes les autres.* Je la mènerais à bien et je rentrerais à la base.

Le FSP en faction à l'entrée de la Tour me scruta dans le noir.

— Houghton… c'est toi ?

Je hochai la tête, baissant ma casquette sur mon front, posant l'autre main sur le fusil que je portais en bandoulière.

— Qu'est-ce… ?

Son esprit se déploya en spirales vertes, blanches et rouges. Il devait placer son badge devant le lecteur : il le fit. Il devait me laisser passer : il le fit. Il fit tout ce que je demandai, tint même la porte ouverte quand j'entrai.

Il faisait chaud, à l'intérieur. Dans le couloir aboutissant à l'escalier conduisant au toit, deux étages plus haut, j'éprouvai une sensation de toute-puissance.

Une porte s'ouvrit, à ma droite, et un responsable sortit avec une tasse de café. La porte se referma lentement, mais j'eus le temps de voir les télés, les canapés et les fauteuils. Il porta une main à sa bouche et bâilla. Le regard qu'il m'adressa fut amical : *Je n'y peux rien.* Mi-gêné, mi-indifférent. Comme si c'était une bonne blague.

Je souris, le laissant se diriger vers une porte ouverte, un peu plus loin. Un bref instant plus tard, je le suivis. La moitié gauche du rez-de-chaussée était un énorme poste de surveillance. Des écrans de toutes tailles occupaient

le mur du fond, montrant le camp sous tous les angles. L'un d'eux affichait l'image d'un satellite météorologique, un autre une chaîne d'information sans le son.

Il y avait trois rangées d'ordinateurs, mais seule la moitié des chaises était occupée. Ici aussi, le déménagement semblait avoir commencé : on avait démonté les postes de travail qui n'étaient pas indispensables.

C'est pour ça qu'ils avaient besoin des Rouges, pensai-je. De nombreux FSP avaient été démobilisés et ceux qui restaient, ainsi que les nouvelles recrues, étaient chargés du déménagement des dossiers et du matériel en prévision de la fermeture du camp.

Concentre-toi.

Je gagnai la deuxième rangée et m'assis. L'écran s'alluma, affichant un bureau ordinaire. Le sang sifflait dans mes oreilles, mais ma main resta ferme quand je branchai la clé USB.

Le dossier s'ouvrit et je déplaçai le programme sur le bureau. Je crus avoir mal lu, au début, tant j'étais angoissée, mais JUDE.EXE fut rapidement copié et apparut près de la corbeille, juste sous un triangle noir intitulé : Sécurité.

Quand ce fut terminé, j'effaçai le contenu de la clé USB, puis l'écrasai sous le talon de mon ranger. L'horloge, dans le coin inférieur droit de l'écran, indiquait 19 : 20.

J'ouvris la fenêtre de commandes, tapai START JUDE.EXE et l'icône disparut.

Il ne se passa rien d'autre.

Merde, pensai-je en regardant une nouvelle fois l'horloge. *Je me suis trompée ? Pourquoi… ?*

Je reçus un coup si violent, à l'arrière du crâne, que je fus presque éjectée de la chaise… mais une main me retint au dernier moment, m'y replaça et me plaqua contre la table. Un pistolet fut braqué sur mon visage.

— Ici !

Le FSP avait deux visages. Je battis des paupières, parce que tout était flou, à l'instant où d'autres silhouettes entraient par la porte ouverte.

— Par ici !

Je fus jetée au sol, le pistolet à quelques centimètres de mon front, et un responsable s'assit à ma place puis se mit à taper. Le programme était bien entré en action. J'étais finie, mais j'avais fait ce que je devais faire.

J'avais réussi.

Au moins, ça, je l'avais fait.

Tout le monde était debout, inquiet, quand la voix familière d'O'Ryan cria :

— Laissez-moi faire !

Il ouvrit la fenêtre de commandes.

— Qu'est-ce que tu as fait ? me demanda-t-il.

Je fixai son visage, sans tenir compte du sang chaud que je sentais couler

sur ma nuque. Je haussai les épaules et esquissai un sourire moqueur.

O'Ryan écarta un soldat, entra dans le cercle de FSP et de responsables braquant leurs armes sur moi. Mes dents s'entrechoquèrent quand il me plaqua contre le mur et demanda :

— Qu'est-ce que tu es venue faire ici ?

J'essuyai mes lèvres ensanglantées et gardai le silence. Je n'avais plus peur ; je ne me sentais plus petite, impuissante et, quoi qu'il me fasse, ça ne changerait pas.

Il se tourna vers une femme.

— Déclenche la sirène.

— Le groupe C est toujours au réfectoire, dit-elle. Faut-il le renvoyer d'abord dans son baraquement ?

— Déclenche-la !

Elle se tourna vers son écran et tapa frénétiquement, appuyant sur Retour avec le petit doigt.

— Une minute…

Un par un, les moniteurs du mur s'éteignirent, puis ce fut le tour des écrans des ordinateurs.

— Lance la procédure de récupération, ordonna-t-il.

— Je ne…, répondit-elle, ébahie… Je n'ai plus d'accès…

— À quoi ?

— *À rien !*

— Moi non plus…

— Pareil…

Je sus que c'était inutile à l'instant où je me redressai, mais je me refusai à l'admettre… Je n'étais pas finie, je ne voulais pas céder. Les armes qui m'entouraient pouvaient toutes me tuer. Les uniformes noirs m'encerclaient. Mes oreilles sifflaient et le plancher oscillait sous mes pieds, mais les mains invisibles de mon cerveau entrèrent dans leurs esprits et les FSP commencèrent à se disperser.

O'Ryan me frappa au visage.

Je ne pus lever les mains assez vite pour bloquer le coup. Ni les baisser assez vite pour amortir ma chute. Je m'effondrai et mon crâne heurta violemment le dallage. Il se pencha sur moi, décrocha l'appareil suspendu à sa ceinture et l'approcha de mon oreille droite. Je lui crachai au visage, mais il éclata de rire et déclencha sa sirène.

Le monde vola en éclats. Des mains saisirent mes bras, me soulevèrent, me traînèrent parmi les chaises renversées. Ma vision était floue, un rugissement retentissait dans ma tête. Tous mes muscles étaient tétanisés, j'étais secouée de convulsions mais, à l'intérieur, je hurlais. Je hurlais : *Je ne suis pas finie.* La sirène me poussa dans les ténèbres et m'y maintint jusqu'au moment où je finis par me noyer.

Vingt-six

Une gifle me fit reprendre connaissance. Ma vision était floue et je battis des paupières. Mon esprit semblait enflé et fragile, aussi épuisé que le reste de mon corps. Je m'aperçus vaguement que mes bras et mes jambes étaient encore agités de spasmes. Hébétée, je ne me souvenais pas de ce qui s'était passé.

Le bruit retentissant dans mon esprit cessa d'un coup. Lentement, la pièce prit forme. Dallage. Quatre murs sombres. Une ampoule. Deux silhouettes en noir dans l'ombre, parlant à voix basse. Quand l'une d'elles approcha, j'entendis un cliquetis métallique. Je sentis une odeur de menthe quand elle fit éclater une bulle de chewing-gum.

— Salope… !

Et, d'un coup, tout me revint en mémoire.

Tour.

Sortir.

Fuir.

Je pivotai, tentant de me lever, mais des serre-câbles m'attachaient à l'armature métallique de la chaise. L'adrénaline due à la peur m'éclaircit les idées à l'instant même où O'Ryan me gifla à nouveau.

— Maintenant que tu es disposée à écouter…, commença-t-il en se levant.

Un courant d'air froid passa sur mes mollets et je m'aperçus qu'ils avaient roulé les jambes de mon pantalon jusqu'au genou. Ils m'avaient ôté la veste d'uniforme, les rangers aussi, mais je ne compris pourquoi qu'au moment où O'Ryan fit signe au FSP de lui donner sa matraque.

L'homme y vit l'autorisation de lever la sirène portative qu'il tenait à la main. Je me cabrai comme un cheval sauvage, dans l'espoir de lui échapper, d'échapper à son effet dévastateur sur mon esprit. *Je peux… je peux…* Mais quoi ? Que pouvais-je ?

— Qui t'a envoyée ? demanda O'Ryan. Qu'es-tu venue faire ici ?

— Te… dire…

Les mots parurent moins chargés de fureur, quand ils franchirent mes lèvres, qu'ils ne l'étaient dans mon esprit. Le responsable de camp se pencha, les paupières plissées.

— … d'aller te faire foutre ! terminai-je.

La sirène retentit, forte, stridente… une balle fracassant mes tempes. Je ne pus retenir un hurlement. La sueur coula sur mon dos, ma poitrine. Je ne pouvais plus respirer. J'eus toutes les peines du monde à ne pas céder au désir de perdre connaissance. Ils me tueraient. Je ne pourrais pas… je ne pourrais pas…

— *Qui t'a envoyée ?*

— Je t'emmerde ! lui hurlai-je au visage.

Je me crispai quand il arma son bras mais ça ne changea rien à l'explosion de souffrance qui secoua tout mon corps quand la matraque percuta mon tibia. Je hurlai, tirai sur mes liens. J'entendis le craquement, le sentis comme si c'était mon crâne qui cassait. Le FSP debout derrière O'Ryan resta impassible quand le responsable frappa une nouvelle fois l'os brisé, et sourit quand je vomis.

Il prit de l'élan pour frapper à nouveau, mais immobilisa la matraque à un centimètre de ma jambe, un sourire moqueur aux lèvres. Il fit signe de la main au FSP, qui sortit à nouveau sa sirène.

Sa voix couvrit le tourbillon de bruit qui lacérait mes nerfs.

— Pas la Ligue des enfants. Ça ne peut pas être elle. Alors qui ?

J'entendis l'écho quand la sirène fut éteinte et des points lumineux dansèrent dans mon champ visuel.

— Réponds, 3285, reprit-il, le visage tout près du mien, brandissant les restes de la clé USB brisée. Qu'y avait-il là-dessus ? Dis-le-moi et je te promets que tu vivras.

Je veux vivre.

O'Ryan saisit mon menton.

— 3285, tu dois savoir que je n'hésite pas à éliminer tes semblables.

Mes semblables.

Les Oranges. J'inspirai, léchai le sang qui coulait de mon nez sur ma lèvre enflée. *Les Oranges*.

Il se tourna vers le FSP et lui fit signe d'approcher. La douleur de ma jambe m'empêchait de me concentrer mais je tournai la tête vers le jeune homme et tendis… tendis…

O'Ryan, son pistolet dans une main, leva la sirène, qu'il tenait dans l'autre.

— Lequel tu préfères ?

Il faut que je sorte d'ici debout.

Le pistolet glissa sur mon cou jusque sous mon menton. La sirène toucha mon oreille.

— Rien ne me ferait plus plaisir que de voir ton cerveau sortir par tes oreilles. Le voir se répandre sur le dallage. Dis-moi ce que tu es venue faire ici, 3285, et tout ceci cessera. Ce sera terminé.

Je veux vivre.

Le bâtiment trembla, ce qui força O'Ryan à reculer et fit vaciller l'ampoule suspendue au plafond. Détonations au loin. Une étrange et douce

symphonie d'espoir.

Des pas retentirent dans le couloir, se dirigeant vers la sortie. O'Ryan gagna le miroir sans tain, plaça ses mains de part et d'autre de son visage pour tenter de voir à travers. Il frappa la surface du poing et attendit. Mon champ visuel, bordé de noir, devenait de plus en plus étroit. La porte, dans un coin, n'avait pas de poignée. On ne pouvait l'ouvrir que de l'extérieur.

Je fermai les yeux, serrai les poings pour chasser une nouvelle vague de nausée.

Je veux vivre.

Je veux vivre.

Je veux vivre.

— Ruby, dis-je d'une voix rauque.

O'Ryan se tourna vers moi.

— Quoi, 3285 ? Tu es prête à parler, maintenant ?

— Je m'appelle Ruby, déclarai-je, les dents serrées.

Je renversai la chaise et tombai sur le dallage. Je jouai d'abord la scène dans mon esprit, puis j'entendis la réalité moins d'une seconde plus tard.

Le FSP leva son arme et tira trois fois, manquant O'Ryan la première, mais le touchant la deuxième et la troisième. Poitrine. Tête.

O'Ryan tira une fois, atteignant le FSP à la gorge, puis s'effondra sous le miroir sans tain.

Je perdis sans doute connaissance… quelques secondes ou quelques minutes. La tour de contrôle était étrangement silencieuse et je n'entendis que les battements de mon cœur quand je repris conscience.

Bouge, me dis-je. *Bouge, Ruby, bouge.*

Ma progression, sur le dallage, fut lente et douloureuse. J'avais besoin du poignard qu'O'Ryan portait à la ceinture pour couper les liens de mes poignets et de mes chevilles, mais je dus traîner la chaise dans la flaque de sang qui s'était formée sous lui. Je tranchai frénétiquement, à l'aveuglette, entaillant mes paumes.

Je pris une profonde inspiration, baissai la tête et l'angle que formaient les deux parties de mon tibia me donna envie de vomir. Je me traînai jusqu'à la porte, mais j'avais raison… il n'y avait pas de poignée et les charnières se trouvaient de l'autre côté.

Je saisis le pistolet d'O'Ryan et m'adossai au mur opposé, pour minimiser le recul. La détonation projeta mes bras vers le haut et le miroir sans tain vola en éclats. Je remis la sécurité et cassai les pointes de verre restées fixées à l'encadrement. Les mains sur le bord, je me hissai. Des éclats entaillèrent mes bras et mes jambes et je tombai dans le couloir.

Dans ma chute, je lâchai le pistolet. Je tendis la main vers lui, parmi les débris de verre. À l'instant où mes doigts touchaient la crosse, j'entendis un bruit de pas.

Je roulai sur le dos et me redressai pour pouvoir viser la silhouette noire qui se dirigeait vers moi. J'ôtai la sécurité. Les détonations, dehors, firent

bouillir mon sang, et m'aidèrent à me concentrer sur l'instant. Je vis l'uniforme noir et mon doigt appuya sur la détente. Je sortirai d'ici… je sortirai…

— Ne tire pas !

L'électricité fut coupée, plongeant le bâtiment dans le noir, mais j'avais aperçu son visage quand il avait levé son casque. Je crus tout d'abord avoir vu un fantôme… et, bizarrement, la réalité me sembla moins crédible.

Liam.

— Attention ! criai-je, terrifiée, en lâchant le pistolet. J'ai failli te tuer !

Il me rejoignit et s'agenouilla près de moi. Il m'embrassa – lèvres, joues, front, tout ce qu'il put atteindre – et je respirai son odeur, me cramponnant à sa chemise trempée, incapable de réaliser qu'il était vraiment là, sain et sauf.

Il changea de position, heurtant ma jambe, et je ne pus retenir un cri de douleur.

— Merde… merde, je suis désolé…

Liam prit la radio accrochée à son gilet.

— Je l'ai trouvée, annonça-t-il. Papa, j'ai besoin de ton aide !

Des pas retentirent derrière moi et quand il leva la tête, ce fut comme si sa colère impuissante se cristallisait. Il tendit la main vers l'étui de pistolet fixé sur sa cuisse et je frémis. Son visage s'assombrit en une expression que je connaissais bien : je l'avais trop souvent vue chez son frère. Je tendis le bras et posai la main sur la sienne pour l'empêcher de dégainer.

Pas Liam. Pas maintenant. Jamais. Ce n'était pas un tueur. S'il tirait, il serait à jamais brisé.

À l'instant où il reprit ses esprits, ses narines se dilatèrent et son regard s'éclaircit. Fixant le FSP qui courait dans notre direction, il tendit la main et le soldat fut soulevé puis percuta le mur le plus proche, perdant aussitôt connaissance.

Il souffla et me regarda. Il examina les coupures de mes bras. Je tremblais et sans doute crut-il que j'avais froid, parce qu'il ôta sa veste, m'aida à l'enfiler et monta la fermeture Éclair jusqu'à mon cou. Je ravalai les sanglots qui gonflèrent ma poitrine.

— Pourquoi fallait-il que ce soit toi ? demanda-t-il. *Pourquoi ?*

— Désolée, soufflai-je. Désolée, je t'aime, je t'aime tellement…

Il m'embrassa.

— On peut se barrer, maintenant ?

Une autre silhouette en noir apparut en haut de l'escalier. Je voulus ramasser le pistolet, mais Liam retint ma main.

— Ici…

Je vis un carré de peau noire, un beau visage ridé.

— Elle va bien ?

— Pas… vraiment, répondit Liam en s'écartant pour que son beau-père puisse voir ma jambe.

Se tournant vers moi, il ajouta :

— Mais tu vas te remettre, hein ?

— Aïe…, fit Harry en s'agenouillant pour examiner mon tibia. On va t'évacuer, d'accord ?

— Je dois sortir… je dois sortir du camp debout, dis-je, la douleur embrumant mon esprit. Debout… sur mes jambes…

Liam et Harry se regardèrent.

— Il faut trouver de quoi faire une attelle, dit Liam en regardant autour de lui.

— On n'a pas le temps, fit remarquer Harry. Il y aura des infirmiers au point de rassemblement.

— Je dois sortir debout.

Même si ça semblait fou, il fallait qu'ils comprennent. Cole comprendrait… aurait compris. Cole au passé, maintenant. Je fermai les yeux.

Quand je les rouvris, Harry avait pris la radio fixée à son épaule.

— Ici Stewart. On l'a trouvée. On se dirige vers la sortie. Arrivée dans trois minutes.

— Bon, chérie, je vais t'aider à te lever, dit Liam en se redressant. Pose les bras sur mes épaules. Très bien.

Quand je fus debout, ils se placèrent de telle façon que je pus me tenir sur ma jambe intacte.

Je ne me souviens pas du couloir, seulement de ce que je ressentis chaque fois que ma jambe droite avança. De l'air glacé sur ma peau, dehors, et la pluie. Odeur de fumée.

Devant moi, une rivière vert et bleu franchissait la barrière du camp. Les jeunes marchaient vite, encadrés par des silhouettes en noir portant un brassard blanc. Je me sentis fière de leur calme, de leur respect des instructions qu'ils recevaient, alors qu'ils étaient sans doute terrifiés ou en état de choc.

— Les Rouges…, dis-je.

À l'autre extrémité du camp, l'atelier brûlait.

— Ils sont enfermés, répondit Harry en serrant ma main posée sur son épaule. Ils se sont battus comme des beaux diables !

— Des blessés ?

— Tout le monde est sain et sauf.

Il siffla et la silhouette en noir la plus proche pivota sur elle-même puis se mit à courir dans notre direction. Elle avançait avec une élégance animale, les coudes contre le torse, ses rangers soulevant des jets de boue noire.

La pluie m'empêcha de voir son visage, mais je compris : Vida.

— Attention ! dit Liam en me serrant contre lui alors que Harry se dégageait. Vida prit sa place, me serrant dans ses bras.

— Merde ! s'écria-t-elle. Je vais te tuer, je vais te tordre le cou. Je vais… je vais…

— Je passe une dernière fois au réfectoire, au cas où il y aurait des traînards, déclara Harry. Mac, John et moi, on vous rejoindra.

— Rendez-vous au point de rassemblement, cria Liam, qui se tourna ensuite vers moi. Laisse-moi te porter, Ruby…

— Il faut que je sorte debout, répétai-je, la gorge serrée. Tu peux m'aider ?

— Tout ce que tu veux du moment qu'on sort de cette usine à cauchemars, dit Vida. Enfin, Ruby, *merde*… !

On avança lentement dans la boue, mais on finit par rejoindre les jeunes se dirigeant vers la barrière ouverte.

Il pleuvait le jour de mon arrivée à Thurmond.

Et il pleuvait le jour où j'en sortis.

Je compris que mon état s'aggravait quand j'eus soudain très froid. Je ne pouvais m'empêcher de trembler. Dans le bois, derrière les jeunes qui nous précédaient, guidés par les hommes en uniforme noir à brassard blanc, je me mis à trembler si fort que mes muscles se contractèrent convulsivement.

Vida regarda Liam et ils accélérèrent le pas.

— Mal…, soufflai-je.

— Tu veux qu'on s'arrête ? demanda Vida. Tu veux te reposer ?

Je secouai la tête.

Pour meubler le silence ou pour me faire oublier la douleur, Liam raconta ce qui s'était passé.

— Ma mère m'a dit comment joindre Harry pour… lui annoncer la mort de Cole. Elle m'a aussi dit où il se trouvait. Ils m'ont attendu, et j'ai compris alors que j'aurais dû rentrer directement, que c'était ce que je voulais. Mais, à notre arrivée au Ranch, tu étais partie depuis longtemps. Chubs était dans tous ses états, Zu aussi… tout le monde. Nico a tenu les rênes jusqu'à notre arrivée.

— Ce salaud de Clancy ! intervint Vida. Tous ces foutus dingues de Gray ! Ils ont donné une conférence de presse, lui et sa mère…

— Je l'ai vue, dis-je, mais je n'avais pas envie d'entrer dans les détails pour le moment.

— Comment… ? Peu importe, soupira Liam. Tu me raconteras ça plus tard, quand tout sera terminé.

— Cole…, soufflai-je, en me cramponnant à lui.

Le chagrin crispa son visage.

— Plus tard, d'accord ? On est presque arrivés. Le point de rassemblement est proche… les jeunes étaient très nombreux. Amplify a publié partout les informations qu'on lui a données. La télé, Internet, les écrans géants… ils ont montré la vérité à la face du monde.

— Espérons que ça a marché, marmonna Vida. S'il n'y a pas de parents…

— Ils seront là, affirma Liam.

Nous avancions, mais j'avais l'impression que la lumière qui filtrait entre les arbres s'éloignait. Je compris qu'il disait vrai quand le premier

hélicoptère apparut, son projecteur éclairant le sol. Éblouie par la lumière, je ne pus voir s'il appartenait à l'armée ou aux médias.

Notre groupe, guidé par l'équipe d'assaut composée d'adultes et de jeunes, s'arrêta à la lisière du bois. Il y avait des bâtiments : sans doute le centre abandonné de Thurmond. Liam et Vida se frayèrent un chemin jusqu'au premier rang.

Trois mille jeunes étaient massés entre les arbres. Je compris qu'on approchait quand quelqu'un cria dans un mégaphone :

— *Restez sur place ! Toute tentative d'avancée sera considérée comme une agression.*

Les forces armées nous voyaient, mais aussi les familles massées derrière elles.

On se remit à avancer, lentement mais régulièrement. Finalement, devant nous, des formes devinrent distinctes.

On avait monté deux grandes tentes blanches. Les gyrophares bleu et rouge des ambulances et des voitures de police tournaient, éclairant les deux lignes de soldats postés entre nous et des centaines, sinon des milliers, de personnes.

Je battis des paupières et tentai de m'éclaircir les idées. C'était bien… c'était ainsi que ça devait se passer. Alice avait sans doute publié le dernier sujet pendant l'assaut, donnant les noms des internés de Thurmond et l'endroit où il serait possible de les rejoindre. Je supposai que cela avait aussi permis aux militaires de réagir, et j'avais raison. En tenue anti-émeute, les soldats, la Garde nationale, la police et les FSP avaient pris position.

— *Lâchez vos armes et allongez-vous, les mains sur la tête*, ordonna le même homme. *Toute tentative d'avancée sera considérée comme une agression et nous ouvrirons le feu.*

On continua de progresser en direction des hommes et des femmes en treillis de camouflage, et de quelques FSP en uniforme noir.

Les hauts boucliers transparents formaient une muraille, mais ne pouvaient cacher les regards inquiets des soldats. Ceux de la deuxième rangée étaient armés et prêts à exécuter les ordres de l'officier : les canons des fusils étaient visibles dans les espaces séparant les boucliers. Derrière eux, leur tournant le dos, une rangée d'agents du FBI et de policiers faisait face à la foule de journalistes et de civils. Les caméras – il y en avait partout – enregistraient, malgré les tentatives des officiels pour les en empêcher.

Le bruit du rotor annonça l'arrivée de l'hélicoptère bien avant qu'il apparaisse dans le ciel. Son projecteur passa plusieurs fois sur nous, comme s'il cherchait une personne en particulier. Un soldat était assis dans l'encadrement de la porte, un fusil d'assaut sur les genoux.

L'officier se tenait à gauche du centre, derrière les deux lignes de soldats. Il pressait un téléphone satellite contre son oreille ; il se baissait sans cesse, disparaissant, comme si cela pouvait lui permettre d'échapper au bruit de la foule.

Je me forçai à regarder, au-delà des armes et des boucliers, les visages pleins de regrets et d'espoir. Une petite fille, derrière moi, reconnut visiblement quelqu'un : elle se mit à courir en criant :

— Maman… *maman…*

— *Allonge-toi et pose les mains sur la tête*, hurla l'officier dans son mégaphone. *Immédiatement !*

— Ici ! appela une femme. Je suis ici, Emily, je suis ici !

L'émotion transforma du tout au tout le visage du soldat posté devant moi et il tourna la tête pour regarder la femme, que trois agents du FBI jetaient sur le sol.

Le soldat n'était plus tout jeune ; la repousse de barbe, sur ses joues ridées, était grise, de même que les sourcils surmontant ses yeux bleus. Il se tourna à nouveau vers moi, sans tenir compte de la nervosité croissante des jeunes hommes et femmes qui l'entouraient. Il regarda la petite fille. Elle pleurait et criait toujours :

— Maman ! Maman !

Ses boucles noires collaient à ses joues.

Le soldat secoua la tête. Un geste tout simple. Il secoua la tête et laissa son bouclier tomber sur la boue. Ce bruit, bizarrement, couvrit tous les autres. Il posa son fusil d'assaut sur le sol et se redressa, très droit, écarta le bras que son voisin avait tendu, sans conviction, pour l'empêcher de passer.

Il enjamba son bouclier, ôta son gilet pare-balles en Kevlar. Le projecteur de l'hélicoptère le suivit quand il avança lentement, les bras levés pour montrer qu'il n'était pas armé. Il tendit la main. Après une brève hésitation, la petite fille la prit et le laissa l'attirer près de lui, puis lui passer son gilet. Il lui mit ensuite son casque, qui était trop grand, ce qui ne l'empêcha pas d'attacher soigneusement la jugulaire sous son menton.

Le soldat la souleva et, en toute confiance, elle passa les bras autour de son cou. Alors qu'il l'emportait vers les lignes de soldats, l'officier parut sortir de sa stupeur et s'apercevoir qu'il devait crier des ordres. Personne n'écouta.

Il franchit la ligne de soldats et, finalement, les agents du FBI lâchèrent la femme. Elle courut à la rencontre du soldat, prit la petite fille dans ses bras et la serra étroitement contre elle. Je ne m'aperçus que mes camarades avançaient qu'à l'instant où Liam serra le bras que j'avais posé sur son épaule. Quelques soldats s'écartèrent et deux jeunes franchirent la ligne, puis quatre…

L'officier criait dans le mégaphone mais, à quelques exceptions près, les soldats firent pivoter leur bouclier. Les jeunes passèrent entre eux.

Ma tête était trop lourde pour que mon cou puisse la soutenir et ma jambe blessée céda sous mon poids. Liam posa les mains sur mon visage, me forçant à ouvrir les yeux. J'avais très froid… pourquoi transpirais-je ?

Liam me souleva et m'emporta, se frayant un chemin parmi les familles. Beaucoup avaient une pancarte portant le nom de leur enfant et, souvent : *BIENVENUE* ou *ON T'AIME.*

Quand j'ouvris les yeux, le visage de Chubs était penché sur moi. Et Cate… *Cate* était là, un bleu sur la joue, les yeux pleins de larmes. Elle prit mon visage entre ses mains et me parla quand on m'emporta.

Je compris soudain qu'on courait. Puis on me hissa sur une surface souple. Visages inconnus. Éclairs de lumière, bruits, voix… Liam…

Une ambulance. Liam voulut y monter, mais on y chargea deux membres du groupe d'assaut… le premier soutenant son bras blessé, l'autre saignant abondamment du front.

— Je te rejoindrai, cria Liam en reculant. On te retrouvera.

Les infirmiers m'attachèrent sur la civière. Liam se tenait à quelques mètres, dans les bras de Chubs, qui tentait de le calmer.

Les portes claquèrent et l'ambulance démarra.

— … ton nom ? Peux-tu me donner ton nom ?

L'infirmière était une jeune femme qui m'examina, le visage grave.

— Fracture probable du tibia droit, poursuivit-elle. Quatre… cinq… six plaies de quatre à six centimètres… regarde-moi. Peux-tu me donner ton nom ? Peux-tu parler ?

Je secouai la tête, la langue comme de la pierre.

— Tu as mal ?

J'acquiesçai.

— Tension basse, pouls rapide… importante perte de sang… peux-tu… ?

Un homme, sur le plancher, bloquait l'accès au tiroir qu'elle voulait ouvrir, mais il le tira de son bras valide et lui passa ce qui me fit l'effet d'une grande feuille de papier d'aluminium. L'infirmière l'étendit sur moi tandis que sa collègue me posait une perfusion.

L'étrange couverture me tint chaud. La douleur se réveilla et je me mis à trembler.

— Comment t'es-tu cassé la jambe ? demanda-t-elle en posant cette dernière dans une sorte de gouttière. Tu peux me le dire ?

— J'ai mal, soufflai-je d'une voix étranglée.

— Tout va bien, tu ne risques plus rien. Nous allons te soigner. Tu ne risques plus rien.

Le soldat allongé sur le sol posa une main tachée de sang sur mon poignet.

— Tu es une bonne petite, dit-il. Tu es courageuse. Tu as fait du bon boulot.

— Tu ne risques plus rien, répéta l'infirmière. On va te soigner.

La muraille dressée entre moi, la douleur, la peur et la colère s'effondra et j'éclatai en sanglots. Je pleurai comme je l'avais fait dans le garage de mes parents le jour où les FSP m'avaient arrêtée. Je chialai parce que j'étais soulagée de ne plus être obligée de tout garder pour moi, de ne plus devoir jouer la comédie.

Et, quand je sentis que j'allais m'évanouir, je ne luttai pas pour rester

consciente. Ce n’était plus la peine.

Vingt-sept

Pendant des jours, j'eus l'impression d'être prisonnière de mon corps.

Parfois, rarement, il me sembla que je me réveillais, que j'atteignais la surface de la réalité. Bruits inconnus : cliquetis, sifflements, bips. Visages cachés par un masque bleu. Plafond. Des personnes que je n'avais pas vues depuis des années hantèrent mes rêves. J'étais dans un monospace noir, le front contre la vitre. Je vis l'océan. Les arbres. Le ciel.

Et, un matin, je me réveillai, tout simplement.

Dans une pièce ensoleillée.

Je battis des paupières et, lentement, me tournai vers la source de la lumière. Une fenêtre et, derrière le rideau, une branche de cornouiller en fleur. Les murs étaient d'un bleu clair apaisant contrastant avec les machines bruyantes qui m'entouraient.

Un hôpital.

Je me redressai et les tubes fixés au dos de ma main se tendirent. J'étais couverte d'un fin drap blanc, que j'écartai de la jambe gauche pour examiner la droite. Un plâtre. Une longue veste de pyjama en flanelle. Mes bras étaient bandés et un pansement couvrait ma clavicule.

Je me détendis, écoutai les bruits de la rue, des conversations de l'autre côté de la cloison. La bouche et la gorge sèches, je pris le verre d'eau posé sur la table de nuit, renversant presque un vase de fleurs, et le vidai d'un trait.

Face à moi, des béquilles étaient appuyées contre le mur, sous la télé suspendue au plafond. Mais, à l'instant où je glissai les pieds hors du lit, la porte s'entrouvrit.

Je ne sais pas qui fut la plus étonnée… moi ou la petite femme aux cheveux gris acier qui entra avec un plateau repas. Ses yeux verts se dilatèrent.

— Tu es réveillée !

Elle ferma la porte puis se tourna à nouveau vers moi, absolument ravie.

Je la dévorai des yeux. Elle prit mon silence pour de la souffrance – ou de la confusion – parce qu'elle posa rapidement le plateau et approcha une chaise.

— Tu sais qui je suis ?

— Grand-mère, m'écriai-je.

Elle prit ma main et la serra entre les siennes. Pendant un long moment,

on ne fit que se dévisager. Son visage était plus doux et ses cheveux noirs avaient grisonné. Mais il y avait, dans son regard, cette lueur espiègle qui n'appartenait qu'à elle.

— Ça n'a pas été facile, hein ?

Je secouai la tête et elle m'embrassa sur le front.

— Tu es ici, soufflai-je, ébahie. Tu m'as retrouvée !

— Après ton arrestation, on n'a jamais cessé de te rechercher. À l'instant où la liste et l'emplacement du camp ont été publiés, on a sauté dans la voiture. Il nous a fallu des heures pour trouver dans quel hôpital tu étais. Les gens chargés de ta sécurité ne voulaient pas nous laisser entrer, tes parents et moi.

Je secouai la tête.

— Ils ne se souviennent pas de moi.

— Non, c'est vrai. C'est très étrange mais… comment dire ? Ils ont oublié les détails, mais tu as toujours été présente. Au plus profond d'eux-mêmes. Pas ici, ajouta-t-elle en tapotant mon front, mais ici.

Elle posa la main sur ma poitrine.

— Tu sais ce que je suis ? soufflai-je.

— Pour commencer, tu es ma petite-fille chérie et ton esprit semble avoir des aptitudes bizarres, répondit-elle avec son fort accent du Sud. Et, apparemment, tu es aussi la chérie des médias.

Je m'appuyai contre la tête du lit, soudain méfiante.

Ma grand-mère leva l'index pour me faire signe d'attendre et alla prendre un journal dans son sac à main, posé près de la porte.

— C'est la panique, devant l'hôpital, depuis des jours. Deux vigiles armés gardent ta porte et tu es la seule patiente de l'étage, mais ça n'empêche pas les charognards de tenter de te photographier.

Le *New York Times* avait publié des articles sur l'attaque du camp et ses conséquences. Inquiète, j'ouvris le journal. Pendant que je récupérais, le sujet d'Alice s'était mué en un long récit de ce qui était arrivé à Los Angeles et au Ranch. Il y avait plusieurs pages de photos de nous… préparant le plan, jouant, travaillant. Elle expliquait pourquoi il avait fallu garder le secret et quels rédacteurs en chef et patrons de presse avaient accepté de ne dévoiler la vérité qu'au moment de l'attaque de Thurmond. Il y avait un long portrait de Cole et une photo en noir et blanc de son visage souriant.

Et il y avait un papier sur moi. Alice n'était pas entrée dans le détail de mon aptitude, mais n'avait pratiquement rien caché d'autre aux lecteurs. J'étais à la lisière de la majorité de ses clichés, le visage dans l'ombre ou caché par mes cheveux. Les autres – surtout Cate – avaient dû lui raconter mon évasion de Thurmond, mon passage au sein de la Ligue et mon retour dans le camp pour préparer l'assaut. Le journal publiait des photos de moi dans l'ambulance, mais Liam n'était pas visible. Je semblais si petite et si frêle que ce fut à peine si je me reconnus.

Je me laissai tomber sur l'oreiller.

— Il y a d'autres articles, si tu as envie de les lire, dit ma grand-mère en prenant le journal.

— Pas maintenant. Est-ce que quelqu'un…

Elle alla remettre le journal dans son sac, prit le plateau et le posa sur mes genoux.

— Est-ce que quelqu'un… quoi ?

— Est-ce que quelqu'un est passé ? M'a rendu visite ?

Ma grand-mère eut un sourire entendu.

— Une charmante jeune femme aux lèvres capables de damner un marin ? Une gentille petite fille qui a apporté des fleurs ? Un jeune homme qui a harcelé les médecins et les infirmières pour obtenir des informations sur ton état ? Ou ce garçon du Sud très bien élevé ?

— Tous, soufflai-je. Ils sont ici ?

— Pas en ce moment. Ils ont dû retourner à l'hôtel… tout le monde est à Charleston pour assister à la conférence de presse. Mais ils sont venus et ils m'ont demandé de te donner ceci, pour que tu puisses les joindre.

Ma grand-mère me tendit une feuille de papier pliée. Du papier à lettre d'hôtel, avec un numéro de téléphone. *Appelle dès que possible*. L'écriture de Liam.

— Tu m'as beaucoup manqué, ma chérie, dit ma grand-mère d'une voix douce. J'espère que tu me raconteras, un jour, ce qui t'est arrivé.

— Toi aussi tu m'as manqué, soufflai-je. Énormément. Je voulais te retrouver.

Elle écarta une mèche tombée sur mon visage.

— Tu veux les voir maintenant ? demanda-t-elle.

Inutile de préciser de qui il s'agissait.

— Est-ce que… est-ce qu'ils ont envie de me voir ?

— Oh oui ! Si tu es d'accord.

Je hochai la tête. Quand elle sortit de la pièce, je posai le plateau sur une petite table. Mon cœur se mit à cogner dans ma poitrine quand j'entendis le bruit de leurs pas.

La dernière fois, pensai-je, *c'est la dernière fois que je le fais…*

Ma grand-mère entra puis s'écarta pour laisser passer une femme frêle suivie d'un homme aux cheveux poivre et sel.

Je m'aperçus, étonnée, que je ne me souvenais presque pas d'eux. Peut-être ces années avaient-elles été aussi éprouvantes pour eux que pour moi. Mon père portait un polo et un pantalon, ma mère une robe et j'eus l'impression qu'ils s'étaient mis sur leur trente et un pour me rendre visite.

J'aurais voulu qu'ils ne soient pas aussi mal à l'aise, mais je vis, sur leurs visages, qu'ils l'étaient. Ils me regardaient et ne se souvenaient que du matin de mon arrestation, de ce jour où, désorientés, ils m'avaient chassée. Vides et douloureuses, les années nous séparaient.

Je commençai par un bon souvenir. Un voyage dans les montagnes Bleues, il y avait très longtemps ; la randonnée entre les arbres changeant tout

juste de couleur avec l'automne. L'air était vif et pur, les montagnes juste un peu plus foncées que le ciel. Nous avions dormi tous les trois dans la petite bulle de chaleur de notre tente, nous avions pêché pour manger. Fascinée, j'avais regardé mon père allumer le feu de camp.

Les souvenirs se dénouèrent très facilement, comme s'ils avaient déjà commencé à le faire d'eux-mêmes. Puis je sortis doucement de leurs esprits.

— Ne restez pas sans rien dire ! s'écria ma grand-mère, exaspérée.

Mais je n'avais pas besoin de parler. Il me suffisait qu'ils me serrent dans leurs bras.

On raconte que la vie peut basculer en un jour. Mais c'est faux. La vie ne bascule pas en un jour.

Il en faut trois.

Trois jours pour que du ravitaillement et des Casques bleus soient parachutés sur les villes qui en avaient le plus besoin.

Pour que des chefs d'État étrangers foulent le sol de l'Amérique pour la première fois depuis sept ans.

Pour que le récit de la sénatrice Cruz soit publié et qu'elle soit chargée de superviser la reconstruction du pays.

Pour que le chef d'état-major démissionne.

Pour que les forces armées donnent de nouveaux ordres.

Pour que le président des États-Unis d'Amérique disparaisse dans la nature.

Pour que les Nations unies divisent le pays en quatre zones dirigées par un ancien sénateur de la région et une puissance étrangère.

Pour qu'éclatent les premières de nombreuses « émeutes de l'eau ».

Pour que Leda Corporation, dans un communiqué, réfute toute responsabilité dans la mise au point de l'agent Ambrosia, mais propose généreusement de fournir le produit chimique capable de le neutraliser.

Je lus tout cela dans les journaux que mes parents m'apportèrent. Je le vis aux infos. Assimilai cette réalité nouvelle. Et le soir, quand deux infirmières gentilles mais fermes eurent demandé à ma famille de s'en aller, je décrochai le téléphone. On m'avait donné des analgésiques et je somnolais, mais je ne voulais pas m'endormir sans avoir entendu sa voix. Sans être sûre qu'ils allaient tous bien.

Je composai le numéro et m'adossai à la tête du lit, le combiné coincé entre l'oreille et l'épaule. J'enroulai le fil autour de mon doigt et j'écoutai la sonnerie. Mais personne ne décrocha.

Ils sont sans doute sortis. Je m'efforçai de ne pas perdre espoir en tendant le bras pour raccrocher. Je pourrais essayer le lendemain matin.

— *Allô ?* fit une voix essoufflée. *Allô ?*

Je posai le combiné contre mon oreille, souris et soufflai :

— Salut.

— *Je suis heureux de t'entendre*, dit Liam. *Comment ça va ?*

— Mieux.

— *Je suis désolé qu'on n'ait pas pu rester. La sénatrice Cruz nous a demandé de retourner à l'hôtel… il y a eu… ce n'est pas une excuse, mais il y a eu beaucoup à faire.*

— Que s'est-il passé ? Ma grand-mère m'a parlé d'une conférence de presse ?

— *Ouais, à propos du projet. Du grand projet. Il y a eu tout un défilé de personnalités… oh, et on est représentés dans les délibérations.*

— Par qui ?

Si ce n'était pas Liam… qui ?

— *Devine qui a ouvert sa grande gueule et exposé en détail, l'autre soir, pendant le dîner, tout ce que la sénatrice Cruz devrait faire ? Chubs, bien sûr. Une tirade magnifique !*

Je fermai les yeux et ris.

— Vraiment ?

— *Vraiment. Elle lui a conseillé de se présenter le lendemain à la salle de conférence. Il était ravi. Ou irrité. Parfois, chez lui, c'est difficile de savoir.*

Dans le silence qui suivit, j'écoutai sa respiration.

— Ça va ? demandai-je.

— *Ouais. Ouais, chérie, tout le monde va bien*, répondit-il, mais sa voix était tendue. *Ma mère arrivera demain. Je… je regrette que tu ne sois pas ici, c'est tout. Je viendrai demain matin.*

— Non, c'est moi qui viendrai.

— *On devrait peut-être se retrouver à mi-chemin,* répondit-il en riant.

Il parla ensuite de la centaine de jeunes que personne n'était venu chercher. Ils étaient logés à l'hôtel et une véritable armée de donateurs avait apporté des vêtements. Il raconta que Zu avait haussé les épaules quand elle avait appris que ses parents avaient réussi à quitter le pays et qu'elle pouvait, en attendant qu'il soit possible de les contacter, vivre avec son oncle, sa tante et Hina ou bien avec Vida, Nico et Cate près de Washington. Elle avait immédiatement choisi Washington.

Je lui parlai de mes parents. Je lui racontai que les vigiles jetaient un coup d'œil dans la chambre chaque fois que la porte s'ouvrait. Que la main du médecin tremblait un peu quand il examinait mes plaies. Puis mes paupières s'alourdirent.

— *Raccroche et dors*, dit Liam, qui semblait aussi fatigué que moi.

— Non, toi.

Et on ne le fit ni l'un ni l'autre.

Le lendemain matin, j'étais assise entre mes parents sur un canapé, dans le hall du Marriott de Charleston. Il y avait tellement de monde que les journalistes ne s'aperçurent pas de ma présence. Un peu plus tard, tout le monde se dirigea vers les ascenseurs pour gagner la salle de conférence.

Maman semblait obsédée par l'idée que j'avais besoin de quelque chose – de l'eau, un sandwich, un livre, un analgésique – et mon père finit par poser une main apaisante sur son bras. Je le surpris me regardant du coin de l'œil, comme pour s'assurer que j'étais toujours là. C'était ainsi que nous refaisions connaissance : lentement, maladroitement, sérieusement.

Ma grand-mère faisait les cent pas devant nous et je ne m'aperçus que quelqu'un arrivait qu'à l'instant où elle s'arrêta.

Mais ce n'était ni Liam ni Vida… c'était Cate. Ses cheveux blonds étaient coiffés en queue-de-cheval, elle était maquillée et portait un tailleur. Elle semblait triste, ses traits étaient tirés et mon cœur se serra. Je me levai d'un bond et mon père saisit mon bras quand mon plâtre me fit trébucher. Elle ralentit le pas, lorsqu'elle me vit, et je fus heureuse quand un sourire éclaira son visage. Si elle avait éclaté en sanglots, je n'aurais sans doute pas pu retenir mes larmes.

— Je suis très fière de toi, souffla-t-elle. Je t'admire. Merci.

Je la serrai très fort dans mes bras et la chaleur de son amour me gonfla le cœur. Quand je la lâchai et lui présentai mes parents, je m'aperçus qu'ils savaient déjà qui elle était.

Elle serra mes mains entre les siennes.

— Pouvons-nous parler plus tard ? Il faut que je monte, mais je devais absolument m'assurer que tu allais bien.

Je hochai la tête et elle me serra une nouvelle fois dans ses bras. À l'instant où je me dégageai, elle souffla :

— Il y a, ici, quelqu'un que tu n'as pas envie de voir.

Je n'eus pas de mal à deviner qui c'était et je fus heureuse qu'elle m'ait avertie à l'avance.

Liam, Vida, Nico et Zu descendirent de l'ascenseur dans lequel elle monta. Un large sourire éclaira mon visage. Zu me rejoignit en courant et se jeta dans mes bras. Nico resta à distance jusqu'au moment où je lui fis signe d'approcher. Mais Vida n'hésita pas. Elle me donna un coup de poing théoriquement « amical » sur l'épaule. Et Liam se présenta une nouvelle fois à mes parents et leur serra la main. Il s'était coupé les cheveux et il était rasé de près… mais son regard était triste. Quand il esquissa un sourire timide, je fis de même et j'eus l'impression que mon cœur allait bondir hors de ma poitrine.

— Bonjour, madame, dit-il, parfaitement poli, en serrant la main de ma grand-mère.

Elle l'embrassa sur la joue, puis tourna la tête et me fit un clin d'œil.

Arrivé près de moi, Liam me prit simplement le bras et demanda :

— Tout le monde est prêt à monter ?

Stupidement, je fus déçue d'avoir été saluée aussi froidement alors que je mourais d'envie de caresser ses cheveux et son visage.

J'avançai, quand les portes de l'ascenseur s'ouvrirent, mais il me retint, laissant mes parents, Zu, Vida, Nico et une dizaine de personnes entrer dans la cabine.

— Tu sais quoi ? demanda Liam en faisant signe à mon père de ne pas retenir les portes. On va attendre le suivant.

Et, aussitôt les portes fermées, il me prit par la taille, me serra contre lui et m'embrassa.

— Salut, dit-il en s'éloignant.

— Salut, répondis-je, essoufflée, alors qu'il se penchait et posait son front contre le mien. On est obligés de monter ?

Il acquiesça, mais n'appuya pas immédiatement sur le bouton.

La conférence de presse se déroulait dans la salle de réception de l'hôtel… où on avait installé une centaine de chaises, dont les trois quarts étaient déjà occupées à notre arrivée. Je fus soulagée quand je m'aperçus que les autres nous avaient gardé des places au dernier rang. Déjà, des regards se tournaient vers moi et j'aurais été plus gênée encore si je m'étais installée à un endroit où ils auraient pu fixer ma nuque. Où je n'aurais pas pu m'échapper discrètement en cas de besoin.

Le silence se fit quand les premiers intervenants montèrent sur l'estrade. Que des hommes : des militaires et des politiciens. Je poussai un soupir de soulagement lorsque la sénatrice Cruz apparut, suivie par Lillian Gray et… Cate. Liam prit ma main quand Chubs entra, le dos droit, le regard fixe. Il portait un beau costume bleu marine, une cravate à rayures et des lunettes à monture métallique neuves.

— Intello, marmonna Vida, mais un sourire satisfait éclaira son visage.

Je regardai Liam et m'aperçus qu'il était aussi découragé que moi. Chubs était très élégant mais cela ne changeait rien à l'expression de son visage. Je la connaissais bien : menton en avant, regard morne. Il y avait eu un vote et il avait perdu.

— Merde, murmura Liam. Ça va être horrible.

Et ça le fut.

— Merci de votre présence, dit la sénatrice sans regarder les notes qu'on posa devant elle. Ces cinq derniers jours ont véritablement mis la détermination de l'Amérique à rude épreuve et, au nom de mes collègues du Congrès ainsi que de nos alliés étrangers, je vous remercie de votre coopération alors que débutent les étapes de la reconstruction. La première a déjà commencé depuis huit jours. Je dois tout d'abord exposer le contenu de l'accord signé ce matin. Veuillez garder vos questions pour la fin.

Elle prit une profonde inspiration, feuilleta ses notes et reprit :

— Les quatre zones de maintien de la paix resteront en place pendant quatre ans. La reconstruction des villes détruites par les combats ou par des catastrophes naturelles sera supervisée par les pays responsables du maintien de la paix dans chacune de ces zones. Les détails seront communiqués lors d'autres conférences de presse.

Elle laissa à l'auditoire le temps d'assimiler, puis poursuivit :

— Les zones seront aussi chargées de la neutralisation de l'agent Ambrosia dans les nappes phréatiques et les puits situés à l'intérieur de leurs

frontières ainsi que de la destruction des réserves de ce produit chimique. Cet accord interdit formellement son utilisation dans le monde entier ainsi que l'intégration de jeunes Psis dans l'armée, les services secrets et l'administration, dans notre pays et dans tous les autres. Toute infraction sera sévèrement punie.

Lillian regarda l'assistance et son regard croisa le mien. Elle se redressa, visiblement gênée. Elle savait ce qui allait suivre.

— Les enfants encore dans les camps de réhabilitation seront rendus à leurs familles dans le mois à venir. Nous créerons une base de données permettant aux parents de localiser leurs enfants, mais les parents ne pourront accéder à l'intérieur des camps. Conformément à l'accord, ces derniers seront détruits.

Le public murmura et quelques questions fusèrent. Du coin de l'œil, je vis que ma grand-mère tentait de deviner ma réaction, mais je fus incapable de quitter l'estrade des yeux.

— L'intervention mise au point par Mme Lillian Gray sera disponible gratuitement aussi longtemps que cette terrible mutation affectera notre société. Toute personne de plus de dix-huit ans pourra accepter ou refuser l'opération, mais devra obligatoirement porter une marque distinctive. En ce qui concerne les enfants de moins de dix-huit ans, la décision sera prise par leurs parents ou tuteurs.

Lillian fixa la table.

— Nous avons délimité plusieurs kilomètres carrés de terre en vue de construire une communauté destinée aux enfants non réclamés et à ceux qui ne souhaitent pas retourner chez leurs parents. Tous les citoyens affectés par la mutation et refusant l'intervention devront obligatoirement vivre dans l'une de ces communautés jusqu'à la fin de leurs jours.

Sans doute exprimai-je mon dégoût, parce que ma famille se tourna vers moi.

Au même instant, sur l'estrade, quelqu'un s'écria :

— C'est de la *connerie* !

Chubs.

— Tais-toi…

Chubs foudroya l'homme en uniforme du regard. Cate baissa la tête et se mordit la lèvre pour cacher son sourire.

La sénatrice toussa en tripotant ses notes. Chubs ne lui laissa pas le temps de reprendre la parole.

— Allons jusqu'au bout du raisonnement, dit-il.

— Bon sang, marmonna Liam en levant les yeux au ciel.

— À dix-huit ans, j'ai enfin le droit de décider mais, si je prends la mauvaise décision, je serai puni ? résuma Chubs.

— S'il te plaît, garde tes questions pour la fin.

Mais, en prononçant ces mots, la sénatrice Cruz fit un geste presque imperceptible de la main, comme pour l'encourager.

— Je n'ai pas terminé, fit Chubs. Si je décide de ne pas laisser quelqu'un, une personne potentiellement incompétente, opérer mon cerveau – l'organe le plus important de mon corps – pour le « réparer », je devrai passer le reste de ma vie dans un camp ?

— Je l'adore ! s'écria ma grand-mère, ravie.

— Ce n'est pas un camp, s'emporta un des hommes en uniforme. C'est une communauté. Maintenant pouvons-nous revenir aux…

— Une communauté entourée de fils barbelés ? De gardes armés ? Vous rendez-vous compte qu'en faisant cela, vous confirmez qu'en Amérique – dans le monde entier – *différent* signifie en fait *méchant, laid, dangereux* ? Cela n'a rien à voir avec la réhabilitation ; vous voulez nous cacher sous le tapis en espérant que nous disparaîtrons avec le temps. Je regrette, mais c'est horrible, parce que vous avez élaboré à la hâte un projet affectant des milliers de vies que d'autres personnes se sont déjà employées à détruire… et quelques-unes se trouvent sans doute dans cette salle.

— Les humains ayant des pouvoirs psis possèdent des aptitudes dangereuses qui ne peuvent être contrôlées, argumenta l'homme. Ce sont des outils pouvant permettre de commettre des crimes, d'obtenir injustement des avantages et de nuire aux autres.

— Ah ouais ? Une tonne d'argent aussi ! Ce qui compte, c'est ce que les gens font de leur aptitude. En nous enfermant, vous dites au fond que vous ne nous faites pas confiance. Que nous ne prendrons pas les bonnes décisions, que nous ne respecterons pas les autres. C'est insultant… et je contrôle très bien mon aptitude, vous ne trouvez pas ?

— Tu crois que des enfants de huit, neuf ou dix ans devraient pouvoir prendre une décision susceptible d'influencer toute leur vie ?

La sénatrice lui servait un contre-argument sur un plateau. Je m'appuyai contre le dossier de ma chaise, soulagée de ne pas m'être trompée sur elle. Elle faisait partie de la minorité, mais avait trouvé un moyen détourné de faire valoir son point de vue.

— À mon avis, les enfants à qui on a volé des années de vie ont eu le temps de réfléchir à ce qu'ils souhaiteraient au cas où un traitement deviendrait possible. Et ils peuvent prendre une décision en connaissance de cause. Croyez-moi, on ne pensait à rien d'autre quand notre vie était réglée à la minute près ou quand on devait se battre chaque jour pour manger alors que des hommes et des femmes nous traquaient. Vous placez la limite à dix-huit ans, sachant que 80 % des internés des camps n'ont pas cet âge ? J'ai passé un an dans un camp. Une de mes meilleures amies y est restée six ans, et elle n'a que dix-sept ans. Devrait-elle se soumettre à une décision prise par les gens qui l'ont enfermée ?

Je serrai les lèvres et me forçai à ne pas regarder mes parents. Je ne voulais pas qu'ils se sentent encore plus coupables.

— Nous devons passer au sujet suivant, dit un des hommes, sinon nous n'aurons pas le temps de répondre aux questions…

— Je suis d'accord avec le jeune homme, intervint Lillian Gray. Les jeunes libérés des camps doivent pouvoir choisir. Cependant, les parents d'enfants n'ayant pas atteint le seuil où l'aptitude se manifeste devraient pouvoir prendre la décision avant le septième anniversaire de leur enfant.

Sa voix était tendue, proche de la rupture, épuisée. Les journalistes, qui avaient bu ses paroles, se levèrent et crièrent des questions, principalement : *Où est le président Gray ?*

La sénatrice Cruz regarda ses notes.

— Charles, crois-tu pouvoir trouver un meilleur système compte tenu de la situation ?

— Oui, répondit Chubs sans arrogance. Je crois que, si vous adoptez cette solution, non seulement vous négligerez la santé mentale et émotionnelle des enfants libérés, mais vous les condamnerez aussi à une existence de peur et d'humiliation. Et, si vous le faites, vous auriez tout aussi bien pu les laisser dans les camps.

— Bien, conclut la sénatrice. Nous reprendrons cette discussion plus tard. Les jeunes qui souhaitent y participer doivent prendre contact avec moi.

Pendant ces interventions, quelqu'un avait quitté les premiers rangs… un jeune homme en casquette de base-ball. Il se dirigeait rapidement vers la sortie. La tête baissée et les bras croisés.

Je savais qui c'était.

Je m'éclipsai sans tenir compte des regards interrogateurs de Liam et Vida et levai l'index. Ça prendrait nettement plus d'une minute, mais la sénatrice Cruz avait repris la parole, cette fois à propos des élections au Congrès, et ils l'écoutaient.

Il faisait cinq degrés de moins dans le couloir. Il me sembla qu'il s'y était rendu pour trouver le silence, pas la fraîcheur. Il avait gagné le bout du corridor et s'était assis face à une baie vitrée donnant sur le parking.

— Tu es venue te moquer de moi ? demanda Clancy d'une voix rauque, sans tourner la tête, les yeux fixés sur la vitre. Vas-y !

— Je ne viens pas me moquer de toi.

Il eut un rire ironique mais garda le silence. Finalement, il serra et ouvrit les poings.

— Les doigts de ma main droite sont insensibles. Ils disent qu'ils n'ont jamais vu cette complication.

Je refoulai l'envie de dire : *Je suis désolée*. Je ne l'étais pas.

— Je t'ai dit que ça arriverait, hein ? reprit Clancy. Que la possibilité de choisir, que vous tentiez stupidement d'obtenir, se retrouverait entre les mains de ceux qui vous en ont dépouillés. Ce n'était pas une fatalité.

— Non, admis-je. C'est juste.

Il se tourna enfin vers moi. Son visage était amaigri et il était pâle. Il me sembla que, s'il ôtait sa casquette, son crâne récemment rasé porterait de nouvelles cicatrices.

— Qu'est devenu Nico ? demanda-t-il.

Je ne m'attendais pas à ça.

— Il est ici. Tu ne l'as pas vu ?

Il respira profondément et ses épaules montèrent puis descendirent.

— Tu as quelque chose à me dire ? demandai-je. Tu as peut-être des *regrets* ?

— Je regrette seulement d'avoir perdu le contrôle de la situation. Mais… c'est sans importance. Je trouverai une solution, je trouverai le moyen de désactiver l'appareil qu'elle a implanté dans mon crâne. Le moyen de tout récupérer. J'en suis capable. Je suis plus proche que jamais des personnes qui comptent vraiment. Je peux retrouver mon père là où il se cache. J'en suis capable.

Bizarrement, je savais que telle serait sa réponse. Parce que Clancy était ainsi : il avait toujours tout eu et voulu davantage. Et ne s'était pas résigné à perdre ce à quoi il avait dû renoncer.

Mais quand il braqua sur moi ses yeux profondément enfoncés dans leurs orbites, j'eus une autre intuition… peut-être souhaitait-il exactement ce que voulait sa mère depuis des années – même s'il ne le reconnaîtrait jamais. L'orgueil et l'épuisement s'opposaient dans son cœur. J'hésitai et serrai le poing en pensant à tous ceux qu'il avait manipulés, détruits, dans le seul but de survivre.

Mais je me souvins aussi du jeune garçon sur la table d'examen, terrifié, seul, débordant de rage impuissante.

De cet autre Clancy, au sourire tendre, qui n'existait plus que dans les souvenirs de sa mère.

Je savais ce qu'il ferait si nos situations étaient inversées et ne pus chasser la petite voix me disant de faire pareil… de m'en aller, de laisser la souffrance et l'humiliation le ronger comme un cancer. Mais cette idée me fit réfléchir. Parce que, malgré ses nombreuses tentatives, il n'était pas parvenu à me modeler à son image. Et, maintenant, il n'y parviendrait jamais.

Ce ne fut pas pour le libérer de sa culpabilité.

Ce ne fut pas pour le punir.

Ce fut un acte de compassion.

Il n'y avait pas de barrière entre nous, pas d'obstacle. Sa vie se déploya dans mon esprit, tourbillon de couleurs et de bruits qu'il ne m'avait jamais autorisée à voir, que je n'étais jamais parvenue à trouver. Je pris ce que je pus et le remplaçai par ce qui pouvait l'apaiser. Il n'avait pas subi les expériences, il n'avait jamais été un Orange, il n'était jamais allé à East River ni en Californie. Je vis des secrets horribles que je n'aurais voulu partager avec personne. Je me concentrai sur la lumière. Je ne lui laissai qu'une vie heureuse auprès de sa mère, l'aide qu'il lui avait apportée pendant toutes ces années et l'amour qu'il lui portait encore.

Quand je m'en allai, sortant pour la dernière fois de son esprit, il regardait par la fenêtre les merles qui piquaient, se poursuivaient, et il souriait.

Je repris le couloir, la tête baissée, l'esprit embrumé. Je ne vis la femme sortant des toilettes qu'à l'instant où je la heurtai.

— Excusez-moi, dis-je en reculant. Excusez-moi… je ne faisais pas attention.

— Un coup de chance ! répondit la femme d'une voix grave et assurée. Je te cherche depuis des jours. Comment va ta jambe ?

Je levai la tête et compris enfin qui c'était. Alice. Elle ne portait plus le jean et la veste sales qu'elle avait au point de rassemblement, mais un tailleur légèrement trop grand. Ses cheveux dénoués, retenus par des lunettes à monture noire, couvraient ses épaules.

— Pas trop mal, répondis-je, méfiante.

Je ne lui rendis pas son sourire et elle soupira.

— Écoute, si tu veux me reprocher d'avoir raconté ton histoire, je ne m'excuserai pas. Mon devoir est de relater les faits, la vérité… et la vérité c'est que c'est une histoire extraordinaire. Il y a quelques points que tu pourrais préciser, si tu as une minute…

— Je ne l'ai pas.

Alice recula d'un pas, comme si elle se souvenait soudain de quoi j'étais capable. Elle baissa la voix et jeta un coup d'œil autour d'elle pour s'assurer que personne n'écoutait.

— J'ai entendu dire que la sénatrice Cruz vous a parlé d'un programme… un truc top secret. C'est courageux de sa part, alors qu'elle vient de déclarer que l'accès à l'armée et aux services secrets vous sera interdit dans le monde entier.

Je forçai mon visage à rester neutre. Mais je savais ce qui suivrait.

Je fis un pas sur le côté, mais elle me barra le chemin. Je n'étais pas d'humeur quelques instants plus tôt et moins encore maintenant.

— Je t'avertis, dis-je, je ne réagis pas bien quand je suis acculée.

Alice leva les mains.

— D'accord, d'accord.

Elle sortit une carte de visite du sac qu'elle portait en bandoulière.

— Si tu as envie de parler, reprit-elle, téléphone-moi. N'importe quand.

J'attendis qu'elle soit entrée dans la salle de réception, déchirai la carte de visite en deux et laissai les morceaux tomber sur le plancher. Au même instant, Zu et Vida sortirent de la salle de bal, se tenant par la main, et se dirigèrent vers les ascenseurs. Un instant plus tard, Liam et Chubs, visiblement à bout de nerfs, apparurent.

— Ah, s'écria-t-il en me voyant, tu ne devrais pas marcher, ta jambe a besoin de repos.

Liam prit ma main.

— On y va, on y va…

— Qu'est-ce qu'il y a ? demandai-je en jetant un coup d'œil dans la salle de réception quand on passa devant la porte.

Un orateur, sur l'estrade, parlait, mais rien ne semblait avoir changé.

— On s'évade, dit Liam, les yeux brillants, quand les portes de l'ascenseur s'ouvrirent. Fais-moi confiance.

La peur desserra son étreinte sur ma gorge pendant que l'ascenseur descendait jusqu'au parking souterrain, Liam sautant d'un pied sur l'autre. Chubs le regarda d'un air méfiant quand il nous entraîna hors de la cabine.

Liam sortit un trousseau de clés de sa poche et appuya sur le bouton, guettant le « bip » de l'ouverture à distance. Vida et Zu apparurent derrière une rangée de voitures et coururent en direction d'un 4 × 4 sale, dont les feux clignotaient.

— C'est ridicule, fit Chubs en desserrant sa cravate, alors qu'on se dirigeait vers la voiture.

Mais il nous suivit, ses lèvres esquissant un sourire.

Je pris le bras de Liam et son visage se figea quand il vit le mien.

— Qu'est-ce qu'il y a ? demandai-je.

— Il y a…, dit-il en passant une main dans ses cheveux… que tout sera différent, maintenant. Tu retourneras dans ta famille en Virginie et moi dans la mienne, en Caroline du Nord. Et, si on veut se voir, je devrai demander l'autorisation de prendre la voiture. Il faudra que tu obtiennes l'accord de tes parents. On devra obéir à des règles qu'on ne respecte plus depuis des années et, même si c'est formidable, dans un sens, je veux… je veux oublier ça pendant quelque temps. Une dernière fois, j'ai envie d'aller dans un endroit où on ne pourra pas nous trouver.

Je souris et le pris par le bras. On contourna lentement l'arrière de la voiture. Il ouvrit la portière et m'aida à m'asseoir sur le siège du passager, plaçant mon plâtre dans une position confortable. Il se pencha pour attacher ma ceinture et en profita pour m'embrasser.

— Où on va ? cria Chubs alors que Liam contournait une nouvelle fois l'arrière de la voiture.

— Silence, chéri, dit sèchement Vida en posant une main sur sa cuisse.

— Oui, chérie, marmonna-t-il.

Zu, près d'eux, souriait.

Liam, au volant, attacha sa ceinture et se tourna vers nous.

— Alors, où allons-nous ? On dispose sans doute d'une heure, avant la fin de la conférence de presse et, pour une fois, on a de l'essence. Où voulez-vous aller ?

— À la plage ! À la plage ! s'écria Zu.

— Je ne crois pas qu'il y en ait une dans le coin, objecta Liam. Ça sera pour une autre fois. Une autre idée ? On vote ?

— Je m'en fiche, soupirai-je en m'appuyant contre le dossier du siège. On ne pourrait pas démarrer et voir plus tard ?

— Excellente idée. Tu décides. Tu me diras où et quand changer de direction.

Il démarra et serra le poing quand les haut-parleurs diffusèrent une chanson des Allman Brothers. Lorsqu'on s'engagea sur la rampe conduisant à

la sortie, Chubs lui-même riait.

On roula dans les rues puis sur des avenues bordées d'arbres, en direction de la rivière longeant la ville. Liam cessa de fredonner et se tourna vers moi. Il prit ma main, posée sur la console centrale, et glissa ses doigts entre les miens. Zu se balançait au rythme de la musique. Chubs trouva un livre dans la pochette du dossier de mon siège, regarda la couverture puis l'ouvrit. Vida posa la tête sur son épaule et ferma les yeux.

Je baissai ma vitre et offris ma main à la caresse du vent.

Et la route, vide, se déploya devant nous.

Remerciements

Parvenir à cette page et réaliser que je suis arrivée au terme d'une série riche de très nombreux bons souvenirs et rencontres extraordinaires est un instant à la fois merveilleux et doux-amer.

Je voudrais à nouveau commencer par remercier l'équipe éditoriale géniale dont j'ai eu la chance de bénéficier : mon éditrice, Emily Meehan, qui a vu le potentiel d'un récit sur des jeunes doués de superpouvoirs arpentant la Virginie dans un vieux monospace, a su tirer le meilleur du cœur de chaque volume et ne m'a pas fait passer par la fenêtre chaque fois que je lui ai apporté un premier jet de plus de 600 feuillets (sérieusement) ; Laura Schreiber, qui a été la première à lire l'histoire, a aimé les personnages et travaillé dur sur toutes les versions, depuis le début ; et Jess Harriton, pour son travail discret qui nous a permis de nous coordonner.

Les héros, marraines de conte de fées, guides et sorciers qui entretiennent quotidiennement la magie d'Hyperion : travailler avec vous a conduit ce voyage jusqu'à une fin heureuse. Merci à Suzanne Murphy, Stephanie Lurie, Dina Sherman, Simon Tasker, Joann Hill, Marci Senders, Elke Villa, Seale Ballenger, Jamie Baker, Andrew Sansone… à tout le monde.

Sans les conseils, les encouragements et l'affection de mon agent, Merrilee Heifetz, cette série ne serait qu'un document sur le disque dur de mon ordinateur. Je remercie aussi Sarah Nagel et Chelsey Heller, qui m'ont soutenue avec beaucoup de perspicacité. Merci à la Team Writers House !

Toute mon affection à mes critiques et à leur intelligence : Anna Jarzab, qui semblait toujours connaître l'histoire et les personnages mieux que moi, mettait mes idées à l'épreuve et les défendait ; Sarah Maas, qui m'incite à être plus courageuse, à creuser plus profondément, à chaque version, pour en tirer le maximum.

Je dois tout à ma famille… à ma mère, reine de la persévérance et de l'amour inconditionnel, qui m'a encouragée à prendre des risques ; à Daniel, qui a lu toutes les premières versions et m'a donné des conseils extraordinaires ; et à Steph qui, en matière de relations publiques, m'a toujours mise sur la bonne voie.

Et à vous, chers lecteurs et lectrices, qui avez suivi Ruby et ses amis jusqu'au bout. Et j'espère que, lorsque des possibilités nouvelles se présenteront, que vous ferez la connaissance de nouveaux amis, que des chemins inattendus, neufs, s'offriront à vous, vous n'aurez qu'une pensée :

carpe diem.